This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UNS. 104 H. 27

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. DE CHEVRIER;

TOME SECOND.

DELETED

AMUSEMENTS
DES DAMES.
LES TROIS C.
CONTE.
JE M'Y ATTENDOIS BIEN.
MEMOIRES
D'UNE
HONNETE FEMME.
TOME SECOND.

A LONDRES.
Chez l'éternel JEAN NOURSE.
M. DCC. LXXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPITRE DEDICATOIRE

A Monſieur Jean-Henri Maubert, dit Gouveſt, retiré incognito à Francfort, ſous le nom de M. Martin.

VOici encore une épitre dédicatoire que je vous adreſſe, M. c'eſt ma coutume de célébrer ceux qui s'illuſtrent ſous des noms modeſtes; rien n'annonce mieux la ſimplicité de votre premier état, que le nouveau nom que vous venez de prendre pour faire votre cour aux *Luthériens* de Francfort, qui le reſpectent, parce que leur fondateur le porta. L'habitude où vous êtes de changer de titres & de religion dans les pays où les intérêts des princes, & l'équilibre de l'Europe, conduiſent votre auguſte perſonne, me fait eſpérer que dans le

voyage que vous méditez de faire à *Prague*, vous retournerez pour la quatrieme fois à l'égliſe catholique, ſous le nom du bienheureux *Jean-Népomucène*, dont vous n'avez pas tout-à-fait la diſcrétion; quoi qu'il en arrive, je vous promets ſolemnellement, en face des *Dames de B****, que vous avez ſi ſouvent édifiées par votre conduite & par vos doctes écrits, de vous dédier un livre à chaque nouveau nom que vous prendrez. Tremblez, lecteurs intrépides, je vous annonce ici une Iliade de volumes; car le héros à qui ce livre eſt offert, eſt un mortel inconſtant qui change de nom comme une petite-maîtreſſe change d'amant (1). D'ailleurs, Monſieur,

(1) Ceux qui en douteroient, reviendroient de leur erreur, en apprenant que, né en 1720, ſous le nom de François-Louis Maubert, notre héros ſe fit capucin, fit ſes derniers vœux, & reçût le ſoudiaconat ſous le titre de frere *Bernard*; qu'à Paris en 1741, l'année de ſa premie-

en vous dédiant ce livre, je remplis les vœux du chevalier de Ch * * *, qui recommanda en mourant que l'éditeur de cet ouvrage le fit paroître ſous les auſpices de votre excellence ſubalterne. Il m'eſt doux de remplir à la fois les vœux de l'amitié & de la reconnoiſſance.

Vous avez été protégé ; vous avez mangé avec les demi-dieux ; *Marignan* a eu l'honneur de s'aſſeoir à la même table ; que cela ſignifie-t-il ? que l'ennui qui aſſaſſine les grands, incapables de trouver en eux des reſſources qui les amuſent, a fait deux ingrats : vous avez baſſement abuſé des faveurs que l'autorité ſurpriſe vous

---

re apoſtaſie, il ſe fit appeler *Imbert Racourt* ; qu'à Strasbourg il prit le nom de *Georges Rolin de St. Quentin ;* à Dreſde celui de *Gouveſt* ; à Lauſanne celui de Jean-Henri Maubert ; à Valenciennes & à Cambrai celui de M. *André*, & enfin aujourd'hui à Francfort celui de *Martin*, aſpirant pour de l'argent à ſe rendre digne de Profeſſer le Luthéraniſme.

prodiguoit, & monſieur *Arlequin*, ſcélérat, preſque auſſi deteſtable que vous; a fini par un double vol dont *Marſeille*, où ce maraut gît aujourd'hui, va lui donner la recompenſe que je lui ai promiſe dans le quatrieme cahier de *l'Obſervateur des ſpectacles*. Je vous félicite d'avance ſur la même diſtinction que vous mériterez dans peu : la *Chaîne* de Marſeille eſt le *Cordon* de votre ordre ; mais je m'apperçois, Monſieur, que je fais gémir votre modeſtie, & je finis en vous aſſurant que perſonne au monde n'eſt moins que moi votre ſerviteur,

L'Auteur du Colporteur.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

*Jamais je n'aurois cru faire voir le jour à cette brochure, mais une Dame du premier nom, pour laquelle j'ai une vénération qui égale mon estime, ayant été informée que le chevalier de Ch*** m'avoit envoyé, quelques mois avant sa mort, un manuscrit intitulé:* les Amusements des Dames de B***, *exigea que je le rendisse public, & c'est apparemment d'après le grand succès du* Colporteur, *que tout le monde l'a demandé avec un empressement qui pourroit bien diminuer à la lecture, causer de l'en-*

*nui aux curieux ; & faire repentir ceux qui depuis trois mois cherchent par-tout l'ouvrage posthume du chevalier de Ch***.*

Je ne m'annoncerai pas ici comme le Dom Quichotte *de cette histoire ; le public l'a payé assez cherement pour avoir le droit d'en dire du mal ; je n'ai dans cette occasion que le mérite d'avoir fait imprimer l'ouvrage de mon ami, de toucher l'argent qui doit en revenir, & que je me propose d'employer conformément aux intentions du fondateur.*

Ainsi, ce livre & ce qui doit en resulter, n'ayant rien que de louable, j'ai lieu d'espérer que tout le monde sera content ; j'excepte toutefois cette espece de libraires qu'on

nomme, en termes de l'art, Marons, *ce qui revient au mot de* Contrefacteurs, *gens avides dont la Hollande & la France pullulent.*

L'Avis qui va ſuivre empêchera ces Meſſieurs d'aller plus loin, de moins quant à préſent.

AVIS.

CET ouvrage aura *deux ſuites* (1) qui ſeront diſtribuées *gratis* à tous ceux dont on aura pris le nom, ou qui rapporteront un exemplaire de celui-ci; & pour empêcher les inconvenients fréquents qui naiſſent des éditions furtives, on déclare qu'on ne reconnoîtra pour exemplaire avoués que ceux qui ſeront ſignés de la ſorte.

Le Colporteur.

(1) La premiere ſera intitulée *les trois C.* Conte Métaphyſique, la derniere aura pour titre *je m'y attendois bien*, hiſtoire Bavarde; elles ſe ſuivront ſucceſſivement.

LES AMUSEMENTS DES DAMES DE B***.

HISTOIRE HONNÊTE ET PRESQUE EDIFIANTE.

INTRODUCTION.

LE baron de *Pollnitz*, qui, dans ses fastidieux *Mémoires*, ne dit du bien que des cours où il a reçu des présents, & des villes dans lesquelles on l'a regalé, s'explique ainsi en parlant de B***.

„ La noblesse de ce pays-ci est extrê-„ mement hautaine, il y a des maisons

„ qui ſont réellement de grande qualité,
„ mais il y en a une infinité qui, avec
„ des titres fort pompeux, auroient
„ bien de la peine à prouver leur no-
„ bleſſe. A les entendre, ils ont tous
„ été jadis comtes de *Hainaut*, de
„ *Flandres*; ducs de *Brabant*, de *Guel-*
„ *dres*, & ainſi du reſte..... *Aller*
„ *à Vienne*, diſent-ils, *faire la cour à*
„ *l'empereur? Eh! ſi donc; on s'y ennuie à*
„ *mourir; les Allemands ont des manie-*
„ *res ſi différentes des nôtres, leur ſervice*
„ *eſt ſi rude? ſe confiner dans cette Hon-*
„ *grie, ne nous en parlez pas, on n'y*
„ *voit pas une ame*. Ces Meſſieurs, après
„ tout, ont raiſon; pluſieurs, parmi
„ eux, ſans avoir jamais ſervi l'empe-
„ reur, & peut-être ſans l'avoir jamais
„ vu, ſont parvenus à avoir des régi-
„ ments, des gouvernements & les em-
„ plois les plus diſtingués dans les pays-
„ bas..... La nobleſſe n'étant pas au-
„ trement riche, vit avec beaucoup d'é-
„ conomie dans le particulier; il eſt
„ très-rare qu'ils invitent à manger, &
„ aucun ne tient table; cependant il y
„ a ici plus d'équipages à manteau du-
„ cal, que dans Vienne même; tous ces
„ ducs & ces princes faits par les rois

„ d'Eſpagne, ne prenoient autrefois „ que le titre d'*Excellence* & de *Monſieur* ; on les appelle aujourd'hui *mon prince* ; ils voudroient fort qu'on les „ appelât *Alteſſes*, & ils tâchent d'uſurper ce titre que leurs domeſtiques „ & bien des pauvres gentils-hommes „ leur donnent en l'entrelardant de „ beaucoup de *Monſeigneur*..... Il y „ a une comédie horrible repréſentée „ ſur un très-beau théatre „.

Au ſpectacle près, qui ne vaut pas mieux aujourd'hui que du temps du baron Allemand, B*** eſt très-différent du portrait qu'il en fait ; il eſt vrai que depuis la mort de *Lucullus*, & l'abſence de *Menon*, on n'y mange plus ; mais pourquoi condamner cette tempérance ? La ſobriété n'eſt un vice qu'aux yeux des paraſites, & je ſais bon gré à tous ces Meſſieurs au *Manteau herminé* de préférer leurs titres & l'honneur qui en réſulte, au frivole avantage d'avoir un cuiſinier, & d'entendre dire ; *on mange divinement chez le duc.... Le prince un tel fait au parfait les honneurs de ſa table* ; où mènent ces propos ? A ſe faire célébrer deux fois la ſemaine par un avide gazetier qui, pour quatre eſcalins,

va d'écrire une table de 50 couverts ; en fer à cheval, ſur laquelle on a ſervi, comme cela ſe pratique, *avec autant de profuſion que de délicateſſe tout ce que la ſaiſon peut fournir de plus* excellent ; *& les conviés ſont ſortis en louant* excellemment *la politeſſe & la magnificence de ſon* excellence.

Ce ſont là de ces repas poëtiques imaginés pour tromper la cour, ſéduire le peuple, & briller aux yeux de la province.

Il y a cependant des exceptions à faire dans cette vie monaſtique, & lorſque les troupes de *Trajan* traverſerent les états de *Semiramis* pour aller combattre les *Albioniens*, le *Lieutenant* de cette princeſſe, qui a toute la politeſſe & les manieres d'un Gaulois, fit très-bien les honneurs de la ville qu'il gouverne, & ſon urbanité effaça les impreſſions déſagréables que ces militaires étrangers avoient conçues dans un autre quartier de la ville : mais en voilà aſſez ſur cet objet, & parlons maintenant de ce qui doit amuſer le beau ſexe de B***.

Il faut encore, avant d'en venir là, dire un mot de cette ville à laquelle l'appétit dévorant du baron Allemand, rendit peu de juſtice.

B*** eſt une ville à qui tous les aventuriers donnent la préférence ; elle en fourmille dans tous les temps ; des femmes honnêtes, & des uſuriers qui ne le ſont pas, en ont ſouvent été les triſtes victimes ; le gouvernement ſévit, mais ſes placards n'empêchent pas que des chevaliers ſans croix, des abbés ſans bénéfices ne viennent y jouer les ſeigneurs & y ſinger la prélature ; les lettres & les arts y ſont en vénération, il n'y manque que des connoiſſeurs, des ſavants & des artiſtes ; ce n'eſt pas qu'il n'y ait à B*** des perſonnes de goût, en état d'apprécier le mérite d'un ouvrage d'eſprit ; mais le nombre en eſt petit, malgré les prétentions de *Germanicus* dont la manie eſt de décider deſpotiquement de toutes les productions du génie, parce qu'il croit que la mémoire tient lieu de goût & les anecdotes de ſcience. (1)

Il y a même quelques femmes en état de décider de la valeur d'un livre ; mais celles qui y prétendent en ſont fort éloi-

(1) Il faut excepter auſſi ALEXANDRE, protecteur de tous les arts, parce qu'il les connoît & les aime.

gnées. *Petronille* & *Silviane* ſont de l'eſprit, parce qu'il faut faire quelque choſe, quand on n'a pas la main aſſez jolie pour tenir la *Navette* : elles ont même dans les pays étrangers des agents littéraires qui leur envoient toutes les nouveautés que le déſœuvrement & la critique produiſent, pour l'amuſement des honnêtes gens, l'ennui des ſots & le malheur des Caillettes ; mais les deux merveilleuſes que je viens de citer, liſent par air, & parce qu'elles ont entendu dire qu'on liſoit dans les pays où le ton de la bonne compagnie regne ; elles ſont d'ailleurs d'un *bon caractere*, éloge ſtérile que la complaiſance à imaginé pour la conſolation des femmes qui ont le malheur de n'être pasbelles; enfin elles portent la délicateſſe du ſentiment juſqu'à s'eſtimer toutes deux ; ceux qui les connoiſſent diſent qu'elles ſont bien, peut-être en trouvera-t-on la raiſon dans

LES

AMUSEMENTS

DES

DAMES DE B***.

QUoi ! c'eſt vous, petit Comte, s'écria le gros marquis, qui, ſe promenant au parc en *chenille*, rencontra un de ſes amis dans le même équipage ; comment vont les plaiſirs ? as-tu toujours la divine *Hortenſe* ? Tu n'y penſes pas, Marquis, Hortenſe n'eſt point de ces femmes qu'on puiſſe avoir ; elle ſe pique de ſentiments ; d'ailleurs elle a des mœurs .... Comme nous en avons tous, répondit le Marquis : va, mon pauvre ami, perſonne n'eſt la dupe du ton qui domine aujourd'hui ; il eſt partout le même à quelques nuances près ; & pour te parler vrai, nous ſommes d'illuſtres frippons. Il eſt ſingulier, reprit le Comte, que tu penſes ainſi des hommes. C'eſt que je les connois, ré-

pondit le gros Marquis ; plus on parle des mœurs, plus on eſt corrompu ; jamais on a tant mis de décence dans les propos, & moins dans la conduite ; il ſemble qu'on ait renoncé à tous les préjugés ; les femmes mêmes nous donnent l'exemple de la licence la plus grande. Ah ! Marquis, dit le comte, je te demande grace pour elles ; je ſais, reprit ſon ami, que tu es le partiſan des femmes, c'eſt-à-dire, leur dupe ; car on ne peut les aimer ſans être leurs victimes ; &, comme je veux te perſuader par des exemples, plaçons-nous ſur ce banc, & fais la plus grande attention à ce que je vais te dire ; c'eſt une galerie de tableaux peints d'après nature que je vais faire paſſer ſous tes yeux ; écoute & deviens raiſonnable, c'eſt le ſeul moyen de connoître les femmes, c'eſt-à-dire, d'en aimer peu, d'en mépriſer beaucoup & de n'en eſtimer aucune.

Ah ! voilà, par exemple, répondit le Comte, des paradoxes revoltants auxquels on ne s'attend point ; qu'on aime peu de femmes, c'eſt peut-être un bonheur ; qu'on en mépriſe beaucoup c'eſt une erreur ; qu'on n'en eſ-

time aucune, c'eſt une injuſtice qui dégrade celui qui la commet... *Une injuſtice qui dégrade*? reprit le Marquis, mais ſais-tu bien que voilà de grands mots? je ſuis d'autant plus étonné de te les entendre prononcer, que je ſais que c'eſt *Léonore*, qui t'a mis dans le monde; tu juges auſſi fauſſement, Marquis, de Léonore, que tu jugeois tout-à-l'heure d'Hortenſe; je les connois l'une & l'autre, & puis c'eſt tout; & je te proteſte que je ne leur dois point ce que nous appelons entre nous de la *reconnoiſſance*; tu deviens diſcret, repliqua le Marquis, & tu as raiſon; il faut l'être aujourd'hui, moins par égard pour les femmes, que par ménagement pour ſoi-même; mais, aſſeyons-nous. Ah! de grace, dit le comte, prenons une autre allée, j'apperçois l'ennuieux auteur d'un mauvais journal, homme familier *qui mange ſur la main*; s'il nous cotoie, il viendra nous accoſter, & nous aſſomant de ſes calculs lumineux, & des ſublimes talents auxquels perſonne ne croit, il faudra bâiller à l'uniſſon; oh, qu'il ennuie ſes ſouſcripteurs! c'eſt ſon métier, repliqua le marquis; comme nous ne ſommes pas au rang de

ceux qu'il endort, fuyons la contagion ; & gagnons cette contre-allée. Autre précipice plus terrible, répondit le Comte, ne vois-tu point l'indulgente *Beliſe* qui vient chercher à ſe conſoler ici de l'inutilité de ſon mari ? Ah ! n'en dis pas tant de mal, pourſuivit le Marquis ; on ſait que tu l'as eue ; on l'a connue : elle étoit à la fenêtre, je paſſois à pied, je la ſalue, elle me parle, je lui répondis, ſon laquais ouvre, j'entre ; elle s'étoit miſe ſur un ſopha, je me placai à côté d'elle, je lui fis une propoſition, c'étoit un lundi ; elle m'aſſura que ce jour-là elle ne refuſoit jamais rien ; je la crus, elle s'attendrit; elle jura & je ſortis bien convaincu de toute l'étendue de ſon mérite. Oh parbleu, mon chetif Comte, je le crois fort au-deſſus de tes foibles talents ; le ſeul moyen, ajouta le marquis, de ne point trouver d'importuns ici, eſt d'y venir de grand matin ; je te donne rendez-vous à demain ; adieu, je vais broyer mes couleurs, & te préparer des tableaux qui doivent éclairer ton cœur, & l'arracher à l'eſclavage auquel je vois à regret que les femmes s'aſſujettiſſent.

Le comte & le marquis se séparerent ; Belise les vit partir à regret, mais ses douleurs firent place à une joie indécente, lorsqu'elle apperçut *Princé* venir à elle ; Princé est un de ces hommes, comme on en trouve mille, qui sacrifient la beauté, les talents & les graces qu'ils ont chez eux à la minauderie & à la stupidité qui les captivent ailleurs ; de-là vient aussi que ces Messieurs ne se plaignent point quand on leur rend la revanche, on voudroit seulement que madame *Princé* eût un amant moins lourd, mais les titres & les dignités subjuguent la vanité d'une femme, & lui tiennent lieu du mérite qu'elle defireroit trouver dans celui qu'elle aime ou auquel elle s'attache par orgueil ou par oisiveté.

Belise & Princé allerent chercher l'ombre dans un endroit reculé qui les mit à l'abri des curieux, & où ils se dirent probablement des choses fort tendres ; la vérité est que la femme de chambre de Belise, placée en *védette* sur une éminence, d'où elle pouvoit tout découvrir, avoit eu ordre de ne point tourner la tête ; mais de tousser seule-

ment en cas qu'elle vît quelque curieux s'avancer vers le ſanctuaire du plaiſir.

Le lendemain le Marquis & le Comte, fidelles au rendez-vous qu'ils s'étoient donnés, ſe joignirent à l'heure convenue ; le Comte, qui étoit entré par la porte qui donne ſur la place qui avoiſine la porte de Louvain, n'eut pas plutôt fait quatre pas qu'il vit au pied d'un arbre un papier cacheté ſans adreſſe ; il l'amaſſa, l'ouvrit & ayant reconnu l'écriture du baron de *Terbaum*, gazetier privilégié ; il fit part de ſa découverte au Marquis, & tous deux s'étant aſſis lurent ce qui ſuit :

„ Catalogue des livres qui doivent „ compoſer *la bibliotheque publique* pour „ laquelle j'ai fait donner un gouver- „ nement, dont j'eſpere un ſuccès d'au- „ tant plus heureux, que tous ces livres „ étant fort communs ; ils coûteront „ peu & ne vaudront pas grand'choſe ; „ c'eſt ce que je demande. „

Les charmes de la ſolitude. ouvrage philoſophique, compoſé par un prince de l'égliſe, dégoûté du monde, augmenté par un miniſtre diſgracié, & dédié à un général d'armée retiré dans ſes terres.

Principes de Négociations. Composés sur un manuscrit découvert dans les ruines modernes de la mairie de *Bois le-Duc*, avec un amas de vieux titres, par un *comte* d'impression nouvelle ? dédié à un *grand homme.*

Traité de la Fidélité conjugale, œuvre posthume de madame de **** *ac* publié à *Pantin*, & dédié aux jeunes mariées.

L'art d'opérer avec les usuriers. Conte Flamand, mis en lumiere par M. *Arcolus*, docteur de la fameuse université de *Prague*, augmenté par un *Breton*, & dédié par un homme qui a le secret de guérir de la rage.

La maniere d'ennuier la cour, la ville, les provinces & les pays étrangers. ouvrage périodique, composé par *l'observateur des spectacles*, redigé par le *gazetier de Trevoux*, augmenté par *le journaliste du commerce*, corrigé par *l'auteur de l'Année littéraire*, revu par *l'éditeur du Mercure de France*, mis au jour par *l'avant-coureur*, & dédié aux trois quarts & demi des journalistes de l'univers ; avec l'approbation des *redacteurs des actes érudits de Leipsick.*

Méthode facile de promettre & de ne pas tenir, deux volumes in-folio de l'Im-

primerie de *Vanden Berghen*, à B***, compoſés par pluſieurs courtiſans répandus dans différentes cours de l'Europe, & dédiés aux hommes néceſſaires que l'on nomme *importuns* dans les antichambres des grands.

Le talent des repréſenter dans des petites cours, par un porteur de lettres, dédié à un commis de l'intendance de Franche-Comté. *Moyens ſûrs de s'enrichir, en jurant qu'on fait le bien du prince & des ſujets*, par . . . . . .

. . . . . *Il ſe trouve ici une lacune conſidérable dans les mémoires du chevalier de* Ch***; *&, comme je ne remplis dans cette conjoncture que les fonctions modeſtes d'éditeur, il ne me convient pas de ſuppléer à ce catalogue, qui probablement devoit être plus étendu, puiſque le baron de* Terbaum, *qui avoit le privilege de priſer à la caiſſe deſtinée aux progrès des lettres & à l'illuſtration de la partie Typographique, dont il avoit jeté les premiers fondements, n'auroit pas manqué d'enrichir cette bibliotheque de pluſieurs de ſes excellents ouvrages, tels entr'autres que ceux-ci*: l'art d'anéantir les remords ou de détruire les préjugés,

ouvrage utile aux éleves de *Miriveis* & de *Cartouche*. Traité politique sur la maniere de quitter les cours des souverains, dédié aux exilés, & enfin ce fameux livre, de la méthode de faire son bien de celui des Libraires ; *ce dernier ouvrage est fort rare, & Terbaum, qui seul a possédé ce secret extraordinaire, & si contraire aux statuts de la librairie moderne, s'en est réservé tous les exemplaires ; ces trois productions sont d'autant mieux faites, que le sublime écrivain qui les a mises au jour étoit rempli des sujets qu'il traitoit,* & qu'empâté *dans le crime il en trace les voies avec une netteté & une précision qui le disputeroit avec les actions de tous les héros que* Paris & Londres *ont vu naître, & que la* greve & Tiburn *ont vu périr après des harangues aussi éloquentes que pathétiques. Mais en voilà beaucoup trop sur ce héros auquel nous ne reviendrons plus ; rejoignons le Comte & le Marquis, & suivons celui-ci dans ses anecdotes critiques & scandaleuses.*

A peine ces deux hommes eurent-ils parcouru ce catalogue qu'on vient de lire, que, s'assoyant l'un & l'autre dans un endroit écarté, le Marquis, dont le projet dangereux étoit de per-

vertir le comte en l'amuſant, commença en ces termes :

Je te diſois hier, mon cher Comte, que l'humanité étoit corrompue & que nous étions tous de fort honnêtes gens ſans mœurs & ſans principes ; ne m'interromps pas dans les détails que l'impartialité va te faire ; & ſi, après m'avoir entendu, tu crois avoir des armes pour défendre la cauſe du genre humain, je t'écouterai avec plaiſir ; mais je ne t'en croirai pas davantage, parce que tout ce que je vais te dire eſt conſtaté ; écoute donc, je commence par les femmes.

Tu m'effrayas hier, je te vis parler d'elles avec reſpect, & pouſſer l'impoſture juſqu'à leur prêter des ſentiments ; idées dangereuſes, qui ne peuvent qu'entraîner ta perte, ſi tu perſiſtes à te livrer à l'erreur qu'elles t'inſpirent. *Hortenſe*, par exemple, que tu ne veux pas avoir eue, eh bien on peut l'avoir ſans miracle ; elle joue la dignité, déclame, ſur-tout en préſence de ſon mari, contre les femmes qui, pour me ſervir d'une expreſſion populaire, donnent du *ſcandale*, mot gotique que l'on a rayé depuis long-temps du dictionnaire

tionnaire des gens du bel air ; mais Hortenſe eſt tendre : comme elle ne s'eſt mariée à *Ramir* que pour ſe ſouſtraire à ſes parents, & avoir un nom, ſes vues ſont remplies & ſes deſirs ſont vifs ; mais elle a un malheur, elle eſt conſtante juſqu'à la perſécution, & tu ſens bien qu'il ne faut pas éterniſer ſes liaiſons dans une ville où beaucoup de jolies femmes ſont *ſur le trottoir* : il y a plus, Hortenſe eſt jalouſe & ſi elle trouvoit ſon amant infidelle, elle le battroit, c'eſt ſa maniere de ſe venger en public ; mais plus dangereuſe dans le tête à tête ; elle ſe livre à des emportements qui réparent le paſſé, & vous coupe la parole au point d'être certaine que de long-temps vous ne parlerez à d'autres femmes.

Dalila, dont toute la ville exalte la dignité, a pour ſon mari tout l'attachement imaginable, & dont entre nous elle ſe ſoucie peu ; elle paroît inquiéte dès qu'il s'éloigne ; un tiers arrive, Dalila ſe ſouvient qu'elle eſt femme, & ſe conſole. *Pétronelle* eſt ſage comme on l'eſt dans un climat où les hommes veulent de la jeuneſſe & des agréments, mais Pétronille vou-

droit un retour de tendreſſe; elle affecte encore.

De ces petites graces.
Que, vu leur date, on peut mettre au rang des grimaces.

Tout cela annonce des prétentions que notre juſtice rend chimériques; tant pis pour elle, ſon temps eſt fait; qu'elle laiſſe la place aux autres, ou que, ſemblable à ces précieuſes ſurannées, elle ſe faſſe dévote ou tienne une ménagerie de beaux eſprits; c'eſt une contagion que la France a répendue dans preſque toute l'Europe, & ſur tout dans ces villes ou la commodité publique avoulu qu'on préférat le jargon de la frivolité à la raiſon & au bon ſens qui ſont parmi nous des *revenants.*

Celimene jouit de tous les reſpects de la ville; tous les *poëteaux* échappés de leurs marais l'encenſent; les *Inigiſtes*, qui ne louent gueres les femmes,

Parce qu'on chante mal, ce qu'on ne connoît pas,

lui conſacrent les fruits de leurs muſes: & bien cette fée reſpectable a eu des

foiblesses, &, si j'en crois la chronique elle les a même consignées dans les archives d'un notaire.

Silviane, que je te vois quelquefois placer au rang des *Artemises*, a les passions vives, elle parle peu & elle fait bien; regarde beaucoup, & elle réussit mal; enfin la liberté d'une *redoute* ouvrit une simple proposition qu'on prit pour une déclaration, on y fut sensible, & si je ne lui ai pas rendu plus de soins,

La faute en est aux dieux qui la firent si bête.

Je ne te dirai mot de *Belise*, nous coulâmes hier cette matiere à fond, autant que nous pûmes pénétrer dans cet abîme; car je n'aime point approcher du *Vesuve*, & je t'avoue de bonne foi que je n'aurois pas le courage de ce Romain qui se précipita dans un gouffre pour sauver la république.

Lucile a été une des beautés les plus décidées de l'Europe; le goût de la galanterie qu'elle affiche dans cet âge où la prudence voudroit qu'on entrât dans la réforme, a fait taire la critique qui aime mieux accabler les femmes hypocrites, que celles qui ne rougissent

point de leurs démarches : mais à propos, comme je ſais que Lucile eſt un peu ta parente, je m'arrête ici par reſpect pour elle & par amitié pour toi.

Je ne te parlerai plus de *Léonore* ; elle eſt cependant bien aimable ; tu veux qu'elle ſoit ſage, j'en ſuis fâché pour elle, & je ne m'accoutumerai jamais à pardonner à une jolie femme un défaut auſſi eſſentiel.

Silvanire a beau jouer la décence, il n'y a que des ſots ou des jeunes gens ſans expérience qui ſoient dupes de ſes faux airs ; il ne lui reſte que des yeux tendres, mais leur éclat ne ſuffira pas pour la faire ſurvivre au printemps de ſon âge ; & elle eſt ſi connue qu'elle n'a plus que des étrangers pour complaiſants, & des petits chevaliers François qui minaudent ſur ſes pas, & lui font des mines de prétentions à *l'allée verte* & au ſpectacle.

Euphroſine s'écrie à tous venants, moi je ſuis gaie, j'ai l'eſprit coquet, & j'aime le petit mot pour rire ; j'ai vu de nos agréables qui, revenant de faire un cours d'élégance à Paris, proteſtoient, d'après un aveu auſſi ingénu, qu'Euphroſine eſt un prodige de vertu ; ces

pendant je ſuis convaincu avec ſept ou huit de nos amis que cette femme ſi reſpectable *aime* un peu plus *que le petit mot pour rire*, & qu'elle fait l'éloge de ſon cœur aux dépens de ſon *eſprit* qui eſt trop borné pour être *coquet*.

J'alongerois le tableau, ſi je ne craignois de pénétrer un peu trop avant dans ta famille & la mienne, & ce n'eſt point à nous d'en faire les honneurs ; j'ai voulu t'entretenir ſeulement de ces femmes qu'on cite comme des modeles de vertu : juges par leur conduite, combien il eſt dangereux de croire aux réputations ; je ne te parle point de toutes ces petites caillettes, dont la conduite groſſit tous les ans l'almanach du libertinage ; elles ſont bonnes à être vues le ſoir ; mais elles ne doivent jamais être l'objet de nos converſations.

Tout ce que tu dis là, interrompit le comte, qui commençoit à être ébranlé ſur les femmes, prouve très-peu de choſes contre le genre humain que tu t'acharnes à perſécuter. Et les hommes ..... valent moins que les femmes, reprit le marquis, c'eſt une vérité que je vais t'établir à la honte de notre ſexe.

On prone par-tout l'intégrité, le déſintéreſſement, la bravoure, l'eſprit & les mœurs de tous nos amis ; creuſons, mon cher, & nous trouverons bien-tôt le tuf ; : je ne vois par-tout que légéreté, inconſtance, injuſtice, ſtupidité & corruption ; je ne m'interromps point, voici les preuves.

Tu connois le docteur *Arcolus* dont nous venons de voir le nom dans ce catalogue ; il a paſſé long-temps pour le premier ſavant de la peſante Allemagne, parce qu'il publia autrefois dix huit volumes *in-folio*, pour prouver que la chair des chevaux, que les François avoient mangée dans Prague, devoit être coriace : eh bien, tu vois ici ce grand homme affublé d'une perruque qu'on prend pour la fameuſe comete de 1684 ; ſemblable aux docteurs Florentins, il porte des lunettes en pleine rue ; il poſſede une collection complette de tous les livres qu'on imprime dans les quatre parties du monde. Rival de Céſar, il lit ; dicte, & ſe fait lire en même temps. La politique, ſi on veut l'en croire, n'a rien de ſecret pour lui ; les cabinets des princes lui ſont ouverts, & tous les traités que l'avenir

médite, lui ſont connus; la littérature agréable, les ſpectacles ſont ſes jeux, il en décide en riant; &, à entendre ſes flatteurs, ce ſont ſes oracles qui fixent la réputation des auteurs; les ſciences abſtraites, diſent ces vils adulateurs, lui ſont familieres, & l'hiſtoire naturelle n'a rien de caché pour lui, les finances, dont il fait ſon principal exercice, forment la premiere partie de ſes talents; & *Colbert*, continuent les ſots, auroit rendu la France à jamais heureuſe, ſi ce grand homme avoit été doué des vaſtes connoiſſances d'Arcolus: voilà ce que tout le monde dit ici: cependant ce perſonnage ſublime, malgré ſes forfanteries, ſes lunettes & ſon énorme perruque, n'eſt qu'un ſot qui n'a pour tout eſprit qu'un *moulin à mémoire*, dans lequel il broie aſſez maladroitement tout ce qu'il a entendu dire, & les imbécilles prennent cela pour du neuf. Si tu ne veux point, mon cher Comte, de mon moulin à mémoire, juge d'Arcolus par une autre comparaiſon, & tu le reconnoîtras ſans peine dans un frippier adroit qui vend à un païſan groſſier un habit retourné pour du neuf.

Sarmin ne doit, s'écrie la voix publique, ſa petite élévation qu'à ſon mérite. Artiſan de ſa fortune, ſa probité & ſon travail ont tout fait : quelle erreur ! Sarmin n'eſt redevable de ſon état qu'à ſes baſſeſſes & qu'aux vexations qu'il exerce ! *Ladiſlas*, à en croire ſes foibles amis à qui il en impoſe, & ſes domeſtiques qu'il bat, eſt un des plus braves hommes de ſon ſiecle ; cependant ceux qui l'ont vu, l'épée à la main, & dans une bataille, n'en penſent pas ainſi ; & le parti que Ladiſlas a pris, m'engage fort à être de leur avis. *Venceſlas* eſt l'intégrité même, diſent ſes partiſans ; cependant il reçut des préſents dans une place où l'honneur de cette chimere que nous ne connoiſſons plus, voudroit qu'on eût les mains nettes. *Arminius* veut paſſer pour citoyen ; mais ſon dernier procédé, s'accordant parfaitement avec ce qu'il avoit fait précédemment à d'*Armenon*, ne parlent point en ſa faveur : & ſi je ne craignois de t'étonner, je te dirois que les dignités dont il a été revêtu, ſont un troiſieme titre qui dépoſe contre lui. *Harminville* paſſe pour le plus honnête homme de la cour ; pourquoi : C'eſt qu'il eſt poli, bête &

ſans crédit ; il feroit tout le mal qu'i
courtiſan doit faire pour ſon élévatior
s'il en étoit capable. Mais, s'écria
Comte, il n'y auroit plus ni probité
honneur dans le monde, ſi on jugeo
des hommes & des femmes d'après
façon de penſer. Plus indulgent que tc
mon cher Marquis, je penſe qu'il y
des vertus dans ma patrie, & je gagı
à le croire. Non parbleu, reprit viv
ment l'atrabilaire Marquis, en l'inte
rompant, il n'y en a nulle part ; to
les hommes ſe reſſemblent ; &, pour
prouver une vérité que la juſtice m'in
pire plutôt que la miſantropie, je ve
demain te peindre *Paris* que tu co
nois auſſi-bien que moi, & tu verr
que tout eſt égal en vices, en indéce
ces & en effronterie. Oh ! pour
France, repliqua le Comte, je te
livre, & je me prépare déjà à rire d
portraits que tu m'en feras ; mais
déchirons point le ſein qui nous à nou
& tout citoyen qui médit de ſa patr
eſt un ingrat qui bat ſa nourrice. C
rage, Monſieur le philoſophe, coura
vous ferez toute votre vie une bo
dupe avec de pareils ſentiments. Va
vieux mot de *patrie* étoit bon pour

Romains ; mais depuis la décadence de cet empire, la force de ce mot s'eſt affoiblie, & nous ne ſommes pas faits pour eſſayer de lui rendre ſa premiere vigueur ; d'ailleurs ſi nous médiſons des autres, ils peuvent prendre leur revanche : tous les défauts des hommes ſont communs, & ils doivent être la pâture des oiſifs tels que nous.

Dix heures ſonnent, il eſt temps de s'habiller ; adieu, je t'attends demain au même endroit, & je compte que cette converſation, dans laquelle j'établirai les principes les plus lumineux, pour te prouver que toutes les femmes ſont mépriſables, & tous les hommes corrompus, te ramenera à mes idées : voilà, mon cher Comte, de ces grandes vérités qu'il faut ſe mettre dans la tête, ſi on veut devenir modeſte, & s'eſtimer peu ; adieu, encore une fois, à demain.

Le Comte n'eut pas plutôt quitté le Marquis, qu'il tomba dans une rêverie qui commença à porter atteinte à ſa façon de penſer ſur le genre humain : il paſſa le reſte de la journée de façon à faire voir que ſon caractere étoit changé ; il montra à *Emilie* le portrait de Lucile, & des lettres d'Hortenſe ; il fit

deux épigrammes contre deux hommes fort reſpectables, & finit par médire de ſes meilleurs amis. Le Marquis arriva ſur les entrefaites, & s'applaudiſſant de ſon ouvrage, il voulut que chacun le félicitât ſur la belle converſion qu'il venoit d'opérer. Convenez donc, Meſdames, dit-il, à toutes les femmes qui compoſoient le cercle de Pétronille, convenez que le Comte eſt aujourd'hui un garçon *délicieux* : ſon exiſtence ne date que de l'inſtant ; car, graces aux petits préjugés de province, dont il étoit imbu, il a végété juſqu'ici ; mes conſeils l'ont tiré du néant, & voilà un nouvel être que je viens de créer. Le comte, qui commençoit à ſe familiariſer avec les propos impertinents du Marquis, l'écoutoit avec admiration, & pouſſoit quelquefois la fatuité juſqu'à ſe féliciter d'avoir un ami qui connoiſſoit auſſi-bien l'humanité. Les Dames, accoutumées à voir diviniſer leurs travers, ſe regardoient avec une ſurpriſe mêlée d'inquiétude. Le marquis, plus audacieux qu'un petit maître François, & par-là beaucoup moins gauche qu'un Flamand qui demande toujours *une fois* les choſes qu'on peut lui donner cent,

s'apperçut de l'étonnement que les propos du Comte, & les ſiens, répandoient dans le cercle ; & voulant humilier beaucoup de femmes reſpectables, il s'écria d'un ton d'inſolence : finiſſons, mon cher Comte, une converſation qui humilie ces Dames ; je les vois pétrifiées, elles auroient même l'honneur de rougir des vérités agréables que nous leur diſons, ſi la pudeur régnoit encore dans le monde ; mais c'eſt un être inconnu qu'on ne trouve plus que dans les cabinets d'antiquité ; & pour découvrir cette merveille, nous avons beſoin des lumieres profondes de l'abbé *Veletri*, de l'érudition du ſavant don *Benoît*, & des recherches ſublimes de l'*illuſtre Parvenu*. Vous devinez bien, Meſdames, que je parle de *Germon* que *le Colporteur* & *le grand Miroir* (1), rendront auſſi célebre que la vente de ſa ſomptueuſe bibliotheque qu'il acheta pour perſuader qu'il ſavoit lire, & qu'il vendit dès qu'il vit qu'il ne pouvoit tromper perſonne.

Toutes les femmes ne purent tenir

(1) Auberge au *Germon* apprécie les ouvrages d'eſprit, comme il juge du mérite d'une *Tapiſſerie*, ſuivant ſa longueur.

aux ſarcaſmes continuels dont le Marquis les accabloit ; & pour détourner ſon attention conſtamment fixée ſur leurs ridicules, elles lui parlerent de Paris : le Marquis qui avoit promis au Comte d'entrer le lendemain en matiere ſur cet objet, dévança le jour de ſa leçon ; & ſous le prétexte de peindre Paris, il fit la guerre au genre humain, & répandit les poiſons d'une bile amere ſur les belles, les grands & les gens de lettres. *Le chevalier de Ch***, qui avoit probablement des raiſons pour n'aimer ni le marquis ni B***, prétend ici que tous les originaux qui ſont tracés dans le portrait de Paris, peuvent trouver leur application ailleurs ; c'eſt ce que j'ignore, ne connoiſſant cette ville que du beau côté.*

Le marquis, ayant perſiflé le docteur Arcolus ſur la circonférence de ſes lunettes, l'embonpoint de ſa taille, la maigreur de ſon eſprit, & l'énormité de ſa perruque, prit du tabac d'Eſpagne, tira un mouchoir ambré, regarda ſes manchettes, joua de la main pour étaler un diamant qu'il doit encore, & ſe jeta dans un fauteuil où, après s'être careſſé

tendrement le menton, & remué ſon jabot, il parla en ces termes :

Vous avouez donc, mes belles Dames, que je vaux quelque choſe ; je ſuis charmé que vous connoiſſiez le prix d'un aimable homme ; le Comte & moi.. Voilà les héros de B***. Vous avez beau rire, divine Léonore, il n'y a exactement que nous : je conviendrai avec vous que nous ſommes environnés de triſtes copies, qui ſont nos ſinges plutôt que nos imitateurs : voyez *Gelcour*, voyez *Verville* ; peut-on rien imaginer de plus gauche avec leurs faux airs d'importance ? Quand je les vois étudier, auprès de nous, le ton des graces, le développement des bras, le talent de faire une impertinence à une femme avec reſpect, ou d'inſulter poliment un homme qui vous déplaît ; quand je les vois appliqués à ſaiſir nos manieres aiſées, je les compare à milord *Houzey* cherchant à copier le marquis *de Polinville* dans *le François à Londres*.

Mais, vous-même, Marquis, repliqua Pétronille, en l'interrompant, vous n'êtes qu'un de ces imitateurs de ces petits *merveilleux* dont Paris abonde pour le ſupplice des gens de bon ſens. Votre

Excellence, reprit le marquis. Qu'appellez-vous *Excellence*, repartit vivement Pétronille ? je ne veux point uſurper ce titre. Oh, ma foi, Madame la Comteſſe, répondit le marquis, cette qualification eſt aujourd'hui ſans conſéquence à B*** ; on peut même dire qu'elle a paſſé en proverbe ; cependant je ne trouve d'*excellent* ici que mon cuiſinier. Si cela eſt, répliqua Pétronille qui étoit piquée au jeu, vous êtes le ſeul de votre avis : l'épigramme portoit coup, car jamais le marquis n'a donné à manger qu'à ſes chevaux & à ſes chiens : encore penſe-t-on que c'eſt par économie, parce qu'il ſe défie autant de ſon cocher que d'une eſpece de vieillard qu'il appelle ſon piqueur. Le Marquis, qui ſentit le trait que la Comteſſe venoit de lui décocher, ſe défendit avec cette forfanterie qui lui étoit propre, & il prétendit que la crainte de l'ennui arrêtoit l'eſſor de ſa générosité. Les dames ſe récrierent ſur l'inſolence du propos ; mais l'impudent Marquis, ſans ſe démonter, leur ſoutint que la plupart d'entr'elles connoiſſoient aſſez la bonne chere qu'on faiſoit chez lui : deux d'entre ces dames rougirent,

les autres ſe regarderent fixément ſans paroître déconcertées ; mais l'inébranlable Marquis, qui jouiſſoit avec impunité du fruit de ſon arrogante fatuité, ne changea point de ſtyle ; &, ſans s'émouvoir, il ſoutint à pluſieurs de ces dames qu'elles avoient trouvé ſa *petite maiſon* délicieuſe : le mot parut nouveau à B***, où l'on ne connoît de petites maiſons que pour les imbécilles qui n'y ſont pas tous enfermés. J'en appelle à *Pélion* & à *Vambel* ; & chacune de ces précieuſes ſubalternes, qui avoient cependant acquis l'uſage du monde frivole dans de beaux romans, demanderent au marquis ce qu'il entendoit par ſa petite maiſon. Votre étonnement me réjouit, répliqua ce fat : ne diroit-on pas que vous avez oublié la route qui conduit à *Malines* ? Là, Meſdames, point d'émotion, rappellez votre mémoire, & ſouvenez-vous qu'après avoir paſſé la maiſon de M. *de M****, qui n'eſt pas *petite*, car les prélats n'en occupent que des grandes, il y a deux cabarets obſcurs, faits pour la petite bourgeoiſie ; qu'au-deſſus de ces deux cabarets, il y a..... mais, que diable, vous voulez rire de ne point vous remettre un lieu de

délices, où la plupart d'entre vous m'ont honoré des aveux les plus tendres. Le Marquis, qui jusques-là avoit passé pour un imposteur, commença à ne plus paroître qu'indiscret : les femmes qu'un bisarre destin forma pour s'embrasser, médire d'elles, & s'estimer peu, goûtèrent une sorte de plaisir d'entendre satiriser celles que le marquis attaquoit, & celles qui alloient se prosterner le matin *à la chapelle*, & couroient le soir le *Vaux Hall* (1), étoient enchantées qu'on drappât leurs *bonnes amies de cour*. La vérité est que toutes en général ignoroient ce que c'étoit que faire un *soupé fin en petite maison* : leur empressement à engager le marquis à les instruire sur cet objet, prouvoit leur bonne-foi ; mais celui-ci, persistant dans son impudence, leur soutint fermement ses premiers propos, & tirant ensuite ses tablettes toujours remplies de petits vers *innocents* qu'on lui faisoit à bon marché : il lût avec emphase les vers suivants :

(1) Endroit enchanteur où les grimauds, les comédiens, & les grands se disputent le pas à la lueur : d'un suif puant & à la respiration des exhalaisons, d'une mauvaise biere.

Il ſeroit beau vraiment d'ignorer, à votre âge,
Un agrément qu'autoriſe l'uſage?
Sur ce point important je vais vous éclaircir:
Faire un de ces ſoupés où regne le plaiſir;
Sous le maſque impoſteur d'une gaieté facile,
Se plier ſenſément à l'art du Vaudeville,
Prononcer en oracle, & d'un air d'*Amateur*,
Protéger en buvant un orgueilleux chanteur,
Ou monté ſur le ton d'un frivole langage,
Veiller par vanité, s'excéder par uſage;
Et traîné le matin au fond d'un vis-à-vis;
Promener ſon ſommeil du ſablon chez *Doris*,
Et le ſoir au ſpectacle aſſommant tout le monde,
Voiler ſous l'agrément ſa triſteſſe profonde;
Voilà ce qui s'appelle, en termes du bon ton,
Faire un ſoupé divin en petite maiſon.

Toutes les femmes enchantées du tableau que le marquis venoit de faire, ne balancerent point à lui demander à ſouper dans ſa petite maiſon; mais deux petits inconvénients s'oppoſoient à cet arrangement: le Marquis n'aimoit point la dépenſe, & il n'avoit réellement pas de petite maiſon: ainſi, cachant ſon impoſture & ſon avarice ſous des prétextes frivoles, il éluda la propoſition qu'on venoit de lui faire: mais

Desir de femme est un feu qui dévore.

Trois de ces Dames, impatientes de souper en petite maison, partirent la même nuit pour aller jouir de ce plaisir à Paris. Le grand homme à qui cette production morale est dédiée, fit mention de cet événement dans la Gazette de B***, qui étoit confiée à sa plume délicate & correcte.

Le cercle instruit du projet de ces Dames y applaudit, & le Marquis, qui comptoit que ce voyage lui fourniroit une bonne occasion de médire, se félicita d'en avoir inspiré l'idée; & comme le dessein de ces Dames n'étoit pas de séjourner long-temps à Paris, elles prefserent le Marquis de suivre son premier plan, en leur donnant quelques éclaircissements sur cette ville où l'on voit triompher tour-à-tour l'esprit, la sottise, le mérite, la cabale, les vertus & les vices.

Le Marquis, qui avoit pris dans cette capitale de la France tous les travers qui le rendoient ridicule & insolent, commença ses portraits contre lesquels le docteur *Arcolus* se proposa d'avance

de s'inſcrire en faux d'après un paſſage qu'il avoit lu dans *Scaliger*, commenté par M. *Dacier*, & allongé par le fameux *Formey*, préſident d'une petite académie fondée par un grand roi.

Les amis que j'ai à la cour, où je ſuis vu d'aſſez bon œil, ne me permettent point de vous en parler; cela veut dire, s'écria Silvianne, que vous ne la connoiſſez pas. Cette Dame avoit raiſon: le marquis avoit vu la cour comme on voit une maiſon ſans y entrer; & pour avoir parcouru les jardins, vu la galerie, & le grand couvert, il croyoit connoître le caractere des miniſtres, l'eſprit des courtiſans, & les intrigues de Verſailles. Dès qu'il eut répondu à la ſincérité de Silvianne, par une épigramme un peu ſanglante, il annonça qu'il ne parleroit, comme il l'avoit dit au commencement de la converſation, que des grands, des belles & des beaux eſprits répandus dans Paris.

Le petit duc fut le premier que ſon pinceau ſaiſit: il loua ſa générosité en parafite, & parla de ſon caractere en intriguant: toutes les filles d'opéra, que le duc protégeoit ſpécialement, devinrent l'objet des ſatires du mar-

quis ; il eſt cependant vrai que, lorſqu'il étoit à Paris, il faiſoit antichambre chez elles, & alloit mendier un regard à leur toilette, afin de faire ſa cour au duc pour le cuiſinier duquel il avoit une eſtime particuliere. *Flamin* ne fut pas mieux traité ; & l'aventure qui lui arriva l'année derniere, fut chargée de toutes les nuances que la méchanceté put y ajouter. Il faut parbleu convenir, continua-t-il, que ce trait de prudence eſt impayable : ce pauvre Flamin ſavoit depuis long-temps qu'il étoit au nombre de ces époux infortunés, à qui la galanterie de leurs femmes fait donner un nom que par reſpect pour vos maris je tairai. Inſtruit de ſon ſort, il laiſſoit à ſa femme la liberté de ſuivre ſon train, c'eſt aſſez la mode à Paris ; je m'apperçois même qu'elle prend par-tout, & qu'elle deviendra inſenſiblement générale. Flamin rentre chez lui, paſſe chez ſa femme qu'il croit ſeule ; point du tout, il la trouve ſoupirant tendrement entre les bras du chevalier *de Lignieres*. Que fait Flamin, il s'emporta, direz-vous, battit ſa femme, & voulut poignarder ſon amant ; point du tout : né avec un flegme que vous allez admirer, il lui dit

ſans s'émouvoir : *Quelle imprudence, Madame, ſi c'étoit un autre que moi.* Lignieres, pétrifié de ce ſang froid, répara le déſordre dans lequel il étoit, & Flamin, qui s'étoit retiré dans ſon cabinet, le voyant ſortir, envoya demander à ſa chaſte moitié pourquoi elle ne le retenoit point à dîner. La marquiſe, ſans ſe déconcerter, fit revenir le chevalier qui dîna avec ſa maîtreſſe & avec celui que *trois mots latins* & le griffonnage d'une tête à perruque, qu'on nomme notaire, avoit fait ſon mari. Le dîné fut ſaillant : Flamin ne le quitta que pour aller caſſer les porcelaines & les glaces de la *Deſchamps* qui, manquant par *uſage* autant que par *intérêt* à ſon imbécille bienfaiteur, avoit couché la veille avec mylord *d'eau-douce*, qui, de fils d'un marchand de vin de *Cantorberi*, ſe fit batelier ſur la Tamiſe, paſſa delà en France, où ſes prodigalités lui mériterent le titre que les marchands, les filles & les portiers donnent *pour cauſe*, à tout homme qui parle du goſier : fait une révérence d'un air gauche ; porte un habit à la taille haute ; ſalue du corps, mange la viande à demi-cuite, & prodigue les guinées ; ce der-

nier article le plus important de tous, vaut seul une généalogie.

Il est bien singulier, s'écria la prude Pétronille, que le comte de Flamin, si doux chez lui, fit tant de vacarmes chez sa maîtresse. Ce qui vous étonne, Madame, reprit le Marquis, ne me surprend point : Flamin aimoit la petite Deschamps ; & toute fille de spectacle qu'un honnête homme à le malheur d'aimer, est une victime dévouée aux vengeances de celui qu'elle trompe : on la bat, on lui reprend ses bienfaits, & souvent on la fait enfermer quand on en a le pouvoir ; mais on doit plus de ménagement à sa femme, parce que la seconde clause de l'union conjugale est d'être ce que je ne n'ai pas voulu vous dire tout-à-l'heure : c'est le sous-entendu du contrat ; on doit s'y soumettre.

Ces décisions dictées par l'indécence & par la malignité, irritoient le beau sexe : mais l'intrépide Marquis lui préparoit bien d'autres sujets de chagrin : l'aventure de Flamin, continua-t-il, me rappelle celle de l'illustre *Timber* (1)

(1) Ceux qui sont surpris que je place le financier

qui, venant coucher chez la tendre *Hus* qui ne l'attendoit point, ſurprit un homme nu dans le cabinet où il alloit ſe déshabiller. L'actrice, qui avoit appris dans le code comique à ne plus rougir, cria au voleur. Le galant eut beau dire qu'il étoit dans un équipage qui n'annonçoit pas un frippon, la Hus perſiſta, & le crédule Tinber, malgré ſes patentes de membre de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, crut ſa perfide *Adélaïde*, & attendit avec impatience que la boutique de *le Maignant* fut ouverte pour y acheter à crédit une aigrette de diamants qui devint le prix de la fidélité de l'actrice.

Ma foi, dit Léonore, c'eſt bien fait,

Tinber dans mes plaiſanteries ameres, ignorent que cet homme donna, le 25 décembre 1753, un grand dîné & quatre billets de parterre aux nommés *Pélou*, *Paliſſat*, *Poinſinet* l'aîné, *Poinſinet* le jeune, pour aller ſiffler une de mes pieces qu'on jouoit ce jour là, & cela, dans un temps ou Tinber m'avoit l'obligation d'avoir arrêté une cabale qui menaçoit ſa maîtreſſe; au reſte les hommes feroient bien plus ſagement, s'ils ne ſe mêloient point des querelles littéraires; elles ſont au-deſſous d'une perſonne en place, & au-deſſus d'un homme ordinaire.

& les gens qui oſent entretenir de ces ſortes de créatures, méritent bien qu'on les dupe. Mais pourquoi, repliqua le marquis ? Ces femmes, au préjugé près, ſont comme les autres, & je ne vois pas par quel motif on voudroit les priver du droit dont tant d'honnêtes femmes jouiſſent avec impunité. Quoi, répondit Léonore, vous oſez dire que des femmes *comme il faut* ſe font entretenir? Très-poſitivement, repliqua le marquis: on ne leur donne pas, tant par mois, je veux bien le croire; mais aujourd'hui un diamant, demain une robe, après-demain des dentelles : j'appelle cela ſe faire entretenir, où je ne m'y connois pas. Léonore interdite de la réponſe du marquis ſe tut & parut ſe repentir de ſa curioſité, parce qu'elle donna lieu à beaucoup de petits propos dont les conſéquences ne lui furent point agréables.

Le marquis, pourſuivant ſa litanie ſatirique, trouva l'important d'*Arville* ſur ſon chemin, & il ne le menagea point : on l'avoit connu autrefois à B***, & on ne fut pas fâché de le voir vilipendé. Chargé jadis d'une négociation auprès d'un petit prince d'Allemagne, d'Arville a gardé au centre de

Paris toute la morgue miniſtériale : grave & méthodique il ne parle que le code diplomatique à la main : toutes ſes expreſſions ſont tirées des livres politiques : il ne parle à ſes gens que le langage de la négociation ; les marchés qu'il fait avec ſon marchand de vin ſont qualifiés de *traités*, & il appelle *pactes* & *conventions* les arrangements qu'il prend avec ſon boulanger : ſes laquais qui, par une vieille habitude l'*excellentifient*, ſont appellés *valets de pied*, & ſon portier, né à *Chaillot*, porte la mouſtache pour avoir l'air d'un *ſuiſſe*. Grand écrivain, il aſſafine tous les jours le miniſtre de deux lettres dans leſquelles vous ne trouverez que ces grands mots d'*intérêt de l'état*, *le bien de la choſe*, *la gloire de mon maître*, *cette partie*, *cette opération*, *conſtater les principes*, & quantité d'autres expreſſions parafites, qui rempliſſent ordinairement les dépêches des miniſtres qui ſe battent les flancs pour parler, tandis qu'ils n'ont rien à dire que des mots qui ſont, dans les hommes médiocres, le ſtyle de la politique : s'il ne fait pas de bien, il voudroit en faire, car ſa manie eſt de protéger, & il donne une lettre comme

on donne le bon jour : il eſt vrai que les papetiers & les vendeurs de cire d'Eſpagne ſont les ſeuls qui gagnent dans cette affaire : car on eſt convenu, dans tous les bureaux de Verſailles, de ne décacheter jamais ſes lettres : on en voit encore beaucoup de celles qu'il a écrites pendant la minorité du roi, & dont le cachet eſt toujours reſpecté. La manie de la repréſentation eſt le grand défaut de d'Arville : un portrait du roi, fait par un barbouilleur du *Pont-Notre-Dame*, eſt placé dans un cabinet étroit, entre un morceau de damas, jadis bleu, & un fauteuil dont on ne diſtingue plus la couleur, & ce chetif appartement, dans lequel ſix perſonnes ne pourroient entrer, eſt appellé pompeuſement *la ſalle du trône*, c'eſt-là que d'Arville donne audience aux gens bien mis : il y a pour le gros des protégés un *pallier* qu'on nomme anti-chambre, & duquel on les fait paſſer ſucceſſivement dans la chambre du buffet que l'on nomme *la ſalle d'audience*. Quand d'Arville a paſſé les trois quarts de la matinée à ſuer l'importance, & à ne rien faire, il va aux tuileries, où tout eſſoufflé il ſe félicite d'avoir fini ſes dépêches ; quel-

ques vieilles croix de S. Louis l'accoſtent pour lui demander la nouvelle du jour, il les reçoit fiérement, & leur répond d'un ton myſtérieux. Toutes ſes phraſes empeſées commencent par *mes lettres du Nord, mes correſpondances d'Italie, le courier de Vienne*, &c. Cependant il très-prouvé que, par l'habitude où l'on eſt de ne point répondre à d'Arville, il ne reçoit aucune lettre, & que ſon fonds de nouvelle eſt puiſé dans *la gazette de Berne*, *le courier d'Avignon*, & *la feuille de Hambourg*, trois productions excellentes pour ceux qui aiment à *mâcher à vuide*.

Qu'appellez-vous *mâcher à vuide*, interrompit le docteur *Arcotus?* La feuille de Hambourg eſt un excellent ouvrage; le fait eſt ſûr, puiſque je la lis, & que les correſpondances que j'entretiens avec l'Allemagne ſont puiſées dans ce chef-d'œuvre de politique; production d'autant plus merveilleuſe qu'elle fait vivre à la Haye quantité de ces négociateurs ſubalternes que l'on nomme, en termes de l'art, *frippiers de nouvelles*, ou *furets d'anti-chambres*: leur ſoin le plus important dans l'intérieur de la ville, eſt de ramaſſer les bruits populaires, le nom

des étrangers, leurs propos, d'étudier leurs démarches, & de compter, s'ils le peuvent, le nombre de leurs chemiſes, & faire un paquet de tout cela pour le porter à ceux des miniſtres à qui ils ſont voués ; delà on les voit étaler faſtueuſement leur incapacité ſur le *plein*, & compromettre avec orgueil le nom de tous les miniſtres, & parler des délibérations des Etats-Généraux, comme ſi les ſecrets de la république étoient enfermés dans leurs porte-feuilles : la vérité eſt que ces bavards ne ſavent rien, de ce qui ſe paſſe en Hollande, que par le canal de Hambourg, où l'on n'eſt pas mieux inſtruit qu'eux.

Leur correſpondance au-dehors eſt d'écrire à quelques curieux qui prennent leur radotage pour des ſentences, & de leur envoyer tous les livres nouveaux qui paroiſſent : ce petit commerce ſémi-politique leur vaut quelques culottes à la fin de l'année, & delà ils ſe croient autoriſés à ſe qualifier de *chargés d'affaires*, & d'*agens* de tels miniſtres.

Quand le docteur Arcolus, accoutumé à contredire les autres & lui-même, eut fini ſa faſtidieuſe période, le marquis, qui ne daigna pas y répondre,

continua ſa chronique ſcandaleuſe, & *Bermal* remplaça Darville.... *Comme le chevalier de Ch*** compoſa ce livre en 1759, il n'eſt pas étonnant qu'il ait parlé de* Bermal, *qui n'eſt autre que le marquis* de B***; *tout ce qu'il en dit eſt exactement vrai; je terminerai le tableau en parlant de la cataſtrophe qui a occaſionné ſa mort arrivée au mois de ſeptembre* 1760.

Bermal, pourſuivit le marquis, eſt une eſpece de ſeigneur de la vieille cour; ſon extérieur eſt magnifique, mais la malpropreté regne dans ſa maiſon. Un laquais lui vola vingt mille francs en 1736: depuis ce temps aucun domeſtique n'eſt entré dans ſes appartements, & les draps, qui étoient alors dans ſon lit, y ſont encore: il a les équipages les plus ſuperbes, qui, depuis vingt ans, pourriſſent ſous ſes remiſes, tandis qu'un triſte fiacre le traîne dans Paris. On voit dix chevaux dans ſes écuries, qui, depuis le jour qu'il les a achetés, n'en ſont pas ſortis: jamais on ne les panſe, & il leur donne lui-même à boire & à manger toutes les 24 heures. Il y a quelques années qu'un de ſes chevaux s'échappa dans la cour;

Bermal condamna cette licence à la corde, & deux porteurs d'eau furent nommés les exécuteurs de ſa ſentence ; le cheval fut pendu *pour donner*, diſoit ſon arrêt de mort, l'*exemple aux autres*: les chaleurs de l'été porterent l'infection dans tout l'hôtel dont la préſidente *Belliere* occupoit la contre-partie : cette Dame fit prier Bermal de faire ſortir ce cheval qui, depuis huit jours, l'empeſtoit. Dis à ta maîtreſſe, répondit ce ſingulier homme, qu'elle m'empoiſonne depuis vingt ans, & que j'ai la complaiſance de ne pas m'en plaindre. La préſidente paſſoit, il eſt vrai, pour n'avoir pas l'haleine ſaine. Un charlatan, ayant affiché dans Paris qu'il voleroit depuis le jardin de l'arſenal juſqu'au delà de la porte S. Antoine, attira tout Paris, & *vola* effectivement, mais ce fut l'argent des curieux : car il diſparut au moment où la ſcene devoit commencer. Bermal prétendit qu'il étoit très-poſſible de voler ; &, comme ſon imagination ne trouvoit rien de difficile, il fit élever un *Belvedère* qu'on voir encore au-deſſus de ſon hôtel ſur le quai des Théatins; ſe fit faire des ailes, & annonça au palais royal, & dans tous les ſpec-

tacles, qu'un tel jour il voleroit de chez lui au tuileries. Chacun accourut pour être témoin de cette opération ; Bermal s'élança de ſon Belvedèr, & après avoir volé une minute, il eut le ſort d'*Icare*, & tomba dans ſa cour, où malgré la précaution qu'il avoit eue d'y faire mettre beaucoup de fumier & des matelats, il ſe caſſa une jambe: ce petit accident le dégoûta de porter des ailes. Bermal aime la bonne chere & la compagnie ; mais perſonne ne peut manger avec lui qu'une fois, c'eſt-à-dire par curioſité: ſon bois, ſon charbon, ſon vin, & toutes ſes proviſions, ſont jetés pêle mêle à terre dans la ſalle à manger ; on y eſt ſans nappe, ſans aſſiettes propres, & ſans verres rincés : ceux qui veulent des ſerviettes les vont couper dans une piéce de toile qui eſt au-deſſus d'un panier de vin de champagne. Le diné fini, Bermal mene au ſpectacle tous ceux qui lui ont tenu compagnie ; car, malgré l'air dégoûtant qui regne dans l'intérieur de ſon domeſtique, il eſt magnifique ; il ne porta jamais deux fois la même chemiſe, auſſi n'a-t-il jamais de blanchiſſeuſe ; il change tous les jours de tabatiere, & les plus précieuſes ne lui échappent

point ; il en a autant qu'un ſouverain d'Allemagne, mais n'en fait pas tout-à-fait le même uſage ; il a ſouvent pour cinquante mille livres de lettres de change échues depuis un an. Un banquier, s'impatientant de ce que ſes lettres ne lui étoient point préſentées, alla le prier de permettre qu'il les acquittât ; Bermal le renvoya en lui diſant de ſe mêler de ſes affaires. Tel eſt ce ſingulier mortel qui joint à toutes ces manies beaucoup d'eſprit & de grandes connoiſſances.

Le marquis a peint cet original d'après nature ; je dois ajouter, pour achever le tableau, que Bermal eſt mort auſſi ſinguliérement qu'il avoit vécu : il étoit à l'opéra, quelqu'un vint lui dire que le feu étoit à ſon hôtel. Eh ! qu'eſt-ce que cela a de commun avec l'opéra, répondit-il, ſans s'émouvoir, & ſans quitter le ſpectacle ? La police, moins indolente que Bermal, y avoit envoyé du monde & un commiſſaire pour empêcher le pillage : de ſorte qu'en rentrant chez lui à neuf heures du ſoir, il trouva le feu éteint ; il ſe coucha, mais quelques heures après, une fumée violente l'obligea de ſe lever ; il fit venir

un baquet d'eau ſur laquelle il prononça quelques paroles latines, en en jetant quelques gouttes au quatre coins de la chambre embraſée, & alla ſe remettte au lit bien convaincu que ſes ablutions alloient mettre fin à l'incendie; mais Bermal ne jouit pas long-temps de ſon eſpoir, la flamme dévorante pénétra juſques dans ſon appartement; &, au moment où il vouloit ſauter par une fenêtre, la fumée l'étouffa.

Ainſi perit Bermal pour avoir eu l'indolence de reſter à l'opéra, & la foibleſſe de s'être ſervi d'un prétendu ſecret qu'un Juif lui avoir vendu fort cher.

Le marquis, qu'on aimoit à entendre, quand il ne calomnioit point, fut invité à peindre quelques nouveaux originaux; mais comme il aimoit à emporter la piece, il continua ſur autre ton, & *Cherville* devint ſa proie. Si vous voulez, Meſdames, du merveilleux, je vais vous en donner, en vous peignant d'après nature un ſous ſeigneur qui ſe fait appeller *le comte de Cherville.*

Qui de nos grands ſeigneurs imitant les caprices
Penſe les égaler parce qu'il a leurs vices.

Cet important ſubalterne ne ſauroit

trop dire quel prince de l'Europe lui a donné le Diplôme de comte; & lorsqu'on lui parle de sa naissance, il déplore toujours l'incendie de la chambre des comptes dans laquelle les titres de sa *maison*, qu'il devroit appeler *famille*, ont été brûlés; le jeu & les vieilles femmes lui ont fait sa fortune, & l'ont approché de la cour dont il a eu des distinctions & des bienfaits, parce qu'il parle toujours de sa valeur & de ses services. Il y a quinze ans qu'il promet une tactique, mais ceux qui savent que son *faiseur* a été tué au siege de *Maſtricht*, parient que cet ouvrage tant prôné ne paroîtra point, & je suis de moitié avec eux. Depuis que l'âge & les faveurs lui ont donné une certaine consistance dans le maintien, il fait l'homme essentiel, & va même jusqu'à donner des projets dont il prétend que le *Sertorius* François fait un grand cas. Comme la derniere guerre ne la pas ruiné, on dit qu'il amasse pour aller représenter dans quelque cour où il voudroit bien qu'on l'envoyât; mais les ministres, qui le connoissent, ne confieront point à sa médiocrité les intérêts de l'état; &, comme il sait le proverbe des ambas-

ſades (1), il avoit demandé d'être envoyé à *Conſtantinople* ou à *Soleure*, mais ſes négociations ſe borneront (il ne verra ni la Turquie ni la ſuiſſe.) au *cours de la Reine* où il ſe promene tous les matins en voiture, tenant en main beaucoup de papiers qu'il affecte de lire pour jouer l'importance, & ne ſaluer perſonne : voilà Cherville d'après l'exacte vérité. Convenez donc que de pareils originaux ſont bons à connoître; il n'y a pas de pays dans l'univers où l'on en impoſe plus ſur la naiſſance que dans Paris; l'argent y fait la grandeur, & y conſtitue les dignités. Un boucher de *Lauſanne*, qui a de l'argent, y paſſe pour *baron* : le fils d'un frippier de *Milan*, ou de quelqu'autre contrée d'Italie, ſe fait appeler *M. le marquis* : tous les Allemands fuſſent-ils tirés du *fameux lac* que la plume du baron de *Terbaum* a célébré dans un ouvrage érudit dédié à une Dame qui a condamné l'*Epouſe ſuivante* ſur le nom de l'auteur, & d'après les principes de ce roi de *Siame* qui fit brûler tous

(1) *Vienne* ruine, *Rome* dérange, *Conſtantinople* enrichit, *Soleure* accomode, &c, &c.

les livres François que les jésuites avoient apportés dans son empire, parce qu'il prétendoit que tous les ouvrages qu'il n'entendoit pas, devoient être mauvais; tous ces Allemands passent pour des *comtes*, & il n'est aucun Anglois qui ait un carrosse de remise, que le peuple badaut ne *Mylordise*; les nationaux jouissent des mêmes avantages, & le fils d'un négociant de *Bordeaux*, de *Lyon* & de *Marseille*, arrive avec un titre pompeux, & on l'en croit à proportion de l'or qu'il fait circuler. *Pincité*, à peine gentilhomme, arrive du fond de la Guyenne avec des talons *jaunes*, & le titre de marquis; sa livrée en impose; un logement qu'il occupe dans une maison royale, ajoute un vernis à la considération qu'il se donne. Et bien, Pincité, au service militaire près, est la copie de Cherville; il vit des femmes & du jeu, & sa réputation sur ce dernier article est un peu entamée depuis ses liaisons intimes avec *les trois brigades*. Que voulez-vous dire, interrompit la judicieuse Pétronille, par vos *trois brigades*? Je veux dire, repliqua le marquis, que les maisons de jeu, qui étoient autrefois en France des asyles où l'on s'amusoit

honnêtement & ſans crainte, ſont devenues depuis quelque temps *une forêt noire*, qu'un galant homme ne peut paſſer ſans riſque. Des aventuriers qui ont voulu figurer au-delà de leurs moyens, ſe ſont ligués entr'eux, & on formé trois brigades de *Grecs* qui conſpirent contre la bonne foi de tous les ſots de Paris, les provinciaux & les étrangers.

La premiere *brigade* eſt la *Françoiſe*; depuis la mort prématurée de *Duranti*, Pincité & *Dolannée*, fils d'un rotiſſeur de la Flandre Françoiſe, en ſont les chefs.

La ſeconde eſt la *brigade Suiſſe*; *le Fleuve* eſt à la tête depuis la retraite de *Narberd* (1).

La troiſieme en fin, eſt la *brigade Irlandoiſe*; *Neſtedit* & *Guerte* la commandent: ces trois corps ſéparés pour leur intérêt perſonnel, ſe réuniſſent dans un

(1) Ce Narberd qui a été pendant près de 30 ans enſeigne aux gardes Suiſſes, jouoit un jour au piquet avec un juif de Bordeaux à qui il eſcamotoit l'écart; le Juif appelé par quelqu'un ſortit: un ami de Narberd lui dit: ah! tu trompes trop viſiblement ce pauvre Juif. *Laiſſe moi faire*, répondit le Suiſſe, *je venge Jeſus-Chriſt que ſes ancêtres ont crucifié.*

grand jour d'affaires, & malheur aux ennemis qui tombent ſous leurs coups.

Ce Pincité, auquel je reviens eſt né ſans biens, donne tous les jours de grands dînés ; les victimes s'ennivrent, & on les égorge. Les brigades qui ont combattu pendant la journée, ſe raſſemblent le ſoir, & partagent le butin qu'elles ont fait ſur les dupes; voilà pourtant, Meſdames, la vie que menent des Officiers, des gens titrés. Fiez-vous après cela aux hommes ; au reſte point de reproches, les femmes n'y valent pas mieux ; je les ai vues d'aſſez près pour en juger ſainement : ce que je vais vous dire eſt au dernier vrai, renouvellez votre attention.

La premiere dame que je connus à Paris, étoit, Madame *la Comteſſe de Marneuil* ; c'etoit une femme qui avoit de l'eſprit, de l'embonpoint & de l'agrément dans la phyſionomie, mais ſa manie étoit de faire des vers, de trouver horribles les femmes qui ne peſoient pas cinq cent livres, & qui ne louchoient point ; ce dernier objet me rappelle une anecdote ſinguliere, arrivée ſous la ſeconde race des rois de France : les courtiſans automates im-

béciles, qui imitent par un inſtinct les vices & les vertus du maître, ſe firent *boſſus*, parce que le prince l'étoit, & on vit des écrivains faméliques prouver dans de peſants écrits que la boſſe étoit tout à la fois un agrément de la figure, & une marque caractériſtique de l'eſprit, & l'impudence de ce dernier argument ſe prouvoit par *Eſope*.

Madame de Marneuil eut le ſecret, dans un âge où l'on touche à la réforme, de captiver des hommes du meilleur ton, mais comme l'abſence de ſes amants en titre, lui donne des vapeurs, & que dans ces moments elle a des deſirs violents, elle ſe conſole avec le premier qui ſe montre, procédé qui lui a fait donner le nom *de l'Echo*, dont la deviſe eſt *à tout venant beau jeu*.

Arteniſe. Ah ! s'écria Hortenſe d'un air d'aménité qui annonce la douceur & la bonté d'un caractere, n'en dites point de mal. elle vient de mourir. Ma foi, Madame, reprit le marquis, il étoit temps. Que voulez-vous dire, *il étoit temps* ? Elle n'avoit que vingt ſix ans. Je le ſais, Madame, mais il y a douze ans qu'elle étoit dans le monde, & une vie auſſi longue eſt un ſiecle pour une

femme qui a le malheur de s'attendrir ſept ou huit fois par jour, ſans compter les moments vuides qu'elle prodiguoit à ſon mari par un devoir ſacré qu'elle s'eſt toujours fait une loi de remplir, loſque le haſard faiſoit qu'elle couchoit ſeule. Comme elle avoit la foibloiſſe utile de croire aux revenants, elle ne pouvoit dormir ſeule, & quand ſes amis ne venoient point conjugrer *les eſprits*, elle chargeoit ſon mari de ce ſoin obligeant.

Je ne vous recommanderai plus, repliqua Hortenſe, de ménager les perſonnes auxquelles je pourrois m'intéreſſer. Votre pinceau, loin de flatter, groſſit tout, & les malheurs ou les préjugés ſont des crimes auprès de vous. Courage M. le marquis, avez-vous encore quelqu'autre femme à déshonorer avec impunité, vous pouvez continuer, nous écoutons. Vous n'y gagnerez pas davantage, Meſdames, répondit le marquis, & votre belle amie *Serinval*; que vous avez accueillie ici avec tant de ſuccès, & que vous avez enſuite dédaignée avec tant de mépris, ne méritoit ni vos bontés ni votre indignation; c'eſt une bonne femme qui ne ſe ſert de

ſon eſprit que pour tromper ſon mari, & jouir de la vie : elle parle de tout, excepté de ce qu'elle a été originairement, tandis que vous ne vous entretenez que de ce que vous êtes ; enfin cette pauvre madame Serinval, que vous aviez priſe d'abord pour l'héroïne de vos minauderies, vous reſſemble en tout à une choſe près, qui pourroit, à ſa mort lui ſervir d'oraiſon funebre. Elle a vos foibleſſes, elle en convient ; vous avez ſes vices, & vous les niez : je vous demande laquelle eſt la moins reſpectable d'une femme qui affiche les dehors de la piété, pour marquer, ſous une ſurface trompeuſe les écarts d'une conduite plus effrénée encore que voluptueuſe, ou d'une femme ſincere, qui, ſuccombant ſous la force d'un tempérament, ou, ſe rendant aux agaceries de ceux qui l'aiment, ou qui en ont envie, avoue ſes foibleſſes, en rougit, promet de s'en corriger, & tient parole quand elle le peut ?

Madame de *Prémont*, ſa digne amie, a eu dans Paris une de ces célébrités qu'une femme du grand air ne déſavoueroit point : on la ſuivoit au cours ; tou-

tes les lorgnettes étoient braquées sur elle à l'opéra ; arrivoit elle dans un cercle, on s'écrioit avec extase : *c'est elle la voilà* : le badaut admiroit & le provincial cherchoit à plaire. Et bien, madame de Prémont qui avoit commencé parce que la cour avoit de plus brillant, & à qui le comte *d'Opulville* avoit donné cette réputation qu'il est en possession de distribuer depuis si long-temps, & sans laquelle aucune femme ne peut être autorisée à se mettre sur le trottoir ; cette femme maladroite vient de finir par le bel-esprit. Acharnée plutôt qu'attachée à *Ferval*, elle a perdu la considération que des intrigues célebres lui avoient méritées, & elle se dégrade avec notre auteur qui lui donne des ridicules pour l'argent qu'il en tire : ce Ferval a eu autrefois accès chez quelques femmes de la petite cour, & il a pris dans ce commerce ce vernis de fatuité qu'un homme de naissance n'a pas, mais que celui qui veut le singer ne manque jamais de prendre, parce qu'il n'a pas le talent de saisir les nuances qui distinguent les manieres nobles d'avec les travers qui caractérisent l'importance.

On pourroit dire de Ferval ce que diſoit *mademoiſelle* en parlant de *Scuderi* ; c'eſt *une maniere de bel eſprit* ; il penſe aſſez de choſes, mais il les rend mal ; & comme il a peu de talent, & qu'il a eu beaucoup de femmes, il ſe croit le premier génie du ſiecle ; il parle aux comédiens avec le ton impérieux que les *Voltaire* & les *Crébillon* irrités emploient, & il ne rougit pas de leur conſeiller de ménager un homme tel que lui, dont les pieces ſont la gloire du théatre, & la fortune des auteurs. il eſt cependant vrai que ces derniers ſeroient plus modeſtes dans leurs meubles & dans leurs équipages, s'ils ne jouoient que les pieces de Ferval. L'année derniere il donna un ouvrage au public, dont il diſoit du bien dans la préface ; il le vendit au Libraire *Delormel* qui y perdit beaucoup. Notre auteur ayant promis à cet éditeur de l'indemniſer, ſe racommoda avec lui, à condition que Delormel viendroit l'embraſſer dans tous les endroits publics où ils ſe rencontreroient. Cette convention paroîtra étrange à ceux qui ignorent les petits détours dont uſent les auteurs pour perſuader que leurs ouvrages ont réuſſi. Le public qui

voit un libraire courir à l'auteur dont il a imprimé l'ouvrage, & l'embraſſer tendrement, croit que cet homme eſt content ; & de cette ſatisfaction il réſulte que la production de Ferval a réuſſi, tandiſque tout Paris s'eſt réuni pour la ſiffler : voilà les ruſes de ces petits meſſieurs. Madame de Prémont vouloit bien faire de l'eſprit avec ſon amant, mais elle le voyoit ſiffler avec regret, & ſon honneur l'intéreſſoit au point qu'elle lui promit de placer mille louis ſur ſa tête, s'il vouloit ceſſer de brouiller du papier; mais la manie d'écrire eſt une fureur dont on ne guérit point ; & Ferval répondit, avec autant d'extravagance que de hauteur, qu'il n'étoit pas aſſez lâche pour immoler à ſon intérêt particulier celui de l'Europe qu'il éclairoit par ſes écrits. Telle eſt la folie de ces écrivains qui oſent ſe croire eſſentiels, tandiſque leur viles productions ne ſont utiles qu'à eux ſeuls, & ne ſervent ſouvent qu'à ſe venger de ceux qui leur déplaiſent ; malheur dont on ſe ſoucieroit peu, ſi la méchanceté publique ne donnoit trop de cours à leurs inſipides & ſatiriques brochures. Tel eſt aujourd'hui le faſtidieux *Perrin*; ne pou-

vant faire des ſouliers, il a cru qu'il feroit des livres, & s'il s'eſt créé auteur, ſes productions qui croupiſſent ſur un quai ou dans l'arriere-boutique du libraire *Ducheſne*, le rendent fameux dans les provinces, & les pacotilles de brochures qu'il échange en Amérique contre du café ; lui on parſuadé que ſon talent l'enrichiroit, parce qu'il ne ſait pas qu'un Américain reſſemble à un priſonnier à qui l'ennui fait lire tout.

Abraham Chaumeix crie depuis *Orléans* juſqu'à Paris qu'il eſt le vengeur de la religion, le deſtructeur de l'héréſie, l'apôtre de la vérité : tout cela pourroit être cru par les hommes impartiaux, ſi on ignoroit que l'hypocrite Abraham traite d'impies tous ceux qui condamnent le maſſacre de la journée de S. Barthelemi, comme s'il étoit permis de réunir l'amour de la vertu avec la cruauté & l'injuſtice. D'ailleurs, on ſait que maître Chaumeix a joué le rôle de Saltinbanque dans le cimetiere de *S. Médard* ; c'eſt cependant cet homme qui, avec de pareils ſentiments, ne peut pas être ſoupçonné d'avoir les premieres notions de l'humanité : c'eſt cet écrivain qui déchire les perſonnes les plus reſpec-

tables par leurs mœurs & par leurs lumieres. Abraham brille au ſein de la multitude, & il trouve des gens aſſez ſots pour reſpecter ſes *oracles* abſurdes. Oh, je ne ceſſerai de le répéter, croire aux réputations, c'eſt croire à la magie.

Palémon dont on vante l'auſtérité des mœurs, & les ſervices qu'il aime à rendre à l'humanité; Palémon, qui n'a dans la bouche que le mot d'honneur & de probité, avec leſquels il s'eſt impatroniſé chez les miniſtres & chez les gens du premier nom; & bien ce mortel privilégié, dont chacun redoute l'aigre cenſure, eſt eſpion de la police qui le paie; ainſi ce perſonnage d'une vertu exemplaire peut être mis au rang de ces

Frippons autoriſés pour découvrir les autres.

Le chevalier de *Narnelle*, l'abbé *Arbus*, & l'auteur des *Mémoires de milord Stanley*, tous beaux eſprits qui ont une grande réputation, paſſent pour être du même acabit que Palémon. Que ſont, interrompit Silviane, ces mémoires de Stanley que je ne connois point? Ce ſont, répondit le marquis, quatre gros volumes contenant un recueil an

ſant d'aſſaſſinats, de meurtres & de morts tragiques. Feu madame la ducheſſe *d'Orléans* l'appeloit ſon *livre de boucherie*; en effet, Meſdames, c'eſt une *tuerie* perpétuelle; ſi vous voulez que je vous entretienne de *Licaſte* que vous avez vu ici, il y a quelques années.... Ah, de quelle horreur allez-vous nous parler, reprit Dalila! c'eſt un monſtre que cet homme; il a eu la criminelle idée de ſe venger, lorſqu'il nous a quittées, de tous ceux qui lui avoient nui, & il les a conſignés dans des recueils de plaiſanteries, qui ſubſiſteront autant que les hommes aimeront la ſatire & haïront la juſtice. Mais vous parlez *comme un ange*, repartit l'aigre Pétronille: ce petit auteur a eu tous les torts du monde de vouloir prendre un ton, on le perſécutoit ici; & bien qu'avoit-il à dire? Il devoit eſſuyer de bonne grace lesdéſagréments que l'intérêt de nos plaiſirs vouloit qu'on lui cauſât; mais nous trouver ridicules & nous peindre tels que nous ſommes, dès qu'il ne nous voit plus; voilà un procédé irrégulier, dont j'ai confié la vengeance au docteur Arcolus. Madame, répondit ce ſublime & gros génie d'un ton

moitié

moitié sec & moitié emphatique, je vais prendre la plume, & vous me connoissez assez pour être persuadée que je l'écraserai... *Si vous tombez sur lui*, repliqua le marquis, car le poids de votre individu anéatiroit... Point de ces propos, Monsieur le persiffleur, répondit Arcolus; vous savez que je n'aime point les *raisonneurs*, & que mon crédit s'étend jusqu'à les faire chasser de la ville: on m'écoute, parce que j'ai le don de cabaler, l'art de dire des riens avec importance & le talent de faire des dettes qui m'attachent à l'éclat, & celui de surprendre la religion du ministere. Tant d'avantages réunis doivent écarter vos bons mots, & vous engager à ménager sa réputation, parce qu'en parlant ainsi, vous aurez *Vinculé* les nœuds qui m'attachoient à vous, & loin de voir *Majorer* la gratification que je sollicite en votre faveur, depuis que, pour l'avantage des intérêts, de Sémiramis, vous avez quitté le service..... *Vinculé*... *Majorer*?... ah, miséricorde, s'écria le marquis un peu confus de l'épigrame d'Arcolus, d'où viennent ces mots bisarres? O ignorant, ignorantissime, reprit le docteur de Prague! est-il permis d'ignorer à votre

âge les termes de la chancellerie de *Larveſd*, & oſez-vous bien aſpirer au titre de négociateur, ſi vous ne connoiſſez pas les expreſſions dont nos lettres, conçues dans un François tudeſque, ſont enrichies ? Oh, je vais vous prouver par trente-deux *documents*, ſoixante-huit obſervations de cent douze politiques, & cinquante-deux cahiers de gloſſateurs, que l'univerſité de Prague révere, que tout homme qui ne ſait point l'étimologie des mots, eſt un homme.... Qui va à la comédie, repliqua le marquis, en faiſant une profonde révérence au docteur. Toutes les dames ſe leverent & ſuivirent le marquis, tandis que le ſavant Arcolus prouva, diviſa & ſubdiviſa vingt-deux raiſonnements très-patétiques & lardés de bons paſſages latins, pour prouver que l'on manquoit au reſpect qu'on devoit à tous les érudits de l'antiquité, dès qu'on négligeoit d'entendre le bavard qui leur reſſembloit.

Tandis que le docteur Arcolus argumentoit en *Barbara & Baroco* ſur l'affront qu'on lui faiſoit, le cercle de Pétronille étoit au ſpectacle, ou, ſuivant l'uſage, obſervé depuis 1749, de mauvais acteurs jouoient une bonne piece,

&où les femmes, minaudant sous l'éventail, cherchoient moins à cacher les traits arides d'un visage usé qu'à rappeler des amants inconstants, ou à agacer de jeunes sots : la comédie finit avant qu'elles réussissent ; & je termine ce roman en prévenant mes lecteurs que je n'espere pas pour lui un meilleur sort. *Les trois C**** vaudront peut-être mieux.... Le chevalier de C*** s'arrête ici, & l'auteur du Colporteur poursuit avec cette aigre sincérité dont il fait parade, pour pouvoir jouer la méchanceté sous le manteau de la philosophie.

Le chevalier, dont je viens de publier la premiere partie des mémoires, avoit de l'humeur, je n'y répondrai que par un

ERRATA.

Tout ce qu'on vient de dire de B***& de Paris, m'a paru très-faux quant à la critique ; mais exactement vrai quant aux éloges. Le marquis est un homme corrompu, qui voit tout du mauvais côté, & cela dans la vue de se diminuer l'horreur de sa conduite, en augmentant le nombre de ceux qui l'imitent. B*** est

une ville qui reſſemble aſſez à toutes les autres ; on y trouve de la politeſſe, de l'eſprit, du gout, des talents, des connoiſſances, de la groſſiéreté, de la ſottiſe, de l'ignorance & du mépris pour les arts ; mais, grace aux ſages qui tiennent les rênes de l'état, ſous les ordres du reſpectable *Alexandre* ; les vertus & le mérite y ont un appui ſolide comme on le verra au premier jour dans *les trois* C. conte métaphiſique, actuellement ſous preſſe, on ne ſait pas bien dans quel pays, malgré les émiſſaires que les curieux ont mis en campagne.

FIN

*Des Amuſements des Dames de B***, & de la premiere partie de cette hiſtoire mémorable.*

LES TROIS C.

CONTE

MÉTAPHYSIQUE,

IMITE' DE L'ESPAGNOL,

ET

AJUSTE' SOUS DES NOMS FRANÇOIS,

POUR

LA COMMODITE DE CEUX QUI N'ENTENDENT PAS LE FLAMAND,

PAR L'AUTEUR DU COLPORTEUR.

SECONDE PARTIE

DES

AMUSEMENTS DES DAMES DE B***.

Une chûte toujours entraîne une autre chûte.
Boileau.

A NANCY,

Chez HENRI GOUVEST, à l'enseigne du Capucin, près le Place de l'Alliance.

Cette présente Année.

EPITRE DÉDICATOIRE

A

Maître Louis mon Barbier.

VOus attendiez-vous, Louis, qu'en venant m'écorcher aujourd'hui, je vous honorerois d'une épitre dédicatoire qui fera paſſer votre nom à B***; c'eſt-à-dire, à l'immortalité; car tout ce qui parvient en cetteville, obtient un paſſeport pour la poſtérité; ſi vous aviez lu, Louis, ma démarche vous ſurprendroit moins, & vous ſauriez que, dans la même chambre où j'écris en ce moment; le marquis *d'Argens*, qui conſpiroit ainſi que moi la ruine des libraires, dédia autrefois un volume de ſes *Lettres*

Juives à Maître Nicolas Barbier de *dom Guichotte.*

Le ſouvenir de cette épitre vous a rappelé dans ma mémoire, & c'eſt à lui ſeul que vous devez l'honneur que je vous fais en ce jour que vous devez regarder comme le plus glorieux de votre vie.

Adieu, Maître Louis; que la faveur qui vous diſtingue, ne vous enorgueilliſe point? Continuez à raſer ceux qui vous paient, parce qu'une épitre dédicatoire n'eſt pas tout-à-fait une lettre de change.

L'Auteur du Colporteur.

PRÉFACE

Faite pour n'être pas lue.

VOici enfin ces Trois C. demandés depuis si long-temps. J'aurois satisfait plutôt à l'impatience du public, si j'avois trouvé plus d'ordre dans les manuscrits du chevalier de Ch***; mais le dérangement qui régnoit dans ses papiers, étoit égal à celui de ses affaires. Je n'aurois jamais pu terminer ce petit ouvrage, si les lumieres du profond Arcolus, qui a été mon Censeur, ne m'avoient guidé. La derniere partie des *Amusements des Dames de* B***, annoncée sous le titre de *Je m'y attendois bien*, ira plus vîte, & sera moins satirique que les deux premieres; la raison en est simple, elle est de moi seul; mais je me souviens que cette préface n'étoit pas faite pour être lue, ainsi il est inutile que j'aille plus avant.

APPROBATION

DU

CENSEUR.

NOus, *Charles-Népomucene-Sigiſmond Ferdinand chrétien Venceſlas* Arcolus, *docteur en l'univerſité de Prague, & ci-devant lecteur du prince de* Mansfeldt, *& bibliothécaire de l'abbé de* Fulde, *certifions avoir lu & relu un manuſcrit intitulé:* Les Trois C. Conte Métaphyſique, *dans lequel nous n'avons rien compris, quoique nous ayions invoqué, avant de le lire, tous les ſavants de l'Allemagne; ainſi nous croyons qu'on peut en permettre l'impreſſion avec d'autant plus de raiſon, que ce livre, n'étant point entendu, ſera regardé comme une choſe myſtérieuſe qu'on reſpectera. Fait à B***, le quatorzieme jour de la fuite de* Marignan, *& le vingtieme avant ſa mort tragique.*

ARCOLUS.

LES TROIS C.

CONTE

MÉTAPHYSIQUE,

IMITÉ DE L'ESPAGNOL.

DOn-Quichotte, n'eut pas plutôt remis le gouvernement de l'île de *Barataria*, à son fidele écuyer *Sancho-Pensa*, que celui-ci y publia des loix, dont la sageſſe attira, près de ſon auguſte perſonne, des beaux eſprits, des politiques, des comédiens & des filles, car il en faut par-tout.

Parmi le concours d'étrangers qui vinrent chercher un aſyle ſous l'adminiſtration de *Panſa*, on diſtingua un triumvirat, c'eſt-à-dire, trois hommes réunis contre eux pour fronder le gouvernement de l'écuyer du ſublime chevalier *de la Manche*; &, comme le nom de ces

trois perſonnages commençoit par un C, on les appeloit communément dans l'île, Les Trois C.

Le premier ſe nommoit *Chanval*, le ſecond *Coſmopole*, & le troiſieme *Chathuant*. Ce trio accablé des bontés de Sancho ne s'attachoit qu'à le critiquer ; toutes leurs converſations rouloient ordinairement ſur la perſonne du gouverneur ; tantôt on attaquoit ſa boſſe & la péſanteur de ſa taille, tantôt on faiſoit le procès à ſon eſprit, & on prétendoit que ces proverbes, qui lui étoient ſi familliers, & qui avoient fait tant de fois l'admiration de don-Quichotte, & de la Cour de *Dulcinée*, étoient une preuve non équivoque de la ſéchereſſe de l'eſprit, & on vouloit abſolument qu'un homme qui poſſédoit toutes les langues ſientifiques & étrangeres, & qui avoit l'art de narrer avec goût, n'étoit qu'une machine organiſée que la mémoire faiſoit mouvoir. Ceux qui s'efforçoit de prendre le parti de Panſa, citoient ſes ſages ordonnances & les lettres érudites que, pour l'intérêt de l'état confié à ſes ſoins, il écrivoit au Sénat de *Barataria*. Les Trois C. contradicteurs éternels, ſoutenoient que ces ou

vrages étoient d'autant moins du gouverneur, qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'il ne les avoit jamais lus, quoiqu'il fut entiché de la *Lectiomanie*; enfin on pouſſoit l'eſprit de fronde & de critique juſqu'à lui faire un crime de ſes vertus.

Sancho étoit demeuré garçon, par un motif de tempérance. Les Trois C, au lieu de louer cette façon de penſer, prétendoient qu'il ne ſe marioit point, pour pouvoir, ſans craindre les reproches d'une femme, jeter le mouchoir à toutes les gourgandines de la ville. Il ne buvoit pas de vin, dans la crainte qu'épris de cette liqueur, il ne commît quelque injuſtice. Le trio critique vouloit que ce fut par avarice: il étoit pieux, on diſoit que c'étoit par timidité, comme s'il y avoit de la honte à honorer les dieux; il ſe levoit le matin pour recevoir les placets, & donner audience; on avançoit que c'étoit par oſtentation, & pour avoir la réputation d'un travailleur; enfin ſon équité étoit taxée de dureté, ſon goût pour les arts de manie, ſon animoſité contre les gens qui abuſoient de leur eſprit, de ſottiſe, & les récompenſes qu'il faiſoit donner aux ſavants, de défaut de diſcernement.

C'eſtainſi que trois hommes, comblés des bienfaits de Panſa, critiquoient témérairementla profondeur de ſes vues, & la ſageſſe de ſon adminiſtration.

Les dieux ſont juſtes, & les Trois C. ont fait une fin qui a bien vengé le gouverneur de Baratarie. Donnons un abrégé de la vie ſinguliere de ces trois écrivains, dont la plume fut toujours trempée dans le fiel, & commençons par Chanval.

Le premier C. nâquit en *Auſtraſie*, la treizieme année du regne du bienfaiſant *Veſpaſien*, pere de ce *Titus*, qui ſoutient aujourd'hui avec ſageſſe le globe de l'univers, & de cet Alexandre qui, après avoir montré la valeur attachée à ſon nom, à la tête des armées, fait aujourd'hui les délices de dix provinces que la prudence de *Semiramis* a confiées à ſes ſoins éclairés, & aux lumieres de *Burrus*, miniſtre, dont les talents & la ſagacité ſecondent efficacement les vues du prince.

Chanval paſſa les premieres années de ſa vie à la cour de Veſpaſien, au ſervice duquel ſon pere étoit attaché; mais le deſir de voyager, qui étoit en lui une manie plutôt qu'une envie de s'inſtrui-

re, le détermina à quitter ses dieux Pénates à l'âge de dix-huit ans, & à chercher fortune dans les cours étrangeres; il avoit les yeux beaux, la physionomie avantageuse, & beaucoup de cette assurance qui séduit autant de femmes que le vrai mérite. Chanval joignoit à ces qualités extérieures un esprit enjoué, des connoissances & de l'agrément.

La *Germanie* fut le premier théatre de ses exploits galants. Né gentilhomme, mais un peu moins qu'il ne vouloit le passer, il avoit la fureur d'en vouloir aux seize quartiers. Trois princesses, dont il a toujours conservé les lettres & les portraits, il est vrai, qu'afin de leur persuader qu'il ne gardoit leur image que pour elles-mêmes, il les avoit dépouillées des diamants qui les environnoient. Ces trois princesses, dont l'une étoit souveraine, déposerent la gravité de leur étiquette dans les bras de Chanval qui voulut bien s'attendrir avec leurs altesses; beaucoup d'autres bonnes fortunes suivront ces premieres. Quand une fois les femmes de Germanie ont sécoué le préjugé, elles disent assez volontiers ce qu'elles pensent sur les hommes: une d'entr'elles, qui avoit été fort contente

de Chanval, célébroit avec entousiasme ce mérite intérieur que la mode ne veut pas qu'on affiche, & qui suffiroit seul pour plaire aux femmes. La comtesse de P***, chanoinesse de *Quedlimbourg*, fort difficile sur cet article, voulut juger par elle même si on n'exagéroit pas sur le compte de l'Austrasien; elle l'agaça, sa qualité constatoit les seize quartiers à Chanval; ainsi voyant qu'il étoit en regle, & que son imagination n'avoit point de mésalliance à redouter, il répondit aux prévenances de la tendre chanoinesse; & comme cette dame étoit expéditive, le rendez-vous fut donné pour le soir même. Chanval se rendit sans mystere chez sa nouvelle conquête; elle étoit déjà couchée, & elle mettoit son rouge *de nuit*, précaution que beaucoup de femmes se repentent, au lever du soleil, de n'avoir pas prise. L'Austrasien jouant l'empressement se jeta rapidement dans les bras de la comtesse; mais ce mérite qu'on lui avoit tant vanté, lui parut si mince, qu'elle s'écrira, *n'est-ce que cela? Oh, ce n'est pas la peine de vous déshabiller?* Chanval stupéfait le retira confus, & mit le lendemain cette aventure en vers; mais la comtesse étoit

aguerrie, & la muſe de l'Auſtraſien ne fit aucun effet ſur cette femme blaſée. Chanval avoit un fonds de vanité inépuiſable, qui fit ſon malheur. Continuant à parcourir la Germanie, il devint amoureux d'une femme jolie qui portoit le nom d'une maiſon regnante. En étoit-elle? n'en étoit-elle pas? C'eſt une queſtion que je laiſſe à décider aux généalogiſtes.

Quoi qu'il en ſoit, notre C. ébloui de ce nom, & frappé de la beauté de *Valeline*, prononça le mot fatal, & devint époux; les ſuites de cette union n'ont dû flatter ni le mari ni la femme.

Chanval parvint après bien des courſes à mettre en uſage les talents qu'il avoit pour la politique. Hardi dans ſes négociations, & toujours perſuaſifs, il étoit ſouvent aſſez heureux pour faire circuler ſa fauſſe monnoie, c'eſt-à-dire, à faire paſſer pour des raiſonnements valides des prétextes éblouiſſants & ſpécieux; c'eſt auſſi ce qu'il appeloit lui-même la charlatanerie du métier. Le ſuccès de ſes premieres opérations qu'il ſoutenoit toujours avec une jactance faſtueuſe, le fit entrer dans le miniſtere d'un grand prince qui le chargea de ſes

intérêts à la cour d'*Albion*. Chanval, débarquant dans la capitale de ce royaume, fut environné par une foule de peuple qui étoit sur les bords de la Tamise ; sa femme effrayée des regards curieux de cette multitude, lui demande ce que tout ce monde vouloit. *Madame*, lui repartit Chanval, *tous ces gens qui me voient ici débarquer, ne devinent gueres que je ne quitterai pas Albion que je ne leur aie mangé cent mille écus.* Il tint parole.

L'agrément de sa conversation, & toutes les anecdotes intéressantes dont il étoit instruit, le mirent fort avant dans la confiance de l'héritier présomptif, dont il conserva, pendant toute la vie de ce prince, une pension de cent louis, que la bienfaisance de la Douairiere a fait passer à Valteline. Chanval rappellé à la cour du souverain, dont il ménageoit les intérêts à Albion, fut assez heureux pour être utile à son maître naturel, & à l'auguste Sémiramis : le fruit de ses services fut une place sans fonctions qui lui valoit environ six mille livres de notre monnoie ; mais cette somme, qui auroit pu suffire à un homme rangé, ne pouvoit payer le quart

de la dépense de Chanval : il fit des dettes que ses maîtres payerent ; les circulaires qu'il adressoit tous les ans aux différents princes de l'Europe, lui valoient mille louis au moins ; & depuis l'ouverture de la guerre il avoit si bien ménagé ses intérêts, que, nouvel *Arétin*, il tiroit une contribution des amis & des ennemis ; c'est un fait dont j'ai la preuve.

La vie prodigue qu'il menoit en lui conservant sa place, lui ôta insensiblement la faveur de *Burrus* : on l'exila honorablement de *la Belge*, & après avoir dit tendrement à Valteline :

Dans cet embrassement, recevez mes adieux.

Il partit accompagné de *Finetes*, espece de maîtresse qui lui tenoit lieu de femme. Chanval, arrivé sur les Frontieres de la *Belge*, balança long-temps sur le parti qu'il avoit à prendre ; &, changeant à chaque instant de résolution, il se détermina enfin de passer à *Amsterdam*, où il s'embarqua pour se rendre, par le détroit de *Gibraltar*, à l'île de Barataria.

Ce fut-là que Chanval inconnu dressa de nouvelles batteries, pour mériter la

considération de Panſa, les faveurs du beau ſexe, la confiance des marchands, & les reſpects de la populace : ſon projet fut rempli à tous égards, mais ces diſtinctions, qui ne furent que momentanées finirent long-temps avant lui.

Le gouverneur de l'île, qui aimoit les proverbes, trouva dans Chanval un homme complaiſant, qui, inſtruit du goût de Sancho, ne lui parloit que proverbialement. Lorſqu'il avoit quelque grace à demander à ſon excellence, il lui écrivoit dans ce jargon, comme on peut en juger par la lettre ci-jointe, qui lui valut une gratification de cent piſtoles d'or, que le généreux Panſa lui aſſigna ſur la caiſſe ſecrete, où l'on puiſoit aſſez ouvertement.

LETTRE DE CHANVAL,

Adreſſée à ſon excellence M. le Gouverneur de l'île de BARATARIA.

MONSEIGNEUR,

QUOIQUE vous déteſtiez ce titre ; ſouffrez que je vous le donne, parce que, *comme dit l'autre, chacun le ſien ce n'eſt pas trop :* d'ailleurs, *à tout ſeigneur, tout honneur.* Il y a deux mois que les hautes vertus de votre excellence m'ont attiré dans cette île : vous ſavez qu'*où la chevre eſt attachée, il faut qu'elle y broute*, & je n'ai pas de quoi brouter : *on ne vit pas de l'air du temps.* Les marchands qui ſont de fort honnêtes uſuriers, m'ont fait crédit juſqu'à ce jour: *mais tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle ſe caſſe :* ſi on me refuſe crédit, *adieu*

panier, *vendanges ſont faites.* Vous êtes trop bon, Monſeigneur, pour vouloir qu'on diſe de moi, *il faut mourir petit cochon, il n'y a plus d'orge.* Tout cela vous annonce que je ne ſuis pas ici *pour enfiler des perles*, & qu'il faut que je vive convenablement à l'état d'un homme que vous honorez de votre confiance. *Mettez la main ſur la conſcience*, & ſachez que *monnoie fait tout :* vous n'avez *pas l'ame dure comme une enclume*, & vous ne me refuſerez pas une gratification que je prendrai telle qu'elle ſoit, parce que je ſais que qui *refuſe muſe.*

CHANVAL.

Cette platitude, digne des halles, fut accueillie avec tranſport par Panſa : il la fit incruſter dans un cadre d'or, qu'il plaça dans ſon cabinet de porcelaines, comme un monument de ſon amour pour les arts qu'il ſe flattoit de protéger : il fit plus, il décréta non-ſeulement la demande de Chanval, comme je l'ai remarqué plus haut, mais il l'honora de la charge de ſon premier *conteur* : dignité importante dans un gouvernement où le perſiflage tenoit

lieu de mérite, & la médiſance d'eſprit.

Chanval, voyant augmenter ſon crédit, en devint plus faſtueux, & plus agaçant auprès des femmes : il en eut beaucoup, & ne le tut à perſonne.

La diſcrétion n'eſt pas la vertu des Auſtraſiens ; &, ſi j'en crois les mémoires de Chanval, qu'il a laiſſés manuſcrits ſous le titre impertinent de LISTE DES FEMMES POUR QUI J'AI EU DES BONTÉS, toutes les dames & ſoubrettes de l'île de Barataria avoient été ſes bonnes fortunes : il avoit au-deſſous du nom de chacune d'elles une bague en forme de nœuf d'amour, tiſſu de leurs cheveux ou de quelque choſe approchant : ce ſottifier galant eſt parſemé de bonnes anecdotes, mais il faudroit un volume pour les contenir. D'ailleurs, je n'écris que pour *les Amuſements des Dames de* B***, & ces aventures pourroient bien leur déplaire, parce qu'elles ne ſont pas écrites avec toute la décence dont ces Dames ſont ſuſceptibles. Je ne puis cependant me diſpenſer d'en rapporter deux que je couvrirai d'une gaze legere : un voile trop épais pourroit nuire au tableau, en offuſquant les objets qu'il doit repréſenter.

J'ai déjà remarqué que Chanval, plus entiché qu'un *Dombern* de *Mayence*, de la manie des *seize quartiers*, se piquoit d'avoir des femmes titrées. La comtesse de *Grandvalon* arriva à Barataria; c'étoit une femme qui faisoit de la dévotion comme on fait un métier: son maintien hypocrite augmenta les desirs de Chanval: il lui fit, non pas une *déclaration*, son impudence & les femmes faciles qu'il avoit rencontrées en entrant dans le monde, lui avoient laissé ignorer cet usage; il débutoit toujours par une *proposition*; & cette audace confiante lui réussissoit si souvent, qu'il ne vouloit point changer son ton, & faire un nouveau cours de galanterie. Madame de Grandvalon parut scandalisée au premier mot; elle s'adoucit au second, & se rendit au troisieme: c'est la regle des procédés. Chanval, flatté de cette nouvelle conquête, l'arracha de sa chaise longue, & l'approcha d'un canapé où l'Aigledon de la mollesse demandoit à être marié au plaisir: le feu de la volupté brilloit dans les yeux de la comtesse: l'ardent Chanval alloit confondre son ame avec la sienne, lorsqu'un remords, feint ou réel (c'est ce que l'histoire

l'hiſtoire laiſſe deviner aux commentateurs) vint frapper Madame de Grandvalon. Ah ciel ! s'écria-t-elle : que vais-je faire ? *Je me damne* ? Et moi, Madame, repliqua Chanval, que l'aſpect du vaſte ſiege du plaiſir avoit effrayé, *je me ſauve*. La comteſſe humiliée voulut le rappeller, mais l'Auſtraſien avoit vu, & ſes yeux l'écarterent du précipice.

L'autre n'a peut-être d'autre mérite que celui de la célébrité de la marquiſe *de Prérive* qui en eſt l'objet : cette femme, née dans l'Auſtraſie, ainſi que Chanval, s'étoit mariée dans le Comté de *Nichi*, à un homme fort riche, dont la figure peu avantageuſe n'étoit pas faite pour fixer une jolie femme qui traînoit avec elle les graces, l'amour du plaiſir, la légéreté & l'inconſtance, idoles de preſque toutes les femmes, & même de celles que nous appelons *prudes*, parce que nous les connoiſſons mal.

La marquiſe avoit logé Chanval chez elle : & l'habitude où ils étoient de veiller enſemble, leur avoit fait perdre l'uſage de ſe demander le matin, ſi l'amour les raſſembleroit le ſoir. L'Auſtraſien avoit ſoupé chez le gouverneur, & Madame de Prérive, qui ne comptoit

point ſur lui, avoit donné rendez-vous au comte de *Damviller*, qu'elle honoroit de ſes bontés, quand elle ne ſavoit à qui les prodiguer. Le comte, en robe de chambre, attendoit impatiemment que la toilette de nuit de la marquiſe fut achevée, lorſqu'on entendit un carroſſe s'arrêter à la porte : c'étoit, comme on s'en doute bien, Chanval qui rentroit. La marquiſe ayant fermé la porte de ſa chambre, fit dire à Chanval qu'elle étoit couchée : celui-ci monte, ſe fait déshabiller, & à peine lui a-t-on mis ſa robe de chambre, que, prenant un bougeoir à la main, il deſcend chez la marquiſe ; mais en homme qui n'oublioit rien, il ne s'aviſa point d'aller frapper à la porte ordinaire, il en avoit fait pratiquer une que Madame de Prérive ignoroit, parce que la tapiſſerie la lui cachoit, & entrant à la dérobée, il apperçut Damviller, qui ſe diſpoſoit à lui ravir un bien qu'il croyoit fauſſement être à lui ſeul : car Chanval ne compta jamais les maris pour quelque choſe. Quoi ! c'eſt vous, comte, lui dit-il ? Moi-même, cher ami, repliqua celui-ci. *Ami*, repartit Chanval, il me paroît que vous voulez être celui de

Madame plutôt que le mien. Pendant cet entretien, qui dura quelques minutes, la Marquise embarrassée ne disoit mot : cependant, invitée par les deux concurrents de s'expliquer sur la préférence que tous deux espéroient, elle répondit que le cas étoit embarrassant, quoiqu'il ne fut pas nouveau pour elle. Cet aveu ingénu plut aux deux rivaux qui la pressèrent de plus belle à s'expliquer. Madame de Prérive auroit bien voulut les garder tous deux : mais sachant à quel point Chanval étoit jaloux, elle voyoit à regret que cela ne se pouvoit point. Parlez donc, Madame, lui dit le comte d'un ton impatienté. La Marquise, plus embarrassée que jamais, fit l'éloge des deux concurrents, & mêlant dans sa phrase le mot d'*estime*, que les femmes connoissent si peu, & dont elles abusent si souvent, elle finit par dire que, dans une circonstance pareille à celle où elle se trouvoit aujourd'hui, les prétendants, à aucun desquels elle n'avoit voulu donner la préférence, avoient pris le parti de laisser au sort à décider qui des deux resteroit. La proposition fit rire, & après beaucoup de plaisanteries, dont Madame de Prérive,

étoit l'objet tranquille, Damviller & Chanval convinrent de jouer les bontés de cette femme dans un cent de piquet. La Marquise, certaine de ne pas coucher seule, se mit au lit, tandis qu'on disputoit ses faveurs. Chanval fit 45 points dans le premier coup, & parodiant la scene d'*Aldobrandin* dans *le Magnifique*, il s'écrioit à chaque instant : *j'ai déjà 45 points sur les faveurs de la Marquise ;* mais ces jactances durerent peu, un repic fit passer Damviller dans le lit de Madame de Prérive, qui lui dit le matin qu'il ne faisoit de grands coups qu'au piquet.

Chanval confus reprit son bougeoir, & remonta dans son appartement, où il passe la nuit à mettre en beaux vers le conte qu'on vient de lire en assez méchante prose.

Voilà tout ce que la décence, que j'ai peut-être un peu outragée dans ces deux histoires, me permet de rapporter de toutes les bonnes fortunes que Chanval a eues dans l'île de Barataria. Valteline, qui n'avoit point voulu être la triste spectatrice de ses inconstances, s'étoit séparée de lui : & Chanval se voyant abandonné de sa femme, joua le sen-

timent, & quitta la vie, regretté de ſes ſeuls créanciers. Les inſulaires, ayant trouvé beaucoup de plaiſanteries trop vives contre leur gouverneur, dans les manuſcrits que Chanval laiſſa, vengerent Sancho, en mettant à l'enchere le portrait de l'écrivain : cette injure étoit dans l'île la plus grande qu'on pût faire à la mémoire d'un mort. *Coſmopole*, piqué de voir ainſi outrager ſon ami, acheta le portrait dont il décora ſon anti-chambre : mais, comme tout eſt muable dans ce bas monde, la fortune de celui-ci ayant été ébranlée, comme on va le voir dans l'inſtant, le portrait de Chanval alla encore une fois à l'enchere ; & *Finette*, par reſpect pour la mémoire d'un amant qui l'avoit deux fois fait mere, en pare aujourd'hui ſon taudis. Chanval eut à peine terminé ſa carriere, que Coſmopole ſe mit ſur les rangs auprès du gouverneur : mais il eſt important de le faire connoître, avant d'apprendre aux lecteurs quelle fut l'iſſue de ſes prétentions. *Coſmopole* nâquit en *Neuſtrie*, d'un pere dont le métier étoit d'envelopper le poivre & la canelle dans les écrits des *Accarias* de ſon temps. Veuille le Dieu *Momus*, qui, du haut

de ſon trône colifichet, préſide à mes ouvrages, préſerver celui-ci de la boutique des épiciers dont le pays Belgique abonde! Coſmopole avoit de la vivacité, les *Inigiſtes* & les *Aſſiſiens* ſe le diſputerent pendant long-temps : & ce qui étonnera ceux qui connoiſſent la politique & les reſſources d'intrigues des premiers, ils furent ſupplantés, & les diſciples de *Dom-Inigo*, céderent aux éleves du patriarche d'*Aſſiſe*. Coſmopole, qui portoit alors le nom de ſon pere qu'il a dédaigné depuis, entra donc chez nos Bramines, & ſe couvrant de la ſoubreveſte capucinale, il laiſſa croître ſa barbe, mangea mal-proprement, ſe ceinturonna d'une corde, & marcha les jambes nues : le tout, diſoit-il, pour gagner le ciel, comme ſi Dieu ſe laiſſoit toucher par ces démonſtrations extérieures. *Bernard* faiſoit l'eſpoir des Bramines qui, lui trouvant toute l'éloquence volubile du réformateur de *Cîteaux*, lui donnerent unanimement le nom de *Bernard*, ſous lequel il ſe lia par un vœu ſolemnel : mais le repentir & l'inconſtance qui ont fait de tout temps l'eſſence de ſon caractere, ne lui permirent pas de tenir long-temps ſes

ſerments. Se trouvant un jour au chauffoir avec tout la gente Aſſiſienne, il demanda au ſupérieur *ſi le fondateur de leur ordre, n'etoit pas ivre, lorſqu'il compoſa ſa regle.* Le vénérable, effrayé d'une queſtion auſſi impudente, mit Bernard en pénitence, & lui ordonna d'aller faire la quête pendant un mois dans toute la ville. Le jeune Aſſiſien, indigné qu'on le réduisît aux viles fonctions d'un frere laïque, ſe vengea, ou du moins crut ſe venger du mépris qu'on faiſoit de lui, en méditant le projet de ſe débarraſſer de la livrée de ſaint François. L'exécution de ce deſſein n'étoit pas aiſée, mais rien ne paroiſſoit impoſſible à l'ingénieux Bernard; &, s'étant apperçu, dès le premier jour de ſa courſe, que la femme de chambre de la veuve d'un conſeiller au parlement lui faiſoit les yeux doux, il s'aviſa de riſquer un billet tendre à Mademoiſelle *Marianne* (c'eſt le nom de cette fille) qui y répondit le lendemain plus tendrement encore, & de tendreſſe en tendreſſe, il propoſa une *fugue* à Marianne qui l'accepta avec tranſport. Toutes les diſpoſitions du voyage étant réglées, Bernard ſe rendit chez la veuve au moment où Marianne

étoit seule. La fripperie, où l'équipage de l'ex-capucin avoit été acheté, l'affubla d'un habit verd, sous lequel il sortit promptement de la maison, pour se rendre hors des portes de la ville, où Marianne devoit le rejoindre : mais à peine *Bermau* étoit-il à vingt pas de la maison d'où il sortoit, qu'il se vit assailli par une troupe de polissons qui le poursuivoient avec des huées singulieres : l'ex-capucin, ne doutant point qu'il étoit reconnu, alloit retourner sur ses pas pour reprendre la casaque qu'il venoit de quitter, lorsqu'il s'apperçut qu'il avoit oublié de se faire raser : s'imaginant alors avec raison qu'il ne devoit la foule qui l'environnoit qu'à sa grande barbe : il se jeta dans la boutique d'un barbier. Mais quelle fut son étonnement, lorsqu'il apperçût son pere qu'on rasoit ! Celui-ci ne le reconnut point, & Bermeau, prenant l'accent provençal qu'il imitoit parfaitement, demanda l'aumône pour un pauvre esclave échappé des mains des Turcs. Son pere, qui ne pouvoit mettre la main à la poche, ordonna à un des garçons du barbier de lui donner douze sols avec lesquels il alla se faire raser : après quoi il rejoignit

Marianne, qui l'attendoit dans une bonne chaise à la porte qui mene à *Lutéce*, où ce couple se rendit.

Bermau y troqua alors le nom de son pere contre celui d'*Imbert Rocourt*. Marianne fut l'objet de ses vœux, tant qu'elle eut de l'argent : mais aussi-tôt qu'il vit que les finances de cette fille diminuoient, ses transports se ralentirent, & il l'abandonna avec la certitude funeste d'être mere. A peine Imbert Rocourt, ou plutôt Cosmopole, nom que ses grands voyages lui ont fait donner, & sous lequel je le désignerai dans le reste de cette brochure métaphysique ; à peine notre aventurier eut-il quitté Lutéce, que le tailleur & ses autres créanciers poursuivirent sa maîtresse ; mais cette infortunée les attendrit en leur peignant sa situation ; & son embonpoint prouvoit assez qu'elle n'en imposoit pas. Sans argent & sans ressources, elle alla déposer à l'*Hôtel-Dieu* le fruit de sa foiblesse & du libertinage de Cosmopole : mais la mere & l'enfant périrent deux jours après la naissance de celui-ci. Tandis que la pauvre Marianne languissoit à Lutéce en attendant la mort, son perfide amant

prenoit la route de l'Alſace ; il arriva à Strasbourg dans les premiers jours de ſeptembre de l'année 1741, ſous le nom de *Georges Rolin de S. Quentin*, qu'il prit à la barriere & à l'auberge de *la Haute Montée* où il logea.

Quand il s'apperçut que ſes fonds baiſſoient, il chercha à ſe placer chez le préteur royal pour diriger les études de ſon fils. M. de *Klingkling* fut ébranlé, mais les Jéſuites, accoutumés à juger des hommes d'après la phyſionomie qu'ils portent, aſſurerent au préteur que Coſmopole avoit un viſage ſiniſtre, qui annonçoit qu'il finiroit mal : notre homme manqua donc ſa place ; mais comme M. de Klingkling étoit généreux, il lui donna vingt louis d'or avec leſquels il partit pour l'Allemagne.

Arrivé à Francfort, il y prit le nom du baron *de Gouveſt*, gentilhomme de la baſſe Normandie : il trancha du ſeigneur pendant les trois ou quatre premiers jours ; mais, réfléchiſſant qu'il ne trouvoit pas toujours un préteur royal, il congédia le laquais qu'il avoit pris, & renvoya ſon carroſſe de remiſe, en ſe déterminant à réimprimer, *avec Maſcarille*, ſes pieds dans la boue.

Cosmopole né dissipateur, parce qu'il n'avoit jamais connu le prix de l'or, ne réfléchissoit qu'à la derniere extrémité sur les besoins dont l'avenir le menaçoit; & ayant résolu d'embrasser le Luthérianisme, il crut que pour prévenir les esprits, il falloit qu'il donnât un témoignage avantageux de sa façon de penser: & pour cet effet, il essaya sa plume pour la premiere fois, & composa un *Traité de morale*: cet ouvrage fut à peine fini que Cosmopole le porta au libraire *Estinger* qui s'enfuit au seul mot de *morale*. Lisez, monsieur, lisez, lui dit l'auteur; & si le style ne vous plaît point, je ne vous demande rien. Vous me connoissez mal, répondit le libraire je ne lis jamais les livres que je vends, & je n'en achete que sur le titre; je n'ai pour pratiques que des jeunes gens empâtés dans le libertinage, où mon devoir est de les entretenir, parce que cela me fait vivre; & si j'allois leur présenter de la morale, ils me prendroient pour un homme qui radote ou qui veut les insulter. Mon fonds consiste dans *le portier des chartreux* & autres livres de cette espece; le tout entrelardé de quelques bonnes brochures

contre la France, que *Froment de Garrigues*, mon crocheteur littéraire, me compose à bon marché; si cela vous convient, parlez. Que dites-vous, malheureux, s'écria Cosmopole, d'un tartufe hypocrite & faussement patriotique? ignorez-vous que je suis chrétien & François; soyez le diable si vous voulez, repartit Eslinger; pour moi, je serai honnête homme quand je serai riche; mais j'ai une fortune à faire avant d'en venir là. Cosmopole, jouant l'indignation, se retira & se rendit chez un ministre Protestant, à qui il s'ouvrit sur le dessein où il étoit d'embrasser le luthérianisme; mais cet ecclésiastique entrevit dans les projets du prosélyte des vues intéressées, qui le déterminerent à lui dire que les conversions subites étoient ordinairement suspectes, & qu'il falloit du temps pour juger des vrais sentiments d'un homme qui vouloit embrasser une autre religion que celle dans laquelle il est né. Il finit cependant par lui promettre que l'église protestante lui ouvriroit son sein après six mois d'une conduite irréprochable & édifiante. Demander six mois d'une bonne conduite à Cosmopole; c'étoit forcer la nature,

& exiger l'impoſſible ; d'ailleurs le faux frere n'avoit qu'une vue d'intérêt, comme on le ſut deux jours après d'un ſecrétaire du duc de *Saxe-Meinon*, qui étoit alors à Francfort, & qui dit hautement que Coſmopole ne s'étoit déterminé à cette démarche, que dans l'eſpérance que le prince, qu'on vient de nommer, ſeroit ſon parrain, & qu'il en auroit un préſent conſidérable. Ce deſſein étant échoué, Coſmopole prit la route de la Franconie, pour paſſer dans le pays des Sarmates, où il avoit fait le projet de s'établir ; mais avant d'en venir là, il voulut ſe venger ſur les catholiques du tour qu'il n'avoit pu jouer aux proteſtants ; & *Vurizbourg* fut le lieu qu'il choiſit pour ſon expédition.

A peine fut-il arrivé dans cette ville, la réſidence d'un prince Evêque, qu'il alla ſe jeter aux pieds de ce prélat, & lui dit que, né dans les *Cevennes*, il avoit juſqu'à ce jour ſuivi la religion réformée, qui étoit celle de ſes peres ; mais que le deſir de ſe faire catholique, l'avoit engagé à quitter ſa famille, & à ſacrifier les grands biens qu'il avoit à eſpérer : l'Evêque l'invita à dîner, & lui ayant demandé où il s'étoit fait inſ-

truire, Cosmopole bâtit une histoire très-vraisemblable, qui détermina ce prince à fixer le jour destiné à la prétendue conversion de cet imposteur. Depuis cette premiere entrevue, Cosmopole mangeoit tous les jours à l'évêché; & le prince, flaté d'avoir amené à la religion Romaine un gentilhomme de mérite, lui promit les lettres les plus pressantes pour la Sarmatie, où il alloit, disoit-il, chercher du service. Cosmopole, enchanté de voir sa fourberie sur le point de réussir, alla le jour qui étoit destiné à son abjuration, dîner à son ordinaire à l'évêché; mais, quelle fut sa surprise, en se mettant à table, de se trouver en face du Baron *de Schuartz*, qui l'avoit connu particuliérement à Francfort. Le Prince Evêque, en faisant l'éloge de Cosmopole, apprit au Baron ce qui devoit se passer dans l'après-midi. M. de Schuartz, qui étoit un de ces bons Allemands du vieux temps, dont la franchise forme le caractere, répondit à l'Evêque, en l'instruisant du dessein que Cosmopole avoit conçu d'abjurer le catholicisme à Francfort, pour y embrasser la religion protestante. L'aventurier déconcerté chercha à se

tirer de ce mauvais pas par des distinctions; mais le prince, qui ne vouluit rien entendre, le fit chaſſer de ſon palais, & ne lui donna que deux heures pour ſortir de ſa réſidence, & deux jours de ſes états. *Deux jours*, répondit l'inpudent Coſmopole? *Eh, je n'ai qu'à cracher & ſuivre ma ſalive pour être hors de vos petits états.* Le Baron de Schuartz, indigné de l'inſolence du propos demanda à l'Evêque la permiſſion de le jeter par les fenêtres; mais ce Prince qui étoit la bonté même, envoya dix ducats à Coſmopole, qui prit le même-jour la route de la Sarmatie. Ce fut-là que, prenant toujours le titre de Baron *de Gouveſt*, il entra dans la familiarité de pluſieurs gentilshommes Sarmates, qui le firent connoître à un des principaux Seigneurs de cette cour: & comme il parle beaucoup plus énergiquement qu'il n'écrit, il perſuada ce Seigneur qui le fit gouverneur de ſon fils. C'eſt à ce jeune éleve qu'il dédia depuis ſon *ecole du gentilhomme*, dont nous dirons peut-être un mot dans ſon temps. Il eſt à remarquer que l'épître dédicatoire de ce livre, mieux penſé que bien écrit, commence élégamment

par ces mots ; *ça été pour vous.* Cosmopole parvint à être connu du premier ministre du Roi des Sarmates, qui, suivant ce caractere de bienfaisance & de générosité qui le distingue dans tout, l'honora de ses bontés ; mais il obligeoit un ingrat qui méconnut ses bienfaits.

Et qui bientôt serpent envénimé,
Piqua le sein qui l'avoit ranimé.

Cosmopole se ligua avec quelques frondeurs du ministere, & composa une satire contre son bienfaiteur. Le roi, qui fut instruit de cette audace, ordonna qu'on le mit pour le reste de ses jours dans une prison d'Etat. Cette retraite devint utile à Cosmopole : les livres qu'on lui prêtoit, l'engagerent à s'attacher à la politique ; & livré entiérement à l'étude des intérêts des princes, il fit des progrès sensibles dans cette science, la seule qu'il connoisse assez bien. Après trois années de captivité, il écrivit à un bonze qui étoit envoyé en Sarmatie de la part de la cour de *Monte-Cavallo*, qu'il avoit un secret important à lui révéler. Le bonze se transporta le même jour au lieu où l'aventurier étoit

détenu; mais quelle fut la ſurpriſe de ce prélat, lorſque Coſmopole à ſes genoux lui déclara qu'il avoit fait ſes derniers vœux, & pris les ordres dans la congrégation des Aſſifiens. Le bonze le releva avec bonté, & après avoir pris de lui tous les éclairciſſements analogues à cet événement, il lui promit d'employer ſon crédit pour lui procurer la conſolation de retourner dans le bercail qu'il avoit quitté; en effet il écrivit le lendemain au ſupérieur des Aſſifiens de Neuſtrie, qui envoya deux paſteurs de ſon ordre, pour aller chercher la brebis égarée. Les Aſſifiens arriverent en Sarmatie; & après en avoir obtenu la permiſſion du bonze, ils affublerent, pour la ſeconde fois, Coſmopole de l'accoutrement capucinal; mais il n'obtint cette grace qu'à condition de ſe rendre ſur le champ avec ſes deux guides à Monte-Cavallo, pour y obtenir le pardon de ſes égarements. Coſmopole quitte la Sarmatie & prend la route de l'Italie; il arrive enfin dans la capitale du monde, ſe proſterne aux pieds du Souverain, obtient la rémiſſion qu'il venoit d'implorer, & part pour retourner dans ſa patrie: le voyage fut long, parce que

les Assifiens ne connoissant point la commodité des voitures vont à pied, & portent, comme l'infanterie ; tous leurs bagages avec eux. Cosmopole fut assez gai pendant cette route pénible ; mais dès qu'il se vit près des frontieres de l'Helvetie, il commença à devenir rêveur; il avoit l'air d'un homme sombre qui rumine un projet ; effectivement, il en méditoit un qu'il exécuta dans la derniere ville où le trio Assifien coucha avant d'entrer dans le pays Helvetique.

Les trois solitaires couchoient dans la même chambre. Cosmopole qui avoit enivré la veille ses deux guides, leur conseilla de profiter de l'honnêteté de l'hôte qui les avoit accueillis & de dormir pour se soulager entre deux draps. Les Assifiens qui n'avoient plus assez de présence d'esprit, pour se ressouvenir des regles de leur fondateur, suivirent le conseil de Cosmopole, & se déshabillerent ; celui-ci les voyant bien endormis, prit leurs habits & descendant à petit bruit, il alla les jeter dans une citerne qu'il avoit remarquée la veille, & ouvrant sans bruit la porte de l'écurie, il sortit de la ville, & marchant toute le nuit, il arriva à *Lausanne*

à la pointe du jour ; & dépoſant ſon habit monacal dans un temple, il embraſſa la religion réformée. Tandis que toutes ces choſes ſe paſſoient dans le pays Helvetique, voyons la ſurpriſe & l'embarras de deux guides, qui appellant d'un ton lamentable le frere de Bernard, crioient dans le déſert : *vox clamantis in deſerto.* Ce n'étoit pas le tout d'avoir perdu la brebis confiée à leurs ſoins ; ils étoient ſans habits, & dans une petite ville où le drap, propre à leur vêtement, leur manquoit. Que faire ? Obligés de ſe tenir au lit, nos deux Aſſiſiens réſolurent d'envoyer un exprès au couvent le plus prochain de l'Elvetique, pour informer leurs freres de l'aventure fâcheuſe qui venoit de leur arriver ; mais un domeſtique étant allé puiſer de l'eau dans la citerne, y trouva les deux habits des Aſſiſiens : on les fit ſécher pendant quelques jours ; & dès que les reclus purent les endoſſer, ils partirent pour leur patrie, où ils arriverent avec le regret, ou plutôt la conſolation de ne point amener avec eux le frere fugitif. Cependant celui-ci n'eût pas plutôt embraſſé le calviniſme, que, profitant des

études qu'il avoit faites dans sa prison de Sarmatie, il fit un livre politique qui lui rapporta quelque argent ; il composa ensuite quelques Romans, qui le firent vivre pendant près d'une année dans une sorte d'alliance ; mais la vie peu réglée qu'il menoit & les propos licencieux qu'il tenoit sur la religion, ayant scandalisé les pasteurs de l'église de Lausanne, ceux-ci porterent leurs plaintes aux magistrats, qui ordonnerent à Cosmopole de sortir de la ville. Il essaya vainement de trouver un asyle à Geneve ; le consistoire, instruit de ses mœurs, ne lui permit que d'y séjourner trois jours.

Que faire ? Que devenir ? Cosmopole fort embarassé de sa personne gagna, par des chemins détournés, la Hollande où il séjourna peu ; & il passa de-là à Albion, où il prétend qu'il se maria pour la premiere fois. Que ce mariage soit réel ou non, la vérité est qu'il eut un fils nommé *Henri*, qui est actuellement en pension sur *l'Escapade à Lutece*. Cosmopole commença à Albion l'*Histoire politique du siecle* qu'il proposa par souscription ; mais cette voie lui réussit mal ; & quoiqu'il criât

quatre fois le jour dans les caffés qu'il étoit le premier génie du ſiecle, perſonne ne voulut le croire. Cet ouvrage qui annonce des connoiſſances diplomatiques, le fit connoître du miniſtre, qui daigna lui accorder quelques heures que Coſmopole mit à profit en développant tout le feu d'une imagination vaſte; car la néceſſité où je ſuis de dire la vérité, m'engage de remarquer que ſi notre auteur écrivoit auſſi vivement qu'il imagine, il ſeroit réellement un grand homme. Le premier entretien qu'il eut avec le miniſtre d'Albion, prévint en ſa faveur, & lui en obtint un ſecond dans lequel Coſmopole offrit ſes ſervices, & ſe propoſa pour aller épier, dans un état voiſin, l'eſprit des différents miniſtres qui y réſident. Cette offre fut ſaiſie, & cent guinées le mirent en ſituation de paſſer la mer pour aller remplir ſa miſſion. Arrivé dans la ville où il devoit épier, il s'introduiſit chez divers embaſſadeurs à la faveur du premier ouvrage politique qu'il avoit fait en Helvetie; c'étoit le teſtament du fils d'un jardinier de *Lauſone*, qui s'étoit élevé au rang de

Prince de la cour de Monte-Cavallo, & qui avoit eu grande part dans toutes les intrigues de l'Europe. Cosmopole fit des découvertes auxquelles il donna de l'importance par la tournure qu'il y mit; ses dépêches parurent satisfaisantes à Albion, puisqu'on lui envoya une lettre de change pour continuer sa mission : il suivit en effet son cours d'espionnage, & ayant prétendu avoir deviné les sentiments de plusieurs cours qu'Albion avoit intérêt de connoître, Cosmopole annonça ses nouveaux succès, & prévint le ministre que les choses essentielles qu'il avoit à lui communiquer, exigeoient qu'il repassât la mer, pour conférer en personne sur les divers objets. En effet il retourna à Albion, où il tâcha d'augmenter sa considération, en entrant plus avant dans la confiance du ministre ; mais ses empressements firent soupçonner ce que l'avenir ne justifia que trop. C'est ici où il est essentiel d'annoncer qu'en quittant le pays où il avoit épié, Cosmopole, qui vouloit gagner de tous les côtés, & tromper toutes les puissances à la fois, avoit entretenu des liaisons suspectes à Albion ; & on prétend même qu'il ne

cherchoit à s'insinuer dans les bonnes graces du miniſtre, que pour découvrir ſes ſecrets, & les vendre à ceux qui avoient intérêt de les connoître. Quoi qu'il en ſoit, il devint ſuſpect au point qu'on croit que l'ordre avoit été ſigné pour le faire enfermer dans *la Tour*, lorſqu'il trouva le ſecret de ſe ſouſtraire à la vengeance du miniſtre, en repaſſant furtivement la mer.

Coſmopole revint ſe mettre ſur les rangs dans la ville, où il avoit joué précédemment le rôle d'eſpion; il voulut ſe lier encore avec pluſieurs miniſtres, mais il étoit connu, & aucun d'eux n'ayant voulu le voir publiquement, il reprit le métier d'auteur, & mit le public & les libraires à contribution. Le deſir de ſe raccommoder avec la Sarmatie, l'engagea à écrire contre Albion & ſes Aliés; il ſuivit pendant quelques années cette carriere politique avec autant de dangers que de ſuccès. Le fiel de la ſatyre & ſouvent le ton de l'injuſtice, faiſoient le fonds de ſes ouvrages, auxquels ſa réputation donnoit la vogue. Albion dédaigna ſes viles clameurs, parce que les phraſes d'un homme de lettres, qui

peuvent plaire à la multitude oiſive, n'influent jamais ſur les intérêts des ſouverains, & les miniſtres des puiſſances font trop d'honneur aux écrivains, quand ils montrent qu'ils les craignent. Un dogue aboie contre la lune, & cet aſtre ſuit ſon corps; il n'y a que le cas des perſonnalités, contre leſquels on doit ſévir. Ce fut auſſi ce qui engagea le miniſtre des *Boruſſes* à demander que Coſmopole, auteur des deux écrits licencieux, dans leſquels un prince étoit attaqué dans ſa perſonne, fut puni. L'écrivain voulut en vain inſiſter ſur la liberté d'un aſyle qui devoit être ſacré: on lui répondit qu'il n'y avoit point de liberté pour celui qui en abuſoit; que s'il s'étoit amuſé à ne fronder que des ridicules à n'attaquer que des particuliers (1) on l'auroit laiſſé jouir pai-

(1) Il eſt permis à tout écrivain d'uſer de ſon talent, pourvu qu'il reſpecte les ſouverains, & la religion. Les ridicules & les vices ſont livrés à la cenſure publique; les particuliers, qui ſe croient offenſés, trouvent leur juſtification dans les tribunaux civils, ſi l'auteur ne prouve pas ce qu'il avance, s'il le prouve, qu'ont-ils à dire. D'ailleurs les applications du public ſont ordinairement fauſſes, & tel homme qu'on croit déſigné

ſiblement

fiblement de la retraite qu'il avoit choiſie, mais que le trajet du *Mordick* n'étoit pas long. Coſmopole, en homme adroit, voulut ſe faire un mérite de la ſituation dans laquelle il ſe trouvoit, & refuſa d'obéir aux premiers ordres qu'on lui inſinua. Le lendemain il fut arrêté & conduit juſqu'au Mordick, d'où il prit la route de la Belge que Chanval, avec qui il s'étoit lié de correſpondance, habitoit alors. Cet ami le préſenta à *Burrus* qui le protégea tant qu'il le crut honnête homme. Comme nous avons promis d'être fort ſobres ſur ce qui ſe paſſa dans la Belge, nous ne compromettrons perſonne, & nous dirons que Coſmopole, croyant s'y être marié une ſeconde fois, avoit une femme qui partageoit ſes bontés à plus d'un

---

ſous tel nom, eſt ſouvent inconu à l'auteur; mais, dit-on, vous attaquez un ſeigneur connu, un financier qui voit bonne compagnie.... Eh que m'importent à moi la naiſſance & la richeſſe, c'eſt la vertu que j'encenſe; mais en taiſant ſon nom, je puis fronder les écarts d'un duc & pair qui préfere une indigne concubine à ſa femme, & qui ne paie perſonne; je puis attaquer & nommer, quand je le veux, un financier dont le faſte inſolent inſulte à la miſere publique.

époux. Le luxe de notre auteur, ſes dépenſes folles, & les clameurs de ſes créanciers engagerent *Burrus* à éloigner cet homme dangereux ; mais comme le miniſtre vouloit avec juſtice que des dettes qu'il avoit contractées fuſſent payées, il daigna lui laiſſer juſqu'à ce que ſes créanciers puſſent être ſatisfaits, le privilege d'un papier public. Coſmopole, obligé de quitter la Belge, prit la route de Lutéce, après avoir fait une dupe d'un libraire, à qui il vendit fort chérement un titre honorifique, & un parchemin qui ſera mangé par les rats, avant qu'il ſoit utile à celui que l'adroit Coſmopole en a décoré.

Coſmopole partit de la Belge avec un mauvais petit peintre Flamand qu'il honora de la qualité de ſon ſecrétaire ; & comme Coſmopole changea de nom, il exigea que ſon ſcribe, qui s'appelloit *Doux-fils*, prit celui de *Jean-Baptiſte Marcel* (1) ; il jouoit avec Coſmopole le rôle de *Boniface*, dans la comédie

(1) J'ai en main une lettre écrite par le peintre Doux-fils, ſous la dictée de Coſmopole, & ſignée *Jean-Baptiſte Marcel* : ce n'eſt pas la ſeule que ces deux hommes aient fabriquée dans Lutéce.

des *trois Orontes* de l'abbé de *Bois-Robert.*

A peine Cosmople eut-il passé les frontieres de la Belge, qu'il se réunit dans la premiere ville de la nouvelle Gaule avec *Pamphile* sa seconde femme, à qui ceux de *Valromeix*, dont elle étoit originaire, avoit donné ce nom Grec, analogue à son caractere complaisant; car elle ne refusa jamais personne. A peine Cosmopole eut-il partagé sa tendresse entre son fils & Pamphile, que Marcel, qui étoit instruit des vues de son maître, amena un notaire qui, en présence de *Bazane*, libraire, honnête homme, ou peu s'en faut, rompit le mariage de Pamphile : après quoi ce couple que la politique venoit de séparer, se rejoignit par le plaisir : le soupé fut guai; Cosmopole s'y enivra; & Marcel s'appercevant que son maître, qui avoit le vin tendre, commençoit à bégayer des soupirs, se retira modestement.

Le lecteur ne manquera pas de me demander pourquoi deux personnes qui n'étoient unis que par le libertinage, & contrairement à toutes les loix, se faisoient séparer par un notaire; &

pourquoi étant désunies, elles vivoient ensemble. Ces deux questions sont placées, & il est du devoir du conteur d'y répondre. Cosmopole, obligé en partie de quitter la Belge, parce que la vie dissolue qu'il menoit, déplaisoit à ses protecteurs, crut rentrer en grace en affectant de renvoyer l'indulgente Pamphile ; & un notaire, vaincu par les bonnes raisons & l'argent comptant de Cosmopole, se prêta à cette puérilité, dont celui-ci fit une affaire d'éclat, & deux copies collationnées de cet acte ridicule furent envoyées à *Montagne*, marchand de vin de la Belge, mort de chagrin de s'être vu la dupe de Cosmopole. Ces copies coururent la ville, en imposerent à quelques sots qu'il avoit attrapé, & firent hausser les épaules aux gens d'esprits qu'il n'avoit jamais pu surprendre ; car quels que fut sa volubilité & son ton persuasif, , il n'a jamais pu séduire que des hommes ambitieux ou des esprits faciles, qu'il appeloit communément *de cire molles, à qui il donnoit toutes les formes qu'il vouloit.*

Cosmopole continua sa route avec Pamphile ; mais comme il s'imaginoit

que ſes créanciers feroient épier ſa conduite à Lutéce, il logea ſa créature avec ſon confident, & il alloit dans les moments vuides, épancher ſon cœur dans le ſien. En partant de la Belge, notre politique errant s'étoit flatté, ou du moins il avoit perſuadé aux imbécilles qu'il alloit traiter directement avec le miniſtere Gaulois ſur des objets très-importants; mais il ne vit, quoi qu'on en ait écrit, que quelques premiers commis, qui ne lui trouverent pas cette ſupériorité de lumieres qu'il s'attribuoit modeſtement, & l'aigle de la Belge ne fut qu'un croaſſant à Lutéce.

Le déſeſpoir de ſe voir avili dans une ville où il comptoit être encencé, le mit aux portes de la mort; mais le ciel, offenſé des déſordres qui regnent dans l'univers, le laiſſa vivre pour le ſupplice de l'humanité; & rendu à la lumiere qui alloit lui être ravie, il compoſa un ouvrage aſſez étendu, ſous le titre *d'examen politique des objets qui doivent être traités au congrès d'Auſbourg:* c'eſt ſous ce titre qu'il préſenta ſon manuſcrit à un libraire Gaulois; & comme il vouloit le vendre deux fois, il l'offrit ſous un autre nom aux typographe du

pays des Bataves; mais Cosmopole étoit connu, & personne ne voulut se charger d'un manuscrit qui couroit le monde. Le libraire N. N. de Francfort, à qui il fut offert, répondit : *je contrefais des livres mais je n'achette point de manuscrits.* Notre homme, étonné de l'injustice qu'on faisoit à ses talents, chercha à se retourner du côté de la cour de Monte-Cavallo, & il demanda au souverain du pays la permission de se mettre au rang de ces especes d'amphibies qu'on nomme *abbés*; mais ce projet ne put réussir : & les Assisiens, informés que le terme du sauf conduit qu'on lui avoit accordé touchoit à son expiration, attendoient ce moment avec impatience pour s'emparer de sa personne, & la déposer dans un cachot obscur jusqu'au moment où il plairoit à Dieu de débarrasser la terre de ce fardeau. Cosmopole, instruit du dessein de ses anciens freres, commença par renvoyer son domestique; mais comme les fonds baissoient, il lui paya ses gages avec une lettre de recommandation, dans laquelle cet homme si haut, si impérieux & si insolent, s'humilie aux pieds de qui ? d'un menuisier de la Belge. Cette

lettre écrite de la main de Coſmopole, qui refuſoit le *monſieur* en vedette aux miniſtres qui n'avoit pas le titre d'ambaſſadeur eſt trop ſinguliere pour que je ne la rapporte pas ici en entier ; je la copie ſur l'original.

LETTRE

De Cosmopole, sous le nom de M. de G,

Adressée

A Monsieur Dussart, *Menuisier.*

LUTECE, à l'hôtel des 4 nations, rue des Maçons, quartier de Sorbonne, le 13 Juin 1761.

MONSIEUR,

LA droiture de votre cœur, & vos lumieres vous ont tenu toujours à mon égard dans les sentiments que j'avois droit d'attendre de tous les honnêtes gens de B***, si des préjugés & l'esprit de parti n'en avoient pas séduit plusieurs. Vous m'avez considéré, relativement à la société, & vous n'avez point trouvé mauvais que, sur mon salut, & les affaires de ma conscience, je ne consultasse que moi-même. Ainsi toutes les cabales & toutes les calomnies vomies & soutenues contre moi pas des

bigots aveugles, n'ont point fait impreſſion ſur vous ; & je peux compter que vous conſervez pour moi l'eſtime & l'amitié, dont vous m'avez donné pluſieurs témoignages.

Je vous en demande un nouveau, Monſieur, & je vous le demande avec d'autant plus de confiance, que votre équité, en me rendant ce bon office, trouvera à ſe ſatisfaire. Voici de quoi il s'agit.

Les fils du nommé *Weinantz de Tervuren*, ſollicitent des nations leur adoption ou leur réhabilitation dans la bourgeoiſie de B***. Leurs titres ſont victorieux & ſans replique. Le principal obſtacle qu'ils rencontrent, eſt de la part de M. *Tſerclaes*, qui prétend qu'en leur rendant juſtice, on ouvre une porte à pluſieurs qui, ayant les mêmes droits qu'eux, pourroient être tentés de former la même demande. Vous ſentez, Monſieur, la frivolité d'une pareille objection. Une grande ville, qui a des privileges, peut-elle acquérir trop de bourgeois ? Peut-elle en acquérir qui lui ſoient plus utiles & plus précieux que ceux qui, devant leur adoption à ces mêmes privileges, ont une affection

permanente pour cette conſtitution ? Dix-ſept piſtoles valent-elles pour le corps de la bourgeoiſie les ſentiments qu'y apporte un pareil aggrégé (1) ?

Un de ces Weinantz a l'honneur d'être connu de vous, Monſieur ; c'eſt l'homme qui étoit à mon ſervice à B***, & que j'ai toujours plus conſidéré comme un homme de ma famille, que comme un domeſtique (2). Sa probité eſt entiere. J'ai vu peu d'hommes, avec une éducation médiocre auſſi-bien formés pour l'honnêteté & la vertu (3). Son frere, qui ira vous ſaluer, & vous demander votre PROTECTION, vous fera voir & connoître ſes titres. Je vous prie, Monſieur, de le PROTÉGER, avec cette efficace qui n'a jamais manqué *à vos cliens*. Je n'oſe pas vous promettre ma reconnoiſſance, au-deſſus de laquelle votre poſition & votre façon de

(1) Il parle de ſon valet à un menuiſier : quel étalage d'eſprit & de politique, & qu'il eſt bien placé ?

(2) Raiſon pour laquelle il ne lui a point payé ſes gages.

(3) Coſmopole s'y connoît-il, pour parler ainſi ? Quand je lis ces phraſes hypocrites, je crois entendre *Sardanapale* prêcher la continence.

penſer vous mettent. Mais le ſervice que vous aurez rendu à cette honnête famille, me touchera autant que s'il m'étoit rendu à moi-même ; & vous ne devez pas être indifférent aux ſentiments que m'inſpirera cette nouvelle obligation. Ce ſont ceux de la plus haute eſtime, & d'une amitié cordiale, avec quoi j'ai l'honneur d'être, &c.

Cette lettre bouffonne autant que ridicule, n'eut aucun effet ; & le menuiſier, ſon rabot à la main, dédaigna la plume du politique.

Coſmopole, environné de ſes créanciers, & obſervé de près par les Aſſiſiens, échappa aux uns & aux autres dans les premiers jours du mois d'Août, & vint, ſous le nom d'*André*, ſolliciter les bontés de *Burrus* qui lui donna un inſtant d'audience, & le congédia.

Que faire dans cet état ? La précaution qu'il avoit de voyager en eccléſiaſtique dans les pays Romains, & en cavalier dans les autres, ne pouvoit le ſouſtraire aux recherches qu'on faiſoit de ſa perſonne dans la Belge, ce qui le détermina de quitter ce pays, & de ſe retirer à *Léodin*, où il comptoit vendre quelques cahiers de groſſes horreurs au

libraire B.... qui tient boutique de ces poiſons écrits ; mais la correction que le gouvernement Léodin avoit faite, il n'y avoit pas long-temps, à ce typographe, dérangea les projets de Coſmopole, qui fut obligé d'aller chercher fortune ſous un autre ciel.

Un tailleur de Lutéce à qui notre aventurier devoit huit cent livres, l'avoit ſuivi à la piſte, & parvint enfin à le joindre à *Léodin*. Coſmopole apperçut ſon créancier : mais il crut lui échapper au moyen de ſon habit eccléſiaſtique. Le tailleur, qui étoit ſûr de ne point ſe tromper, court à lui, & ſans aucun ménagement, il le traita d'eſcroc & de coquin. Beaucoup d'honnêtes gens qui ſe promenoient au cours, où cette ſcene ſe paſſoit, approcherent, & ils demanderent à Coſmopole, qui ſe laiſſoit injurier ſans répondre un mot, quel étoit le ſujet de cette querelle. Le tailleur ne lui laiſſant pas le temps de repartir, dit à ces Meſſieurs que cet homme lui devoit deux cent francs pour deux habits galonnés qu'il lui avoit faits à Lutéce. Coſmopole, feignant toujours de ne pas entendre, fut ſommé de répondre : mais il repliqua en Anglois, qu'il n'en-

tendoit point la langue Françoiſe ; & comme perſonne ne comprenoit cet idiôme, on lui demanda en latin qui il étoit. Il repartit qu'il étoit un prêtre Irlandois qui cherchoit une place de précepteur. Ces Meſſieurs lui ayant expliqué le propos du tailleur, il repliqua toujours en latin, qu'il ne connoiſſoit point cet homme, & qu'il n'avoit jamais vu Lutéce. Le tailleur voulut inſiſter : mais un des magiſtrats qui ſe trouva-là, l'envoya en priſon, & donna un louis à Coſmopole qui, ſe félicitant tout bas d'avoir attrapé ſon créancier, partit la même nuit pour faire un nouveau voyage dans la Germanie.

Arrivé à Francfort, où il apprit que ſon aventure de Wurtzbourg avoit fait grand bruit, il prit le nom de *Martin*, & s'arrangea de façon à ne ſortir que la nuit. C'eſt du ſein de cette ville que Coſmopole, renouvellant ſes projets politiques, voulut ſe lier avec différents miniſtres deſtinés pour aſſiſter de la part de leurs maîtres au congrès d'*Ausbourg* : mais ces négociateurs rejeterent alternativement les ſecours que la profondeur de ſes talents leur offroit ; & Coſmopole ne ſachant plus que devenir,

voulut faire réimprimer une brochure sous le titre des *Adieux de l'académie des Boruſſis à ſon roi*; mais cet écrit licencieux n'eut pas un ſort plus favorable dans la Germanie que dans la Belge, où Burrus, animé du reſpect qu'on doit aux têtes couronnées, n'avoit point voulu le laiſſer paroître.

Coſmopole, ſans eſpoir, quitta la Germanie, & ſe rendit à l'île de Barataria, où Chanval, qui vivoit encore, lui avoit fait donner un emploi important dans les archives du gouvernement; mais ſubjugué par l'or des ennemis de l'état, il leur livra une chartre de la chancellerie. Son infidélité ayant été découverte, Sancho le fit arrêter, & après que ſon procès lui fut fait, ſuivant les grandes regles, il ſe réſerva de prononcer lui ſeul ſur la peine que ſa perfidie méritoit.

Coſmopole, détenu dans les fers, crut que le même moyen qui l'avoit tiré des priſons de Sarmatie, lui réuſſiroit pour ſortir des cachots de Barataria: il écrivit à cet effet à *Don Fernand Otioſo*, chapelain de Panſa, qu'il avoit un ſecret important à lui réveler. Celui-ci ſe rendit à l'endroit où l'étranger étoit détenu.

Cosmopole ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il lui déclara qu'il étoit Assisien. Cette nouvelle fut portée sur le champ au gouverneur; mais Sancho répondit qu'un Assisien qui faisoit une fripponnerie, étoit aussi coupable qu'un homme ordinaire, & que sa qualité qu'il pouvoit d'autant moins reclamer qu'il n'en portoit plus les marques, ne pouvoit le soustraire à la punition qu'il méritoit. Cosmopole, voyant qu'il ne pouvoit se sauver par-là, écrivit qu'il étoit politique: on lui répondit qu'on pouvoit connoître les intérêts des princes & commettre de grands crimes. Il ajouta qu'il savoit faire des vers: on lui repliqua que le titre de poëte ne supposoit pas toujours celui d'honnête homme. Il récrivit qu'il avoit parlé sur la vertu dans son livre de l'*Ecole du Gentilhomme*: on lui repartit par ce mot ingénu d'un prédicateur Gaulois, qui disoit à son auditoire: *faites ce que je vous dis, mais non pas ce que je fais.* Il assura qu'il avoit écrit la vie d'un honnête Suisse dans l'histoire de *Moginié*: on lui soutint que le plus grand scélérat pouvoit écrire la vie de l'homme le plus vertueux. Il finit enfin sa *Kirielle*, par dire

qu'il étoit l'auteur des *mémoires du marquis de S. A.* on lui répondit que cet ouvrage étoit assez mauvais pour venir de lui.

Cosmopole, terrassé par toutes ces réponses sentencieuses, attendit dans l'inquiétude le jugement qu'il plaîroit à Pansa de prononcer. Ce jour fatal arriva enfin, & le coupable amené dans la grande salle du sénat, reçut son arrêt, qui portoit en termes exprès : *Que, pour raison de l'infidélité dont Cosmopole s'etoit rendu coupable, & dont il etoit atteint & convaincu, même de son propre aveu, d'avoir abusé de sa place de* Concipiste *de la haute chancellerie de Barataria ; pour raison de quoi, il étoit condamné à fabriquer l'encre nécessaire à la composition & impression de la* Gazette d'Utrecht, *& à lire tous les jours une feuille de* Fréron ; *six pages du* Journal du commerce, *& une Comédie de* Palissot.

Cosmopole, effrayé d'une punition aussi sévere, demanda que les peines cruelles auxquelles il venoit d'être condamné, fussent converties en trois années de galeres : mais Pansa, inflexible, voulut qu'il subit toute la sévérité de son jugement.

Le lendemain Coſmopole fut conduit dans une tour qu'on appelloit *le Donjon des auteurs ;* & le même jour ſes gardes lui ayant fait broyer l'encre, lui firent lire le *Journal du Commerce ;* mais l'objet de ſon ſuplice, devint celui de ſa liberté : car à peine en étoit-il à la troiſieme page, que les gardes s'aſſoupirent, & tomberent enſuite dans un ſommeil léthargique dont Coſmopole profita pour s'évader. Enchanté de devoir ſa liberté à un ouvrage qui n'a jamais produit que ce bien-là : Coſmopole gagna le premier port, où il s'embarqua pour ſe rendre en *Luſitanie* auprès de l'abbé *Platel*, avec lequel ſes aventures, & ſon ſtyle lourd, ont tant de conformité. Mais des corſaires de *Maroc*, ayant pris le bâtiment ſur lequel il s'étoit embarqué, le conduiſirent dans la capitale de ce royaume d'Afrique, où il fut vendu au *Teſſtedar* de Sa Majeſté Maroquine. Coſmopole, rempli de grandes vues, n'étoit jamais abattu par le malheur : il captiva la bienveillance de ſon maître par ſon aſſiduité à cultiver les fleurs que celui-ci aimoit avec paſſion. L'eſclave mettant à profit la bienveillance du Teſſtedar, lui demanda la per-

miſſion de ſe faire circoncire, & d'apprendre la langue du pays, qui eſt un compoſé du Turc & de l'idiôme dont ſe ſervent les francs. Coſmopole ayant obtenu ce qu'il ſollicitoit, prit le turban, & s'appliqua vivement à la langue; & après une année d'étude il parvint à s'expliquer très nettement dans la langue Maroquine: mais cette connoiſſance fit ſon malheur: la liberté que ſon maître lui avoit donnée le perdit, parce qu'il en abuſa. Quoique *Mahomet* & *Ali*, dont les habitants du royaume de Maroc ſuivent plus particuliérement les dogmes, euſſent défendu le vin & toutes les liqueurs fortes, cela n'empêche pas que ces Muſulmans ne fréquentent, à l'entrée de la nuit, des tavernes où ils s'enivrent avec le jus défendu. Coſmopole aimoit le *Punck*, c'eſt un goût qu'il avoit rapporté d'Albion; il dépenſoit à cette boiſſon toutes les petites générosités que lui faiſoit le Teſtredar. Un jour il s'aviſa, rempli de cette liqueur, de mettre des matieres de religion ſur le tapis; &, dans la chaleur de la converſation, il oſa dire que l'*Alcoran* étoit un livre mal adroit. Un Turc, qui l'entendit, alla le dénoncer au *Muſti*

qui le livra entre les mains de la juſtice, & le lendemain il fut empalé. Un Gaulois, que ſon commerce amenoit tous les ans à Maroc, témoin de ce ſupplice, en écrivit l'hiſtoire véridique, au bas de laquelle il mit cette épitaphe que je tranſcris littéralement d'après un exemplaire imprimé à *Conſtantinople*, & que le conſul François, au *Grand-Caire*, a fait parvenir à Monſieur *Duppe*, directeur de la fabrique typographique de *Siam*, qui me l'a envoyée en droiture par le chariot de poſte :

Ci gît le fameux Coſmopole,
Leger dans ſes propos, & conſtant dans le rôle,
De changer de nom & de ton,
Ainſi que de religion ;
Gai ſans eſprit, important miſantrope,
Il auroit pu ſe faire un renom dans l'Europe,
Mais contre l'Alcoran un maudit Vertico
Vengea l'humanité, Calvin, Rome & Sancho.

Terminons ce conte purement métaphyſique par le portrait du miſanthophe *Chat-Huant*.

Ce troiſieme C. nâquit en Auſtraſie, ainſi que Chanval, la vingt-cinquieme année du regne de *Veſpaſien*, pere bien-

faisant du *Titus*, dont nous avons parlé lors du premier C.

Ce C*** étoit né avec un cœur bon, mais cet avantage étoit effacé par un esprit méchant, qui ne pardonnoit à aucun ridicule. *Pétronille* vouloit passer pour bonne; il soutenoit qu'elle étoit bête. *Silviane* disoit qu'elle avoit les yeux beaux; ce Chat-Huant juroit qu'ils n'étoient qu'insolents. *Arcolus* vouloit avoir de l'esprit; notre homme ne lui accordoit que de la mémoire. *Silvanire* parloit toujours de ses mœurs, & l'autre assuroit que la situation où elle tenoit son mari, ne permettoit pas qu'on en fût convaincu. *Lucile* vouloit qu'on crut à sa retraite; mais ce funeste Chat-Huant croyoit, dans tous ses écrits que le desir de se soustraire aux propos de la médisance étoit le seul motif de sa conduite. *Euphrosine* condamnoit ouvertement la légéreté de son esprit; mais le méchant prétendoit qu'elle usoit d'un détour adroit pour sauver son cœur, dont la bannalité offroit un champ ouvert à tout le monde. *Ladislas* disoit assez communément dans l'anti-chambre d'*Alexandre*: SEMIRAMIS *me connoît, elle n'a pas d'hommes plus braves que*

moi ; cependant Chat - Huant assuroit qu'un fossé de Sarmatie prouvoit le contraire. *Arminius* avoit la foiblesse de vouloir passer pour guerrier : mais on lui répondoit que si les grands talents étoient héréditaires, *Harcité* ne seroit pas déshonoré. *Verville*, qui prenoit le titre de *chevalier* dans toutes les souscriptions des lettres qu'il se faisoit adresser par quelques Lutéciens à qui il en avoit imposé, n'étoit, si l'on en croit notre critique, rien moins que gentilhomme. Enfin la manie du Chat-Huant étoit d'avilir le mérite, & de dénigrer tous les talents, ou du moins ceux qu'on prétendoit avoir ; car il est de notre impartialité d'avouer ici que ce troisieme C. vouloit, avec beaucoup d'honnêtes gens, que ses critiques fussent fondées sur l'équité.

Chat-Huant, qui étoit une exacte copie du *Misanthrope*, prit de bonne heure le parti de la littérature ; il débuta par de mauvais romans qu'on ne lit plus, & de quelques comédies qu'on ne joue point depuis que la Nymphe Latine, que le goût des arts avoit appellée dans la Belge, dont elle fait l'ornement, les a condamnés sans ressource.

Chat-Huant voyant qu'il faiſoit beaucoup de dettes, & qu'il gagnoit peu d'argent, ſe jeta dans la politique : tant de ſots y ont réuſſi, qu'il crut ne riſquer rien en prenant ce parti. En effet, ſes ſuccès furent rapides, l'argent lui vint, & toute l'Allemagne, qui étoit du parti de la bonne cauſe, citoit ſes écrits comme des oracles. Les choſes allerent plus loin, il fut chargé de faire un *Journal militaire ;* mais le nommé *Duvivier*, fils d'une blanchiſſeuſe de Lutéce, domeſtique de la maiſon de *Caſtriote*, commiſſaire des guerres, & pis que tout cela, prétendu bel eſprit, voyant qu'il n'avoit point de rétribution à eſpérer de Chat-Huant, conſpira contre lui, & le fit priver de ce journal. Notre C., que rien n'effrayoit, parce qu'en connoiſſant l'humanité, il avoit l'honneur de ſavoir qu'elle ne valoit pas beaucoup, ſe livra de nouveau aux travaux politiques. Chanval qui l'avoit vu, Coſmopole qui vouloit le voir, l'aſſommerent de lettres pour l'engager de venir dans la Belge. Chat-Huant ſe rendit enfin après quinze mois d'inſtance. Mais quelle fut ſa ſurpriſe d'apprendre, en entrant dans ce pays, que Chanval s'étoit ſauvé

à Barataria, & que Cosmopole avoit ordre de vuider les états de Sémiramis. En effet, ce dernier partit le lendemain de l'*Epiphanie*, & Chat-Huant, demeuré seul dans la Belge, écrivit une feuille périodique contre laquelle il n'étoit *histrion*, *bateleur*, *baron à brodequins*, *pigriéches à gros tetons*, *chanteurs canardés*, *aubergistes renforcés*, *valets parvenus*, *faux-architectes*, *caillettes du bon & du mauvais ton*, *nobles de fraîche date*, *avocats* APRAXINS (1), *barbouilleurs de papier*, *suppôts de billards*, *chevaliers escrocs*, *petits commis du bureau des finances*, *parasites assidus de l'aloyau du directeur des spectacles*, *& tous les autres insectes* produits par les exhalaisons des marais Belgiques, qui ne la trouvassent scandaleuse, mal-sonnante, hérétique, vitupérable, & contraire au progrès du mauvais goût.

Toute cette populace imbécille cria, clabauda, & déclama vivement. La voix des sots est toujours plus forte que celle du sage, parce qu'elle a des poumons à opposer au flegme, & que, dans

(1) Il se nomme *Pistor*, ce qui veut dire, à ce que je crois, *Boulanger*.

l'eſprit de la populace, celui qui crie avec plus de véhémence eſt ſûr d'avoir raiſon. Enfin, les clameurs l'emporterent, & ſous un prétexte faux, Chat-Huant fut ſacrifié : il eſt vrai que l'on n'avoit contre lui que les ſoupçons injuſtes qu'il auroit pu faire naître ; car les marais Belgiques n'exhalent point un air aſſez ſalubre pour un homme accablé de rhumatiſme. Au reſte, on peut quitter ſans regret un pays pour s'arracher à l'ennui ; on n'a que ſoi-même : reſſource qu'on peut heureuſement goûter par-tout.

La gent volatile animée contre Chat-Huant qui n'avoit flatté perſonne, le vit avec plaiſir s'envoler d'une forêt ſombre, où ſa voracité n'épargnoit aucun oiſeau. Cette phraſe figurée ſeroit de trop ici, ſi elle ne ſervoit à expliquer l'étymologie du nom de Chat-Huant, qui convenoit ſi fort à notre bel eſprit.

Chat-Huant, loin des brouillards de la Belgie alla rejoindre Chanval & Coſmopole, qui ſe flattoient, dans tous les papiers publics, de faire les délices de l'île de Barataria : c'eſt-là que ce trio réuni commit contre la perſonne du gouverneur toutes les indécences dont nous

nous avons parlé dans le commencement de cet ouvrage.

Chanval mort, & Cosmopole transfuge, Chat-Huant, livré à lui-même, reprit le métier d'écrivain qu'il avoit quitté à la cour de Sancho, & il inonda l'île d'écrits qu'il disoit remplis de vérité & de satires, & il pouvoit avoir raison dans les deux cas.

Sa maniere d'écrire, dans laquelle il avoit au moins la sagesse de respecter les dieux, & les souverains qui sont leurs images sur la terre, étoit, d'ailleurs, véhémente & hardie. Copiste d'*Aristophane* & de *Boileau* (1), il sembloit qu'il avoit la mission de réprimer les vices, de sapper les ridicules, & de fronder les mauvais écrits; cependant il étoit vicieux, fat & méchant écrivain. C'est ainsi que jadis le petit pere *André* venoit prêcher contre le jeu, après avoir passé la nuit au *Lansquenet*.

Chat-Huant se mettoit aussi à l'abri des ressentiments de la multitude par la gaze avec laquelle il savoit couvrir ses

(1) Quant à la maniere de critiquer, mais aussi loin d'eux pour le style, qu'*Accarias* l'est de Voltaire.

portraits, de façon qu'on avoit beau chercher & deviner, on ne tenoit que des copies, & on étoit fort éloigné de saisir les originaux qu'il avoit voulu désigner. Le célebre *la Bruyere* peignit autrefois tout Lutéce dans *ses caracteres*. La clef, telle que nous l'avons aujourd'hui, ne fut imprimée qu'après sa mort; il y a beaucoup à parier que, si les applications du public eussent vu le jour pendant la vie de l'auteur, le *Théophraste* gaulois en auroit désavoué plus de moitié.

Tout écrivain qui ne nomme point les vicieux qu'il argue, est à couvert de tout, parce que le public qui dit, *Damis* est assurément *le marquis un tel*, est beaucoup plus méchant que l'auteur, quand bien même celui-ci auroit voulu désigner celui qu'on suppose. A l'égard des ridicules, il est décidé qu'on peut aller jusqu'à nommer ceux qui en sont couverts, pourvu qu'on respecte leurs mœurs; si ceux qui écrivent usoient souvent de ce droit, la société en seroit plus douce, le luxe moins insolent, les grands moins orgueilleux, les financiers plus affables, & les petits moins impertinents.

Chat-Huant profita de l'arrivée de Dulcinée que Don Quichotte amenoit à l'île de Barataria, pour célébrer cet événement dans un roman hiſtorique. La princeſſe du Toboſo crut entrevoir dans cette production, qui n'étoit qu'à ſon avantage, des perſonnalités qui pouvoient la compromettre ; & Dulcinée s'en étant plainte à Panſa, celui-ci, rempli de ſes auguſtes proverbes, en aſſomma la princeſſe qui demanda juſtice au chevalier de la Manche. Ce grand pourfendeur jura par un moulin à vent qu'il venoit d'anéantir, que Chat-Huant ſeroit immolé à ſa fureur ; mais comme le réparateur des torts connoiſſoit les grandes regles de la tactique, il mettoit en uſage, pour ſe venger des particuliers, les moyens dont il ſe ſervoit pour former les ſieges des bicoques que ſa valeur attaquoit. Don-Quichotte ayant examiné le grenier où Chat-Huant écrivoit, fit environner la place, & après avoir fait ſommer par un de ſes ſous-écuyers, l'auteur de ſe rendre à diſcrétion, & d'avouer à haute voix que Dulcinée étoit la plus belle perſonne du monde, il ſe diſpoſa, ſur le refus de Chat-Huant, de

monter à l'assaut. Les échelles de cordes furent disposées en conséquence, & l'intrépide chevalier étoit déjà parvenu au troisieme étage, lorsque les crampons, qui soutenoient l'échelle de distance en distance, se rompirent : le héros de la Manche tomba, Sancho fut alarmé, Dulcinée pleura, maître Nicolas mit le premier appareil, & Chat-Huant, qui se complaisoit dans le désordre, éclata de rire. Cependant la sage prévoyance du chevalier disloqué, l'avoit engagé à couper les vivres à l'écrivain, & il voulut par-là le faire mourir de la mort naturelle des auteurs, c'est-à-dire, de faim.

Chat-Huant, dont l'estomac goulu étoit fort exigeant, ne trouva point la précaution plaisante, & du sommet de son observatoire, il arbora le drapeau blanc : la nouvelle en fut portée à Don-Quichotte qui, pour lui rendre la liberté, voulut le forcer de souscrire à la capitulation, dont voici les articles préliminaires.

CONDITIONS

Auxquelles le valeureux CHEVALIER DE LA MANCHE *veut bien lever le* BLOCUS *qui eſt formé devant le* FORT *où* CHAT-HUANT *eſt renfermé.*

1°. Chat-Huant renoncera à connoître les hommes s'il veut parler d'eux.

2°. Il aſſurera dans ſes écrits que tous les comédiens ont des mœurs, que toutes les actrices ſont ſages, toutes les femmes de condition honnêtes, tous les courtiſans ſinceres & braves, tous les financiers ſenſibles, tous les miniſtres déſintéreſſés & infaillibles dans leurs déciſions, & tous les gens de lettres des coquins à pendre.

3°. Il compoſera dans huit jours un ouvrage dans lequel il chantera la Palinodic, & ſoutiendra qu'il s'eſt trompé... Oh, parbleu, non, je ne ſerai pas aſſez lâche pour trahir mes ſentiments, s'écria Chat-Huant, en déchirant la capitulation. Cette témérité indigna Don-Guichotte qui, ne pouvant combattre par lui-même, voulut punir l'écrivain par

le miniſtere de la fée *Similor*, à laquelle il avoit une confiance ſans bornes. Il ſe fit tranſporter à cet effet au temple de cette divinité, & après une invocation preſſante, il ſortit de l'autre où étoit renfermée la moderne *Sibille*, une voix qui prononça ces mots:

Pour réprimer de l'aigre Chat-Huant
L'attentat trop notoire,
Les dieux viennent dans cet inſtant
De le changer en écritoire.

A peine la fée Similor eut-elle prononcé cet oracle (qui a une application bien réelle, que trois perſonnes au plus ſentiront) qu'on monta à l'appartement de Sancho; mais on n'y trouva qu'une *écritoire* de chagrin garni de ſimilor. L'hôte de Chat-Huant, qui ne pouvoit ſe défaire de la manie d'avoir des créances, réclama ce meuble pour s'indemniſer en quelque façon de ce que l'auteur lui devoit. L'écritoire fut miſe à l'enchere, & un négociant d'*Antuerpe*, qui ſe trouvoit alors à Barataria, l'acheta. Ce commerçant, arrivé dans ſa patrie, voulut s'en ſervir; mais comme il n'écrivoit que des lettres de change, cela

déplut à l'auteur métamorphosé, qui, conservant toujours la forme de l'écritoire, s'enfuit, & se trouva le lendemain sur la toilette de *Silviane*. Cette femme fut à peine éveillée, qu'elle voulut écrire ; Chat-Huant piqué de la mal-propreté de son déshabillé, demeura cependant pour connoître le style d'une personne qui passoit pour galante. Silviane devoit répondre à la lettre d'un homme fort tendre, qui lui demandoit un rendez-vous pour le même jour : elle relut jusqu'à trois fois le billet doux qu'elle venoit de recevoir. Quelle réponse faire à cet homme, s'écrioit-elle à voix haute : il faut convenir que les hommes sont bien séduisants ! Personne ne l'étoit pourtant moins que celui qui lui avoit écrit, à moins qu'un gros embonpoint, & une passion un peu suspecte pour elle, ne fussent des charmes pour une femme à tempérament. Quoi qu'il en soit, assurée de se rendre, mais incertaine sur le ton qu'elle devoit prendre dans sa réponse, elle balança, hésita, prit la plume & la reprit. Fatiguée de voir que son esprit pesant ne servoit point la légéreté de son cœur, elle demanda les lettres de

Crebillon, où elle étoit sûre de trouver des sentiments délicats qu'elle vouloit avoir, & des foiblesses qu'elle avoit; mais sa femme de chambre, qui travailloit aussi pour son compte, ne venant point assez à temps, elle se leva pour aller chercher elle-même ce livre dans sa bibliotheque. Chat-Huant profita de ce moment pour écrire ces mots sur le petit carré de papier à vignettes destiné à porter la bannalité du cœur de Silviane :

„ Vous m'aimez, je le crois, mon „ cher *Rotrou*; mais j'en serois bien plus „ convaincue, si vous veniez dans mes „ bras me répéter vingt fois cet aveu. „

Silviane.

On peut juger de la surprise de cette femme, lorsque, revenant écrire, elle trouva ce billet tracé d'une main qui lui étoit inconnue. Qui vois-je ? ô ciel ! dit vingt fois Silviane, feroit-il possible qu'un génie bienfaisant voulut me servir dans mes intrigues : l'occupation seroit grande; mais il seroit récompensé de ses soins par l'honneur d'être attaché au seize quartiers. Hola! quelqu'un ! une

bougie ! continua Silviane, bien déterminée à faire partir cette lettre ; elle la lut, rougit, la relut & se repentit d'un premier mouvement de pudeur qui lui étoit étranger.

Rotrou, flatté d'un succès qui devenoit une victoire complette, parce qu'il étoit commun à tout le monde, arrive ; mais son ardeur trompa l'espoir de Silviane, & cet homme empressé ne répeta qu'une seule fois cet aveu qu'on avoit exigé qu'il réitérât souvent. Chat-Huant, ennuyé de cette femme, se rendit, toujours en écritoire, chez le comte qui passoit pour un des beaux esprits de B***. Mais quel fut son étonnement de voir que cet homme, qui affichoit des décisions d'autant plus pondérantes qu'il les prononçoit d'un ton flegmatique & imposant, ne s'occupoit sérieusement qu'à écrire le mémoire de sa blanchisseuse, & la liste des visites qu'il avoit faites dans la semaine. Ma foi, je suis pris pour dupe, dit Chat-Huant, en allant se placer de-là sur la table de Madame de Princé, qui copioit modestement les contes orduriers qui faisoient la quintessence de la morale de l'abbé *de Grécour*. L'écritoire, qui ne s'atten-

doit point à toutes ces singularités, commençoit à jurer moins contre la fée Similor, & à trouver son changement d'état assez doux; mais ne voulant point se borner à une seule province, il se répandit dans les petites cours de la Germanie, où il vit de grands importants qui se déroboient aux empressements de leurs protégées sous le prétexte de travailler plus efficacement au maintien de la balance de l'Europe. Eh bien, que faisoient ces fameux négociateurs? Le calcul des comptes de leur maître d'hôtel l'arrêté du *mena* pour le lendemain, & les préparatifs des conversations qu'ils devoient avoir avec leurs convives.

Chat-Huant, fatigué de ces puérilités, sur lesquelles le public ignorant est toujours trompé, revint dans la Belge, & alla se poster sur une des quarante-deux tables qui ornent la bibliotheque du savant *Arcalus*. Que vit-il dans ce sallon scientifique? Vous ne vous y attendez pas, mais *moi je m'y attendois bien*; comme vous le verrez au premier jour.

Fin des trois C. *& de la seconde partie des Amusements des Dames de B***.*

Le même Libraire met en vente les *Charlatans démaſqués*, ou *Pluton vengeur des Médecins*, comédie ironique de *la Métrie*, *du Chat Huant*. Paris 1762. gr. 8°. avec fig. *prix* 30 *ſols de France.*

JE M'Y ATTENDOIS BIEN,

HISTOIRE

BAVARDE,

PAR

L'AUTEUR DU COLPORTEUR.

Monſieur l'auteur que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit Bavard,
Jamais on n'ennuya ſon monde
Avec moins *d'eſprit & moins d'art.*

Rouſſeau *Liv. des Epig.*

PAR-TOUT,

Chez MACULATURE, Imprimeur Ambulant des BAVARDS Sédentaires.

L'an des Méchancetés.

ÉPITRE
DEDICATOIRE
AUX SOTS.

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS, ET *vous autres.*

S'IL eſt vrai qu'il y ait des gens d'eſprit dans tous les états, il faut que par une conſéquence néceſſaire, qui eſt attachée aux diſpenſations de la nature, il y ait auſſi des Sots dans toutes les conditions. Les perſonnes de qualité, & les hommes riches ſeroient trop heureux, s'ils joignoient l'eſprit à ces miſeres ſublimes que la foibleſſe humaine, aveugle en ſes idées,

décoré follement du nom de bonheur, & ceux qui ſont condamnés à vivre dans une honnête médiocrité, & que l'injuſtice du ſort réduit à l'extrême indigence, porteroient doublement le poids de leur infortune; ſi la ſottiſe étoit réunie à leur premier opprobre; car le malheur eſt une infamie dans un ſiecle corrompu, où la finance au front d'airain marche inſolemment aux dignités, & éclabouſſe dans des chars dorés le mérite modeſte & indigent.

Les avantages de l'eſprit, & ceux de la fortune ſont donc diſpenſés au gré de la nature, ou plutôt de ſes caprices; pourroit-elle n'y être pas ſujette, c'eſt une femme.

Tout eſt injuſte dans les répartitions qu'elle fait; un vicieux illuſtre, qui n'a pour lui que ſon nom qu'il déshonore, jouit de deux cent mille livres de bien, tandis

que ce philoſophe paiſible, qui honore l'humanité, & inſtruit les hommes, trouve à peine de quoi ſubſiſter. Il en eſt de même de l'eſprit; cet avantage heureux, le plus bel attribut du genre humain, eſt ſouvent prodigué à des eſprits pervers qui en abuſent pour défier, en nouveaux *Tirans*, la foudre de *Jupiter*, ou pour inſulter à la majeſté des rois qui doit être ſacrée pour toutes les nations. L'eſprit eſt encore donné à d'autres hommes qui ne portent pas, il eſt vrai, la folie & le déréglement juſqu'à attaquer la divinité, & les ſouverains, mais qui ſe rendent coupables auſſi de l'uſage qu'ils font de leurs talents en conſacrant leurs plumes à des romans frivoles, ſatiriques ou dangereux. Tandis que la terre eſt habitée par tant d'honnêtes gens; qui n'écriroient que des choſes utiles, ſi la nature leur avoit donné la

force de penſer, & la facilité de s'exprimer.

Pourquoi, Meſſeigneurs, Meſſieurs, & vous autres, votre nombre ſurpaſſe-t-il de plus des trois quarts celui des gens d'eſprit? C'eſt une queſtion que je voudrois bien pouvoir approfondir, mais elle entraîne avec elle des diſcutions métaphyſiques & abſtraites, qui ne ſont gueres enchaſſées dans une épître dédicatoire adreſſée aux gens de votre eſpece. Quoi qu'il en ſoit, je vais riſquer quelques conjectures ſur cette propoſition, liſez avec attention. Mes remarques porteront avec elles plus de conſolation que de découragement; fléau des ſots quand j'écris, je dois tâcher de ne point les humilier dans une épitre qui paroît ſous leurs auſpices. Plaiſant projet; dira un critique mécontent, de dédier un ouvrage à des ſots! Eh, Monſieur le cenſeur,

lui répondrai-je, faites-vous autre chose depuis vingt ans, vous & vos bas confreres?

Je dédie cette brochure aux Sots, & quand je parcours les frontispices de toutes ces productions fameuses, dédiées à *Monseigneur le duc Cléon*, à *sa grandeur, Monseigneur l'évêque de* X, à *très-haut & très-puissant seigneur le comte Damis, & monsieur Lisimon, fermier général*, je vous demande, Messieurs les auteurs, si tous ceux qui connoissent ces quatre personnages, ne diront pas que vous dédiez, ainsi que moi, vos livres à des sots? Mais nous ne les désignons pas de la sorte, repliquez-vous; c'est en quoi vous avez tort, & cette modération, dont vous vous targuez, montre votre bassesse, parce qu'on voit, dans vos phrases entortillées, que vous ne dédiez que pour avoir

de l'argent; & ma ſincérité annonce un homme vrai, qui n'a d'idoles que le mérite & la vertu. Je ne veux point ici, en miſanthrope inſenſé, prétendre qu'on ne doit ſon hommage qu'aux deux qualités que je viens de nommer; l'autorité eſt au-deſſous des conſidérations de l'amour; &, comme dans un état monarchique, on doit obéir à ſon maître, ordonnât-il une choſe injuſte, il faut de même rendre dans la ſociété les reſpects de convention à l'homme en place, ſans qu'on puiſſe balancer ce devoir ſous le prétexte qu'il n'a ni les talents ni les vertus que ſa charge demande; mais revenons, Meſſeigneurs, Meſſieurs, & vous autres, à la queſtion que j'ai entamée plus haut, & voyons d'où vient que le nombre des ſots excéde de beaucoup celui des gens d'eſprit.

Si j'en excepte ces hommes ma-

léficiés qui, naiſſant pour être à charge à l'humanité, meurent ſans ſavoir qu'ils ont vécu, malheureux imbécilles auxquels on pourroit appliquer ces deux vers de *Racine*, peignant un des freres de *Bajazet*.

Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Si nous en exceptons donc cette eſpece infortunée, tous les hommes naiſſent à-peu-près avec les mêmes diſpoſitions à l'eſprit; ce ſont des plantes qui croiſſent heureuſement, ſi un artiſte habile les cultive dans un terrain avantageux. C'eſt l'éducation qui donne l'eſprit; quoiqu'on puiſſe en penſer, je ſoutiens cette theſe toujours en raiſon du plus ou moins d'aptitude qu'on peut avoir pour

ſortir de la ſphere ordinaire, & s'élever au-deſſus des autres : or, ſi l'éducation, me dira-t-on, donne de l'eſprit, pourquoi voyons-nous dans les gens de condition plus de ſots que dans le peuple ? parce que la plupart d'entr'eux, ſont élevés à grand frais beaucoup plus mal que le fils d'un marchand du coin.

Un gouverneur, qui n'eſt exactement qu'un premier domeſtique, cherche moins à inſtruire qu'à flatter les paſſions de ſon éleve ; &, tout entier à ſes complaiſances, ſur leſquelles il bâtit ſa fortune, il fait un ſot d'un jeune homme qui auroit pu devenir aimable, ſi, au lieu de flatter ſes deſirs, il avoit voulu les moriginer. La meilleure partie des grands ſe trouvant dans le cas que je viens de ſuppoſer, on doit tirer la conſéquence du fait que j'ai mis en avant tout-

à-l'heure : cette mauvaiſe éducation n'eſt pas ſans remede, parce que l'éleve, ſorti des mains de ſon gouverneur, entre dans le monde, il a la force de s'appercevoir qu'il y eſt ridicule, il réfléchit ſur lui-même, & ce ſentiment lui perſuade qu'on a fait de lui un ſot, quoiqu'il ſache danſer un menuet, mener un cabriolet, & décider du mérite d'une piece nouvelle, avant que les luſtres ſoient allumés. Une application ſuivie peut réparer alors les vices de l'éducation; on rappelle le naturel à lui-même, &, à force de ſoins & de travail, on le ramene au premier but qu'il auroit dû atteindre: tel un champ qu'on croit aride, parce qu'un propriétaire indolent ne l'a point cultivé depuis vingt ans, produit enfin quand une main induſtrieuſe en arrache les mauvaiſes herbes qui en prenoient

le ſuc, & y fait germer un grain ſalutaire. Je ne ſais pas trop, MESSEIGNEURS, MESSIEURS, & *vous autres*, ſi ce que j'obſerve ici n'eſt pas au-deſſus de la médiocrité de votre intelligence, je crois que j'écris ici de l'eſprit ſans le vouloir, comme il vous arrive quelquefois d'en faire ſans le ſavoir; au reſte; je dirai, pour me rendre clair, que la mauvaiſe éducation fait un ſot; que les grands, ou ceux qui les parodient par l'opulence, ſont preſque toujours mal élevés par les raiſons que j'ai rapportées plus haut, & que le ſeul moyen de remplir ce vuide & cette ſéchereſſe qui font languir leur ame, eſt de réparer le temps perdu par une étude réfléchie que l'âge & la raiſon rendent moins pénible.

Les hommes qui ſont placés entre la grandeur & la médiocrité, voulant

voulant s'éloigner de celle-là pour s'approcher de l'autre ſont toujours ſûrs de faire des progrès rapides dans le cours de la ſottiſe & de la ſtupidité ; ainſi les hommes généralement les mieux élevés, ſont ceux qui ſont placés dans un état mitoyen, le ſeul que le vrai ſage devroit déſirer, réfléchiſſant qu'une nobleſſe honnête, qui ne ſe cramponne pas ſur des *quartiers*, & qu'une fortune qui ne viſe point à l'inſolence publicaine, ne peuvent faire ſon bonheur, il le cherche dans l'étude, & ſes occupations glorieuſes l'élevent en même temps au-deſſus de lui-même & de ceux qui croient être ſes ſupérieurs, parce que les aïeux des uns ſont venus au monde un ſiecle avant les ſiens, & que les ancêtres des autres ont fait gémir le peuple ſous l'opreſſion.

Quoi que j'en diſe, MESSEI-

GNEURS, MESSIEURS, & *vous autres*, la ſottiſe ſera toujours l'appanage de la nature humaine, parce qu'il eſt plus facile de jouir des biens dont on hérite en dormant, que de ceux qu'il faut mériter par un travail aſſidu, ſi l'eſprit & les talents devenoient héréditaires, les livres & les leçons ſeroient preſque tous inutiles, & le fils d'un grand homme, certain de le devenir, attendroit l'avenir, ſinon ſans impatience, du moins ſans crainte; ſi cette faveur ſinguliere étoit accordée aux hommes, le fils du poëte *Roi* ne ſeroit pas un imbécille. Monſieur *Racine*, émule de ſon pere, auroit fait de bons vers, & tant d'enfants ſtupides qui ſurchargent la terre, ne démentiroient pas la réputation de leurs peres.

Il y a près de dix-huit mois, qu'un docteur-régent de la faculté

de médecine de Paris, fit ſoutenir une theſe ſur cette queſtion ſinguliere; L'HEROÏSME PEUT-IL ETRE TRANSMIS PAR LE SANG? Je ne ſais ce que penſe la médecine ſur cet objet; mais ſi elle croit que le ſang d'un héros tranſmet ſa valeur à ſes deſcendants, je dirai que, ſi ce ſyſtême eſt vrai, les femmes de preſque tous les climats ſont bien infidelles, & ma réflexion fera ſouffrir de furieuſes atteintes à la paternité, car ou la faculté ſe trompe, ou *Varillas*, *Léodon*, *Neſtor*, *Armincourt*, *Polidor*, & mille autres, dont le nom obſcurément illuſtre, groſſit la liſte des *Therſites*, ne ſont pas les fils de leurs peres. Je me rappellerai toujours que le fils unique d'un héros, voulant dans une cérémonie, où perſonne n'avoit le pas, ſe placer devant un homme ſimplement mis, celui-ci lui re-

fusa sa place : l'autre offensé lui dit, d'un ton qui vouloit être imposant : *me connoissez-vous ?* l'autre le regardant fixément lui répondit : *j'avois l'honneur de connoître M. votre pere.* Cette répartie est la seule qu'on devroit faire aux poltrons, & aux sots qui ont pour peres des héros ou des gens d'esprit.

Il faut être PIRRUS, *quand on est fils d'*ACHILLE.
Ou se taire.

Mais je m'apperçois qu'il est temps de terminer une épître qui a pris insensiblement la forme d'une dissertation, dont l'objet, assez inutile, est de prouver qu'il y a des gens d'esprit & des sots dans tous les états, mais que le nombre de ceux-ci abonde pour l'humiliation du genre humain, & la propagation de la stupidité qui

forme un mal néceſſaire dans la ſociété civile, pour les raiſons phyſiques qu'on en a apportées ou dû apporter.

Je ſuis, avec tout l'eſprit que je voudrois avoir,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS, & *vous autres*,

De votre ſottiſe,

Le très-ſingulier ſerviteur,

L'auteur du COLPORTEUR.

PRÉFACE.

TOujours clouer une préface à chacune de mes brochures ? Oh par-bleu, cela devient insipide pour le public & pour moi ; & je jure que..... Oh, serment d'auteur, c'est à-peu-près la même chose que celui d'une fille d'opera, ainsi ne jurons pas, & allons au fait.

JE M'Y ATTENDOIS BIEN,

HISTOIRE

BAVARDE.

OILA donc l'*ecritoire* ſur le bureau du docteur *Arcolus*, quelle humiliation pour Chat-Huant, de voir un génie ſublime qu'il s'étoit acharné de dénigrer, le confondre par les écrits ingénieux qu'il alloit lui voir produire ? Arcolus entra, parcourut les mappes-mondes éparſes ſur ſa table, prit deux priſes de tabac d'Eſpagne, lut trois paſſages de Scaliger, mit un morceau de ſucre candi noirâtre dans ſa bouche, qu'il mouilla par intervalle de cinq taſſes de thé, alluma ſa pipe avec quelques feuillets de *l'obſervateur des ſpectacles*, dont l'auteur actuel le forcera

de dire du bien au premier jour, parce qu'il ne le compoſera plus; ſe moucha dans le *Colpolteur*, &, après avoir touſſé trois fois, il ſe plaça ſur ſon fauteuil, en jurant que le bon goût étoit perdu. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Après une pauſe aſſez longue, Arcolus prit la plume, & ouvrant un manuſcrit ſurchargé de lacunes, il dit: voyons où j'en ſuis? . . . . Chap. VII. *ſur les moyens d'être heureux.* Cet ouvrage ſera merveilleux, continua le docteur, je le fais pour un grand miniſtre qui me paiera mal; mais du moins, il me ſera dit une fois qu'un auteur aura travaillé pour la gloire: ſuivons le chapitre, & peignons ici un homme heureux.

PORTRAIT. PORTRAIT.

D'un komme heureux.	D'un homme malheureux.
Cerménan jouit du bonheur, ſa	*Eſt-ce jouir du bonheur, que de ſe*

cour eſt nombreuſe & brillante, les choix qu'il fait dans la diſpenſation des graces, ſont toujours applaudis. Paroît-il en public ? Tout le monde s'arrête pour jouir du plaiſir de le voir : eſt-il obligé, pour ſoutenir ſon nom, de faire des dettes? Ses créanciers le reſpectent, & ſe croient honorés de ſe déranger pour l'obliger : en veut-il à une femme ? un geſte de ſa part, la ſeule démonſtration du mouchoir, opere une perſuaſion qui conduit à l'attendriſſement : deſire-t-il le matin accorder des graces ? Les canaux

voir environné d'une foule de curieux ou d'impatients qui, au milieu des révérences & des baſſeſſes, ſemblent ſe demander, quand partira-t-il ? *On approuve les choix qu'il fait, moins par juſtice que par crainte, parce qu'une punition ſévere, ſeroit la peine d'un cauſeur indiſcret ; le public paroît, lorſqu'il s'arrête pour le contempler, moins empreſſé de le voir, que curieux de ſavoir s'il le verra long-temps ; les dettes qu'il contracte ſont reſpectées, d'accord ; le pot de terre ne ſe lança jamais contre le pot de fer, qu'il ne fût la dupe de ſa témé-*

ſont entre ſes mains, il ne dépend que de ſa volonté de les ouvrir : veut-il dans l'humeur qu'une mauvaiſe digeſtion lui inſpire ordinairement, s'amuſer à punir quelqu'un après ſon dîné? Les châtiments ſont à ſa voix : la promenade l'amuſe-t-elle ? Six courſiers ardents le conduiſent où la fantaiſie l'appelle : veut-il faire la guerre aux habitants des bois? Toutes les forêts lui ſont ouvertes : revient-il pour jouir des délices de la bonne chere ? Sa table eſt toujours couverte, quoique les gazettes l'aſſurent de toutes les

rité. Eſt-ce goûter le plaiſir ſenſible de ſubjuguer une amante ? Eſt-ce ſentir les gradations de la volupté, que de voir une femme ſe vendre, ou par intérêt, ou par vanité ? La gloire de faire du bien eſt ſans doute d'une ame bien née ; mais on perd cette diſtinction, dès qu'on donne les graces à l'argent & aux flatteurs. Mettre au rang des heureux, celui qui a la liberté de faire du mal ; pour faciliter ſa digeſtion, c'eſt le comparer à ces bourreaux orientaux, qui coupent des têtes d'eſclaves innocents pour ſe former dans l'art barbare de dé-

prémices des ſaiſons ; & les nectars les plus délicieux lui ſervent de breuvage, tandis qu'une muſique harmonieuſe concourt à animer tous ſes ſens. Enfin, on doit juger d'après ce tableau, que, pour un particulier, *Cermenan* eſt le mortel le plus fortuné de la terre.

capiter les coupables.

Le plaiſir de ſe promener dans un char attelé : de ſix courſiers, n'eſt plus un avantage ; dès que ces chevaux ſont dûs à un malheureux qui en reclame le prix ; j'en dis autant de ces mets exquis, & de ces vins dont les liſtes groſſiſſent les livres de comptes des marchands, d'où je conclus, d'après ce portrait, que Cermenan eſt le plus à plaindre de tous les hommes.

Arcolus eut à peine terminé ce portrait, ſur lequel il s'épanouiſſoit avec tranſports, qu'il retourna à ſa tabagie, pour admirer, en fumant, juſqu'où la délicateſſe de ſon eſprit s'étoit portée. Chat-Huant profita de ce moment pour tranſcrire, en marge du tableau qu'Ar-

colus venoit de tracer ; celui d'un homme infortuné qui n'étoit autre, comme on le verra, que celui de ce même Cerménan que le docteur croyoit au comble de la félicité.

Arcolus ayant fumé avec dignité, revint pour confronter quelques livres Arabes & Chaldéens, avec le portrait qu'il venoit de tracer ; mais quelle fut sa surprise de trouver le contraste écrit par une main inconnue ? Il sonna, il cria, il appela, il jura ; la valetaille, la gent *concipiste*, & les palfreniers arriverent au bruit du *tocsin*, & tous jurerent de la meilleure foi du monde, que personne d'entr'eux ne s'étoit avisé de tracer ces lignes profanes sur le registre sacré du vénérable docteur ! Oh, ne jurez pas, répondit Arcolus, je sais que, moi seul excepté, je n'ai que des bêtes dans ma maison ; mais quelqu'un est entré dans ce sallon, & je veux savoir par la négligence de qui. Tout le domestique éploré, protesta qu'il n'avoit vu personne : le docteur surpris, fit trois pauses ; c'étoit sa coutume, quand il vouloit réfléchir pésamment de graves riens, & fit venir le livre *des revenants, & des vampires de Hongrie*, par le savant dom *Calmet*..

Arcolus, muni de ce recueil, érudit d'abſurdités, congédia ſon monde, & s'enfonça dans une lecture ténébreuſe qui le conduiſit, ſuivant l'uſage, à un ſommeil profond, pendant lequel l'écritoire quitta l'appartement du docteur, pour aller ſe retirer dans la chambre *d'Aſinoé*, qui avoit été trop aimée d'un homme d'eſprit, pour qu'on pût la ſoupçonner de cette bêtiſe, dont on ſe plaiſoit à la flétrir. Cette jolie femme étoit dans ſon lit, lorſque Chat-Huant ſe plaça dans ſon traveſtiſſement, ſur une table qui étoit auprès du feu, Arfioné liſoit la *logique de port-royal*, un jéſuite qui ſeroit entré, auroit crié qu'elle étoit *Jéanſéniſte*; mais un philoſophe qui juge du fonds des ouvrages par ce qu'ils contiennent, & non par le nom de ceux qui les ont compoſés, ſe ſeroit contenté de dire qu'Arfinoé cherchoit à penſer, & auroit eu raiſon. Cette femme joignoit la ſolidité du raiſonnement à la manie des pompons, & la frivolité d'un eſprit aimable, à la délicateſſe d'un ſentiment éclairé: on peut en juger par l'hiſtoire ſuivante qu'elle écrivit ſous les yeux du métamorphoſé Chat-Huant.

LE PRIX DU SENTIMENT,

HISTOIRE ANCIENNE.

Malheureux qui n'a pas le plaiſir de pleurer!

Anon.

Julie nâquit à *Cambrai*, dans le temps que cette ville étoit encore ſous la domination Eſpagnole, ſon pere, qui l'aimoit tendrement, l'avoit déclarée, en mourant, fille unique & légataire de toute ſa fortune, qui ſe montoit à près de trois cent mille piſtoles. Julie n'avoit point encore atteint ſa troiſieme année, lorſque la mort lui enleva ſon pere. Dom *Albert*, allié & ami de ſon pere en avoit été déclaré tuteur ; c'étoit un homme de quarante ans, qui étoit parvenu à ſubjuguer la vieilleſſe de dom *Caſtro-Ilemos*, (c'eſt ainſi que s'appeloit le pere de Julie) & à dicter ſon teſtament, dont une clauſe portoit expreſſément que Julie, étant parvenue à ſa quinzieme année, épouſeroit dom Al-

bert. Ainſi, ce tuteur amoureux par intérêt, éleva ſa pupille avec toute l'auſtérité des coutumes Eſpagnoles. Dona *Franceſca*, vieille Duegne, faite exprès pour le martyre des amants, ſupplice des jeunes filles, & la conſolation des jaloux, fut miſe auprès de Julie, que, dom Albert voyoit croître avec plaiſir. Une affaire importante ayant appelé le tuteur à Bruxelles, il s'y rendit après avoir recommandé à Franceſca de ne point laiſſer ſortir ſon éleve. La Duegne obéit, mais comme cette femme joignoit, ainſi que tous ceux qui ont les mœurs Eſpagnoles, la dureté du caractere à un extérieur de dévotion; c'étoit pour ſe livrer à cet uſage hypocrite, que Franceſca ayant fermé à triple clef les portes de la rue, ſortoit tous les matins pour aller étaller ſes chapelets à l'égliſe. Un jour la gouvernante étoit allée à une cérémonie extraordinaire, qui ſe faiſoit dans une égliſe voiſine de la maiſon de la fille de Caſtro, Julie qui avoit perdu un jeune ſerein qu'elle élevoit, le cherchoit avec inquiétude dans tous les appartements, & comme la diſtraction la conduiſoit par-tout, elle alla à la porte d'un ſal-

lon où elle vit un pain noir, & un baquet d'eau; trois gros cadenats qui n'étoient point fermés, lui firent naître la curiosité d'ouvrir ce salon, dans lequel elle ne trouva que les quatre murs, & une porte qui ne fermoit qu'au loquet. Julie inquiete l'ouvrit, & entra tout-à-coup dans une chambre obscure tendue d'un drap noir; une lampe sépulcrale rendoit une lueur sombre, dont le triste effet ne servoit qu'à éclairer une démarche trop hardie.... Julie effrayée de s'être portée trop avant, s'écria en frissonnant: *Ah ciel! où suis-je?* Un bruit de chaînes se fit alors entendre, Julie tomba évanouie au milieu de la chambre, & se sentit revenir insensiblement au moyen de l'eau qu'une main invisible ne cessoit de lui jeter. La fille de Castro revenue de son évanouissement, demanda à voix haute à qui elle devoit les secours qui venoient de la rappeler à la vie.... *A un malheureux*, répondit une voix funebre & douce en même-temps, *qui n'a jamais vu les hommes, & qui gémit depuis dix-huit ans sous le poids de leur injustice.*

Julie, frappée de cette douloureuse réponse, s'approcha, & vit à travers

les pales lueurs de la lampe ſépulcrale, un jeune homme couvert d'une peau de tigre, enchaîné à deux colones, & n'ayant que la liberté de remuer foiblement la main droite. O jeune homme, dit la généreuſe Julie, qui que vous ſoyez, inſtruiſez-moi de votre ſort, & comptez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous rendre à vous-même & à la ſociété... Où eſt l'infame Abert, le miniſtre des vengeances de Caſtro, & le tyran de l'humanité, demanda d'abord le jeune homme. Un voyage, reprit Julie, qu'il a été obligé de faire à Bruxelles, le tient éloigné depuis quatre jours. Puiſſe le monſtre, répondit le captif, ne revenir jamais, & vous, charmant objet, reprit-il d'une voix plus douce, vous, dont je méconnois juſqu'à l'habillement; vous n'êtes pas, ſans doute de ces hommes cruels, deſtinés ainſi que mes bourreaux à perſécuter leurs ſemblables. Si je me trompe, je dirai que les dieux, dont onm'a donné quelques notions dans mon eſclavage, ont placé l'âme la plus noire dans le plus beau corps. Eh, non! répondit Julie, les yeux baignés de larmes, Eh non! je ne ſuis ici que pour

chercher les moyens de ſoulager vos maux : ſi je le puis, comptez ſur moi ; mais j'apperçois des livres, de l'encre & du papier, en faites-vous uſage, & auriez-vous été élevé ?... Oui, repliqua ce captif, Caſtro, par un rafinement de cruauté, a voulu que je fus inſtruit pour me rendre mon ſort plus cruel, & ma priſon plus affreuſe ; j'étois bien moins infortuné dans le temps où, croyant qu'il n'y avoit ſur la terre que mes deux perſécuteurs & moi, j'ignorois qu'il y eût des hommes, de la gloire à mériter, des diſtinctions à obtenir, des richeſſes à ammaſſer, du bien à faire, & enfin un ſexe autre que le mien avec lequel on trouve, m'a-t-on dit, le bonheur ſuprême : j'obſerve qu'on me l'a dit, parce que tous les livres que je parcours depuis dix ans, ne m'indiquent rien ſur ce ſujet; cependant je ſens bien qu'il faut que vous & moi duſſions notre être à quelqu'un, mais je m'y perds quand je cherche à pénétrer plus avant.

Tout ce que vous dites, cher malheureux, répondit Julie, me pénetre l'ame : je brûle de vous dire qui je ſuis, mais comme je crains d'être obſervée je m'éloignes : ſoyez aſſuré que je viendrai

vous rejoindre auſſitôt que je le pourrai ſans danger pour vous & pour moi.

Adieu donc, charmant objet, répondit le priſonnier d'une voix plaintive ; ſi on vous a dit qu'il n'y avoit que des heureux ſur la terre, on vous en a impoſé, car vous voyez ici un infortuné qui n'a ceſſé de ſouffrir que dès l'inſtant qu'il vous a vue : trop heureux ſi mes ſens affoiblis peuvent ſe conſerver l'idée de votre image; mon cachot prendra une forme nouvelle à mes yeux, & le lugubre de ces tentures ſe changeraau gré de mon imagination .... Julie ſortit en jetant un profond ſoupir, & elle deſcendit étonnée, confondue & cherchant, au milieu de ſa mélancolie, un nouvel être qui ſembloit manquer à ſon cœur. Franceſca n'étoit pas encore de retour à la maiſon, ainſi le plaiſir de revoir l'infortuné priſonnier, ranima ſes eſpérances.

La Duegne rentra, le facteur la ſuivit de près ; il apportoit des lettres pour Julie & pour Dona Franceſca. Albert écrivoit que le Duc d'Albe le retenoit encore pour un mois auprès de ſa perſonne, par ordre de la cour de Madrid, comme étant un témoin néceſ-

faire dans l'instruction du procès du comte d'Egmont, dont il avoit été le gouverneur, & après avoir dit quelques choses tendres à Julie sur les maux qu'une absence aussi longue lui causoit ; il recommandoit à la Duegne de redoubler ses soins, & d'écarter du logis tous visages importuns & toute physionomie masculine.

Julie toute occupée de l'idée du malheureux qui ne la quittoit plus, regardoit de temps en temps Francesca & répandoit des larmes. La gouvernante qui attribuoit les pleurs de la pupile à l'Absence d'Albert, crut faire sa cour au tuteur en lui marquant que Julie, privée du plaisir de le voir, passoit ses jours entre l'inquiétude & les larmes. L'histoire dit que le vieux Albert, en lisant cet endroit de la lettre de Francesca tréfaillit jusqu'à trois fois. Quoiqu'il en soit la dévotion ou plutôt l'hypocrisie, ayant rappelé le lendemain la gouvernante aux pieds des autels,, elle ferma le fort, & laissa la pupile en proie à des rêveries dont elle étoit bien éloignée de pressentir le véritable motif.

Julie ne fut pas plutôt seule qu'elle monta au funeste salon ; mais quelle fut

ſa ſurpriſe de le voir fermé ? Envain elle tenta de l'ouvrir ; un triple cadenat rendit ſes efforts impuiſſants. Après bien des tentatives inutiles, la Pupille deſcendit & fit une perquiſition générale qui ne lui produiſit rien ; je n'en puis douter, s'écrioit elle, cette maudite Franceſca aura emporté les clefs, mais je veux avant la fin du jour trouver le moyen de meles procurer. Julie, plongée dans le trouble le plus cruel, forma mille projets, mais incapables de s'arrêter à aucun, ſon eſprit ne faiſoit que gliſſer ſur les idées que ſon imagination échauffée lui préſentoit. Franceſca revint dans ces entrefaites. Julie eut le ſoin de lui cacher les inquiétudes qui l'agitoient, dans la crainte que ſes ſoupçons ne vinſſent à toucher ſur la triſte découverte qu'elle avoit faite. Le reſte de cette journée ſe paſſa comme toutes les autres dans le travail & dans la lecture de quelques vieux romans Eſpagnols que la plume d'Albert avoit accommodés à ſes mœurs & à ſes vues.

Julie, toujours occupée du deſir de ſe procurer les clefs, n'eut pas plutôt vu Franceſca aſſoupie, qu'elle s'approcha d'elle pour fouiller dans ſes po-

ches ; mais n'y ayant trouvé aucune clef, elle jugea qu'elles étoient déposées dans quelque endroit qu'il lui étoit important de découvrir. La gouvernante se levoit tous les jours à cinq heures du matin ; Julie qui n'avoit jamais été curieuse de savoir pourquoi, résolut de ne point se coucher, pour être plus sûre d'épier la Duegne ; en effet, cinq heures sonnoient encore que Francesca, tenant d'une main un cordon auquel pendoient trois clefs, un bougeoir, & de l'autre une cruche d'eau & un pain noir, montoit sans soulier au funeste sallon. Julie l'ayant suivie jusques-là, se plaça en embuscade pour attendre son retour, & observer l'endroit où elle déposeroit les trois clefs. La gouvernante descendit un instant après ; Julie la suivit pas à pas jusque dans la cuisine, où elle lui vit déposer les clefs derriere une pile d'assiettes. Heureuse de sa découverte, la pupille remonta dans son appartement & alla chercher le sommeil dont elle s'étoit privée dans l'intention de voir effectuer un dessein où l'humanité avoit plus de part que la curiosité.

L'heure de l'église appelant Francesca

à la priere, elle ſortit à ſon ordinaire, & le premier ſoin de Julie fut d'aller prendre les clefs, & de monter au ſallon ; elle y fut à peine, qu'elle raconta au captif tout ce qui lui étoit arrivé la veille, & comment elle étoit parvenue à ſe rendre maîtreſſe des clefs, dont elle étoit en poſſeſſion. Graces au ciel, mes vœux ſont remplis, & je pourrai, juſqu'au retour d'Albert, vous voir toutes les fois que Franceſca ſortira ; mais ſongez que les moments preſſent ; ſatisfaites à ma vive impatience, & apprenez moi de grace par quelle fatalité vous êtes dans ces triſtes lieux.

Rien n'eſt plus juſte, repondit le captif, que de remplir de ma part l'objet de votre attente, je vais vous apprendre ce que je ſais de mon état ; puiſſent les horreurs que vous allez entendre vous faire à jamais déteſter l'abominable Caſtro, & l'infame Albert ?

J'ignore quel ſang m'a fait naître, mais je ſais que la vie fut pour moi un préſent funeſte ; trop heureux ſi mes ennemis cruels juſqu'au bout, m'euſſent privé du jour, mais que dis-je ? leur barbarie m'auroit privé du plaiſir de vous voir,

& votre préſence me fait oublier tous mes maux.

J'avois à peine quatre ans qu'on m'entraîna dans ce cachot où mes maux ont augmenté avec l'âge. Dès que les premieres lueurs de la raiſon brillerent en moi, je demandai à Caſtro : qui venoit me viſiter de temps en temps, qui j'étois, & pourquoi cette deſtinée étoit la mienne. Ce farouche Eſpagnol me répondit qu'il ignoroit lui-même ſon état, & que ma deſtinée étoit celle de tous les êtres qui ne reſpiroient que pour être dans les fers. Mais tu me parois libre lui repliquai-je ? Pas plus que toi, me répondit-il, j'ai la permiſſion de quitter mes fers une fois le jour pour veiller à tes beſoins, & je ne ſors de ton cachot que pour rentrer dans le mien ; j'avois à peine huit ans, je crus l'impoſteur.

Mais que fit mon tyran pour redoubler mes maux, & mettre le comble à mon infortune, en ceſſant de m'en impoſer ; il voulut que je ſortiſſe de l'ignorance craſſe qui me cachoit toute l'amertume de mes diſgraces, & il me fit inſtruire dans la ſeule vue de déteſter ma ſituation & l'humanité. Albert fut chargé

chargé du ſoin de diriger mes études. J'étois parvenu dans les premires années à amollir cette ame de fer, & il avoit pour moi mille petites complaiſances qui ceſſerent dès qu'il s'apperçut que je voulois les mettre à profit pour l'attendrir ſur ma ſituation. Caſtro que je ne vois plus depuis long-temps, paroît m'avoir abandonné à Albert qui n'eſt pas plus pitoyable, & depuis près de dix jours, je ſuis ſervi par un homme à la phyſionomie dure, qui n'a de ſupportable qu'un habillement à-peu-près ſemblable au vôtre. Ce n'eſt point un homme, cher infortuné, repliqua Julie, c'eſt une femme qu'on nomme Franceſca; elle eſt d'un être pareil au mien, & c'eſt à un individu de ſon eſpece que vous devez la vie.... Une femme, s'écria le captif! quel être eſt-ce là? Daignez m'inſtruire? Je vous avouerai, reprit la naïve Julie, que je ne ſuis pas en état de vous faire une grande diſſertation ſur la différence des deux ſexes; je ſais que vous êtes un homme, moi une femme, & que c'eſt à la réunion de ces deux eſpeces que nous devons le jour. Ah! je vous entends, reprit le captif, & vous portez une nouvelle lumiere dans mon ame. Je

ſentis la premiere fois que je vous vis, que vous n'étiez point de ces hommes dont l'aſpect odieux eſt fait pour me révolter, & je vous pris dès-lors pour un Dieu : la différence des ſexes m'éclaire ; vous ſerez donc ma divinité. Cette réponſe galante, ſans ceſſer d'être naturelle, fit rougir Julie ; le captif que la préſence de cette aimable fille animoit, devint tendre. Nature! Nature! Tu apprends plus dans un inſtant que les préceptes d'*Ovide*, & tous les beaux vers de *Bernard* ; leur *art d'aimer* n'eſt que de l'eſprit, & le tien eſt le ſentiment. Julie attachée auprès du captif, par un aſcendant dont elle ne devinoit pas encore la cauſe, oublioit que ſa gouvernante alloit revenir ; il fallut que le captif ſe fit violence pour l'en faire reſſouvenir : elle ſe leva, prit la main de l'infortuné qu'elle conſoloit, & celui-ci, guidé par un inſtinct qui ne cherchoit qu'à ſe développer, baiſa celle de Julie, qu'il arroſa de ſes pleurs ; adieux plus expreſſifs que les phraſes les plus brillantes. La Pupille partit avec promeſſe de revenir le lendemain. Julie ne fut pas plutôt deſcendue ; qu'elle entendit ouvrir la porte, c'étoit ſa gouver-

nante qui rentroit ; elle n'eut que le temps de remettre les clefs, & de prendre ſon ouvrage.

Franceſca étoit bien éloignée de ſavoir d'où provenoit le chagrin qui dévoroit Julie, & quoiqu'elle eût déjà voulu en faire honneur à Albert, elle avoit aſſez d'expérience pour juger qu'une perſonne auſſi jolie que la Pupille, ne pouvoit aimer un tuteur qui joignoit une humeur tyrannique à une phyſionomie baſſe & dégoutante; mais la Duegne aima mieux ignorer le motif des inquiétudes de Julie, que de lui faire des queſtions indiſcretes.

Franceſca ſortit le lendemain à l'heure ordinaire, & la Pupille, ſuivant le penchant de ſon cœur, alla joindre le malheureux captif, à qui ſa préſence rendoit la vie.... Me voici encore, dit Julie en l'abordant, mais il faut abſolument que cet entretien décide votre ſort; j'aurois à me reprocher de partager la tyrannie d'Albert, ſi je vous laiſſois plus long-temps dans les horreurs de ce cachot: tous les hommes ſont nés libres, & je veux, vous rendre à vous-même... Je ſens, généreuſe perſonne, répondit le captif, tout ce que je dois à vos ſoins officieux ; mais ſi vous rompez mes fers,

il faudra que je m'éloigne de ces lieux ; je ſerai privé du plaiſir de vous voir, & cette liberté me couteroit la vie ; daignez me laiſſer dans mon état, il m'eſt doux depuis l'inſtant où vous avez daigné y prendre part.... Julie touchée des diſcours du captif, lui repréſenta, avec une douceur mêlée de tendreſſe, qu'Albert alloit revenir de Bruxelles, pour ne s'éloigner jamais, & que dès-lors il ne lui ſeroit plus poſſible de le voir, parce que ſon tuteur ne lui laiſſoit pas un moment de liberté. Qu'importe ? répartit le captif, j'habiterai ſous le même toit que vous, je rappellerai votre image & vos bontés à mon imagination, & mes maux s'adouciront en penſant à vous ; daignez donc me laiſſer ici, c'eſt la ſeule grace que j'attends de vous. Non, répondit Julie, non, je ne trahirai pas à ce point ce que je dois à l'humanité, à la piété, & peut-être.... Ah ! ce *peut-être*, adorable perſonne, repliqua le captif avec émotion, m'annonce un ſentiment que je patage ; achevez, ſi vous voulez que je meure content.

Julie rougit, & ſentit dès-lors un mouvement auquel elle ne ſe trompa point ; elle aimoit le captif, & elle ne

put ſe le diſſimuler ; la converſation devint vive & animée, & après beaucoup de contradictions que l'amour du captif oppoſoit à ſes projets, elle réſolut de lui rendre le lendemain la liberté. Souvenez-vous ; dit le priſonnier à Julie qui ſortoit, que la liberté que vous voulez me rendre, me ſera plus pénible que mes fers, ſi elle doit m'éloigner de vous, & me priver du ſeul bien que j'ai connu depuis que je reſpire.

La pupille plus inquiete que jamais, deſcendit, & après avoir remis les clefs dans le lieu du dépôt, elle attendit le retour de Franceſca qui rentra un inſtant après. Julie feignit une migraine horrible, qui détermina la duegne à la preſſer de ſe coucher, c'eſt ce qu'elle deſiroit, parce qu'il lui falloit du repos pour arranger les projets qu'elle méditoit pour le lendemain. L'amour eſt induſtrieux, & il donne à ceux qui le ſuivent, une intelligence qu'on attendroit vainement de l'âge & de la raiſon.

Julie n'eut pas plutôt concerté toutes ſes meſures, qu'elle en fixa l'exécution au lendemain : ce moment déſiré arriva enfin, la gouvernante étant ſor-

tie suivant sa coutume, la pupille s'empara des clefs, & monta dans la prison où le captif qui l'intéressoit étoit détenu. Ce jour, dit Julie en entrant, est le dernier de votre esclavage, rentrez dans votre état, & oubliant Castro qui a terminé sa carriere, ne détestez que l'infame Albert. Quoi! j'oublierai, s'écria le captif, l'abominable Castro, le premier auteur de tous mes maux... Il étoit mon pere, repliqua Julie. Ce mot me désarme, répondit le prisonnier, & il devient dès lors respectable pour moi. La pupille ne perdoit pas un moment, armée de tenailles & de marteau, elle rompoit les fers du captif, & ayant passé de là dans la garde-robe d'Albert, elle y prit un habit convenable pour le prisonnier. Libre, que vais-je devenir, lui demanda-t-il? Le compagnon de Julie, repliqua la pupille, & le soutien de ses jours. Le captif conduit par cet instinct si puissant sur le cœur des hommes, se jeta aux genoux de sa bienfaictrice, & lui jura une reconnoissance éternelle; mais ce sentiment n'étoit pas celui que Julie attendoit, & l'amour exigeoit un autre retour.

Il n'y a pas, obſerva la pupille, un inſtant à perdre, mes coffres ſont faits, j'ai trouvé dans le tiroir d'Albert deux mille piſtoles ; partons, mais avant de ſortir de cette maiſon, il eſt important que nous nous aſſurions de Franceſca ; épions ſon retour, & mettons-là pour quelques heures dans cette priſon ; le captif à qui Julie donna dès-lors le nom de *Vilblin*, qu'elle avoit trouvé dans un roman, ſe préta aux vues de la pupille, Franceſca ne fût pas plutôt rentrée, que Julie & Vilblin, qu'elle reconnut aiſément, s'emparerent d'elle, & ſe diſpoſerent à l'enfermer dans le lugubre ſallon, lorſque cette femme ſe jeta à leurs genoux, leur offrit ſes ſervices, & promit de les ſuivre par-tout où ils jugeroient à propos d'aller. Julie étoit née avec un bon cœur ; d'ailleurs elle avoit aſſez de raiſon, pour ſentir que l'expérience de Franceſca lui ſeroit utile : la gouvernante fut donc pardonnée, & la pupille lui confiant le deſſein qu'elle avoit de fuir, il fut réſolu qu'on ſe rendroit ſur le champ à *Péronne*, qui étoit alors la premiere ville de la domination Françoiſe, & que Julie y

prendroit conſeil d'une vieille parente qu'elle avoit dans cette ville.

Ces arrangements pris, la pupille, Vilblin & Franceſca, monterent en chaiſe & partirent de Cambrai, après avoir adreſſé à Bruxelles la lettre ſuivante à dom Albert.

„ C'eſt pour nous ſouſtraire à la ty-
„ rannie du plus cruel de tous les hom-
„ mes, que le malheureux que vous
„ déteniez indignement dans les fers,
„ Franceſca & moi, quittons Cambrai,
„ pour nous rendre à Péronne, auprès
„ d'une de mes parentes ; c'eſt-là que,
„ conſultant des perſonnes éclairées ſur
„ la conduite que je dois tenir avec vous,
„ je me réſerve le plaiſir de vous faire
„ ôter la geſtion de mes biens, & de
„ me débarraſſer à jamais d'un monſtre
„ que je hais autant que j'aime l'infor-
„ tuné dont j'ai briſé les fers. „

Julie Caſtro Yledos.

La pupille arriva le jour même chez ſa parente, à qui elle raconta de point en point ſon aventure, & ce qu'elle ſavoit de Vilblin, car Franceſca, qui demeuroit depuis dix ans dans la maiſon,

ignoroit quel pouvoit être ce jeune homme.

La fuite de Julie, & la lettre qu'elle avoit écrite à ſon tuteur, firent beaucoup de bruit à Bruxelles, & le comte d'Egmont ayant été décapité, le duc d'Albe, qui n'avoit plus beſoin d'Albert, lui permit de pourſuivre ſa Pupille, & lui donna même quelques lettres de recommandation pour le commandant de Peronne. Dom Albert arriva enfin dans cette derniere ville; mais le gouverneur qui s'étoit fait inſtruire de cette affaire, loin d'avoir égard à la protection du duc d'Albe, fit arrêter Albert, & lui fit ſignifier qu'il ne ſeroit libre qu'après avoir rendu un compte exact des biens de Julie, & de l'état de Vilblin.

Albert eut beau dire que le teſtament de Caſtro lui aſſuroit dès-à-préſent la main & la fortune de ſa Pupille, le gouverneur ne voulut rien entendre, & après avoir envoyé, avec la permiſſion du duc d'Albe, un homme de confiance pour mettre le ſcellé ſur tous les papiers qui étoient dans la maiſon de Julie, on fit ſerrer plus étroitement dom Albert; mais cet homme obſtiné à ſe taire, ne voulut ni rendre compte des biens de Julie

ni éclairer le gouverneur sur l'état de Vilblin.

L'émissaire étant de retour de Cambrai, on laissa écouler les délais usités en pareil cas, & dès qu'il fut permis, suivant les loix, de lever les scellés, le juge autorisa le conseil de Julie à s'emparer de tous les effets & de tous les papiers qui étoient dans sa maison, & à les transporter à Peronne. Dès qu'Albert fut instruit de cette nouvelle, il demanda à parler au gouverneur, mais celui ci voulut voir les papiers avant de l'entendre.

Le testament de Castro ; donnoit des idées très-précises sur la fortune qu'il laissoit à sa fille ; l'objet étoit de faire rendre compte à dom Albert d'une gestion de près de douze années, car excepté les deux mille pistoles que Julie avoit emportées en fuyant de Cambrai, on n'avoit pas trouvé un sou d'argent comptant, & on sent bien que Julie, qui jouissoit au moins de quinze mille pistoles de revenu, avoit de grandes prétentions sur Albert ; mais avant qu'on fit rendre compte à cet homme, il étoit essentiel de vérifier l'état de Vilblin, pour qui la Pupille avoit les sentiments les plus tendres.

Parmi les papiers qui furent remis au gouverneur de Peronne, on en trouva un ſur la couverture duquel on liſoit ces mots : *Eclairciſſement ſur un ſecret important ;* on l'ouvrit & on y trouva ce qui ſuit : *Comme Albert eſt le ſeul qui ſache le ſecret de la naiſſance de l'infortuné qui eſt enfermé chez moi, & que mon ami pourroit mourir ſans avoir fait cette confidence à perſonne, je ſuis obligé en conſcience de déclarer que ce jeune homme appellé* Philippe Ferdinand Caſtro Ylemos, *eſt fils de feu mon frere ; ſon horoſcope que j'ai fait tirer juſqu'à trois fois, m'a engagé de lui ôter la liberté, par ce que les différents aſtrologues que j'ai conſulté, ont tous aſſuré qu'il raviroit le jour à tout ce qui reſtoit de ſa famille ; ma ſûreté & la vie de ma fille, m'étoient trop précieuſes pour que je n'ôtâſſe pas à mon neveu les moyens de devenir aſſaſſin : je laiſſe à la prudence de ceux qui me ſurvivront, la diſpoſition du ſort de mon neveu, mais je veux que ſi on vient à lui rendre la liberté, on l'éloigne des lieux que Julie habitera.*

Julie enchantée de trouver dans Vilblin un couſin qui lui étoit cher, mépriſa les prédictions dont ſon pere la me-

naçoit, & elle intéreſſa l'autorité de ſa parenté, & le crédit du gouverneur pour fixer ſon ſort à celui du jeune Caſtro qui voulut, par reconnoiſſance, joindre au nom de ſa famille celui de Vilblin, que ſa bienfaictrice lui avoit donné; mais le gouverneur, qui avoit lui-même des vues ſur la Pupille, ſe réunit à ſa parenté pour lui faire ſentir que les liens du ſang ne permettoient point ce mariage. Pendant que le gouverneur tâchoit de rendre Julie ſenſible à ſes veux, vingt autres prétendants, amoureux de ſes beaux yeux & de *ceux de ſa Caſſette*, vinrent ſe mettre ſur les rangs : la Pupille étoit recherchée par tout ce que la Flandre & la Picardie avoient de plus grands ſeigneurs ; les uns lui offroient une fortune qui balançoit la ſienne, les autres des marques de diſtinction, & des titres d'honneur : le ſeul Caſtro ne lui donnoit qu'un ſentiment, & la main de Julie en fut le prix. Le gouverneur & tous ceux qui avoient été ſes rivaux, furent renvoyés. Julie obtint des diſpenſes de la cour de Rome, & les graces couronnerent la vertu & le malheur.

Dom Albert condamné à reſtituer cent mille piſtoles à ſa Pupille, n'obtint

la liberté qu'à ce prix, & les jeunes époux ayant donné à leur parenté des marques de la reconnoiſſance la plus vive, revinrent à Cambrai avec Franceſca à qui ils donnerent une penſion aſſez conſidérable.

Julie devint groſſe, & comme elle avoit une terre entre Cambrai & Bouchain, elle voulut y aller paſſer la belle ſaiſon. La chaſſe étoit un plaiſir vif pour elle, tous les jours elle y alloit avec ſon mari qu'elle adoroit autant qu'elle en étoit adorée; ces beaux jours devoient-ils durer ſi peu? Caſtro & ſon épouſe s'étoient égarés dans un boſquet épais où ils pourſuivoient un ſanglier; l'animal partit, & un coup de fuſil que Caſtro lâcha, laiſſe la tendre Julie ſans vie; le mari déſolé ſe jeta ſur le cadavre de ſon épouſe, qui vécut encore aſſez pour recevoir ſes derniers adieux. Voilà, s'écria le malheureux Caſtro, la prédiction accomplie? Le ciel m'avoit donc deſtiné à aſſaſſiner la femme la plus reſpectable de l'univers? Allons, je veux ſur le champ me réunir à l'objet que je viens de perdre, & s'il reſte encore quelqu'un de mon ſang, je m'épargne un crime en m'ôtant la vie. Caſtro eut à

peine fini ces mots, que deux coups de poignards le priverent du jour, & le précipiterent sur le corps de Julie, à laquelle il se réunit à jamais.

Telle fut la fin tragique de deux époux qui ne cesserent point d'être amants. Puisse cette histoire leur mériter des larmes ! On en doit aux malheureux qui ne sont point coupables.

Arsinoé termina là son roman écrit avec intérêt, & sans affectation. Chat-Huant s'en empara, bien sûr d'en faire son profit, & de lui faire voir le jour à la premiere occasion. En quittant le cabinet de l'ingénieuse Arsinoé, l'écritoire fit encore quelque courses ; mais ses peines furent mal payées, & fatigué d'être employé par une foule de sots, Chat-Huant voulant à la fin être ignoré de tout l'univers éclairé, alla se confiner dans le taudis de l'auteur du *Journal de Commerce*, personnage presque scientifique, mais aussi inconnu que ses ténébreuses productions.

Il est temps maintenant de terminer cette troisieme & derniere partie des *Amusements des Dames de B****, par un aveu sincere qui va dérouter beaucoup de glossateurs, commentateurs, interprêtes & observateurs.

Il faut donc que l'on ſache que tous les portraits d'hommes & de femmes qui ſe trouvent dans la premiere partie, ne ſont exactement calqués ſur aucune perſonne de *Bruxelles* ni de *Paris.*

Je les ai imaginés ſans projets & ſans prétentions, bien certain toutefois qu'on feroit des applications malignes de chacun d'eux ; voilà ce qui a donné lieu au titre de cette brochure : *Je m'y attendois bien.*

Il y a ici un Monſieur *François*, qui ſe flatte d'être le premier *ſerrurier* de l'Europe. Je ne compoſe pas une brochure qu'il n'en faſſe la clef, & quelqu'un à qui il perſuade que ſes alluſions ſont des arrêts, les envoya à une Dame de Bruxelles, qui croit avoir l'oracle des méchancetés, développé dans tous ſes points. Ce Monſieur *François* avoit déjà fait une clef du *Colporteur*, fauſſe dans toutes ſes applications ; il eſt vrai que c'étoit un peu ma faute, parce que venant tous les jours chez moi, ſous le prétexte honnête *de me tirer les vers du nez*, je lui faiſois de fauſſes confidences qu'il prenoit pour argent comptant, & alloit d'après fabriquer cette clef qu'on envoya enſuite à Bruxel-

les , comme une piece deſtinée à ſervir aux mémoires des mœurs du dix-huitieme ſiecle. Ce même coopérateur a fait auſſi une clef des Amuſements des Dames de Bruxelles , deſtinée à éclairer Madame la comteſſe de C. Mais je proteſte à cette Dame , que ſi l'ouvrage de M. le François eſt ſon guide , elle fera autant de jugements téméraires qu'il y a d'apoſtilles en marge de la brochure qu'on lui a expédiée.

Ce n'eſt pas que je prétende ici m'excuſer ; je crois que Bruxelles eſt une ville ſemblable à toutes les autres , c'eſt-à-dire , qu'il y a des gens d'eſprit , des ſots , d'honnêtes hommes , des fripons , des femmes reſpectables , & des femmes galantes ; je crois très-fermement que cette marchandiſe mêlée exiſte dans Bruxelles , mais il y auroit eu de l'imprudence à moi d'eſſayer de peindre une ville que je ne connois pas.

J'ai demeuré dix mois à Bruxelles , mais j'y aurois reſté pendant vingt ans , que la vie que j'y menois , ne m'auroit pas inſtruit d'avantage : je ne ſortois de mon cabinet que pour aller reſpirer au parc ; quand le temps étoit contraire à la promenade , j'allois dans un petit

café, où quelques François qui n'avoient point d'argent, faiſoient des mines ou de l'eſprit, & on ſent bien qu'avec de pareils originaux, je ne ſavois tout au plus que la gazette des tables d'hôtes, où ces Meſſieurs mangeoient beaucoup, & payoient fort mal.

J'avoue qu'il auroit dépendu de moi de me répandre, mais il falloit être *flatteur*, *ſot* ou *comédien*, pour jouer un rôle; & ces trois perſonnages, n'allant ni à ma façon de penſer, ni à mon caractere, j'aimai mieux reſter chez moi, & vivre ſeul, que d'aller compromettre mes mœurs & ma probité dans des cercles bruyants, où l'on reſpire l'ennui du propos, & la fadeur de l'étiquette. Un d'*Hennetaire*, un *Marignan*, & quelqu'autre faquin du même acabit, étoient les héros de ce qu'à Bruxelles on appelle *la bonne compagnie*; ces *eſpeces* avoient le pas ſur un honnête homme, & un valet de chambre auroit été chaſſé comme un mauvais ſujet, s'il avoit introduit un homme de condition avant un hiſtrion, mime, baladin ou farceur quelconque: or, il eſt aiſé de s'imaginer que de ſemblables préférences étant faites pour révolter un homme de lettres, le

parti le plus ſage qu'il ait à prendre, eſt de vivre avec lui-même, ſa compagnie eſt du moins ſûre, & il n'a à redouter ni les hauteurs de l'importance, ni le ſourire dédaigneux des ſeize quartiers, ni les détails de la calomnie, ni les horreurs du menſonge, ni les craintes du lendemain.

Le fameux *Rouſſeau* vécut beaucoup avec les grands à Bruxelles, mais ce poëte ne plioit point ſous des hommes avec qui il s'étoit réſervé le privilege d'annoncer des vérités dures, mais néceſſaires, & celui qui oſa dire au *comte de Lannoi*, gouverneur de Bruxelles, *vous ne pouvez vous diſſimuler que ma ſociété vous fait honneur*, étoit incapable de ſouffrir un outrage de l'orgueil des grands qu'il ſavoit humilier, quand ces grands vouloient oublier qu'ils avoient l'honneur d'être avec des gens d'eſprit. Puiſque je ſuis ſur ce chapitre, je veux terminer cette brochure par quelques réflexions relatives aux grands ſeigneurs & aux gens de lettres. Les gens de la premiere qualité eurent long-temps en France, comme par-tout ailleurs, la barbarie de dédaigner les lettres, & même de les regarder comme une choſe

vile, dont la culture étoit déshonorante; ces erreurs groſſieres furent auſſi celles de toute l'Europe. *François* premier, qui oſa croire qu'on pouvoit être roi, & ſavoir lire, attira des femmes & des beaux eſprits à ſa cour; ſa mere aimoit les lettres, & toute la cour puiſa dans le goût de la littérature ce ton d'urbanité, de politeſſe & de galanterie, qui diſtingua la France ſous le regne de François premier; mais le malheur des guerres civiles, & les diſputes de religion, replongerent la France dans ſa premiere barbarie, & les grands ſeigneurs continuerent à être des ſots illuſtres qui ne ſavoient pas lire, & qui mépriſoient tous ceux qui avoient quelques connoiſſances; car toute cette nobleſſe qui ſe piquoit de guerroyer, croyoit que le gentilhomme le plus parfait, étoit celui qui ſautoit le mieux un foſſé, s'enivroit le plus ſouvent, tuoit le mieux une caille, & mentoit le plus effrontément.

Richelieu eut le grand talent de contenir cette nobleſſe juſqu'alors auſſi groſſiere qu'inſolente; on raſa leurs châteaux & leurs tourelles qui donnoient un petit air de ſouveraineté à leurs antiques maſures; on détruiſit cette autorité

féodale qui faiſoit des *cerfs* de leurs vaſſaux, & comme ces nobles n'eurent plus de crédit, on ceſſa de les viſiter, & ils furent obligés à leur tour de venir implorer des graces à la cour. Cette époque eſt celle qui fixa la ſociété, bannit la tyrannie, & mit l'égalité dans les ſujets du roi; car, grace au cardinal qu'on vient de nommer, il n'y a plus de ſeigneurs en France; tout y eſt ſubordonné à l'autorité du roi qui eſt le ſeul maître, & on n'y reconnoît point ces prétendus grands qui font gémir en Allemagne l'humanité & le peuple.

Les François éclairés ſous le regne de Louis XIII, ou plutôt ſous le miniſtere de Richelieu, commencerent à avoir, à l'exemple du cardinal, une ſorte de conſidération pour les gens de lettres; mais cela n'alla pas encore juſqu'à vivre avec eux. On vouloit bien lire leurs ouvrages, mais on ne ſe ſoucioit pas de voir leur perſonne; il eſt vrai que les hommes de lettres n'avoient pas pour eux-mêmes cette conſidération perſonnelle qui attire celle des autres. *Corneille* fut preſque le ſeul qui mérita des diſtinctions ſous le regne de Louis XIII; mais ce grand homme avoit la petiteſſe d'ap-

peller le cardinal de Richelieu *ſon maître*, cependant aucun miniſtre en France n'eſt le *maître* momentané que de ſon domeſtique, & Corneille n'étoit point attaché à Richelieu.

Louis XIV vint enfin pour l'honneur des rois, de l'humanité, des talents & des lettres. Ce monarque, dont le regne a tant de conformité avec celui d'*Auguſte*; accueillit les gens de lettres, & les ſeigneurs de ſa cour, qui virent leur maître s'entretenir familiérement avec *Moliere*, *Racine* & *Boileau*, fingerent la majeſté, & eurent pour ces trois auteurs des attentions qui influerent bientôt ſur tout le corps de la littérature. Les hommes de lettres furent admis dès-lors chez tous les grands ſeigneurs, mais ce qu'il ne faut pas oublier de remarquer, c'eſt qu'ils n'y étoient encore admis qu'à titre d'hommes de lettres, c'eſt à-dire, pour ſervir à l'amuſement des grands, tels qu'on reçoit un *comédien* & un *plaiſant*.

J'avoue que pluſieurs auteurs furent accueillis avec diſtinction par pluſieurs grands ſeigneurs ſous le regne de Louis XIV; mais ils s'en vanterent de façon à s'humilier eux-mêmes, & comme vou-

lant faire entendre que de pareilles considérations étoient moins un effet de leur mérite que de la bonté des grands, sottise de l'esprit qui doit se connoître assez pour tenir au moins l'égalité avec la plus haute naissance. A choisir des réputations, tout homme sensé aimeroit mieux être *Corneille* que *le maréchal de Saxe.* L'un a éclairé la France, & l'autre l'a vengée; mais la vérité est que sans Corneille nous n'aurions ni *Cinna*, ni *Polieucte*, ni *Rodogune*, & qu'il eût été très-possible, sans le comte de Saxe, de gagner les batailles de *Fontenoi*, de *Lawfelt* & de *Rocoux.* D'ailleurs, ce qui doit assurer la préséance à l'homme de lettres; c'est qu'il coopere seul au succès de son plan, au lieu que celui du guerrier a cent têtes & deux cent mille bras pour le faire réussir. Ce fut donc sous Louis XIV que les héros & les autres grands hommes jugerent que leurs actions & leurs noms ne pouvoient passer à la postérité que par la plume des gens de lettres qui, en dispensant l'immortalité, éleve & déshonore, crée & anéantit.

Tous les savants du siecle dernier vécurent avec tout ce que la cour avoit

de plus brillant ; mais ſi on en excepte *Racine*, *Quinaut*, & même *Pradon* tant avili, qui joignoient à des figures intéreſſantes le ton du grand monde, tous nos écrivains ſe reſſentoient encore de la gêne du cabinet, & Boileau lui même, élevé, pour ainſi dire, dans la cour la plus polie, conſerva toujours la férocité du cenſeur au milieu de l'urbanité des courtiſans, & quelque répugnance qu'il fût que la marquiſe de *Maintenon*,

Veuve ſans avoir eu d'époux.

avoit d'entendre nommer le nom du poëte Scaron, Boileau, qui ne pouvoit s'accommoder au ton de la flatterie, crioit, chez la marquiſe elle-même, que *Dom-Japhet* étoit une mauvaiſe pieee, & *le Virgile traveſti* une ordure. Le poëte ſatirique, en parlant ainſi, avoit raiſon, mais il n'eſt pas permis de l'avoir à la cour aux dépens de la politeſſe & des bienſéances. Ainſi les auteurs qui violerent ces deux principes par défaut d'uſage du monde, furent encore éloignés de ce ton de la bonne compagnie qu'on connoiſſoit alors, mais qu'on ne définiſſoit point.

Les gens de lettres, ſous le regne actuel, ont même renchéri ſur les courtiſans, & ils ont pouſſé la manie des airs juſqu'à l'oſtentation dans les uns, & au ridicule dans les autres ; magnifiquement mis, & galants d'autant plus dangereux que la plupart d'entr'eux ont l'art de peindre le ſentiment, & de vaincre la cruauté, ils ont eu beaucoup de femmes de condition, & ces bonnes fortunes leur ont donné un ton de convenance qui eſt devenu par eux-mêmes celui de la bonne ſociété. Je connois dix-ſept gens de lettres qui ont eu part aux faveurs d'une ducheſſe aimable ; cependant, croiroit-on que, malgré tant de prétentions au bel-eſprit, cette Dame a mieux aimé finir par la dévotion, que de tenir bureau de littérature.

Monſieur de Voltaire fut un des premiers qui vécut familiérement avec les grands. Le duc de Villars, le grand prieur de France, le duc de Sulli, & tous les ſeigneurs les plus aimables de la cour, formoient ſa coterie particuliere ; il eut ainſi qu'eux des *ſecrétaires*, *des valets de chambre*, & tous les animaux de cette eſpece, qui attirent de la conſidération aux yeux du peuple, & même de la grandeur ;

grandeur ; haut avec les grands, il ne leur paſſa jamais un écart, & on ſe ſouvient encore de la réponſe qu'il fit au chevalier *de Rohan*, qui le plaiſantoit ſur le nom de *Voltaire* qu'il avoit pris (1): *La différence de vous à moi*, lui dit-il, *c'eſt que je ſuis le premier de mon nom, & vous le dernier du vôtre.* Le chevalier de Rohan, piqué de la vivacité de cette repartie, manqua à M. de Voltaire chez le duc de Sulli. Celui-ci n'ayant point pris aſſez chaudement le parti du poëte, M. de Voltaire s'en vengea avec éclat ; il retira tous les exemplaires de *la Henriade* qui n'étoit connue alors que ſous le titre de LA LIGUE, *poëme en ſix chants*, fit la nouvelle édition que nous avons aujourd'hui, dans laquelle il ſubſtitua le nom de *Mornai* à celui de *Sulli* qu'on n'y trouve plus. La famille de ce dernier a fait tout au monde pour faire rétablir ces divers paſſages ſi honorables

(1) Dans le premier voyage que M. *Arouet* fit en Italie, il tomba malade à *Volterra*, ville de Toſcane, où il fut accueilli avec tant de diſtinction qu'il en garda le nom par reconnoiſſance, & ceux de Volterra ſe félicitent encore aujourd'hui de cet honneur.

à la mémoire du ſur-intendant Sulli. M. de Voltaire inflexible n'a jamais voulu ſe rendre, & il a dit qu'il vouloit apprendre à la poſtérité qu'un poëte ſavoit corriger des ducs. S'il avoit écrit la vie de Henri IV, il n'auroit gueres pu enſevelir l'époque glorieuſe du miniſtere de Sulli; mais un poëme comporte des licences, & M. de Voltaire en a uſé.

De tous les peuples de la terre, les ſeigneurs Anglois ſont ſans contredit les premiers qui aient honoré les lettres, ſoit en les cultivant eux mêmes, ſoit en recevant favorablement ceux qui les cultivent. Pourquoi? C'eſt que les Anglois ſont véritablement des hommes, & que je ne vois preſque par-tout ailleurs que des machines organiſées. *S. Evremont*, réfugié à Londres, y jouit de la conſidération la plus grande, & les Anglois, non contents d'avoir reſpecté cet homme célebre, tant qu'il vécut parmi eux, éterniſerent leur eſtime pour lui, en le faiſant enterrer dans l'abbaye de *Weſtminſter*, qui eſt, comme perſonne ne l'ignore, *le Saint-Denis* de l'Angleterre. Le deſtin de *Rouſſeau*, retiré à Bruxelles, fut bien différent, & ceux qui chercheront la cauſe de cette

diſparité, la trouveront dans les façons de penſer différentes des cours de Vienne & de Londres.

Charles VI ne protégea point les lettres, & Rouſſeau reçut plus de bienfaits de l'Angleterre, en huit jours, qu'il n'en eut pendant trente années qu'il vécut dans les états de l'empereur. Le prince de la Tour, le duc d'Aremberg, & quelques autres ſeigneurs réſidents dans les Pays-Bas Autrichiens, lui accorderent des bienfaits ; mais le prince Eugene fut le ſeul qui le reçut en homme de lettres ; il l'obligea ſans l'humilier, & il vécut à Vienne avec lui comme Condé vivoit en France avec Boileau. Cependant ce Rouſſeau, qui ſentoit que Paris eſt la ſeule ville des arts, y revint avant ſa mort ; mais ſes ennemis vivoient, & il fut contraint de retourner à Bruxelles, où il mourut malheureux. Les peres carmes déchaux, par conſidération pour ſon frere qui avoit fait honneur à leur ordre, l'enterrerent dans un petit coin de leur égliſe ; c'eſt-là que repoſent, ſans tombeau & ſans épitaphe, les froides reliques d'un des plus célebres poëtes que la France ait eus, & comme les grands ne le voyoient que par oſten-

ration ou pour leurs propres beſoins, ils l'oublierent dès qu'il ne fut plus.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus, eſt bientôt oubliée.

Je deſirerois fort que les deſcendants de ces hommes qui accueillirent Rouſſeau, conſacraſſent une petite partie du ſuperflu de leurs menus plaiſirs à élever un tombeau au grand poëte dont je parle ; ce monument leur feroit honneur dans l'eſprit des étrangers étonnés de cet oubli ; ma foible voix parviendra-t-elle juſqu'à leur lambris, j'en doute, mais j'ai fait mon devoir en leur indiquant le leur.

Rouſſeau connoiſſoit aſſez les grands pour ne point s'humilier avec eux, en leur fourniſſant des armes contre lui. Le duc d'Aremberg, prétendant que le poëte lui avoit manqué, ne voulut plus le voir, mais agiſſant en ſeigneur, il lui laiſſa la penſion qu'il lui faiſoit depuis pluſieurs années. L'intendant du duc arriva à l'échéance chez Rouſſeau, avec de l'or & une quittance. Rouſſeau refuſant la penſion, répondit à l'intendant qui le preſſoit de ne pas bouder

juſques-là : *Dites à M. le duc d'Aremberg, que ſon amitié, que je n'aurois pas dû perdre, m'étoit plus chere que ſa penſion, & que dès que je ne vis plus avec lui, ſes bienfaits me déshonoreroient.* Le duc d'Aremberg s'étoit comporté en grand ſeigneur, & Rouſſeau en honnête homme. Ne commencez pas par plier avec les grands, vous aurez toujours les reſſources de les humilier quand ils vous manqueront ; mais n'allez pas recevoir de ces générosités à *la Tencin* (1), elles humilient dans l'eſprit de celle qui les fait, & déshonorent dans le public.

Pour ne s'écarter jamais de ce qu'il ſe doit, un homme de lettres doit ſe mettre au niveau des grands, en gardant toujours ces bienſéances de convention relativement à l'état des perſonnes. Un prince eſt prince pour tout le monde, mais il manque à l'homme de lettres qu'il admet à ſes parties familieres, il

(1) Madame Tencin avoit neuf beaux eſprits, qu'elle appelloit ſon parnaſſe, à qui elle donnoit tous les premiers de l'an une culotte de velours : quand les laquais les voyoient entrer, ils diſoient par dériſion : *voici un de nos penſionnaires*, ou bien *un homme à la culotte.*

ſort de ſon état, & rompt les bornes que retenoient ceux qui l'environnent.

Depuis que le roi de Pruſſe a jugé que les gens de lettres faiſoient l'appui du trône, & la réputation des rois, il les a admis à ſa cour & à ſes ſoupés, où Frederic, dépoſant la gravité de l'étiquette, ne laiſſe voir que le philoſophe ; c'eſt *Socrate* dont le front eſt couvert des roſes d'*Epicure*. La protection ſinguliere que Frederic a daigné accorder aux lettres, eſt l'époque de la naiſſance du goût en Allemagne & dans le Nord ; un autre Fréderic les favoriſe à Coppenhague, où les beaux arts s'embelliſſent à l'ombre du trône ; ils fleuriſſoient en Ruſſie ſous le dernier regne ; les cours de *Bareuth* & de *Saxe-Gotha*, donnent un aſyle à tous les talents. Ces lettres enfin qui furent ſi long-temps négligées ou plutôt ignorées en Allemagne, où l'on ſacrifioit tout, tantôt à la dévotion, tantôt à la chaſſe, & tantôt au plaiſir de la table, y ſont aujourd'hui dans la plus haute conſidération, & le mérite littéraire y eſt en crédit comme en France où il a fait ſous ce regne plus d'une fortune brillante.

M. l'abbé, aujourd'hui cardinal de *Bernis* n'a dû ſon entrée dans le miniſtere, qu'à ſon *épître aux Dieux Penates*, que les éditeurs Hollandois s'acharnent obſtinément à inſérer dans les œuvres de M. *Greſſet* : ce dernier a dû les deux places qu'il remplit à ſes vers : vingt autres ne ſont redevables des charges qu'ils occupent qu'à leurs talents littétaires. En France on donnoit autrefois des penſions à un écrivain, mais jamais de place, parce qu'on penſoit fauſſement qu'un auteur ne valoit rien au-delà de la ſphere des lettres. J'ai vu plus d'un miniſtre adopter ces idées ridicules, & perdre par-là de bons ſujets. Quoi ! parce que le duc de Nivernois & le marquis de Paulmy, feront des vers agréables & des diſcours oratoires, conclura-t-on qu'ils ne ſauront pas négocier ? *Deſtouches*, l'auteur du *Philoſophe marié*, & du *Glorieux*, remplit à Londres le titre de miniſtre du roi avec diſtinction, & *Caillieres*, pour être de l'académie Françoiſe, n'en a pas moins écrit un livre fort utile ſur l'*art de négocier.*

Il y a dans le monde une autre eſpece d'hommes, dont la fureur eſt de raſ-

sembler chez eux des gens de lettres ; ces particuliers qui marient leurs filles aux grands, aux seigneurs qu'ils parodient dans la plupart des actions extérieures de leur vie, veulent avoir des auteurs à leur table, comme ils ont un muficien à leur concert, pour leur agrément.

Ces hommes lourds, qui croient qu'un parvenu eſt un être ſublime qui a le droit d'être inſolent dès qu'il eſt riche, s'apeſantiſſent ſur les gens de lettres, & veulent dans l'ivreſſe de leur or, en faire les objets de leur fade gaieté & de leur groſſier amuſement. Ce ſont ces épais *Alcidors* ; qu'un auteur doit réprimer avec la plus grande ſévérité, dès que l'intempérance de ſes diſcours l'éloigne de la conſidération qu'il doit à un homme à talents. Il eſt, parmi ce tas de financiers modernes, de ces *Liſimonds* qui n'ont pu ſe défaire de ce limon dans lequel les publicains de l'ancien temps croupiſſoient, il faut, dès qu'ils s'égarent, leur répondre ce que le marquis *du Roullet* dit à un d'eux qui oſoit lui manquer, & à quelques auteurs qui étoient chez le financier, *va malheureux, va cuver ton or*, ce mot expreſſif fit rougir le fermier général, mais il ne

le changea pas, parce que le troupeau des gens faméliques qui l'environnoient, aimoit à digérer un bon plat, au lieu des impertinences du faſte, & des ſottiſes de l'orgueil.

Quelques-uns de ces financiers ont cultivé les lettres avec une ſorte de ſuccès, mais la plupart d'entre eux ont eu des *teinturiers* avec leſquels, nouveaux *Guillaumes*, ils imaginoient les couleurs; je développerai cela plus amplement dans un ouvrage que je donnerai dans mes moments de loiſir, ſous le titre du.... mais le titre eſt inutile; ſi je l'annonçois, il y a ici des hommes après, qui auroient contrefait mon livre avant que je l'euſſe compoſé. J'obſerverai cependant que parmi les financiers de ce ſiecle, il en eſt pluſieurs qu'on peut mettre au rang des hommes aimables qui forment la vraiment bonne compagnie; mais en général un homme de lettre ne doit pas ſe lier librement avec des gens de cette eſpece, toujours s'oubliant au point de manquer à chaque inſtant à ceux dont la fortune n'égale pas la leur, que reſulte-t-il de cette inconſidération, l'écrivain qui en eſt choqué, la punit, ſoit en mettant mon

financier sur la scene, soit en le consignant dans un roman allégorique, où le mépris de ses ridicules survit à ses impertinences. M. l'*Opulent*, fermier général, aura beau soudoyer des écrivassiers & des musiciens pour le célébrer, il mariera en vain des gens à talents pour manifester sa grandeur, il n'effacera de la mémoire de personne le portrait d'*Alcidor*, *le parnasse moderne*, ni *les adieux du goût*, dans lesquels il est peint d'après nature : puissent les auteurs continuer à mépriser les grands qui n'ont pour eux que les avantages hasardés & incertains de la naissance, & réprimer avec la plus grande sévérité le faste financier & l'arrogance publicaine, qui, s'épanouissant sur des monceaux d'or gagnés au prix du sang des peuples, insultent en souriant insolemment aux victimes qu'ils ont égorgées ? Puissent enfin les gens de lettres, que l'ignorance de quelques militaires mal instruits veut encore avilir, parce qu'ils vendent leurs ouvrages, comme si M. *le capitaine* n'alloit pas vendre, moyennant cent sous par jour, sa liberté & sa personne ; *mais je sers la patrie*, s'écrie cet insecte ? Et non, tu en imposes lui répondrai-je ? Tu sers

l'argent, & ſi la patrie pour laquelle tu exaltes fauſſement ton zele, ceſſoit de te payer, tu quitterois demain les drapeaux ; c'eſt le littérateur que ton orgueil ſtupide mépriſe, qui ſert l'état en l'éclairant par des ouvrages qui corrigent le vice, animent à la vertu, inſtruiſent le militaire ſur ſes devoirs, & ramenent tous les ſujets à l'honneur ; il vend ſes leçons, & le produit de ſon travail l'honore. Boileau aſſez riche du patrimoine de ſes peres & des bienfaits de Louis XIV, pour ne vendre jamais aucun de ſes ouvrages, ne déſapprouvoit point que *Racine* ſon ami vendit les ſiens, & c'eſt à cette occaſion qu'il dit :

Je ſais qu'un noble eſprit peut ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſes écrits un tribut légitime.

Je trouve autant de baſſeſſe à un officier qui, fatigué de ſervir l'état par crainte & par ennui, vend ſon rang, que je vois d'honneur à un homme de lettres qui retire d'un libraire qu'il enrichit, une rétribution honnête provenant de ſes écrits.

Je terminerai cette brochure, par les

dernieres lignes qu'un homme de lettres traça en mourant à son fils qui suivoit cette carriere glorieuse.

MON FILS,

„ Je touche au terme de ma vie, & „ je vois approcher ce moment sans alar- „ mes ; ma philosophie m'a appris de „ bonne heure à connoître les hommes, „ à respecter la divinité, & à savoir „ qu'il faut finir. La carriere des lettres „ que vous suivez, m'engage à vous tra- „ cer quelques lignes, relatives aux „ dangers que vous courez, écoutez- „ moi attentivement, & suivez mes „ conseils, si vous voulez être à l'abri „ de l'insolence de la richesse.

„ J'ose me flatter d'avoir cultivé les „ lettres avec succès, vous pouvez sou- „ tenir le nom que je me suis fait, mais „ vous n'y parviendrez qu'en suivant „ mes principes, ils sont simples & „ courts ; relisez-les une fois, vous serez „ sûr de ne les oublier jamais.

„ Ne regardez pour grands que les „ hommes qui réuniront le mérite à la „ naissance ; si vous les voyez, vivez „ avec eux en égal, & ne leur laissez

„ aucune ſorte de ſupériorité, parce „ que comme ils ſont foibles, ils devien„ droient inſolents.

„ N'allez pas ſur-tout, proneur com„ plaiſant de la voix publique, mettre „ au nombre des puiſſances du ſiecle, „ tous ces êtres mépriſables, qui n'ont „ de l'orgueilleuſe humanité que les „ reſtes d'un blaſon. Il y a quelque temps „ que traverſant l'égliſe de S. *Roch*, je „ vis un mauſolé d'un homme médiocre „ que j'avois connu, je m'approchai, & „ j'y lus ces mots gravés en or ſur un „ marbre blanc :

CI-GIST LE GRAND.....

„ *Briſez vous, impoſteurs*, m'écriai je „ avec *Feutri*, le citoyen de Lille, j'ai „ vu cet homme de trop près, & ce „ n'eſt qu'un petit ſot que vous célébrez „ au dépens de la vérité.

„ Fuyez ſur-tout cette engeance mé„ priſable des financiers qui croient „ qu'une indigeſtion doit être le prix des „ éloges menſongers qu'ils ſe font pro„ diguer par des ſots affamés ; ne les „ regardez qu'avec les yeux de *Plutar*„ *que*, qui ne les enviſageoit que comme

„ des sang-sues publiques, dont tout
„ honnête homme devoit se défier.

„ Respectez la seule vertu, honorez
„ les talents, & réfléchissez que mal-
„ gré les clameurs du vulgaire stupide,
„ & de la grandeur imbécille, la répu-
„ tation des rois, des ministres, des
„ héros & des grands, dépend unique-
„ ment des gens de lettres. Tel hom-
„ me, qu'on oublie aujourd'hui, sera
„ honoré dans sa postérité par ses ac-
„ tions, & tel autre, qu'on célebre,
„ sera dégradé à ne se relever jamais ;
„ le temps & la plume des historiens
„ font les réputations, j'ai mépriſé les
„ grands ; j'ai vilipendé les financiers,
„ & je meurs avec la réputation d'un
„ honnête homme, sur le tombeau du-
„ quel je veux qu'on mette ces vers de
„ *Juvenal*, qui serviront à votre épita-
„ phe, si vous êtes assez sage pour
„ m'imiter. „

.....Civis erat qui libera posset
Verba animi proferre, & vitam impendere vero.
Sat. IV. Vers. 90.

FIN

*De je m'y attendois bien, & de la troi-
sieme partie des Amusements des Dames
de B***.*

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME,

ÉCRITS

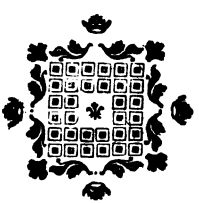
PAR ELLE-MÊME,

ET PUBLIÉS

Par M. DE CHEVRIER.

Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.
D'Eſp. Sat. des F.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LI.

A

MADAME

*MADAME DE P****.*

MADAME,

Les Mémoires d'une femme qui unissoit le talent de plaire, au plaisir de ne succomber jamais, ne pouvoient paroître que sous les auspices de la beauté & de la vertu; c'est à ces titres que j'ai l'honneur de vous adresser cet ouvrage; votre modestie ne souffre pas que je la nomme,

votre nom ſeul étant un éloge ; & me forcer à le taire, c'eſt être au-deſſus de l'éloge même.

J'ai l'honneur d'être avec une conſidération reſpectueuſe,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

CHEVRIER.

MÉMOIRES
D'UNE
HONNETE FEMME.

PREMIERE PARTIE.

QUI! moi devenir auteur? Y penſez-vous, Madame? Je connois la force de l'amitié; mais quelle que ſoit ſa puiſſance, elle ne peut jamais nous donner les talents que la nature nous a refuſés. Si l'envie d'obliger une amie auſſi généreuſe, ſuppléoit à l'eſprit, j'écrirois dans ce moment; mais je vous avoue que mes aventures ne ſeroient point l'objet de mon travail. Quand on a vécu trente-cinq ans dans le grand monde; on a ſouvent à rougir; la vertu même forcée

de rappeller ſes périls paſſés, voit quelquefois ces images funeſtes avec une ſorte de plaiſir, qui naît moins de l'avantage du triomphe, que de la vanité qu'il excite dans notre ame : ces inſtants peuvent ſéduire, & s'y laiſſer entraîner à cinquante ans ; c'eſt échouer au port....

Quoi ! Madame, la ſageſſe de mes réflexions ne vous touche point, & vous exigez que toute entiere à l'amitié, je lui dévoile les événements de ma vie ? Quel ſacrifice ! & qu'il va me coûter ! Ma modeſtie & mon amour propre vont ſouffrir également. Vanter ſa vertu, c'eſt un ſupplice pour quelqu'un qui n'eſt ſage que par goût ; ſe voir critiquer, quant on n'écrit que pour l'amitié, c'eſt un déſagrément auquel l'auteur qui a le moins de prétentions, ne s'accoutume point. Ce n'eſt pas que je croie que vous attaquiez mon ſtyle ; femme ainſi que moi, vous ſavez que notre ſexe n'eſt pas fait pour écrire, & que lorſqu'il veut bien prendre la plume, il mérite au moins l'indulgence qu'on doit à des efforts généreux. Tout le monde ne penſe pas ainſi ; & les écrivains par état, habitués à cenſurer même ce qui eſt bon, vont ſe déchaîner contre un ou-

vrage plus négligé que facile, où le cœur ſenſible, laiſſe à l'eſprit l'art de paroître brillant : on va enfin me juger comme un bel eſprit en titre, & je n'y gagnerai pas. Vous m'aimez, il eſt vrai, & le ſuffrage que j'obtiendrai au moins de votre complaiſance, doit m'enhardir. La voix de l'amitié eſt pour moi celle de l'univers..... Un moment, je crois que je parle ici d'après quelqu'un..... oui, cette penſée ſe trouve dans preſque toutes les tragédies, & dans un grand nombre de nos romans, tant mieux ; ce vol eſt fait à tant de monde, que je me flatte que perſonne n'oſera en demander la reſtitution. Je commence.

La Bourgogne eſt ma patrie : le marquis de *Malbonne* mon pere, étoit fils d'un préſident à mortier au parlement de *Dijon* ; ennemi déclaré de la robe à laquelle ſa famille devoit tout ſon éclat, il entra à l'âge de ſeize ans dans le corps des mouſquetaires gris. Fixé par ſon état à *Paris*, il y devint amoureux d'une fille de ſpectacle, jeune & ſenſible. Il n'eſt pas difficile de s'imaginer que ſon cœur fut bientôt ſubjugué par une de ces princeſſes du jour, qui joignent à la facilité de ſéduire le cœur, l'art dangereux d'en-

chaîner l'eſprit. Mais, ce qu'on ne ſe perſuadera pas ſans peine, c'eſt que le marquis de *Malbonne* aimoit ſi reſpectueuſement l'actrice, que, quoiqu'elle auroit dû ſe révolter d'un ton qui lui étoit étranger, elle amena mon pere au point de contracter un mariage clandeſtin avec elle. Peu de gens ont ſu que la *Duclos* (c'eſt le nom de la fille de ſpectacle dont je parle) ait été amie avec mon pere. *Louis XIV.* informé d'un hymen oppoſé aux loix de l'état, & contraire aux bonnes mœurs, le caſſa, & la comédienne reparut ſur la ſcene Françoiſe qu'elle avoit abandonnée depuis huit jours; c'eſt-là que forçant le ſentiment, & ouvrant la vérité, elle eut l'avantage de plaire ſans en avoir le talent: ſupercherie dont le public eſt encore la dupe aujourd'hui.

Le mariage ſecret du marquis de *Malbonne*, engagea le préſident à rappeller ſon fils à *Dijon*. Revenu dans le ſein de ſa patrie, il oublia bientôt la *Duclos*. L'éloignement, ou pour mieux dire, la vanité, ne produiſit pas le même effet ſur le cœur de la comédienne; elle fit tous ſes efforts pour ramener ſon amant: lettres, prieres, menaces, furent em-

ployées, comme on en jugera par cette lettre ; c'eſt la ſeule qu'on a trouvée dans le porte-feuille du marquis.

Fontainebleau mois d'octobre.

Je ſors du bureau du miniſtre de la guerre, où j'ai appris que vous veniez d'obtenir un guidon ; le petit comte de SEPPEVAL, *qui m'a donné la main pour traverſer la galerie, m'en a fait compliment. Je l'ai reçu plus en femme qu'en amante : puiſſiez vous-ne pas me démentir. Je vous aime, mon cher marquis ; & devez-vous en douter, ſi vous réfléchiſſez que je vous ai ſacrifié tout ce que la cour & Paris ont de ſéduiſant ; uni à moi par des nœuds ſolemnels, vous ne devez point balancer à revenir entre les bras d'une épouſe qui vous adore. Si vous étiez aſſez ingrat pour vous prêter aux idées de votre famille, je jure par vous-même, que livré à ma juſte fureur, j'emploierai tout pour vous perdre. Plus le perfide eſt cher, plus il doit craindre ; l'amour qui ſe change en fureur, ne ſe vange pas à demi ; penſez y, marquis ; vous connoiſſez la tendreſſe de mon cœur, venez la partager, ou craignez que le fer ou le poiſon ne me délivrent d'un*

traître. Quoi qu'il en coûte pour ſe venger de ſon amant, il eſt toujours doux de punir un ingrat qu'on aime.

ROXANE,

Marquiſe de Malbonne.

Il y a apparence que le marquis fut peu touché des prieres & des menaces de la *Duclos*, puiſque deux mois après ſon retour à *Dijon*, il épouſa la fille du baron de *Verman*, de C***, & capitaine de ſes gardes en Bourgogne, ſeul fruit de cet hymen. Le jour que je reçus le fit perdre à ma mere; & mon pere ſenſible à ce malheur; ne ſurvécut que de quelques mois.

Je vous épargnerai l'ennui du détail des premieres années de mon éducation; vous ſaurez ſeulement que des mains de madame de *Verman* mon aïeule, je paſſai dans un *cloître* où je fus élevée avec cette fauſſe auſtérité, qui captive la jeuneſſe, & ne l'inſtruit point. Jouet perpétuel des caprices des religieuſes, je me voyois tour-à-tour l'objet de leurs triſtes complaiſances, ou de leurs fades plaiſanteries. Haïe ſans humeur, eſtimée ſans plaiſir,

plaisir, le couvent m'ennuyoit ; j'en cherchois la raison, & un mouvement secret que je ne pouvois démêler, me disoit confusément que le cloître n'étoit pas fait pour moi. Entre toutes les nones avec lesquelles l'habitude m'avoit liée, je distinguois sur-tout une jeune personne, dont l'esprit orné & poli prévenoit moins encore qu'un caractere doux & tranquille ; amie tendre, je m'attachai à la mere *Sophie* (c'est le nom de cette religieuse) & nous devinmes bientôt inséparables.

Persuadée de la sincérité de mes sentiments, *Sophie* épancha son cœur dans celui de son amie, & je payai sa confidence par l'aveu des mouvements tumultueux qui troubloient ma raison, & agitoient mon ame. Que je vous plains, me dit *Sophie* ; ou pour m'expliquer mieux, que j'envie votre sort ! Victime de la fureur d'un pere, de la perfidie d'un amant, & d'un crime plus funeste à mon repos, on m'a traînée dans ce cloître, où liée par des vœux sacrés, je n'ai d'autres soins que de tâcher d'asservir ma raison à mes devoirs. Quand vous apprendrez mes malheurs dans l'histoire de ma vie, que je vous raconterai en un

temps plus favorable, vous verrez que plus agitée & moins heureuſe que vous, je ſuis forcée de dévorer ici mes chagrins, tandis que le monde va diſſiper les vôtres : *Sophie* m'apprit alors ce que c'étoient que ces deſirs ſecrets, qui ſembloient n'entrer dans mon ame que pour y régner avec tyrannie. Je connus enfin l'amour, & je parus le redouter peu. Le tableau le mieux imité affecte toujours moins que l'original. La vue d'un homme aimable remue bien plus que les peintures enchantereſſes dont nos romans ſont remplis. Emue quelquefois au recit de *Sophie*, je ſemblois ne penſer que pour elle : ou peut-être mon cœur qui s'ignoroit, n'étoit agité que des ſentiments qui devoient le dominer un jour. Je ſerois ſans doute demeurée plus long-temps dans cet état, ſi la baronne de *Verman*, qui venoit de fermer la paupiere au préſident de *Malbonne*, mon aïeul, ne fût venue me tirer du couvent. *Sophie* ſeule emporta mes regrets. Je promis à cette bonne amie de venir partager ſouvent ſes alarmes, & je n'oubliai pas de lui rappeller qu'elle me devoit le recit des aventures de ſa vie. Le reſte du monaſtere ne me

vit sortir qu'avec envie. La consolation des malheureux est d'avoir des semblables.

A peine eus-je fait les premiers pas dans le monde, que la baronne de *Verman* m'annonça que la gloire de mon nom, & des intérêts de famille, exigeoient que je songeasse à me marier; on me prévint même qu'on ne vouloit point gêner mes inclinations, & que c'étoit dans le dessein de me laisser la maîtresse de mon cœur, qu'il falloit que j'épousasse le comte de *Courmont*, que je n'avois jamais vu.

Je savois bien que l'intérêt régloit la plupart des mariages, mais je me figurois qu'il n'y avoit que les filles des princes qui dussent sacrifier leurs goûts à la politique, & je ne pouvois croire qu'un simple gentilhomme eut des raisons d'état qui l'obligeassent à devenir le tyran d'une jeune personne, dont il devoit être l'appui: réflexions vaines qui ne tiennent point contre l'usage.

Le comte de *Courmont* qui avoit peut-être à Paris, où il étoit alors, les mêmes sentiments que moi, étoit attendu de jour en jour pour remplir les conventions de nos parents; quoique je fusse préparée à ce mariage, je ne laissai pas

de me livrer à un penchant que je combattois ; mais peut-on commander au cœur ? J'éprouvai bientôt que les efforts de la raiſon ne peuvent rien contre le ſentiment.

Le chevalier de *Nalbour* uniſſoit aux charmes de la figure, les agréments de l'eſprit le plus aimable ; jeune, charmant, plein de qualités eſtimables & modeſte, le chevalier étoit un être extraordinaire que le ciel avoit créé pour m'enchaîner ; la ſympathie d'où naiſſent preſque tous les goûts, excita dans nos cœurs cette paſſion tendre, qui eſt moins l'effet du caprice, que d'un je ne ſais quoi, qu'on ne peut définir ; pour tout dire, nous nous aimâmes dans le même inſtant tous les deux, & nous nous apperçumes enſemble de l'impreſſion réciproque que nous avions faite l'une ſur l'autre ; l'amour eſt clairvoyant avec les cœurs vertueux, ſon bandeau ne ſert qu'à couvrir les vices.

Le chevalier étoit ſans biens, ſon pere tué au ſervice ne lui avoit laiſſé que la gloire de ſon nom, fardeau peſant, quand les richeſſes n'aident point à le ſoutenir. Engagé d'ailleurs dans l'ordre de Malthe, il ne pouvoit le

quitter qu'en perdant l'espoir d'une commanderie qui étoit toute sa fortune ; raison accablante, qui éloignoit l'espérance que j'aurois pu concevoir d'être unie avec *Nalbour*. Attaché sans cesse à mes pas, le chevalier ne me quittoit point, parent du baron de *Verman*, on ne pouvoit, sans manquer à la bienséance, lui refuser le plaisir de faire sa cour à une petite fille qu'on aimoit tendrement. Comme la douceur de mon caractere faisoit penser que mon cœur, se pliant aux loix de ma famille, ne pourroit répondre aux sentiments qu'on soupçonnoit que le chevalier auroit pour moi, on me laissa avec lui une liberté dont les suites ne sont que rarement dangereuses pour les ames bien nées ; le chevalier dans ces moments heureux faisoit tous ses efforts pour m'engager à refuser la main du comte de *Courmont*. Aussi respectueux dans ses procédés, que sincere dans ses propos, il savoit unir l'amour avec la sagesse ; talent estimable que la complaisance des femmes a fait tomber en discrédit.

Vouloit-il m'éloigner de *Courmont* ? il n'employoit point, ainsi que les hommes que j'ai vus depuis, ces discours

odieux dont l'indécence retombe presque toujours sur ceux qui ont la bassesse de s'y abandonner. Jaloux, mais honnête homme, *Nalbour* savoit que la probité ne permet point qu'on avilisse un rival dans l'esprit de sa maîtresse, en lui prêtant des vices qui lui sont étrangers. Le sentiment peut tout sur le cœur d'une femme estimable ; la coquette seule se laisse emporter par la méchanceté : facilité dangereuse, dont elle devient la victime à son tour !

Indépendamment du goût que le chevalier m'avoit inspiré dès le premier moment, son caractere généreux me le rendit plus aimable encore ; la crainte où il étoit, que je n'épousasse un rival dont il louoit le mérite & l'esprit, me le rendoit plus cher ; & dans le portrait flatteur que *Nalbour* me faisoit de *Courmont*, je ne voyois que le chevalier ; ce n'étoit pas assez de l'aimer, je l'estimois, & ma passion n'en étoit que plus vive. L'estime ne rend l'amour légitime, que pour en accroître les bornes.

Incertaine sur le parti que j'avois à prendre, je balançois entre mon cœur & mon devoir, mais assez raisonnable pour penser que ce dernier devoit l'em-

porter, je me contentai de jurer à *Nalbour*, que je ne m'unirois au comte de *Courmont*, qu'après avoir exposé au baron de *Verman*, la répugnance que je me sentois pour un époux que je n'aimerois jamais. Le chevalier parut satisfait de ce parti, l'heure de l'assemblée arriva, & nous nous séparâmes pour nous rendre au cercle. Nous n'y fûmes pas plutôt, que le chevalier qui me donnoit la main, pâlit; je m'apperçus même que ses genoux tremblants lui laissoient à peine la liberté de se soutenir. Emue de son état, je rougis, & ce symptome n'échappa pas aux femmes; mais hélas! quelque vive que fût cette agitation, elle n'étoit que l'avant-coureur d'un trouble bien plus violent. Je n'étois pas encore assise que la baronne de *Verman*, vint me présenter le comte de *Courmont* qui arrivoit de *Paris*; je le reçus avec une politesse ménagée qu'on attribue à la décence, & qui est souvent l'effet de la froideur. Le comte, que je veux peindre ailleurs, étoit avantageux; & il crut que mon indifférence n'étoit qu'une timidité, qui flatte toujours ceux qui l'inspirent. Le chevalier morne & pensif promenoit ses regards sombres sur *Courmont*

& sur moi ; mes yeux d'accord avec les siens, sembloient répondre à leur langage, & partager sa douleur.

On proposa une partie de *Manille*, c'étoit alors le jeu à la mode, que les petites maîtresses viennent de renouveller sous le nom de *comete* ; je la fis, & l'arrangement de la baronne de *Verman*, me mit en face du comte, qui, de la dignité qui ne lui réussit point, passa au plaisant qui ne prit pas plus. Il étala tout cet esprit de jargon qu'un provincial apporte mystérieusement de *Paris*, pour le répandre avec éclat dans le sein de sa petite ville ; mais cette affiche factueuse ne gagna rien : soit prévention, soit justice, le comte n'eut ni la force de me persuader, ni le loisir de m'amuser.

La partie finie, le chevalier uni depuis long-temps avec *Courmont*, le suivit à la maison, & ils y souperent tous les deux ; c'étoit un de ces repas de famille, où l'ennui monté sur le ton de la bienséance gagne tous ceux qui en sont, & répand même un froid domestique sur les étrangers, qui n'y sont admis que pour partager la confiance & la tristesse.

Les préliminaires de notre union fu-

rent réglés après le souper, le comte qui vouloit être amant avant de devenir époux, s'approcha de moi, & me débita tous ces propos de convention, qui ne sont que des fadeurs dans la bouche de ceux qu'on n'aime point. Le chevalier faisoit pendant cette conversation un piquet avec le baron de *Verman*. Je laisse à penser si, fixé à son jeu, il voyoit d'un œil indifférent l'entretien de *Courmont*; inquiet, agité, il se plaignoit contre la fortune avec le plus beau jeu du monde, & brusque sans raison, ceux qui ignoroient le secret de son cœur, imputoient à l'intérêt ce qui n'étoit que l'effet de l'amour le plus tendre. *Nalbour* fut contraint de se retirer sans me dire un mot; jugez de mes inquiétudes par celles qu'il dut ressentir. Je passai la nuit dans des réflexions singulieres, combattue incessamment par l'amour & le respect; je murmurois contre la tyrannie de mes parents; mais que pouvoient mes plaintes? trop foible pour les rendre sensibles, elles ne servoient qu'à me faire voir mon malheur de plus près! j'étois encore livrée à ces idées, quand *Bernon* (c'est ainsi qu'on appelloit ma femme de chambre) vint m'apporter un billet;

je reconnus le caractere du chevalier ; j'ouvris en tremblant, & je lus ces mots, qui ne me remirent point de mon émotion :

J'ai balancé long-temps, Mademoiselle, sur le parti que j'avois à prendre ; à la veille de l'événement le plus funeste pour moi, la fuite alloit m'éloigner de vous, mais j'ai réfléchi que je me vengerois mieux de votre infidelité, en présentant sans cesse à vos yeux, un homme que vous avez aimé, & que vous aimeriez encore, si..... pardon, ma chere Julie, je sens que ma fureur m'égare, & je suis peut-être assez malheureux pour t'offenser dans le temps que je voudrois te plaire, adieu, aime Courmont, & déteste un ingrat qui feroit le malheur de tes jours ; quand tu liras ce billet, je ne respirerai plus le même air que toi ; mais en quelques climats que le hasard conduise mes pas, je jure que je n'aimerai que toi ; adieu encore une fois, je t'adore assez pour te fuir.

Mille sentiments partagerent mon ame à la lecture de ce billet. Irrésolue sur la réponse que je devois y faire, j'écrivis dix lettres différentes que je

déchirai aussi tôt ; & assez maîtresse de moi-même, pour en imposer à mon cœur, j'allois suivre mon devoir, si *Bernon* ne m'eût pressée de répondre au chevalier, qu'elle me peignit prêt à quitter sa patrie pour toujours. Quelque défiance que j'eusse des femmes de l'espece de *Bernon*, je me laissai aller. Aimant le chevalier, pouvois-je, sans cruauté refuser un mot à un homme qui m'aimoit lui-même assez, pour chercher dans la fuite les moyens de me procurer une tranquillité que sa présence m'auroit toujours enlevée ? Cette réflexion appuyée par les conseils de ma femme de chambre, & affermie par l'imprudence attachée à mon âge, m'arracha cette réponse :

Y pensez-vous, chevalier, puis-je jamais vous haïr, connoissez mon cœur avant de le juger, & soyez sûr que ne pouvant se partager entre deux objets, il est tout à vous. Courmont *n'est pas flatté dans cette réponse, mais c'est mon cœur qui me l'a dictée ; & mon cœur est sincere. Adieu. Reflechissez sur vos devoirs & sur les miens, & pensez qu'il n'y a d'infidelité*

réelle que celle que nous faisons de notre propre mouvement.

Bernon court avec empressement porter ce billet au Chevalier qui le lut en pleurant, & partit pour Malthe.

Ma femme de chambre, éplorée de l'état dans lequel elle avoit trouvé *Nalbour*, revint les larmes aux yeux m'apprendre son départ, devoir austere! c'est alors qu'accablé sous ton joug, j'osois t'accuser de cruauté & d'injustice! quoi donc, me disois-je, esclave du caprice de nos parents, ne pourrons nous sans crime nous livrer à un penchant fondé sur la raison & la vertu?

Remarques inutiles! la raison est muette quand le devoir parle, tout lui céde jusqu'à la vertu même.

J'étois encore absorbé dans ces réflexions funestes, quand le Baron de *Verman* entra dans mon cabinet; il fit sortir *Bernon*, & après m'avoir tendrement embrassée, il demanda si le chevalier de *Nalbour* m'avoit aimée; je rougis; ne réponds point, ma chere fille, répondit le baron: je sais tout, ton visage satisfait ma curiosité, & justifie ton

innocence : si tu étois coupable le chevalier ne seroit point parti ; on ne fuit point une femme qui nous a rendu heureux. J'avouai alors au baron l'amour que j'avois pour *Nalbour* ; & heureux de voir mon inclination asservie à l'obéissance, il me quitta en m'annonçant que notre mariage que le pere de *Courmont* venoit d'avancer, étoit remis au lendemain matin. Le comte remplaça M. de *Verman* ; sa conversation aussi singuliere & plus insipide que celle de la veille, fut un enchaînement de plaisanteries sur le départ dont, graces à la vanité de *Courmont*, personne n'ignoroit le motif.

Le jour se passa dans ces arrangements tumultueux, qui ennuient ceux mêmes qui s'y prêtent de bon gré. Je me retirai dans mon appartement à l'entrée de la nuit ; *Bermont* sourit en me voyant entrer ; sa gaieté me donna de l'humeur ; la joie de ceux qui nous environnent augmente nos ennuis. Je congédiai *Bernon*, & je cherchai la lettre du chevalier que je relus avec cette douce inquiétude qui ne me quittoit point, quand je le rappelois à mon imagination... *Je t'adore assez pour te fuir.* Ah ! cruel chevalier, m'écriai je

en répétant les derniers mots de son billet ! où donc êtes-vous ?... à vos genoux adorable Julie, dit *Nalbour*, en se précipitant à mes pieds. Moins surprise qu'offensée d'un procédé aussi déplacé, je ne daignai pas même demander au chevalier par quel hasard je le trouvois dans mon appartement. Il tenta en vain d'obtenir sa grace : je brûlai sa lettre à la bougie qui étoit sur mon sécrétaire, & je lui défendis de me voir jamais. *Bernon* qui vint au bruit, s'avisa de vouloir excuser *Nalbour*, & son congé fut le prix de sa témérité. Que la jeunesse est malheureuse quand on confie les soins de sa conduite & de son éducation à ces ames basses, qui, toujours corrompues par l'intérêt, nous précipitent dans le crime que leur état doit nous faire éviter !

Le chevalier fut à peine sorti que je me couchai, mais ma situation étoit trop critique pour que je pusse jouir du repos que j'attendois, & je fis en vain des efforts pour me rendre l'idée de *Courmont* familiere, & me faire *au moins* un devoir supportable d'une triste nécessité : je ne pus y parvenir, le jour me retrouva dans la perplexité

où il m'avoit laissée ; ce n'est pas que le comte fût sans mérite ; vous jugerez de ce qu'il valoit par le portrait que je vais vous en faire. L'impartialité va tracer le tableau.

Le comte de *Courmont* joignoit à une figure ordinaire, tout l'esprit d'un homme du monde. On sait en quoi consiste cet esprit ; je ne le définirai pas ; singulier d'ailleurs dans sa conduite, il n'étoit ridicule & bizarre qu'avec les gens de bons sens ; toujours raisonnable avec les étourdis ; il sembloit prendre le caractere opposé des personnes avec lesquelles il se rencontroit ; généreux & sensible, il savoit reconnoître & rendre un service ; tendre avec excès, il n'avoit que le point de jalousie que la bienséance veut que l'on affecte, pour n'être pas confondu au rang de ce qu'on appelle dans la société, *de bonnes gens.*

Tel étoit *Courmont* avec lequel je fus unie sous des auspices marqués par la douleur. Mon mari ne put cependant s'appercevoir de mon état ; & je fus assez prudente pour lui cacher ma passion & mes dégoûts. Le comte étoit mon époux ; ce titre sacré m'attachoit à lui ; si l'amour n'entroit pour rien dans cette

union, je n'en étois pas moins sa femme: le devoir commande aux passions mais il ne les éteint pas. Je pouvois encore aimer le chevalier ; mais je ne devois être attachée qu'au comte ; situation équivoque que peu de femmes surmontent !

Quoique mon époux, comme je viens de le remarquer ne fût pas un jaloux décidé, il eut dans le commencement de notre mariage ces inquiétudes qu'on peut permettre à un homme qui se défie qu'un autre regne dans un cœur qui doit être à lui ; mais elles ne vinrent jamais qu'à moi, tranquilles l'un & l'autre, nous avions au moins l'air de nous estimer.

La revue de la gendarmerie qui étoit alors en *Champagne*, appela le comte à *Vitry*, où sa brigade étoit en quartier ; notre séparation fut tendre, la raison & l'habitude avoient suppléé chez moi aux sentiments de tendresse, & *Courmont* partit avec la bonne foi d'un mari qui ne doit les regrêts qu'il laisse qu'à l'amour le plus vif.

Le départ du comte ramena près de moi la baronne de *Verman*, que l'humeur de *Courmont* avoit éloignée dès les

premiers jours de notre mariage, & reprenant sur sa petite fille l'autorité que le sang lui donnoit, elle voulut m'obliger à revenir dans sa maison, sous prétexte que jeune & aimable, il n'étoit pas convenable que je demeurasse seule. Madame de *Verman* pouvoit penser juste ; mais elle ne devoit pas être écoutée, parce que *Courmont*, à qui j'avois proposé ce parti, l'avoit rejeté, & les volontés de mon mari m'obligerent à ne pas suivre celles de la baronne, quelque respectables qu'elles fussent pour moi.

Je ne fus pas plutôt libre, que *Bernon* qui vint se jeter à mes genoux, obtint sa grace ; je la lui accordai avec d'autant moins de peine, que j'avois appris que le chevalier de *Nalbour* étoit réellement arrivé à Malthe, & que cette fille m'avoit extrêmement été attachée. Le mois de Juin annonça l'assemblée des états de Bourgogne, *le prince de* C***. les tint avec cette grandeur, & cette dignité héréditaire aux heros de son nom. Le sexe le plus brillant de la province vint à Dijon pour profiter des fêtes. Entre toutes les femmes qui fixoient les yeux de la cour du prince,

on diſtingua madame la marquiſe de *Ferval* & moi. Paſſez-moi ce trait ; plus ſincere que vaine, vous me verrez me louer, ou condamner ſuivant les circonſtances.

Parmi les jeunes ſeigneurs qui compoſent la cour du prince, j'avouerai que je diſtinguai le duc d'*Amerville* ; ſa figure n'en impoſoit point, elle rebutoit même au premier coup d'œil, pour peu qu'on ait de délicateſſe ; mais la la nature, qui ſait reparer ſes torts, lui avoit donné un eſprit vif & ſolide, qui ſavoit plaire & perſuader tout à la fois ; ſans prétentions d'ailleurs le duc diſoit les choſes les plus jolies, ſans avoir l'air de les dire ; indolent ſur l'expreſſion qui étoit toujours choiſie, il ſembloit ne la négliger que pour appuyer ſur le ſentiment ; & le peu de cas qu'il faiſoit de ce qui paroît de lui, y ajoutoit un nouveau prix ; complaiſant & ingénieux dans la ſociété, il ſavoit donner à tout le monde l'eſprit de ſon état ; habile à ramener la converſation qui vous plaiſoit, il vous mettoit dans le cas de dire ſouvent des choſes qu'il croyoit à l'inſtant, & que vous penſeriez de bonne foi avoir imaginées ; il donnoit des con-

feils aux gens d'esprit, avec le ton modeste d'un homme qui en exige d'eux, on suivoit ses avis dans le temps même qu'on croyoit se donner pour modele ; doux avec les sots, il jetoit sur eux un vernis qui les rendoit supportables, & qui faisoit quelquefois penser qu'on les avoit condamné trop-tôt.

Je vous laisse à croire si un homme aussi estimable sut m'attacher ; liée d'abord avec le duc par l'amitié qui regnoit entre lui & mon mari, avec lequel il avoit été à l'académie, j'aurois voulu ne voir en lui qu'un ami sage, dont le commerce tranquille est préférable aux plaisirs tumultueux que l'amour entraîne avec lui, mais le duc qui s'apperçut que son caractere heureux avoit subjugué mon esprit, crut que ces premieres impressions portant bien-tôt sur mon cœur, je passerois de l'estime à l'amour ; le croira-t-on ? la réflexion de *d'Amerville* ne fut point démentie, & je l'aimai ; certain de ma façon de penser, il tint dès lors la conduite de tous les amants, je veux dire qu'il voulut devenir heureux. Mes devoirs que j'oppofois sans cesse aux empressements du duc, ne tinrent point contre son penchant, & si sa pro-

bité le força de convenir qu'ils étoient reſpectables, ce ne fut que pour les anéantir. Lié comme je viens de le dire avec mon mari, ils étoient en relation depuis très long-temps, & *Courmont* s'épanchoit avec plaiſir dans le cœur de *d'Amerville*; triſte confidence dont le duc abuſa! le comte épris à *Vitry* d'une certaine madame *Niel*, vantoit à ſon ami les bontés que cette femme avoit pour lui; *d'Amerville* crut la circonſtance avantageuſe; & il ſe perſuada que mon attachement à mon devoir finiroit auſſi-tôt que je ſerois convaincue que mon mari manquoit au ſien; je ſais que beaucoup de femmes trouvent dans l'infidélité de leur mari un prétexte à la perfidie; mais revenues des premierès fureurs du dépit, peuvent-elles ignorer qu'elles ne ſont pas moins coupables que ſi leurs époux étoient vertueux? La raiſon peut ſe faire illuſion pendant quelques moments, mais s'y arrêter, c'eſt l'effet du crime.

Ces idées puiſées dans mon cœur, ne paroiſſent au duc qu'une morale fade, entée ſur un préjugé ridicule, & il fit tout au monde pour les détruire. Que le cœur eſt foible, quand le goût & le

mérite l'ont subjugué ! En vain je rappellois mes premiers sentiments, presque éteints dans mon ame, je n'y trouvois que le triomphe du *duc*. Seule dans mon appartement je confiai ma situation à *Bernon*, qui, depuis l'aventure du chevalier gardoit une sage circonspection. Cette fille que je ne consultois que pour trouver des armes contre d'*Amerville*, me déplut dans l'instant même qu'elle prît mon parti contre lui : en vain elle me peignit les désordres d'une passion malheureuse, dont les suites étoient d'autant plus terribles, que le duc étoit un homme de cour, & on sait que l'étiquette de ce pays-là, c'est de se piquer d'indiscrétion ; je n'écoutai rien, & la soupçonnant de s'intéresser toujours à l'amour du chevalier que je commençois à nommer sans émotion, j'allois la congédier pour la seconde fois, si cette pauvre fille, docile à mes desirs, n'eût chanté la palinodie, en me représentant d'*Amerville*, comme le seul amant qui pût rendre une foiblesse excusable. *Bernon* louoit encore le duc, lorsqu'un de ses gens m'apporta un billet qui acheva de me décider, comme on va le voir par la réponse suivante.

Etes-vous content, mon cher petit duc, vous triomphez, j'oublie tout pour ne penſer qu'à vous ; venez ce ſoir recevoir les gages heureux de l'amour le plus tendre.

Ma honte étoit écrite dans ce billet, il ne s'agiſſoit pour achever de me rendre coupable, que d'y joindre le ſceau du plaiſir ; moment funeſte dont je commençai à redouter l'approche ! l'avantage de la vertu, eſt de rentrer aiſément dans un cœur, où les remords la rappellent toujours. Je ſentis mon égarement, au moment même que j'y tombai : mais que faire ? le duc étoit aimable, mon cœur étoit ſenſible, mon mari infidele ; ç'en étoit trop pour m'arrêter encore. Cependant, me diſois-je, en réfléchiſſant ſur le rendez-vous que je venois de donner ; de quel front oſerai-je me ſouſtraire aux traits ſatiriques, dont le monde accable les femmes qui ont ſecoué le joug du devoir & de la pudeur ? (remarquez en paſſant que je vivois alors en province, que j'ignorois les progrès de la corruption générale) le mérite & la diſcrétion du duc venoient détruire ces réflexions, & me perſuadant qu'en ne lui cédant qu'une fois,

je pourrois réparer une faute unique par une conduite meſurée. Je me livrois à une illuſion pernicieuſe qui perd les trois quarts des femmes..... J'en étois-là quand d'*Amerville* entra ; le myſtere & le plaiſir peints ſur ſon viſage, me cauſoient de l'ennui. A peine ſe fut-il placé près de moi, que j'exigeai qu'il me remît le billet que je venois de lui écrire, il m'obéit. Je relus ce malheureux billet, & le déchirant en verſant des larmes, je m'emportai contre d'*Amerville*. Quoi, lui dis-je, avec cette vérité que la vertu ſeule peut rendre, quoi vous auriez été aſſez cruel pour profiter d'un inſtant de foibleſſe qui eût répandu l'amertume ſur le reſte de ma vie ! ah ! que vous m'aimez peu, puiſque vous êtes aſſez lâche pour m'engager à violer des devoirs ſacrés ! fuyez, d'*Amerville*, ou ſoyez aſſez généreux pour prêter des armes contre vous-même. Le duc interdit de ce diſcours, balança pendant quelques minutes ſur le parti qu'il avoit à prendre ; ſes yeux mouillés de ſes larmes ; annonçoient un cœur vertueux, & ſa conduite le juſtifia. Qui, moi, s'écria-t-il, en arroſant mes mains de ſes pleurs, moi vous trahir ? ah ! ſi l'amour m'a prêté

des armes contre la vertu, elle-même m'en fournit aujourd'hui pour triompher de l'amour, & je ne veux les employer qu'à réprimer des desirs impétueux auxquels ma probité va commander. Que deux cœurs enivrés l'un de l'autre, se livrent aux accès de la volupté, j'y consens ; mais qu'un amant soit assez lâche pour trahir son ami, en lui enlevant le cœur d'une femme vertueuse qui combat, c'est une perfidie dont votre sagesse vient de me sauver la honte. Que l'amitié & l'estime nous unissent seuls ; je renonce pour toujours à l'amour.

Enchantée des sentiments généreux du duc, je mêlai mes pleurs aux siens, & à nous voir gémir ensemble, on nous eût pris pour deux amants qui pleuroient leurs malheurs, tandis que nous n'exprimions que notre triomphe.

D'*Amerville* me vit, comme nous en étions convenus jusqu'au départ du prince ; mais notre éloignement ne sépara point nos cœurs ; & une correspondance utile & réglée nous unit jusqu'à la mort du duc, que je pleure encore dans ma solitude.

Immédiatement après les états, je reçus

reçus une lettre du comte qui me marquoit de me rendre à *Arnonval* où il devoit me rejoindre incessamment. Cette terre appartenoit au trésorier des états de Bourgogne ; c'étoit un homme à qui mon mari avoit des obligations essentielles ; généreux, & aimant à obliger, il savoit rendre un service avec la maniere aisée d'un homme de condition ; voilà tout ce que j'avois appris en gros du caractere de M. d'*Arnonval* ; je le connus mieux quatre jours après.

Arrivée à la terre du trésorier, j'y fus reçue avec cet air pesant qui ne tient ni de la dignité, ni de la franchise ; on me fit beaucoup de ces politesses ouvertes qui, n'étant pas préparées, n'en sont que plus sensibles ; & comme on me promit des plaisirs & de la gaieté, je me déterminai à m'ennuyer beaucoup, & je ne fus point trompée. *D'Arnonval* étoit un homme simple, qui avoit plus de probité que d'esprit ; riche sans faste, il se ruinoit en passant pour avare, facile dans le caractere, il étoit susceptible de toutes les impressions qu'on vouloit lui faire prendre ; une anecdote de sa vie, que peu de personnes ont su, justifiera cette observation.

D'*Arnonval* étoit à *Paris*, un avanturier qui voulut le plaisanter, lui dit qu'il étoit commandant des troupes du roi de Maroc, & qu'il étoit envoyé en France par le peuple de ce royaume, pour chercher un homme qui fût assez riche pour détrôner le roi, & monter sur son trône. D'*Arnonval* demanda si cinq cent mille livres suffisoient à cette expédition, l'avanturier lui garantit le trône de Maroc à ce prix, & reçut des avances. Un neveu de d'*Arnonval* instruit de la foiblesse du trésorier, fit arrêter le prétendu général, que le *prévôt* de *Paris* envoya aux galeres : *Voyez la gazette de Cologne* N°. 116, *année* 1688.

Plus d'*Arnonval* avoit été trompé, plus il s'étudioit à trouver d'honnêtes gens ; soins pénibles, dont sa facilité grossiere étoit toujours la victime. Sa maison ressembloit à toutes celles des gens de son espece ; beaucoup de ces oisifs qui ne deviennent bonne compagnie que quand ils sont malheureux, quelques prudes qui, sous le prétexte de prendre l'air, cachent au public des arrangements qui ne sont connus que d'eux seuls ; Musiciens & des *beaux*

esprits, sorte de personnages bons à connoître, au moins à la campagne ; telle étoit la société que nous avions à *Arnonval*. Il y avoit déjà trois jours qui j'y étois, & personne ne s'étoit d'autant plus piqué de cette indifférence, que je ne comptois de plaisir réel à *Arnonval*, que celui que je goûterois à m'amuser des originaux qui y étoient rassemblés. Le jeu, la promenade, & les propos tristement facétieux du trésorier, avoient fait jusques-là mon unique agrément ; le poëte composoit de mauvais vers que le musicien chauffoit sur de la vieille musique, les agréables ricanoient, tandis que d'*Arnonval* criant *bravo*, faisoit fuir les prudes qui étoient toujours précédées ou suivies de quelques-uns. Ce tableau étoit bon une fois, mais répété tous les jours il devenoit insipide à ceux qui n'y entroient pour rien. Impatiente de voir arriver le comte, je reçus une seconde lettre, qui différoit cet instant de quinze jours ; excédée d'un délai aussi long, je pris le parti de me divertir de la suffisance du poëte, & du ridicule du musicien. Mais croira-t-on que des gens qu'on n'admet dans les maisons que pour y divertir une compagnie, se donnent

pour ſociété, & veulent être tendres en dépit du préjugé de leur état? Rien n'eſt ſi vrai, Madame, ces petits Meſſieurs oſerent m'aimer, & vous allez voir de quelle maniere je répondis à leurs feux.

Monſieur *Epernel* étoit un bel eſprit clandeſtin, qui étoit prôné dans les maiſons des hommes d'affaires, où il récitoit beaucoup de ces petits vers *Anodins* qui n'ont que le mérite d'un débit impoſteur; auſſi, obſerverez-vous que ces auteurs ſecrets, jaloux de conſerver leur réputation, n'ont jamais rien fait imprimer; vanité ſage, que les ſots taxent de modeſtie.

Le muſicien avoit les vices de ſon état ſans en avoir les talents; *Hernoud* (c'eſt ſon nom) jouoit l'homme à bonnes fortunes, quelques femmes qui s'étoient avilies en le prenant, lui avoient preſque conſervé l'air de ſe croire du mérite; ſot & préſomptueux, il n'avoit que l'art de chanter, quand il étoit ivre; & il ennuyoit d'autant plus qu'il chantoit ſouvent. Tels ſont les deux champions qui diſputoient mon cœur. *Epernel* qui étoit moins mauſſade dans les ridicules, que le muſicien, fit le

miſtérieux ; ce début me plut, & je me réjouis en y répondant ; *Bernon* étoit dans cette confidence, & vous allez voir qu'elle n'y fut pas inutile. Le poëte qui crut avoir fait impreſſion ſur moi, haſarda une déclaration ; comme elle étoit en vers, je n'y répondis point ; *Epernel* qui s'oublioit, oſa me reprocher mon ſilence : cette témérité que je voulois punir dans un autre temps, ne fut point priſe en mauvaiſe part, & je feignis une tendre colere, en attribuant l'aveu du poëte, à un jeu d'eſprit, dont je ne voulois pas être la dupe.

Epernel prit le change, comme je l'avois deſiré, & le lendemain il m'écrivit une grande lettre pour juſtifier ſon amour ; le ſtyle en étoit vil & l'expreſſion finguliere, je voulus que *Bernon* y répondît dans le même goût. Ma femme de chambre qui avoit plus d'eſprit que ces petits poëtes journaliers, fut contrainte de deſcendre dans le bas, pour ſe mettre à l'uniſſon d'*Epernel*. *Hernoud* vint traverſer la paſſion naiſſante du poëte : jugez de ma joie, quand je vis ces deux originaux au point où je voulois les amener. Coquette ſans remords avec ces *eſpeces-là*, j'aimois à me faire amu-

sement des supplices qu'ils essuyoient. Le musicien plus assuré que le poëte, quoiqu'il valût moins, m'assommoit de *cantates & d'ariettes*; *Armide*, *Omphale*, *Cléopatre*, *Euridice & Galatée*; je réunissois en moi les vertus & les agréments de ces princesses, & le petit bon homme avoit l'attention modeste de se comparer aux amants qui les intéressoient. Plus ridicule qu'*Epernel*, parce qu'il connoissoit mieux le monde, il voulut se monter sur le ton des hautes galanteries; & pour commencer avec succès, il fit une confidence à ma femme de chambre, qui lui fit espérer que ses vœux ne seroient point rejetés. *Hernoud* enchanté de cette prévenance, promit un vaudeville à *Bernon*; le poëte lui avoit précédemment fait espérer des vers. Voilà des fonds qui paroissent peu solides, & qui cependant font vivre dans une sorte d'aisance ceux qui les produisent. Ma femme de chambre qui s'étoit engagé pour moi, acheva de porter la joie dans le cœur du musicien, en lui écrivant un billet fort tendre. La scene étoit bien préparée, je n'attendois que l'arrivée de mon époux pour la dénouer, quand d'*Arnonval* vint

me trouver avec l'air brusque d'un homme lourd qui donne des conseils. Vous être perdue, Madame, me dit le trésorier, & je suis fâché de l'aventure pour votre mari que j'ai l'*honneur* d'estimer : quoi donc, lui répondis-je, avec un étonnement affecté ; que m'est-il arrivé ? les Autrichiens sont-ils enfin parvenus à faire une irruption en Bourgogne, & nos terres sont-elles ravagées ? Pis que tout cela, reprit d'*Arnonval* ; il s'agit de l'honneur, & les d'*Arnonval* n'ont jamais plaisanté là-dessus. *Epernel* & *Hernourd*, deux hommes d'esprit qui ne valent pas grand'chose, & que je ne tiens chez moi, que parce que l'usage a voulu qu'on ait de ces gens-là, comme on a des porcelaines & des magots de la Chine ; eh bien, repartis-je, qu'ont de commun ces Messieurs avec les disgraces que vous m'annoncez ? Vous les aimez, Madame, répondit le trésorier, & cela n'est pas plaisant. Quelles preuves ? .... vos lettres, reprit brusquement d'*Arnonval* en m'interrompant, les indiscrets les lûrent hier à tous ceux qui étoient sur la terrasse ; je les blâme, mais je ne vous estime pas de les aimer tous les deux. Je suis assez expérimenté pour

ſavoir qu'il faut qu'une femme ait une foibleſſe ; mais aimer deux hommes à la fois .... j'eſtimois feu Madame d'*Arnonval*, elle étoit ſage & vertueuſe, & je manquai un jour de me brouiller avec elle, parce qu'elle s'aviſa de donner un rendez-vous *innocent* à un gentilhomme de la province, tandis qu'elle avoit le marquis de *Gelmaure* ; vous voyez que je ſuis rigide ; oh j'aime la décence ! Votre conduite, repartis-je, ne m'en laiſſe aucun doute ; & c'eſt pour me juſtifier dans l'eſprit d'un époux ſi auſtere, que je veux bien vous prévenir que ces lettres ſont un jeu de ma femme de chambre, à qui j'ai permis cette ſupercherie, pour éprouver le caractere de ces petits Meſſieurs, & m'en réjouir à leurs dépens. Fort bien, dit d'*Arnonval*, qui revenoit toujours aux derniers ſentiments qu'on lui propoſoit ; cette idée eſt d'or, & je veux qu'avant la fin de la journée, nous la mettions à profit ; j'imagine par exemple ..... mais non, Madame, imaginez vous-même, je ſuis vif, & je pourrois bien, pour prélude de la ſcene renvoyer ces gens-là ; cela ne me ſatisferoit point ; repris-je, le comte doit arriver ce ſoir ou demain matin,

payons ſon retour de cette ſcene. Soit, je penſe comme vous, répondit d'*Arnonval*, parce que vous penſez bien. Nous en étions là, lorſqu'on entendit dans la cour le bruit d'une chaiſe, c'étoit le comte? notre entrevue fut tendre, & on eût juré à nous voir que *Courmont* n'avoit pas vu Madame *Niel*, & que je n'avois jamais aimé que lui. Les pauvres enfants, s'écria bourgeoiſement le tréſorier, en ſe jetant à notre cou, c'eſt ma foi le tableau de l'amour conjugal.

Après les premieres careſſes, nous n'eûmes rien de plus preſſé que de mettre mon mari au fait de l'aventure, il connoiſſoit préciſément les deux originaux que nous voulions corriger; & il fut réſolu de leur donner pour le même ſoir un rendez vous dans mon appartement, où *Courmont* accablé de fatigues, ſeroit ſuppoſé ne point coucher. L'objet étoit encore de les ménager ſi bien, & avec tant d'adreſſe tous les deux, que l'un tout rempli de ſon prétendu bonheur, ne pût s'occuper de celui de ſon rival, qu'on lui peignoit comme un homme mépriſable, c'étoit la ſeule juſtice que je leur rendis en plaiſantant.

Les rendez-vous furent donnés; la

honte que je ressentois de me compromettre avec de pareils personnages, me fit rougir, & les sots eûrent la vanité d'affermir leur triomphe sur cette pudeur; mais leur espoir frivole s'évanouit avec le jour. Le comte, pour écarter toutes les défiances qui auroient pu entrer dans l'esprit des hommes à talents, quitta la table avant qu'on servît le fruit, sous le prétexte préparé de se reposer. A ce départ je vis briller la joie dans les yeux des deux champions que j'observois avec le manége de la coquette la mieux concertée. *Hernoud* qui vouloit se rendre utile, chanta un vieux air qui avoit quelque rapport avec la bonne fortune dont il se flattoit; le poëte qui se croyoit le seul heureux, feignit de se rendre à des empressements qu'on n'avoit pas, & récita des vers dont on ne se soucioit point; aussi fat que son rival, c'étoit *Damon* qui se préparoit à mourir entre les bras de *Célimene*; lieux communs qui, semblables aux harangues des voyageurs, servent par-tout.

On ne fut pas plutôt sorti de table, que me retirant avec mystere, je passai dans mon cabinet de nuit, où j'attendois le musicien, qui avoit reçu avant

le ſouper un billet de la main de *Bernon*, dont voici la teneur.

L'impoſſibilité où je ſerai de vous faire entrer par la porte de mon appartement, me met dans le cas de vous prévenir, qu'en vous rendant à minuit & demi dans la petite cour du jardin, je vous ferai monter par une voie ſûre juſqu'à moi. Adieu, je ſuis heureuſe, ſi votre impatience égale la mienne; gardez-vous ſur-tout du poëte.

Epernet avoit reçu avec le même myſtere, un ſemblable billet au rendez-vous près, qui étoit différé d'une demi-heure. L'inſtant tant attendu arriva, le comte qui avoit pris les habits de *Bernon*, étoit dans une chambre au-deſſus de moi, & affectant de montrer ſa robe à la faveur d'un flambeau, il deſcendit dans la cour, où *Hernoud* étoit, un large panier d'oſier, dans lequel on dit au muſicien d'entrer: il étoit ſans réſiſtance; & porté en l'air par le moyen d'une poulie attachée au-deſſus de la chambre où Courmont l'attendoit, il le fit entrer dans ce même appartement, le pauvre *Hernourd* interdit à la vue du comte déguiſé en femme, ne

ſavoit pas encore la diſgrace qu'on lui préparoit ; plaiſant, comme le ſont tous les gens à talents, il tenta de s'échapper par un jeu, mais ſon adreſſe ne lui réuſſit point, & mon mari qui le faiſoit obſerver par deux laquais, lui annonça qu'il lui feroit brûler la cervelle, s'il s'aviſoit de ſortir de ſon panier. Cette menace auroit fait trembler un homme courageux, jugez de la frayeur que le muſicien dut reſſentir.

La demi-heure étoit écoulée, & le comte impatient de voir le couple rival réuni, ſe préſenta à la fenêtre. *Epernel* qui reconnut ſans doute les ajuſtements de *Bernon*, demanda ſi on avoit une échelle de corde à lui faire paſſer ; & on ne lui répondit qu'en deſcendant d'une autre poulie qui joignit la premiere, un ſecond panier d'oſier où le poëte impatient entra avec myſtere. *Courmont* qui le montoit, noua la corde & le panier élevé à trente pieds de la terre, préſenta *Epernel* aux curieux ; ſurpris d'une aventure à laquelle il s'attendoit peu, ſon étonnement redoubla, quand il vit un autre panier qu'on deſcendoit au niveau du ſien ; frappé de la voix d'*Hernoud* qui crioit qu'on l'épan-

gnât, il oſe lui demander par qu'elle aventure il ſe trouvoit-là, la converſation s'engage inſenſiblement entre ces deux hommes qui furent en proie aux agaceries de nos gens, en attendant le jour qui devoit nous venger de leur audace.

Nous nous couchâmes, le comte devint tendre, mais il n'avoit pas cette délicateſſe qui devroit être l'ame de la volupté; je n'étois point jalouſe, puiſque je n'aimois pas, mais j'avois aſſez de vanité pour exiger de la fidélité. Madame *Niel* me revint dans l'eſprit, j'en parlai au comte, qui devina d'abord que d'*Amerville* avoit été indiſcret, & voulant calmer des inquiétudes qui le flattoient, il me dit que Madame *Niel* étoit une de ces femmes de garniſon, qui appartenant à l'état militaire, ſont en droit d'exiger des viſites qu'elles prennent pour des égards; & que confondant le plaiſir avec le ſentiment, il eſt d'uſage de leur permettre pour un quartier d'hiver, de s'égarer ſur leurs prétentions. C'eſt une loi écrite, continua le comte d'un ton ſérieux qui me ſurprit, & nous manquerions à la probité, en ne nous y ſoumettant pas. Quoi, lui dis-je,

indignée d'un propos si révoltant, vous prétendez que l'honneur vous force à déshonorer une femme. .... Est-ce qu'on déshonore encore, reprit *Courmont* d'un ton fait? si quelqu'un avoit à se plaindre de ce côté-là, ce seroit nous; ce sont les femmes qui nous perdent par leur indiscrétion & le peu de ménagements qu'elles gardent avec les hommes. A-t-on rendu une femme heureuse? à *Paris* au moins, elle ne jouit de son triomphe, qu'autant qu'elle le rend public; il faut qu'un homme qui n'a que des bontés, ou de la complaisance, joue l'amoureux, & que, promenant madame & son ennui par-tout, il aille avec elle de chez l'*empereur* à l'*opéra*, du *spectacle* au *cours*; & livré par-tout aux agaceries d'une femme aimable, si vous voulez, il ait le désagrément d'entendre dire à ses oreilles, *M. le comte est amoureux*? jugez, madame, combien ce *persifflage* est *atterant*. J'ignore, repartis-je, la force de ces grands mots, mais je sais que tout ce que vous prétendez qui forme votre honte, doit contribuer à vous faire honneur, supposé cependant que l'homme le plus présomptueux puisse tirer vanité de l'avilissement auquel il

réduit une femme..... Madame la comteſſe, répondit *Courmont*, ne connoît pas encore le grand monde ? elle mettra, repris-je, au nombre de ſes plaiſirs, celui de l'ignorer toujours ; s'il reſſemble à l'eſquiſſe que vous venez d'en donner. Oh, je l'ai peint en beau, repartit le comte : fort bien, continuai-je ; quelle idée flatteuſe pourrois-je en concevoir, quand vous me peignez des hommes qui, ſans obéir au devoir, vivent avec des femmes qu'ils n'aiment point ? car après ce que vous venez de me dire de votre beauté de *Vitri*, je ne ſaurois me perſuader qu'elle vous ait été chere ; rien moins que cela, reprit *Courmont*, & apprenez d'abord que, quand même l'amour ne feroit pas banni du commerce de la vie ; il ne réſideroit jamais dans des villes de garniſon ; les femmes n'y étant à nous que par convention, ne peuvent y prendre ce goût délicat qui n'eſt autre que l'amour. Nous remplacions à *Vitri* le régiment du roi, c'eſt le ſeul de l'infanterie avec lequel nous vivons ordinairement ; le capitaine le plus intriguant de ce régiment, nous donna la liſte des femmes *du corps* ; c'eſt ainſi qu'on appelle celles qu'on a

eues pendant le quartier d'hiver ; désignées toutes avec les épithétes qui marquent leur figure & leur caractere, Madame *Niel* me plut, le commandant de ma brigade avoit auſſi jeté les yeux ſur elle ; mais comme il n'y a point de préſéance en amour chez nous, nous ſuivîmes l'uſage ancien, & Madame *Niel* ſavoit qu'elle m'appartenoit avant que je l'euſſe vue, il en eſt de même de toutes les femmes, & de tous les régiments... je vous avouerai, Madame, que je frémis à ce récit horrible, & je fus vingt fois tenté de croire cette vile partie du ſexe plus mépriſable que les hommes qui la gagnoient au ſort. Puiſſent les femmes qui liront cet endroit de mes mémoires, revenir des écarts qu'elles ne ſe pardonnent que parce qu'elles les croient cachés.

Je ne vous parlerai ni de mon ſommeil, ni des autres réflexions qui le précédoient, je vous dirai ſeulement qu'à huit heures du matin *Courmont* fit éveiller tout le château, & les environs ; d'*Arnonval* qui étoit prévenu, amena ſon monde dans la cour, où l'on voyoit les deux hommes à talents, modeſtement tapis dans leurs loges à bonnes

fortunes, exposés aux plaisanteries les plus cruelles; ils eurent la bassesse de demander grace, mais on ne répondit à leurs cris que par des méchancetés. Deux laquais qui avoient de la mémoire, montoient dans l'appartement qui faisoit face aux paniers, & là ils recitoient alternativement les vers & la chanson qu'*Epernel* & le musicien avoient donnés la veille, comme l'avant-coureur de leur aventure; le comte qui vouloit rendre la scene complette, nous fit remplacer dans la cour par des païsans qui, moins délicats & aussi méchants que nous, tourmentoient violemment les deux amoureux. Pendant ces nouvelles persécutions, on tint conseil au château; & d'*Arnonval* qui pensoit toujours d'après les autres, fut d'avis qu'à l'entrée de la nuit on les renvoyât à *Dijon* où ils seroient assez punis si cette aventure qu'on se préparoit à y divulguer, les éloignoit des maisons, où la mode, plus encore que la commisération, leur avoit ouvert un asyle. Puissent à l'avenir être traités ainsi tous amants téméraires, tout homme à talent qui ose sortir de son état!

Nous passâmes le reste de la belle

ſaiſon à la terre du tréſorier ; ma groſſeſſe dans laquelle j'avançois heureuſement, me contraignit de retourner à la ville au commencement du mois de ſeptembre ; j'accouchai ſur la fin d'octobre d'un fils qui fut tué à la bataille de *Fontenoi*, journée heureuſe, qui, en nous faiſant trembler pour l'auguſte monarque qui nous gouverne, nous fit voir un vainqueur, pere de ſes ennemis, comme il l'eſt de ſes ſujets. Cet enfant eſt le ſeul que le ciel m'ait accordé, ſes vertus, ſon mérite & ſa valeur ont mérité mes regrets ; plus ſenſibles encore ſont les meres qui dans la perte d'un fils pleurent un ami, c'eſt à ce dernier trait que j'ai regreté le marquis de *Courmont*.

Je fus à peine rétablie de mes couches, que le comte ennuyé du ſéjour de *Dijon*, prit la réſolution d'aller demeurer à *Paris*. Je ne cacherai point que je frémis, quand il m'apprit cette nouvelle ; l'idée que l'on m'avoit donnée de cette ville, alarmoit ma raiſon, & je ne pouvois pas m'imaginer qu'on pût vivre heureux dans un pays, où l'effronterie, marchant avec un front d'airain, en impoſe à la vertu modeſte,

où le libertinage remplaçant le plaisir délicat, confond tous les hommes. Je témoignai mes craintes à mon mari, mais en homme aguerri, il traita mes défiances d'*enfantises*; & me dit, en jouant la fausse raison, que le seul parti qu'une femme prudente pouvoit prendre, étoit de suivre les mœurs des climats qu'elle habitoit, raisonnable en *Bourgogne*, ajouta-t-il en finissant, vous serez étourdie à *Paris*, vous serez bien par-tout; conseils dangereux qui ne laissoient dans mon cœur que l'horreur de les avoir entendus.

Nous quittâmes *Dijon* au commencement de l'hiver; c'est la saison où Paris plus varié dans ses plaisirs, offre des amusements de tout espece. Le comte loua un hôtel garni dans la rue de Tournon, au-dessous de celui qui sert aux ambassadeurs extraordinaires (1).

(1) Cette erreur est pardonnable à la comtesse de Courmont, qui, n'ayant pas vu Paris depuis quinze ans, peut ignorer que l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires, est actuellement à la rue neuve des petits champs. Cette remarque n'est placée ici que pour assurer les esprits foibles, qui trouvant une erreur dans un ouvrage, révoquent tout ouvrage en doute.

Courmont, qui avoit été fort répandu dans Paris, me préſenta dans toutes les maiſons où ſa naiſſance & l'amitié lui avoit donné accès. Mon mari ne me vit pas plutôt attachée à une ſociété qu'il la quitta ; je ne murmurai pas contre lui, mais je déclamai ſecrétement contre l'uſage qui autoriſoit cette conduite. La maiſon où je me plaiſois le plus, étoit celle de la préſidente d'*Obricourt*; cette dame joignoit dans un âge tendre, un eſprit mûr à des connoiſſances variées, qui la rendoient eſtimable ; modeſte, quoique belle, elle n'avoit rien d'affecté dans ſes propos, ni dans ſon maintien, & quand elle ne ſe trouvoit pas bien, c'eſt que réellement elle ne croyoit pas l'être ; le tableau du mari étoit exactement le contraſte de celui-ci. Le *préſident* avoit à quarante ans l'étourderie minaudiere d'un fat qui débute à la cour ; ennemi de ſon métier, il laiſſoit à un ſécrétaire le ſoin de faire ſes extraits, & toujous de l'avis de ceux qui opinoient avant lui, il penſoit bien ou mal, ſuivant les connoiſſances de ceux qui le précédoient dans la gazette du jour, il ſavoit mieux que perſonne ſi *Cidaliſe* avoit

quitté le petit marquis, ou si le commandeur avoit repris *Euphémie* ; merveilleux pour les ajustements, il n'y avoit pas de *Caillete* dans le royaume, qui sût assortir une parure avec plus de goût. *La Mastier* & *la Gillon* n'essayoient une mode nouvelle que d'après lui ; ces deux femmes étoient les *Boutrai* & les *Duchaps* de leur siecle. On prétend que c'est d'*Obricourt* qui retrancha les galons qui bordoient les jupons des femmes, & qui leur faisoient un tort infini, comme celles qui vivoient de mon temps, ont pu l'éprouver.

Mon entrée chez le *président* dérangea l'harmonie qui regnoit dans sa maison ; quoique je n'eusse pas de part à ce trouble, il ne laissa pas que de m'inquiéter : d'*Obricourt*, amant heureux de madame *Quetel* me la sacrifia, & le chevalier de *Pervaux*, qui devint le rival du *président*, abandonna madame d'*Obricourt* qui avoit la foiblesse de l'idolatrer. Comme madame *Quetel* & *Pervaux*, ont été les principales causes des malheurs dont la moitié de ma vie a été remplie, il est important que je montre ici ces deux personnages, tels qu'ils étoient.

Madame *Quetel* étoit une femme fauſſe, qui, ſe piquant de n'avoir aucun préjugé, affectoit ſur tous les objets une indifférence qu'elle portoit juſqu'à s'eſtimer peu elle-même. Ce point eſt le ſeul ſur lequel elle auroit penſé juſte, ſi elle avoit été ſincere. Outrée dès qu'on humilioit ſon amour-propre, elle mettoit tout en œuvre pour perdre ceux qui ne l'aimoient plus ; méchante avec méthode, ſon expérience dans le genre des noirceurs, avoit ſuppléé à l'eſprit que les femmes adroites font preſque toujours entrer dans leurs tracaſſeries ; montée d'ailleurs ſur un ton fade & imité, elle n'avoit ni l'adreſſe de ſe cacher, ni le talent de vouloir être quelque choſe. Un homme d'eſprit ſe maſque long-temps ; mais le ridicule perce bientôt chez les ſots. Du caractere, paſſons à la figure.

Madame *Quetel* étoit d'une taille énorme qui la rendoit d'autant plus inſupportable, qu'elle jouoit l'*enfant*, des yeux plus hardis que vifs annonçoient un caractere dur, & ne prévenoient point pour ſes mœurs : joignez à ces premiers traits une grande bouche, des dents cendrés, & deux joues épaiſſes

qui marquoient un embonpoint bourgeois. Voici le chevalier, pourquoi faut-il que la préſidente, une des femmes les plus reſpectables de ſon ſiecle, ait eu la foibleſſe d'aimer un monſtre ; jugez ſi j'exagere.

Pervaux étoit un homme dont le courage étoit auſſi ſuſpecté que la naiſſance ; brave, tous les fanfarons le ſont ; il effrayoit par le nombre des gens qu'il avoit tués : gentilhomme du premier ordre, il parloit beaucoup des croiſades & de ſes ayeux qui ne les avoient jamais vues ; faux & modeſte avec les femmes qui n'étoient point affichées, il avoit l'art dangereux de les ſubjuguer ; car *Pervaux* convenoit de bonne foi, qu'il n'avoit jamais eu d'autre patrimoine ; audacieux avec les *Caillettes*, il obtenoit, par des menaces, ce que le ſentiment ne donne qu'à la délicateſſe ; méchant quand il échouoit ; indiſcret dans le triomphe, la vertu & le libertinage étoient également l'objet de ſes noirceurs ; habitué à profiter de la foibleſſe des femmes, pour les ſacrifier à leurs maris, il s'étoit fait un jeu du crime le plus affreux ; ſa réputation enfin, dans le monde où il étoit connu,

étoit telle, que les femmes qu'il respectoit étoient perdues ; & on ne reconnoissoit le mérite & la vertu qu'aux traits odieux dont il les chargeoit.

Vous devez jusqu'ici m'avoir assez connue, pour penser que l'homme que je viens de peindre, ne me causa d'autres impressions que celles qui naissent plus encore de l'horreur que du mépris : aussi outré de mes dédains que madame *Quetel* étoit piquée de l'inconstance du *président*, ce couple, si digne d'être assorti, s'unit pour me perdre, & le malheur voulut qu'il y réussit ; situation funeste à mon repos, puisqu'elle me força de haïr mon mari ! fatiguée d'*Obricourt* & de *Pervaux*, j'avois résolu de ne plus revenir chez la *présidente*, mais son caractere de douceur, joint à la crainte de me répandre dans une société nouvelle, me retint auprès d'elle : le chevalier, qui l'avoit quittée brusquement, n'avoit plus pour elle les égards qu'on doit au ménagement, plus encore qu'à la politesse, & madame d'*Obricourt* en paroissoit révoltée. Mais différentes de ces femmes qui croient que le plaisir de punir un perfide, n'est rien si on n'a pas une rivale

à

à humilier avec lui, elle tâchoit de s'étourdir sur ses chagrins, sans compromettre même celui qui les lui causoit. Madame *Quetel* abandonnée du *président* qu'elle s'étoit donné, parcequ'il lui falloit quelqu'un, & que *Dobricourt* faisoit depuis assez long-temps des honneurs dont personne n'auroit voulu se charger; cette femme qui pardonnoit tout, ôtez le mépris de ses charmes, traita durement le président, & celui-ci insensible aux propos de son amante, jouoit le sentiment en feignant de n'être occupé que de moi. Cette situation qui n'avoit par échappé à la présidente, exigeoit une confidence, & je la lui fis. Moment critique, que j'appréhendois d'autant plus que je le connoissois peu. La raison & l'amitié triomphoient de mon embarras. Je m'ouvris enfin à madame d'*Obricourt*, qui reçut cet empêchement avec tout le plaisir que la tendresse inspire. Je vous estime trop, comtesse, me dit-elle, pour vous cacher que j'ai aimé éperduement le chevalier, peut-être même est-il cher encore à mon cœur; sous le masque de la discrétion & de la probité, le traître a abusé d'une femme foible, que sa figure avoit

déjà séduite ; toute à l'amour, je n'ai vu que l'amant, & ma raison s'est égarée sur l'homme : vous m'ouvrez les yeux aujourd'hui, & je commence à profiter de la sagesse de vos conseils, en vous promettant de ne plus voir le chevalier. c'est le servir, lui repliquai-je, il vous croira jalouse, & son amour-propre triomphera. Que m'importe, reprit la présidente, qu'il trouve dans ce qui doit l'humilier, des ressources pour sa vanité ? j'y consens, mais qu'il ne me voie plus. Je ne me fais point illusion sur la foiblesse de mon cœur : si je revoyois *Pervaux*, je pourrois peut-être me rappeller que je lai aimé, & j'aurois trop à rougir de ce souvenir : pour madame *Quetel*, continua la présidente, je l'avois cru jusqu'ici trop bête pour être méchante, vous m'éclairez sur son caractere, & dès ce soir ma porte lui sera fermée : seule avec une amie tendre, je trouverai dans un cœur vrai des consolations que le grand monde n'offre jamais. Sensible aux éloges que madame d'*Obricourt* me prodiguoit, je lui proposai de la mener chez la marquise de *Riancé*, c'étoit une femme que le duc d'*Amerville* m'avoit fait connoître,

& où j'avois trouvé une compagnie assez bonne : la présidente accepta ma proposition avec d'autant plus de plaisir, que, sans manquer ouvertement à des gens qu'elle craignoit, elle goutoit l'avantage de s'en débarrasser : le président qui n'étoit pas dans notre secret, ne nous suivit point, & je me vis heureusement délivrée de deux importuns ; mais helas ! tandis que je travaillois à assurer le repos de mes jours, des ennemis secrets avoient juré d'en altérer la douceur.

Madame d'*Obrîcourt*, dont le nom étoit connu, fut reçue de la marquise de *Riancé* avec tous les égards qu'on accordoit alors aux femmes de robe, qu'on ne prenoit point, comme aujourd'hui, pour des êtres déplacés dans le grand monde ; éloge plus flatteur que les prévenances que l'on accorde aux *Caillettes*, & qui humilie celles qui en sont dignes, parce que la corruption du siecle est telle, que le sexe est convenu de préférer des ridicules imposants à la vertu modeste.

Madame de *Riancé* n'étoit plus d'un âge à plaire, & cependant elle plaisoit; les restes d'une figure charmante, beau-

coup d'eſprit, une célébrité galante; & un nom fameux dans l'état, lui attiroient encore des adorateurs : ſon mari facile vivoit à la campagne chez une fille de ſpectacle qui le ruinoit avec économie. La marquiſe avoit le goût de ſon âge ; prévenue pour tous les jeunes gens, elle ſe décidoit au premier coup d'œil, & ſe troublant ſur les mouvements d'un cœur trop actif, elle croyoit réſiſter à une paſſion qu'elle s'efforçoit elle-même d'inſpirer ; facile en voulant être prude, elle reſſembloit à ces femmes qui, ſurpriſe de tomber ſi fréquemment, s'excuſent ſur leurs chûtes, en diſant qu'elles croient *qu'on leur a donné un ſort* : propos rebattu qui ne prend pas même dans la bourgeoiſie. Le vicomte de *Sanville* étoit un de ces mortels heureux qui avoit charmé la marquiſe, & qui l'auroit peut-être aimé, s'il avoit fait des impreſſions moins vives ſur mon ame ; *Sanville* uniſſoit aux agrémens de ſon ame toutes les vertus qu'une femme prudente peut deſirer dans un amant, c'étoit un ſage ſous les traits de l'amour : mon cœur vainement combattu ne put réſiſter au vicomte ; maître de mes ſentiments, avant même

qu'il l'eût desiré, il sembloit me regarder avec une indifférence qui augmentoit mon trouble & ma passion : vingt fois j'aurois voulu lui ouvrir mon ame, & vingt fois mon époux & mon devoir rendoient, en m'arrêtant, le vicomte plus aimable à mes yeux.

La marquise, qui avoit une loge retenue aux François, nous mena au spectacle. On donnoit ce jour-là une tragédie nouvelle, dont le titre m'est échappé ; je sais seulement que c'est une piece imitée de l'illustre Racine. La cabale, toujours outrée dans sa critique, crut trouver, dans le choix du sujet, une ample matiere à l'exercice d'un métier odieux. Sans vouloir convenir des beautés réelles qui étoient répandues dans cet ouvrage, on refusa d'applaudir à des vers que les grands maîtres du siecle n'auroient pas désavoués. On fut jusqu'à reprocher à l'auteur son peu de génie, en l'accablant d'un tas de peties lettres clandestines qui n'ont jamais obtenu l'estime des honnêtes gens, lors même qu'elle sont bien faites : pour moi plus indulgente, je soutins que ses talents mieux accueillis pourroient un jour lui

faire honneur : j'ignore si ma prédiction a été remplie.

Le vicomte qui répondoit machinalement aux agaceries de la marquise, sembloit moins indifférent qu'il ne l'avoit été à la maison ; & ses yeux surpris vingt fois sur les miens, me firent juger que nos cœurs alloient être d'intelligence ; la crainte que Madame de *Riancé* ne s'en apperçut, m'agitoit un peu ; mais l'amour naissant qui se plaît dans les alarmes, rioit de ses propres terreurs. Nous soupâmes chez la marquise, qui retint *Sanville* que nous voulions reconduire ; le comte que je n'avois pas vu depuis trois jours, lisoit dans mon appartement ; surprise de le voir, je lui demandai quelle bonne fortune me l'amenoit : en doutez-vous, me dit-il, en affectant un ton tendre ? l'amour seul me conduit ici : je vous aime véritablement, & vous en serez convaincue par le sacrifice que je vais vous faire ; j'adore *la Lecouvreur*, cette actrice célebre, qui fait l'admiration de l'Europe m'*idolâtre* ; je l'ai prise il y a quatre jours, & je la quitte aujourd'hui, elle en mourra demain ; *Paris* m'imputera en vain la mort d'une comédienne, que les graces de *Zenéide*,

& les emportements d'*Ariane*, ne remplaceront jamais : mon excuſe eſt dans vos yeux, & je braverai toute la terre ſous de tels auſpices. J'ignorois, répondis-je froidement, que le ſacrifice que vous voulez me faire fut d'une ſi grande importance, & j'avois cru juſqu'ici qu'il y avoit des eſpeces de femmes, qui ne pouvoient plus être ſacrifiées pour l'avoir trop été. *La Lecouvreur* a des talents que j'admire, je conçois même qu'à votre âge on peut ſe laiſſer ſéduire par une actrice aimable ; mais on doit cacher un goût qui eſt avili (1) ; un ridicule ceſſe de l'être dès qu'il eſt ignoré. Vous voyez que vous vous manquez eſſentiellement, en affichant une paſſion que la décence proſcrit ; mais c'eſt me manquer encore plus, que de vouloir me faire partager une faute qui vous humi-

(1) Les temps varient, & chaque ſiecle a ſes uſages; ce qui étoit capable de perdre un honnête homme il y a quarante ans, l'illuſtre aujourd'hui; un ſeigneur prend une fille de ſpectacle qui le ruine & qui le hait, dans la ſeule vue de ſe faire un nom. On a une maîtreſſe, uniquement pour que le public le ſache ; les actrices ſont des affiches publiques qui annoncent l'état de la fortune des particuliers.

lie. Que penſera t-on de vous à la cour, quand on ſaura que, livré au char d'une comédienne, vous vous donnez pour rivaux....? Je m'arrête; votre air conſterné me répond de vos ſentiments, & je ne veux point profiter de mes avantages, en vous reprochant une conduite que vous ſemblez déſavouer. *Courmont* répandit des larmes; moment heureux! ſembliez-vous m'annoncer le plus grand des malheurs? livrée aux careſſes de mon époux, je ne pus perdre de vue le vicomte: ſon image préſente ſans ceſſe à mes yeux, ajoutoit au ſupplice de mon cœur; que faire dans une poſition auſſi perplexe? Mes conſeils avoient déterminé Madame d'*Obricourt* à ne plus voir *Pervaux*, quoique *Sanville* fût auſſi eſtimable que l'autre l'étoit peu; je penſois trouver dans le cœur de cette amie des armes contre moi-même, c'eſt dans cette idée que je pris le parti de lui écrire un billet, dont voici les termes:

Préparez-vous, ma chere préſidente, à combattre un penchant dangereux, qui deviendroit l'opprobre de mes jours, ſi j'oſois m'y arrêter; j'aime le vicomte de Sanville, *& je crois que les vœux de*

mon cœur n'ont fait que prévenir les siens : il m'aime ou je m'abuse ! mais quoi qu'il puisse être, c'est à vos conseils à réprimer une ardeur criminelle, l'amitié doit nous sauver des dangers de l'amour. Adieu.

Ce billet étoit à peine parti, que je reçus une lettre de Madame d'*Obricourt* ; quel fut mon étonnement d'y lire ce qui suit !

C'est dans le sein de l'amitié que je veux déposer les secrets de l'amour ; vos sages avis m'ont fait triompher d'une passion qui me déshonoroit ; n'en parlons plus je déteste Pervaux *autant que j'aime* Sanville ; *le mot est lâché, & je ne rougis pas d'un goût dont je n'ai point de suites funestes à craindre. Je pense avoir assez pénétré les sentiments du vicomte pour croire qu'il m'aime, si ce n'est point une illusion, ma chere comtesse, venez me vanter mon bonheur, & applaudir à des feux qui seroient purs, si la vertu pouvoit les avouer. Bon jour.*

Il faut connoître, la vertu, l'amour & l'amitié pour sentir à quel excès de douleur la lettre de la présidente me livra ; inquiete pour moi, alarmée pour

elle-même, la crainte & le déſeſpoir entroient tour-à-tour dans mon ame. Quand je confrontois le billet de Madame d'*Obricourt* avec celui que je venois de lui écrire, je trouvois une rivale dans une amie, & la préſidente, redoutable à mes yeux ſembloit me percer le cœur, en m'arrachant un homme que je voulois fuir il y avoit un quart-d'heure, & qui ne me devenoit cher que par des ſentiments de jalouſie. Revenue de ces premieres idées, je m'occupai de la réponſe que je ferois à la préſidente; mais ſa poſition qui avoit ſans doute été égale à la mienne, ne lui ayant pas permis de me répondre, je ſuivis ſon exemple, & je renvoyai ſon laquais.

Incertaine ſur le parti que j'avois à prendre l'après midi, je voulus reſter chez-moi; mais quand je penſois que la préſidente jouiroit ſans crainte du plaiſir de voir le vicomte, je changeois cette réſolution, & prête à lui diſputer ſa conquête, mon devoir me retenoit; cette perplexité étoit trop cruelle pour que j'y reſtaſſe plus long temps; j'envoyai un de mes gens à l'hôtel d'*Obricourt*, & on me rapporta que la préſidente venoit de ſortir avec le vicomte.

A cette nouvelle fatale la fureur dont j'avois jusqu'ici ignoré les mouvements, se fit connoître dans mon cœur ; Madame d'*Obricourt* me parut une femme odieuse, qui ne s'étoit masqué jusqu'ici que pour me tromper mieux ; & me livrant contre elle à des mouvements impétueux, j'aurois voulu l'immoler dans les bras même du vicomte ; tantôt tournant ma rage contre *Sanville*, je m'efforçois de me le représenter comme un monstre odieux ; mais plus je voulois le haïr, plus son mérite prenant le dessus, forçoit mon cœur à lui céder, & ma colere faisoit bien mieux son éloge qu'un état tranquille ; j'ordonnai qu'on mît mes chevaux, & qu'on me menât chez la marquise de *Riancé*, que je trouvai seule occupée à faire un piquet avec d'*Amerville*. Mon trouble n'échappa point au duc, me croyant peu susceptible des sentiments qui me dévoroient, il l'attribua aux chagrins qu'il pensa que *Courmont* me causoit ; la marquise qui étoit femme, jugeoit toutes ses amies à la rigueur, elle soupçonna que l'amour avoit part à mon trouble, & la crainte qu'elle avoit que je ne lui enlevasse sa conquête, lui persuada que le vicomte

étoit l'objet de mes inquiétudes. Le nom de *Sanville* qui lui échappa vingt fois, me fit rougir, & elle s'en apperçut; la crainte d'être troublée me jetoit dans une situation embarrassante qui me rendoit la femme du monde la plus gauche. Plus j'affectois d'être tranquille, moins je le paroissois; inquiete & déconcertée, je faisois à d'*Amerville* cent questions ridicules sur son jeu. La marquise, aussi émue que moi, sourioit malignement, en me reprochant des distractions, dont elle m'annonça qu'elle pénétroit la cause. Le duc interdit de ma situation essayoit de me remettre; & il alloit y réussir, quand le chevalier de *Pervaux* entra avec Madame *Quetel* à qui il donnoit la main. Plus troublée de la vue de ces deux personnages, que des mouvements secrets de mon cœur, je voulus sortir, mais le *duc* me retint, & me fit essuyer l'ennui de la conversation la plus impudente. Eh bien, dit le *chevalier*, en se jetant sur un fauteuil, le pauvre *vicomte* est donc mort? quoi mort! s'écria la *marquise* effrayée, autant vaut, répondit *Pervaux*, puisqu'il aime Madame d'*Obricourt*, & qu'il n'en rougit point; ce propos me passe, repartit d'*Amerville*,

la préſidente n'eſt-elle pas votre amie ? *Comme cela*, reprit le *chevalier*, mais pas aſſez pour que je me taiſe. Eh, où avez-vous appris cette paſſion nouvelle dont vous nous parlez ici, repartit la *marquiſe* ? où Madame, répondit le *chevalier* ? à l'*opéra*, exactement où ce couple heureux eſt actuellement en bonne fortune dans une des troiſiemes ; vingt lorgnettes fixées ſur eux, leur annoncent la ſurpriſe de tout *Paris*, mais le vicomte tranquille, oublie les bontés que des femmes du premier mérite ont eues pour lui, & ne voit que ſa reſpectable préſidente d'*Obricourt* : ſi j'en crois Madame *Quetel* qui le connoît exceſſivement, il verra cela ſans étonnement : mais le public qui n'aime point à voir perpétuer les foibleſſes d'une femme qui ne devroit plus avoir que des arrangements de convenance, va médire à ſon aiſe ; je ſortois à peine du théatre Italien, où les plaiſanteries ont commencé, que volant aux foyers des François, j'ai entendu un nouveau *perſifflage*, qui démonta le pauvre vicomte, & feroit mourir la préſidente, ſi elle n'étoit pas éternelle : le vicomte eſt aimable, reprit la peſante Madame *Quetel*, mais s'il

vouloit faire une infidélité, il devoit mieux choisir. Des femmes plus jeunes & plus jolies que la *présidente* l'auroient occupé avec plaisir : Madame de *Courmont* ne pense-t-elle pas comme moi ? Non, Madame lui répondis je sèchement, une femme vertueuse n'a point de passion de la nature de celles dont vous parlez : vous traitez fort mal ces deux dames, repartit impudemment le chevalier, si vous faites consister la vertu à n'aimer qu'un triste mari ou ce qui revient au même à n'aimer rien : je vous croirai, puisque vous l'exigez, la seule femme respectable du royaume, je suis même sûr que la marquise parieroit pour moi, si je disois du monde entier : ma réputation, repris je, qui ne dépend que de mes actions, ne sera jamais flétrie par des propos indécents : je crois toutes les femmes soumises à leurs devoirs, & je n'en excuse aucune : il en est de fort vertueuses, qui peuvent avoir une foiblesse : mais rentrées dans leurs devoirs au moment même qu'elles ont pris la résolution d'en sortir, elles ne sont que plus estimables : il en est aussi, & je le dis à regret, qui, livrées sans honte à un penchant criminel, ne comptent

leur bonheur que par la liſte de leurs amants : accoutumées à ſacrifier la décence au plaiſir : le ſentiment les gêne, & un amant délicat les fatigue. Vous convenez qu'il eſt de ces femmes, répondit le chevalier en fixant Madame *Quetel* : je conviendrai ſeulement, reprit-elle, qu'une converſation morale m'excede, & que les réflexions ne vont qu'à une femme de cinquante ans : elle eſt ſinguliere, répondit *Pervaux*, en déclamant contre les réflexions : elle veut nous prouver qu'elle tombe dans ce ridicule : car enfin, je me pique d'avoir une mémoire .... très ingrate, reprit Madame *Quetel*. Mais ſur-tout, chevalier, rien qui ait l'air d'une épigramme contre ſes amies : c'eſt pour vous obéir, que je ne dis pas que vous êtes extrêmement ſenſée, repartit *Pervaux*, je vous aime d'ailleurs prodigieuſement, & vous le ſavez : vous ne devez l'eſtime que j'ai pour vous, repartit Madame *Quetel* : qu'a la bonté de votre caractere : doux & indulgent, vous n'êtes ni médiſant ni cauſtique, & c'eſt par-là que vous me plaiſez : il eſt vrai, reprit *Pervaux*, que je hais la ſatire, & que je me ſuis fait dans tous les temps un devoir de

reſpecter l'univers : on s'en apperçoit, dit la marquiſe, & je trouve l'eſtime de Madame, placée on ne peut pas mieux. Le duc, ennuyé d'une converſation où le bon ſens & la vertu ſouffroient également, propoſa une partie de jeu : on alloit ſe placer : quand on annonça la *préſidente* & le *vicomte* : je rougis en entendant prononcer leurs noms, le chevalier s'en apperçut, & il alloit ſe diſpoſer à m'en faire une mauvaiſe plaiſanterie, ſi je ne lui euſſe impoſé ſilence par un regard où le mépris étoit peint.

Madame d'*Obricourt* vint m'embraſſer en me faiſant des reproches de ce que j'étois ſortie ſans elle ; le vicomte, les yeux fixés ſur moi, dit beaucoup de mal ſur l'opéra, langage rebattu ſur le genre lyrique, que j'attribuai plus à l'ennui général qu'à des ſentiments particuliers ; *Pervaux* qu'on agaçoit devint modeſte ; ce qui étonnera, c'eſt qu'il ne fut que plus ſot : le vicomte ſur lequel il s'étoit aviſé de parler jadis, lui avoit impoſé ſilence d'une façon aſſez diſgracieuſe, & le brave *Pervaux* étoit tranquille, au moins quand il étoit ſous les yeux d'un homme qu'il devoit reſpecter. Contraint de faire trêve à ſon

perſiflage, il s'approcha de moi, & il eſſaya de me dire des choſes tendres que je reçus avec dédain. Madame Quetel qui ne craignoit perſonne le badina ſur ſon ton, & je les mépriſai tous les deux.

La marquiſe qui regardoit Sanville avec indignation, propoſa d'aller aux tuileries ; nous montames en caroſſe : à peine eûmes nous paſſé le quai, que nous nous reſſouvinmes que cette promenade n'étoit point celle du jour ; nous paſſames au cours : ennuyés de n'y voir perſonne, le vicomte nous engagea d'aller à Auteuil, ſous le prétexte de voir quelques embelliſſements qu'il venoit de faire dans ſa petite maiſon. Pervaux & madame Quetel, que Sanville avoit invités avec l'air froid qu'on prend pour ne pas obtenir ce qu'on demande, refuſoient, ſous le prétexte qu'ils alloient ſouper à Vaugirard, dans la petite maiſon de mon mari, que je ne connoiſſois point : ce couple odieux nous quitta, & le calme rentra dans la ſociété. On a beau dire que les méchants ne ſont pas à craindre, victime de leurs traits, j'ai toujours eu lieu de les redouter ; le mépris dont la voix publique les charge,

peut les humilier, mais il ne les corrige pas ; & ſi leur noirceur ne porte pas atteinte à notre réputation, elle trouble du moins le repos de notre vie. Dégagée du ſoin de m'obſerver devant des gens que je craignois, je n'en eus d'autres que de tâcher de démêler les ſentiments de la préſidente & du vicomte: les regards de Sanville toujours attachés ſur les miens, ſembloient m'aſſurer que je l'avois rendu ſenſible, & l'air ſerein de madame d'Obricourt qui me fixoit en ſouriant, vouloit me dire que, maîtreſſe d'elle-même elle me cédoit l'objet de ſes vœux : arrivé à Auteuil nous trouvâmes un ſouper fin que le vicomte avoit fait préparer dans ſa petite maiſon; occupé à donner des ordres, nous ſaiſîmes l'inſtant que d'Amerville ſe promenoit dans le parc avec madame de Riancé, pour nous entretenir la préſidente & moi : eh bien, me dit en ſoupirant madame d'Obricourt, qu'allez-vous penſer d'une amie qui devient votre rivale ? Depuis ce matin j'ai fait tous mes efforts pour dompter une paſſion qui m'allarme ; mais toute à l'aimable Sanville, j'ai oſé oublier que vous m'étiez chere pour ne penſer qu'à lui ;

je *l'idolâtre*, que dis je ? *l'idolâtre*, & votre amour pour lui n'a ſervi qu'à augmenter un feu qu'il auroit dû éteindre... Outrée d'un aveu qui me perçoit le cœur, je feignis d'approuver ſon goût, & je voulus lui perſuader que, pouvant commander à des feux indiſcrets, j'avois reprimé une flamme dont les ſuites m'avoient effrayé : le ton avec lequel je me défendis, ne fit pas illuſion à la préſidente ; elle s'apperçut que j'aimois le vicomte, mais aſſez adroite pour perſuader qu'elle me croyoit, elle ſe jeta à mon cou, en me jurant que rien ne manquoit au bonheur de ma vie, puiſque ſans déplaire à l'amitié, elle pouvoit aimer le vicomte. Sanville nous rejoignit après cette confidence, & nous nous promenâmes tous les trois, juſqu'à ce que le maître d'hôtel annonçât qu'on étoit ſervi ; le vicomte, en me donnant la main pour deſcendre de la terraſſe, me laiſſa un billet que je lus dans l'antichambre ; c'étoit une déclaration tendre qui confirmoit mes premiere idées : tranquilles alors ſans affectation, j'eus un plaiſir ſecret de l'erreur dans laquelle la préſidente étoit : une ſeule réflexion venoit m'alarmer ; le

vicomte, me disois je, est peut-être un fourbe qui trompe la marquise, la présidente & moi ; ce sentiment injuste ne tenoit point encore mon cœur, ou pour mieux dire encore contre le caractere de Sanville, incapable d'abuser une femme, il m'aimoit puisqu'il me l'avoit dit.

On n'étoit pas encore à table qu'un laquais demanda si M. *de la Turmelle* pouvoit entrer : très volontiers, si ces dames le trouvent bon, répondit le vicomte, l'homme qu'on nous annonce est un bel esprit qui nous amusera peut-être. Ah, je connois fort la *Turmelle*, repartit le duc, c'est un auteur très-agréable quand il a bien digéré. Le poëte entra avec l'air aisé d'un homme de bonne compagnie, il embrassa le vicomte qui s'éloigna en vain, & prit la main du duc qui ne la lui présenta pas.

Assis près de madame de *Riancé*, il lui dit avec un air distrait, de fort jolies choses, & mangeant avec attention, il laissa pendant une heure un champ libre à la compagnie. D'Amerville qui connoissoit le poëte, voulut s'en divertir, & pour le faire sans l'offenser, il mit adroi-

tement la conversation sur le théatre. Cet instant fut saisi de la part du poëte avec un enthousiasme qui ne contribua pas peu à nous procurer l'amusement que le duc avoit imaginé.

La Turmelle nous demanda la permission de lire le premier acte de sa tragédie intitulée *le Débordement du Nil*, que l'auteur utile & laborieux des *Tablettes dramatiques* a oublié d'inférer. Voyez *Beauchamps*, édition de *Veniſe*, 1724.

Cette piece commence par un monologue fort intéressant, où le Nil apostrophant les digues qui l'environnent, veut forcer son lit pour aller inonder l'armée du *vieux la Montagne*, qui couvroit la montagne de *Damiette*. Je n'ai retenu de cette tirade ingénieuse qu'un seul vers, dont la vérité & l'harmonie m'ont frappé.

Digues qui m'enfermez, fendez-vous à mes cris.

Après la lecture de cet acte, qui nous amusa autant qu'une tragédie moderne, nous reprimes le chemin de Paris où nous arrivames à une heure.

D'*Amerville* me remit chez moi, je

penſai que le comte, qui n'étoit point rentré, coucheroit dans ſa petite maiſon, & je me retirai dans mon appartement, où le vicomte, toujours préſent à mon eſprit, me tint occupé juſqu'à l'inſtant que mes ſens appéſantis ſe plongerent dans un repos tranquille. Heureuſe ſecurité! devois-tu m'annoncer le moment le plus affreux de ma vie!

Je dormois depuis une heure, quand le comte entra dans ma chambre, le bruit de mes rideaux tirés avec violence m'éveilla en ſurſaut? mais que vis-je? mon mari, les yeux éteincelants de colere m'ordonna de me lever; je vous obéirai, lui dis-je, mais calmez au moins mes allarmes, en apprenant d'où peut naître le courroux qui éclate dans vos regards; une perte conſidérable vous oblige-t-elle à fuir; ou forcé de quitter Paris, allez-vous chercher ſous un autre ciel le repos que vous ne connoiſſez pas ici? Non, madame, vous ſeule troublez la tranquilité de mes jours, & c'eſt à vous ſeule à expier vos fautes; je reſte & vous partez... Ah ciel! lui dis-je en l'interrompant, quelle faute ai-je donc commiſe, parlez & apprenez-moi mon crime; vous le connoiſſez, ingrate,

reprit *Courmont* ; & je voudrois qu'enſeveli avec une épouſe perfide, elle me cachât ma honte & mes ennuis ; plus de propos ; un fiâcre vous attend à la porte de cet hôtel ; habillez-vous & fuyez pour toujours un mari que vous avez déshonoré. Immobile à ce diſcours, je tombai évanouie : le comte appella *Bernon*, & tous les deux me rappelloient à la vie : hélas ! que ne me laiſſoient-ils plutôt périr dans ma foibleſſe ! pitié cruelle que tu vas me cauſer de larmes ! mes yeux rendus à la lumiere ſe jetoient ſur mon époux, mais le cruel inſenſible à mes prieres ne vouloit jamais m'apprendre le motif de ſes plaintes. *Bernon*, qui m'habilla, eut ordre de me ſuivre. Prête à quitter le comte, je me jetai à ſes genoux, que je baignai de mes pleurs : cette démarche humiliante n'eut pas ſon cœur, & livré à ſa ſeule fureur, il eut la barbarie de me refuſer d'embraſſer mon fils, qui depuis deux mois, étoit arrivé de *Dijon* ; inquiete & tremblante je traverſai la cour de l'hôtel, eſcortée par quatre hommes armés, qui me jeterent avec dureté dans un fiacre où *Bernon* monta ; où ſuis-je, juſte ciel, m'écriai-je ? où me con-

duit-on? clameur inutile! la dureté de mon mari avoit passé dans l'ame de mes conducteurs; & ces barbares me refusoient jusqu'à la liberté de me plaindre.

Fin de la premiere partie.

28 AUG 1963
OF OXFORD
LIBRARY

MEMOIRES

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME,

ÉCRITS

PAR ELLE-MÊME,

ET PUBLIÉS

Par M. DE CHEVRIER.

Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.
D'Eſp. Sat. des F.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

MÉMOIRES

D'UNE

HONNETE FEMME.

SECONDE PARTIE.

DESESPÉRÉE & mourante, j'arrivai après un quart d'heure de marche au *Bon-Pasteur*, séjour odieux où l'innocence est confondue avec le crime ; l'exempt de l'escouade qui m'avoit accompagnée, remit à la supérieure de cette maison une lettre de cachet ; je frémis quand j'entendis prononcer mon nom ; jusques-là j'avois pu me persuader que le caprice ou la jalousie du *comte*, me reléguoit dans un cloître, où son projet étoit que

je paſſaſſe mes jours, mais l'ordre du roi, le nom de ſes miniſtres me firent naître d'autres idées, & je m'imaginai que quelque ennemi ſecret m'avoit noircie dans le cœur de mon époux.

Une des filles de cette maiſon me conduiſit dans une chambre obſcure, & me fit ſentir avec beaucoup de dureté, qu'elle étoit d'une complaiſance extraordinaire. *Bernon*, qui ſembloit accablée ſous le poids de mes malheurs, demanda la ſupérieure, mais on lui fit entendre qu'une grace pareille s'accordoit difficilement, & je fus forcée d'eſſuyer tous les mauvais traitements auxquels le libertinage eſt expoſée dans ces ſortes de maiſons.

Je me rappellai en vain la conduite que j'avois tenue pendant mon ſéjour à *Paris*; je n'avois aimé que le *vicomte*? la préſidente d'*Obricourt* avoit été la ſeule qui fut informée de mes ſentiments pour *Sanville*, & peut-être ſa propre tranquillité l'avoit engagée à me trahir; idée fauſſe qui tomboit d'elle-même, quand je réfléchiſſois que le roi étant alors à *Villers-Cotteret*, dans la maiſon de ce grand prince, l'ami des arts & le ſoutien de l'état, mon mari n'avoit pu

obtenir dans ſix heures la lettre de cachet qu'on avoit remiſe au *Bon-paſteur*, & qui d'ailleurs m'avoit parue datée de la veille. Que faire? que penſer? l'inſenſibilité & le déſeſpoir m'alarmoient également. Souffrir mes maux avec indifférence, c'étoit afficher un ſtoiciſme dont mon cœur n'étoit pas capable de ſoutenir l'idée; me livrer aux fureurs qui ſuivent ordinairement une douleur violente & inattendue, c'étoit chercher une conſolation dans l'excès de maux. *Bernon* employa vainement tous ſes ſoins pour remettre le calme dans mon ame agitée; incertaine, je paſſois avec une rapidité égale, du trouble à la fureur, & de la fureur à la crainte. Ma femme de chambre alarmée de cet état, exigea que je me couchaſſe; je me rendis à ſes inſtances, mais je n'en fus pas plus heureuſe; des ſonges lugubres vinrent déranger mon ſommeil, & je paſſai la nuit la plus affreuſe; le jour ne fut pas plus heureux pour moi, confondue avec toutes ces femmes dont le crime gravé ſur leur front, annonce l'infamie, on me crut auſſi coupable qu'elles, & je fus contrainte de mener le même train de vie; j'étois, à la priere publique,

appuyée sur *Bernon*, qui n'avoit d'autre soin que d'essuyer mes larmes, quand une jeune personne qui vit que je me trouvois mal, vint m'offrir ses secours. Quelle fut ma surprise de reconnoître la mere *Sophie*! cette même religieuse à laquelle j'avois été attachée aux *Ursulines* de *Dijon*, *Sophie* éperdue, tomba entre les bras de *Bernon*, je ne revins de mon évanouissement, que pour la tirer de celui dans lequel elle étoit; je la rappelai par mes secours à une vie que nous aurions été heureuses de perdre alors. Occupées à nous arroser mutuellement de nos larmes, nous eûmes la consolation d'intéresser les témoins de ce spectacle touchant; la supérieure même, informée que *Sophie* méritoit par sa naissance une sorte de considération, quitta la dureté attachée à son état, & permit au sortir de la priere, que nous nous entretinssions ensemble. Arrivées dans ma cellule, mon premier soin fut de calmer les inquiétudes de *Sophie*, en lui annonçant que vertueuse encore, je ne devois l'ignominie, à laquelle j'étois exposée, qu'à la rage d'un mari insensé, ou à la fureur de mes ennemis; en effet, je cherchois en vain

le motif de cette retraite indigne ; inflexible pour moi-même, je me jugeois à la rigueur, mais je ne trouvois que le *comte* de coupable.

Sophie, l'infortunée *Sophie*, me rappela, en gémissant, la promesse qu'elle m'avoit faite, il y avoit deux ans, de me raconter les événements sinistres de sa vie, croyois-je alors, s'écria-t-elle, en se jetant dans mes bras, que je m'en acquitterois dans cette demeure affreuse? quel destin odieux m'a traînée dans ce cachot? suis-je coupable? ou mes parents sont-il criminels? jugez-moi, Madame, mais que l'amitié ne prononce point; l'innocence n'a pas besoin de l'appui de la prévention.

HISTOIRE
DE SOPHIE.

MONSIEUR *de Verbois*, mon pere, étoit grand *sénéchal de Beaune*, deux freres & moi formions toute sa famille, veuf à trente ans, notre éducation fut confiée à une vieille gouvernante, c'est-à dire, que nous fûmes très-mal élevés ; mon pere qui n'avoit jamais aimé sa femme, ne sentit point pour ses enfants cette tendresse que le sang & la nature doivent inspirer : du moins le chevalier de *Verbois* & moi, fûmes les victimes de son indifférence ; l'ainé parut seul jouir de son amitié, avantage heureux, plus précieux à mon cœur qu'une vaine fortune que je ne lui enviois point ! Mon frere cadet, que j'ai nommé le *chevalier*, porté dès l'âge de cinq ans dans la maison d'un curé de

campagne, où, ſous le prétexte de l'inſtruire, on travailla à l'oublier, ne reparut plus à la maiſon paternelle; époque funeſte qui entraîna les malheurs de ma vie. Seule avec le baron de *Verbois* (c'étoit mon frere aîné) je me flattois de partager le cœur de mon pere, mais mon eſpoir étoit frivole; la nature chez lui étoit muette, c'étoit moins la tendreſſe que la vanité qui le portoit à regarder mon frere avec plus de bienveillance: les ainés de famille, à qui le ſoin de ſoutenir l'éclat des maiſons eſt confié, profitent ſouvent de la fortune de leur pere, ſans avoir joui de leur amour. Le *baron*, que M. de *Verbois* vouloit revêtir de ſa charge, fut élevé auſſi-bien qu'on peut l'être dans une petite ville de province; il eut un précepteur plein de probité & de bêtiſe; mon frere prit l'eſprit de ſon maître, & le *baron* a toujours été le plus vertueux, le plus dur & le plus ſtupide de tous les hommes: qualités préférables à un eſprit brillant & corrompu! Eſclave de ma gouvernante, je ne penſois que par elle; peut-être même me ſerois-je toujours aſſujettie à ce maître, ſi un fier tyran n'eût uſurpé ſes droits. Le

jeune d'*Argis*, c'eſt ainſi qu'on nomme celui qui fit le premier connoître l'amour à mon cœur, triompha de mes ſentiments : & me fit oublier les préceptes de ma *duegne* : accoutumée à voir d'*Argis* chez une de ſes parentes, qui étoit mon amie intime, je me fis une néceſſité de ce plaiſir, & mon cœur ſéparé de l'objet de ſes vœux, étoit en proie aux alarmes ; jugez par mes ſentiments de ceux de d'*Argis* ; plus épris que moi-même, il ſembloit ne vivre que pour m'aimer, & ſon amour pur & reſpectueux ne tendoit qu'à le rendre heureux, en faiſant le bonheur de mes jours. *D'Argis* étoit le fils unique d'un négociant qui jouiſſoit, avec une fortune brillante, de la réputation rare d'honnête homme : ſon bien qui pouvoit le raprocher de moi, l'enhardit à ſolliciter ſon pere à demander ma main : d'*Argis* aimoit ſon fils, & la démarche qu'il ſouhaitoit eut lieu ; le *ſénéchal*, outré de la prétendue témérité du négociant, mépriſa ſa recherche, & me déclara qu'il ne falloit pas que je ſongeaſſe à me marier. Ignorez-vous, me dit M. de *Verbois*, que chez nous autres gens de condition, les cadets doivent être ſacrifiés à

l'aîné ? le *chevalier* qui n'a pas beaucoup d'eſprit ſera abbé, un peu de fauſſeté & d'intrigue ſuppléera au mérite ; pour vous qui, de tous les états de la vie, n'en avez qu'un à prendre, vous ſavez que le couvent eſt votre patrimoine, mais comme je ſuis un bon pere, je vous laiſſe le choix du monaſtere ; le cloître, indépendamment de la néceſſité qui vous y attache, eſt le ſeul parti qui vous convienne, & vous y ferez un grand chemin, ſi les religieuſes ont toujours le même goût pour le babil & la curioſité. J'imputai ce trait de critique au peu de tendreſſe de mon pere, & je lui aſſurai, en pleurant que, ſoumiſe à ſes ordres abſolus, je n'attendois que l'inſtant de les exécuter. Mon départ pour *Dijon*, où l'on devoit me conduire, malgré le choix qu'on m'avoit laiſſé, fut fixé au lendemain ; d'*Argis*, qui en fut informé par ſa parente à qui j'avois été faire mes adieux, ne prit conſeil que de ſon amour, & livré tout entier à la violence de ſa paſſion, il forma une réſolution qui, juſtifiant la tendreſſe de ſes ſentiments, devoit faire le malheur de ſon amante ; un laquais de mon pere qu'il avoit gagné, lui

facilita l'entrée de la maiſon ; caché dans l'armoire d'une chambre, où j'avois coutume de me retirer pour régler la dépenſe de la maiſon, il attendit l'inſtant que j'y fuſſe arrivée, & ſe jetant à mes genoux, il me peignit, avec les couleurs les plus vives, la tyrannie du *ſenéchal*, l'horreur du cloître, & l'excès de ſon amour. Son diſcours qui n'avoit fait que trop d'impreſſions ſur mon cœur, fut terminé par un mariage clandeſtin qu'il me propoſa. Malgré l'excès de mon amour, je rejetai ce projet avec indignation. Quoi, lui dis-je ! ſeriez-vous aſſez bas pour ſouffrir que, livrée aux erreurs d'une paſſion dangereuſe, je cherchaſſe, dans un nœud ſecret, l'ignominie qui ſuit le crime ? je vous aime, d'*Argis*, & j'oſe l'avouer ; mais ſi, pour vous rendre heureux, il falloit ſacrifier les bienſéances, je ſaurois en impoſer à mon cœur, ou s'il vouloit devenir le maître, j'immolerois ſans crainte une vie odieuſe ; aimons-nous, mais qu'une conduite criminelle ne nous faſſe point rougir de nos feux !... Aimons-nous, reprit d'*Argis* ? ingrate ! qu'oſez-vous dire ? ſéparée demain pour toujours de l'amant le plus tendre, penſerez-vous

à moi dans votre ſolitude? & quand vous pourriez me juſtifier que je vous occuperois uniquement, que retirerai-je d'un ſentiment infructueux? les regrets, le ſupplice de vos jours & des miens, en ſeroient les ſeuls fruits; croyez-moi, chere *Sophie*, ajouta-t-il en ſerrant tendrement mes mains, qu'il baignoit de ſes larmes, fuyez avec moi; une démarche ſuſpecte eſt rectifiée par une union ſacrée, c'eſt à ce prix ſeul que je veux vous poſſéder; c'en eſt trop, repartis-je, connoiſſez moi mieux, d'*Argis*, & ſachez que je ne ſuis point de ces filles qui, voulant ſe faire illuſion ſur une conduite haſardée cherchent dans l'avenir une excuſe aux dangers préſents; tout enlevement eſt criminel; celle qui s'y livre n'a jamais connu que l'ombre de la vertu; toute à ſon penchant, elle n'a diſtingué, pour le ſatisfaire, ni le crime, ni les moyens permis, envain un mariage autoriſé vient paſſer l'éponge ſur ſa démarche, les premieres impreſſions demeurent, & l'Europe de nos jours décide du reſte de notre vie; eſt-ce injuſtice? eſt-ce raiſon? non c'eſt un préjugé reçu, & les préjugés ſont les tyrans de l'homme.

D'*Argis* se leva en me jetant un regard furieux & sortit ; le *sénéchal*, qui ne l'avoit pas vu descendre, monta dans mon appartement ; il m'annonça que ses ordres étant donnés, pour partir demain à la pointe du jour, il falloit que je me retirasse de bonne heure. L'envie que j'avois de cacher mon trouble, me fit saisir ce conseil avec avidité; & toute occupée de d'*Argis*, je passai la nuit à douter si la démarche qu'il venoit de faire ne devoit pas l'éloigner de mon cœur ; le jour parut, je montai en chaise avec mon pere, qui vouloit lui même me remettre entre les mains de la supérieure du monastere qu'il avoit choisi ; impatiente de dévorer mes chagrins au fond du cloître que je détestois, cependant je demandois à chaque instant si nous arrivions bientôt, mais le destin qui me poursuivoit, avoit résolu qu'avant mon entrée au couvent, je passerois par des épreuves cruelles ; nous sortions à peine de *nuit*, quand, pour racourcir notre route, nous prîmes le chemin d'un bois qui est à gauche de la chaussée: il y avoit une demi-heure que nous marchions dans cette forêt, lorsqu'un homme à cheval & masqué,

tira à quinze pas de notre chaise, un un coup de pistolet au cocher qui tomba sans vie, ce fut le signal de l'effroi, cinq hommes dans le même équipage que le premier, nous entourerent; mon pere les prit pour des voleurs, leur offrit sa bourse, un d'eux s'en saisit, mais un camarade, indigné sans doute de cette action, lui brûla la cervelle à l'instant, & rendit l'argent au sénéchal; revenu de sa premiere idée, M. de *Verbois* qui ne doutoit plus que ces hommes ne fussent que des ravisseurs, leur demanda ce qu'ils souhaitoient; votre fille, répondit un d'eux, je l'aime, je veux l'épouser, consentez à mon bonheur, ou renoncez à la vie; l'alternative alarma l'auteur de mes jours; mais j'ose le dire; aussi sensible à la vie qu'à l'honneur de sa fille, il répondit qu'il alloit me livrer, pourvu que j'y consentisse: il connoissoit mes sentiments: d'*Argis* qui crut son bonheur assuré se démasqua, mais indigné de la bassesse de son action, je lui déclarai que, quand même mon pere ne voudroit point risquer ses jours pour sauver ma vertu, je me verrois immolé avant que de la perdre. D'*Argis* qui ne se

ne se laissoit guider que par une fureur opiniâtre, me fit descendre le pistolet à la main de ma chaise, tandis qu'un de ses complices suivoit le *sénéchal* avec les mêmes précautions; enfermés tous les deux dans une caverne obscure, j'avois pris vingt fois la résolution d'attenter à mes jours, si l'espoir de sauver mon pere ne m'eût arrêté.

Après une heure de séjour dans cette demeure affreuse, les ministres du crime de d'*Argis* nous traînerent dans l'endroit le plus épais de la forêt, & là j'appris la sentence odieuse que le plus infâme & le plus abominable des hommes venoit de prononcer. Pardonne, ô ciel! si j'ai pu aimer d'*Argis*, je le croyois vertueux; ces brigans, qui, en partageant la fureur de l'auteur du complot, avoient pris ses sentiments, venoient de déterminer que je ne pouvois sauver les jours de mon pere, qu'en me livrant..... Ah, Dieu! continua *Sophie*, d'une voix basse, la douleur me suffoque, & la respiration qui me manque, ne me permet point de vous achever le recit funeste d'un événement dont je frémis encore.... A ces mots *Sophie* immobile eut besoin de mes secours pour être rap-

pelée à la vie ; revenue déjà de ſon évanouiſſement, elle alloit continuer le détail d'une hiſtoire qui m'intéreſſoit, quand une religieuſe vint lui dire que la ſupérieure la demandoit ; *Sophie* me promit à la premiere entrevue la fin de ſes triſtes aventures.

Il y avoit déjà trois jours que je n'avois vu *Sophie* ; & qu'en proie à mes douleurs, j'aurois deſiré que la religion, d'accord avec mes ſentiments, m'eût permis de mettre un terme à ma vie. *Bernon* vouloit en vain me conſoler, en me rapprochant de ma malheureuſe ami ; mais la crainte que j'avois de trouver *Sophie* coupable, l'idée où j'étois qu'elle avoit immolé l'honneur à la nature, écartoit la conſolation qui auroit pu naître du rapport de notre ſituation ; j'étois dans cet état d'inquiétude, quand on vint m'avertir qu'une Dame me demandoit au parloir : quoi donc m'écriai-je ! ſerois-je aſſez heureuſe pour m'entretenir avec quelqu'un ? Avec toute la terre, répondit la religieuſe, quand on aura, comme cette Dame, un billet de votre époux. Je deſcendis avec l'eſpoir d'embraſſer la *préſidente* ; mais que vis-je, juſte ciel ! La baronne

de *Verman* éplorée, venoit irriter mes douleurs : eſt ce bien vous, ma chere fille, eſt-ce vous, *Julie*, que je vois dans cet état ; opprobre de mon ſang, avez-vous juré de me porter le dernier coup? Senſible à ce reproche cruel, je n'y répondis que par un torrent de larmes ; on a beau dire que l'innocence eſt tranquille, je n'étois point coupable, & je tremblois cependant. La baronne touchée de mon état croyoit que mes pleurs venoient du repentir, & voulant me ramener à la vertu, elle me repréſenta le chevalier de *Pervaux*, comme un monſtre odieux que je n'avois pu aimer ſans me déshonorer ; pourquoi nommez-vous, repris-je, ce ſcélérat ? & qu'a-t-il de commun avec la barbarie de mon époux? Je conçois, repartit Madame de *Verman*, que vous devez le haïr, puiſque ſon indiſcrétion vous perd ; mais le *comte* n'eſt pas moins autoriſé dans la conduite qu'il a tenue avec vous ; un mari mépriſé ſe vange, & le nombre de ceux qui ſont dans ce cas eſt ſi grand, que l'acteur a toujours raiſon, les femmes même les plus coupables s'élevant contre le crime, déclament contre celles qui les imitent : mais encore un coup, repris-je, que peut

avoir de commun ce *Pervaux* avec la circonſtance préſente ? Il vous a trahi, vous dis-je, & le *comte* a maintenant entre les mains votre lettre qu'il a eu la noirceur de lui remettre ; une lettre de moi, m'écriai-je, avec cette vivacité que donne l'innocence, une lettre de moi, ce ſcélérat eſt un impoſteur que je puis confondre ; j'ignore s'il a eu l'art d'imiter mon caractere, mais je proteſte par tout ce que les cieux & la terre ont de plus ſacré que je n'ai jamais écrit à cet infame ; je vous aime, ma fille, repartit la baronne de *Verman*, & ma tendreſſe pour vous exigeoit plus de franchiſe ; que la foudre écraſe l'impoſture, répondis-je, tremblez, reprit Madame de *Verman* : je connois votre écriture, & je ne vous ai condamnée qu'après l'avoir ſcrupuleuſement examinée : croyez moi, ma chere *Julie*, avouez-moi un penchant qu'on peut pardonner au feu de votre âge ; ſûre de votre ſincérité, je ſolliciterai votre grace auprès du *comte* ; & je tâcherai d'obtenir de lui l'agrément de vous reconduire en *Bourgogne*, où cette funeſte aventure ſera toujours ignorée ; le prétexte poli de m'accompagner, devien-

dra à *Dijon* le motif de votre retour ; voyez, ouvrez-moi votre cœur, & soyez persuadée que je suis digne de votre confiance, je la mérite à deux titres sacrés ; mere & amie, puis-je vous trahir ? des sentiments aussi généreux, repartis-je, m'arracheroient l'aveu du crime le plus noir, mais je suis innocente, & je périrai plutôt dans cette maison austere, que d'avouer une faute que je n'ai point commise : je prononçai ces derniers mots avec tant de vérité, que la *baronne* en fut touchée ; & presque convaincue alors de mon innocence, elle m'annonça qu'elle viendroit le lendemain munie de la piece qui avoit causé mes malheurs. Jugez avec quelle impatience j'attendis ce moment ? il vint enfin, & Madame de *Verman* parut au parloir à neuf heures du matin ; tenez, ma fille, me dit-elle, en passant ce billet fatal, par un des jours de la grille : lisez & jugez-vous vous-même, votre décision sera mon oracle, & je vous excuserai, si vous ne vous trouvez pas coupable... les yeux attentivement fixés sur le billet, je rougissois, & je pâlissois tour-à tour : la *baronne* qui crut que mon trouble étoit l'aveu de mon

crime, alloit me condamner, lorsque levant mes regards vers le ciel, je demandai où étoit le chevalier de *Nalbour*; qu'attendez-vous de lui, reprit Madame de *Verman*? ma justification, & sa honte repartis-je : *Nalbour* est donc encore un scélérat ; ah ! qui peut après ce trait horrible, croire qu'il est un honnête homme sur la terre? oui, Madame, ce billet est de la main de votre fille, & je suis trop sincere pour le désavouer, c'est à *Nalbour*, que je n'ai pas caché que j'aimois avant mon mariage, c'est à ce traitre que ce billet a été adressé, il y a près de trois ans, mais dites-moi de grace par quel hasard est-il tombé entre les mains de *Pervaux*, qui, abusant du titre de *chevalier*, & du défaut d'adresse & de date, veut me déshonorer, en me raisant soupçonner d'une passion odieuse? Vous m'étonnez, reprit Madame de *Verman*, *Nalbour* est à *Paris* depuis dix jours ; lié étroitement avec le chevalier de *Pervaux*, auroit-il eu la bassesse de lui faire un sacrifice qui déshonore un honnête homme ? j'ai peine à en douter, & cependant je ne puis croire que vous soyez coupable, soyez tranquille, je vole vers

le *comte*, il me parle quelquefois de *Nalbour* dont il ſaura ſans doute l'adreſſe, j'irai le trouver, & perçant la vérité, je ne perdrai les coupables, que pour ſauver l'innocénce ; adieu, eſſuyez vos larmes, & n'accuſez point votre époux, le mari le moins jaloux auroit proſcrit ſa femme ſur une preuve moins claire encore. La *baronne* ſortit ; je montai dans ma chambre où je priai la ſupérieure de m'envoyer *Sophie* ; je brûlois d'apprendre le reſte de ſon hiſtoire, & de lui découvrir la ſituation embarraſſante dans laquelle je me trouvois, mais cette femme me fit dire que *Sophie*, étant en retraite pour huit jours, ne pouvoit parler à perſonne avant l'expiration de ce délai ; j'attendois l'après midi la *baronne*, & je me flattois que la perfidie de *Nalbour*, une fois reconnue, on ne balanceroit pas de me faire ſortir d'un aſyle qui ne m'étoit odieux, que parce qu'il étoit deſtiné pour le crime. Le jour ſe paſſa ſans que je reçuſſe la moindre nouvelle ; *Nalbour* étoit un ſcélérat, & *Pervaux* un malheureux qui, rempliſſant mes ſens d'horreur & d'effroi, portoient le trouble & l'inquiétude au fond de mon ame agitée :

que *Pervaux*, disois je, qui est un malheureux que j'ai mépriſé, ait cherché les moyens de me perdre, je n'en ſuis point étonnée, c'eſt au crime à noircir la vertu ; mais que *Nalbour*, que je n'ai aimé que parce qu'il m'a paru honnête homme, que *Nalbour* me trahiſſe, ſe déshonore, & me ſacrifie, voilà un coup inattendu dont je ne puis revenir ! Le lendemain ſe paſſa encore ſans que je viſſe perſonne ; toute entiere à ma douleur, je ne pus douter que Madame de *Verman*, ſéduite par mon mari trop crédule, ne m'eût abandonnée ; quel état ! qu'il faut de fermeté pour ne pas y ſuccomber ! C'en eſt donc fait, m'écriai-je, en ſortant des réflexions les plus funeſtes, victime de la trahiſon d'un perfide, je deviens l'opprobre de ma famille ; innocente au fond de mon cœur, le public va me juger coupable ; & malheureuſe pour toujours, je vais terminer ma carriere dans ce ſéjour affreux : Ah ciel ! manifeſte ta puiſſance en confondant le crime, ou donne-moi le courage de réſiſter aux chagrins que l'injuſtice me cauſe ! Prête à ſuccomber ſous le poids de mes maux, je reçus une lettre ; l'adreſſe

étoit de la main de mon mari, je rougis en la décachetant; & je ne pus la lire qu'en tremblant.

Pourrez-vous voir de ſang froid l'auteur de vos peines? & pardonnerez-vous à votre époux un procédé que l'amour ſeul à paru autoriſer? Les circonſtances vous condamnoient, Pervaux *en expirant dévoile le myſtere odieux qu'il avoit préparé pour vous perdre dans mon eſprit & le chevalier de* Nalbour *m'écrit du ſein de ſa retraite une lettre qui fait ma conſolation, votre éloge & le ſien; peu digne de fixer un cœur tel que le vôtre, je n'exigerai jamais que vous m'aimiez; mais ſenſible à mes remords, rendez moi la vie, en oubliant une démarche que je déteſte, un mot va décider mon ſort; je l'attends avec autant d'impatience que j'en ai d'expier à vos genoux une imprudence qui fera toute la vie le ſupplice d'un cœur qui ne vous a offenſé, que parce qu'il vous adoroit.*

Le retour du *comte* me fit tout oublier, je perdis le ſouvenir de mes malheurs, & je ne vis que ſon repentir; la mort de *Pervaux* & la retraite de *Nalbour* portoient dans mon cœur des idées funeſtes,

funeſtes, qui altéroient ma ſituation. J'entrevoyois dans cette image un combat ſingulier, qui, en perdant ceux qui en ſont les acteurs, avilit les femmes qui en deviennent les objets : je craignois que le public inſtruit de cette cataſtrophe, ne me confondît avec ces femmes perdues, qui, ſacrifiant un amant à un autre, cherchent une célébrité indigne dans une action qui les déshonore : j'ai vu même au ſein du grand monde, de ces coquettes audacieuſes qui oſent compter leurs triomphes par le nombre des rivaux qu'elles ont fait immoler ; qu'une femme votre amante, & votre amie tout à la fois, vous menace de ſes mépris, ſi vous ne vous vengez d'un affront qui vous avilit, c'eſt le devoir de l'amitié, & celui de l'honneur. Le marquis de *Pervaux* avoit le malheur d'être lâche, Madame de *Cormel*, qu'il aimoit éperdument, le força à tirer raiſon d'une inſulte qui le déshonoroit ; perſonne n'a blâmé Madame de *Cormel*, quoique le public n'ait pas plus eſtimé *Pervaux* : mais que la jeune comteſſe *d'Orvany* engage le chevalier d'*Eſtival* à ſe battre avec un honnête homme qui l'aime de bonne foi, c'eſt une

horreur dont on ne voit que trop d'exemples en France.

Après cette petite digreſſion dans laquelle je ne ſuis entrée que pour l'intérêt de mon ſexe, je dois mettre ſous vos yeux la réponſe que je fis à mon mari.

Votre faute eſt expiée, Monſieur, puiſque vous la connoiſſez, n'attendez ni reproches ni dédains de votre épouſe, elle connoît ſes devoirs & jamais elle ne s'en écartera; heureuſe de poſſéder votre cœur, elle n'enviſagera d'autre bonheur que celui de plaire à un mari qu'elle eſtime aſſez pour l'aimer.

Cette réponſe fit ſur le *comte* l'effet que j'en avois eſpéré; Madame de *Vermon*, qui vint paſſer l'après midi avec moi, me prévint qu'à l'entrée de la nuit mon époux viendroit me chercher dans une voiture de campagne, où toutes mes connoiſſances me croyoient depuis que j'étois au *Bon-paſteur*; & que le même ſoir, je devois ſouper chez la marquiſe de *Riancé*, qui m'attendoit avec impatience. La Baronne acheva de diſſiper mes ſoupçons, en m'avertiſſant

que le miniſtre qui avoit ſigné la lettre de cachet, avoit été le ſeul de toute la cour qui ſut mon aventure, & que mon mari lui ayant fait part de mon innocence, il avoit donné des ordres très-prompts pour mon élargiſſement; reſte, continua la baronne, à vous apprendre de quelle façon la vérité eſt venue juſqu'à nous. *Nalbour*, conſumé par ſon amour, avoit quitté Malthe pour retourner dans ſa patrie, inſtruit à *Dijon*, que vous étiez à *Paris*, le même projet qui l'avoit engagé à paſſer les mers, lui fit entreprendre ce voyage. *Pervaux* qu'il avoit connu, j'ignore en quel pays, s'empara de lui, & obtint ſa confiance ſous le ſceau ſacré d'un ſecret inviolable; *Nalbour* avoua qu'il vous aimoit, il lui lut même le malheureux billet qui nous raſſemble dans cette maiſon: deux jours ſe paſſerent ſans que *Pervaux* parlât de vous à *Nalbour*, à qui il avoit perſuadé que vous étiez à ſa campagne; logés tous deux dans le même hôtel leurs appartements étoient communs; & *Nalbour* qui ne ſe défioit point d'un homme qu'il croyoit ſon ami laiſſoit ſes papiers à la diſcrétion de *Pervaux*; ce ſcélérat abuſant de la facilité de ſon ami, prit

dans ſon porte-feuille le lettre en queſtion, & la ſacrifia à votre mari, comme une déclaration que vous veniez de lui faire. *Nalbour* informé par moi-même du ſacrifice de cette lettre, a été trouver *Pervaux* : celui-ci a fait difficulté de ſe battre, & peut-être auroit-il eu la baſſeſſe de vivre encore, ſi maltraité par *Nalbour* en public, il ne s'étoit vu forcé de paroître brave ; frappé de deux coups, il n'a vécu qu'autant de temps qu'il lui en a fallu pour vous rendre juſtice : *Nalbour*, que le châtelet pourſuivoit, vient de ſe retirer à la chartreuſe de *Paris* ; le *comte*, à qui il écrivit, a fait tous ſes efforts pour le détourner du deſſein qui l'arrache au monde ; mais le *chevalier* inſenſible à ſes inſtances, eſt entré dans le noviciat, d'où il ne veut ſortir que pour s'attacher à la ſolitude par des vœux éternels.

De quel étonnement, juſte ciel ! fus-je frappée au récit de Madame de *Verman* : en vain j'étois convaincue de mon innocence vis-à-vis de mon mari, les reproches ſecrets que je me faiſois de l'imprudence que j'avois commiſe en écrivant à *Nalbour*, faiſoient naître dans mon cœur des remords qui le déchi-

roient ; je m'imputois la mort du malheureux *Pervaux*, & les chagrins que j'avois donnés à mon mari ; le *comte* arriva dans ces entrefaites, descendues la baronne & moi dans un parloir extérieur où il nous attendoit, je volai dans ses bras, où je demeurai évanouie pendant un quart d'heure ; revenue de ce premier transport, je le serrai tendrement sans pouvoir proférer une parole, mes soupirs exprimoient mon état, & ses pleurs me répondoient. Quel moment ! qu'il fut précieux à mon cœur ! oui, je crois que j'aimois alors mon mari. Sur le point de quitter le *Bon-Pasteur*, je demandai à la supérieure la permission de voir *Sophie*, elle descendit, je la présentai à Madame de *Verman* qui connoissoit son nom, & nous promîmes de travailler de concert à sa liberté.

J'arrivai chez Madame de *Riancé* avec la *baronne* & mon mari, nous y étions attendus, & la *marquise* me reçut de façon à me persuader, qu'elle ignoroit ce que l'intérêt même du *comte* exigeoit que je cachasse à toute la terre : le souper fut gai ; jamais mon mari ne fut si aimable, jamais je ne parus si

contente. *Sanville* & Madame d'*Obricour*, qui étoient de la partie, me firent des reproches agréables sur ma désertion, c'est ainsi qu'ils traitoient mon départ précipité pour la campagne. Une anecdote concertée avec mon mari, & que je détaillai de bonne foi ne leur laissa pas l'ombre d'un soupçon : le *vicomte* fit tout au monde pour me parler en particulier, mais intéressée à fuir un entretien dont je craignois les suites, je ne parlai presque qu'à mon mari : *Sanville* qui vint m'offrir une glace, lâcha mille plaisanteries sur notre conversation bourgeoise : mais une absence de huit jours excusa un entretien que le ton de la bonne compagnie réprouve. Le *vicomte* déconcerté me vit partir avec regret, & la priere que je lui fis de donner une place à la *présidente*, mit le comble à son trouble : le *comte* partit deux jours après pour se rendre à *Arras*, où la gendarmerie devoit passer en revue : notre séparation fut tendre, & un commerce de trois mois n'altéra ni l'amour de mon mari, ni l'estime que j'avois pour lui. Madame de *Verman*, qui devoit passer ce temps avec moi, m'avoit déterminée

à changer la résolution que j'avois prise de retourner en *Bourgogne*. Mon époux fut à peine parti, que *Sophie* me vint à l'esprit ; j'engageai la *baronne* à tenir la parole qu'elle lui avoit donnée, & toutes deux nous nous unimes pour la tirer de l'asyle affreux où elle étoit. *Sophie* m'avoit informée le jour même que j'étois sortie du *Bon-pasteur*, que le baron de *Verbois*, son frere aîné, la détenoit dans cette maison : j'écrivis à *Beaune*, & ce frere cruel me répondit qu'il abandonnoit *Sophie* dès l'instant qu'elle avoit osé dire qu'elle lui appartenoit : il finissoit sa lettre en me laissant la maîtresse de tout employer pour lui rendre la liberté, dont il la disoit indigne, & que pourvu qu'il ne la vît jamais en *Bourgogne*, il consentoit à tout ce que je lui demandois. Quelque mortifiante que cette lettre fût pour la triste *Sophie*, je ne pus la lui cacher, & tandis que cette malheureuse fille me prioit de lui laisser terminer ses jours dans cet asyle, je me donnois tous les mouvements imaginables pour la servir contre elle-même : le succès remplit mes soins, & les paya : les administrateurs de cette maison m'accorderent la

liberté de *Sophie*, que j'allai chercher en triomphe au *Bon-paſteur* : un appartement que je lui avois deſtiné chez moi, la mit dans le cas de ne rien deſirer.

Sophie jouit peu de ſa liberté : malade preſque au ſortir du couvent, elle me demanda la permiſſion de ſe retirer à la campagne, ſous le prétexte d'y reſpirer un air pur : j'allois me rendre à ſes inſtances, ſi Madame de *Verman* ne m'eût fait ſentir qu'il ne convenoit point que j'abandonnaſſe mon amie dans l'état où elle étoit, en effet, accablée d'une inquiétude mortelle qui la minoit inceſſamment, ce ne fut qu'après un long-temps qu'on parvint à rétablir ſa ſanté, ſans qu'on pût cependant diſſiper les alarmes qui l'agitoient : toujours occupée de ſon état, préparée même à finir l'hiſtoire de ſes malheurs, elle alloit ſatisfaire à ma curioſité impatiente, ſi la crainte de lui cauſer une révolution ne m'eût engagée à la prier de remettre ce recit après ſon rétabliſſement.

Les bienſéances & les devoirs m'arracherent de mon hôtel, pour me répandre dans le grand monde ; *Sanville* inſtruit du départ de mon mari, pria

madame de *Riancé* de le préſenter chez moi ; la démarche me parut ſinguliere : la marquiſe aimoit le vicomte qu'elle croyoit que je ne haïſſois point, & s'ouvrir à elle, c'étoit donner dans une grande mal-adreſſe ; madame de *Riancé* me demanda la permiſſion de m'amener le *vicomte*; comme je me perſuadai qu'elle ne doutoit point que ce ne fût un piege qu'elle me tendoit, je lui répondis que je verrois toujours M. de *Sanville*, mais que l'abſence du *comte* me mettant dans le cas de ne point tenir maiſon, je ne pouvois décemment recevoir le *vicomte*, ſans ouvrir ma porte à quantité d'honnêtes gens que j'avois refuſés; d'ailleurs, continuai-je en ſouriant, je ne voudrois point rendre *Sanville* infidele : à qui, demanda la *marquiſe*? à une femme aimable, repris-je ; ne la devinez-vous pas? Ah, vous me flattez, Madame, repartit mal-adroitement la *marquiſe*, & je crois que le *vicomte* penſe peu à moi ; il eſt mon ami, & rien que cela; c'eſt tout ce que j'entends, repris-je, & nous ſommes toutes deux trop raiſonnables pour aimer. *Sanville* entra dans le même inſtant, nous ne voulons point de vous, lui dit la marquiſe, madame, que je

preſſe de vous recevoir, refuſe de m'entendre, & vous êtes de trop ici. Je vous reconnois ſincere, répondit le *vicomte*, mais permettez que je doute de ce compliment, juſqu'à ce que madame la *comteſſe* ait la cruauté de me le répéter ; la ſincérité de la marquiſe, repartis-je avec un froid affecté, devoit m'épargner ce ſoin : je vous entends, Madame, reprit *Sanville* vraiment pénétré, & c'eſt pour écarter un objet odieux que je prends congé de vous ; mais on ne vous hait point, lui dis-je en le rappellant, & vous mettez de l'humeur que vous voulez donner pour la dignité, où il n'y a que de la plaiſanterie : m'aimeriez-vous, s'écria le *vicomte*, en ſe jetant à mes genoux ; non, repris-je, étonnée d'un procédé auſſi imprudent ; je vous mépriſe trop pour vous voir jamais. Ah ! *marquiſe*, je ſuis perdu s'écria *Sanville*, ſi vous n'avez la complaiſance de faire ma paix avec la comteſſe ; je l'adore ; & mon amour qui me tranſporte hors de moi-même, me laiſſe à peine l'uſage de mes ſens. Madame de Riancé que cette commiſſion flattoit peu, ſe mit en colere, & le pauvre *vicomte* fut contraint de

ſe retirer. Seule avec la marquiſe, je réfléchis ſur la démarche de Sanville, & je ne pus la concevoir : eſt-ce-là, lui diſois-je, cet homme raiſonnable, qui s'eſt fait dans tous les temps un devoir ſacré de reſpecter les femmes? quelle fureur, dites quelle amour, reprit madame de *Riancé*; la paſſion violente qu'il a conçue pour vous, a troublé ſa raiſon; égaré par ſon penchant, il ignorera demain, s'il rentre en lui-même, l'excès d'imprudence auquel il vient de ſe porter; & s'il s'en ſouvient, ce ne ſera que pour le déteſter; j'en accepte l'augure, repartis-je, mais je vous avoue que je ne ſuis point encore remiſe de l'émotion que ſon étourderie m'a cauſée, & c'eſt pour me diſtraire un peu que je vous prirai de m'accompagner chez madame de *Fouanges*, dont j'ai trouvé hier le nom ſur la liſte des viſites; vous la connoiſſez aſſez, je penſe, pour la voir; répondit la marquiſe, & je vais vous y mener dans mon équipage: nous montâmes en caroſſe. Madame de *Fouanges* qui ſe diſpoſoit à aller en cours, étoit à ſa toilette : environnée d'une foule d'abbés, de robins & de beaux eſprits, elle donnoit le ton à cet eſſain

galant; les abbés tailloient ſes mouches, & aſſortiſſoient les couleurs qui devoient entrer dans la compoſition de ſes graces; les robins la friſoient, tandis que le chef du bureau, c'eſt-à-dire, le bel eſprit en titre, liſoit une brochure nouvelle dont il diſoit du bien, quoi qu'il ne l'eût pas faite. Madame de Fouanges, dont nous ne voulions ni partager ni interrompre les plaiſirs, nous pria de paſſer dans un cabinet de jour, où nous trouvâmes ſon mari les larmes aux yeux; ce ſpectacle m'étonna, & j'étois prête à l'interroger ſur la cauſe de ſes pleurs, quand cet époux ſingulier & malheureux m'apprit qu'il aimoit ſa femme. Quoique la corruption du ſiecle ne m'eût pas accoutumé à des confidences de cette eſpece, je compris combien il devoit en coûter à M. de Fouanges, pour m'avoir fait cet aveu, & je m'intéreſſai vivement à ſa ſituation; aimer ſa femme, lui dis-je, n'eſt point encore un ridicule établi, d'ailleurs quand le ton de nos jeunes étourdis prendroit, le mérite de madame de Fouanges vous mettroit à l'abri de ſa critique; une perſonne qui unit les charmes de la figure aux agréments du

caractere, & dans laquelle on trouve

Les graces d'une femme & l'ame d'une amie *.

Cette femme enfin peut obtenir juſqu'à l'hommage de ſon époux ; & vous avez tort de vous croire humilié par la paſſion que vous reſſentez pour elle : Ah ! que dites vous, reprit Fouanges, je ne me ſens offenſé que de ſes travers ; répandue dans une ſociété d'étourdis & de fats, ma femme ne ſemble reſpirer que pour me mortifier : je l'aime, elle me mépriſe, & je trouve le malheur de mes jours dans les ſentiments de celle qui devoit faire ma félicité. Madame de Fouanges entra dans ce moment ; ſes courtiſans qu'elle avoit éconduits la rendoient plus aiſée, fort ai-

* Un homme connu par ſes ouvrages autant que par le rang qu'il tient parmi les littérateurs célebres, me dit, il y a quelques mois, que ce vers ne ſignifioit rien ; que le parterre à qui les beautés de la piece dans laquelle ce vers ſe trouve, ſont échappées, n'ait pas conçu cette penſée, je paſſe cette inattention au peuple ; mais je ne le ſupporte pas dans un auteur qui a d'autant plus de tort, qu'il ne le critique qu'après l'avoir penſé.

mable lorſqu'elle n'étoit qu'avec deux ou trois perſonnes ſenſées, elle ne paroiſſoit ridicule que dans la cohue du grand monde : mais ſa converſation démentit ſon caractere ; *Monſieur* ſe plaint ſans doute, dit madame de Fouanges, en montrant ſon mari avec ce mépris contre lequel l'habitude a empêché qu'on ne déclamât aujourd'hui, comme on le faiſoit alors ; ſes clameurs finiront heureuſement, & je ſuis l'uſage, je me ſépare, mais très-exactement; je reprends mes *pactions*, & on me *réintegre* dans la ſucceſſion de mon pere, dont monſieur de Fouanges s'eſt emparé ? Madame eſt inſtruite, reprit le mari, & les termes du barreau lui ſont familiers ; un avocat habile, repartit madame de Fouanges, vient de me mettre au fait, & j'ai appris qu'il ne me reſteroit que l'uſage de votre nom, dont je vous permets de me priver ; ingrate, qu'oſez-vous dire reprit le mari ; n'allez vous pas devenir tendre ou jalouſe ? la conduite ſeroit nouvelle, & j'en aurois l'obligation à ces dames ; répondit madame de *Fouanges* ; adieu, monſieur, pourſuivit-elle, en nous amenant dans une chambre voiſine ; réfléchiſſez à votre

aiſe ſur le malheur qui va fondre ſur vous ; vous auriez pu le prévenir, mais non, un mauvais naturel ne rectifie jamais. Le commandeur d'Humicourt entra dans ce moment, & l'on ſubſtitua un quadrile à la promenade ; madame de Fouanges reprit ſon caractere, & elle devint aimable & ſenſée tout à la fois ; le commandeur étoit un galant déterminé, qui portoit avec lui la liſte de toutes les femmes qu'il avoit ſubjuguées, il la montroit même pour peu qu'on l'en preſſât : ſoumis à tout ce qu'on exigeoit de lui, il étoit vitieux & indiſcret par complaiſance, jamais dangereux de ſon propre mouvement, il ne faiſoit du mal que lorſqu'on le prioit d'en faire, empreſſé à demander à toutes les femmes la permiſſion de les aller voir, & n'y allant jamais, il ſe formoit un agrément du déſeſpoir dans lequel il croyoit les plonger, & s'il revoyoit ces mêmes femmes dans un cercle, ce n'étoit que pour faire remarquer ſon impoliteſſe, en propoſant avec hauteur une excuſe plus outrageante que la faute même : d'Humicour m'étoit connu, & les efforts qu'il fit pour me perſuader, devinrent inutiles. Piqué de

ce que je refuſois de recevoir un homme *comme lui*, car, avec beaucoup d'eſprit, il avoit la manie des ſots, il réſolut de ſe venger de mon indifférence, & le fourbe n'y réuſſit que trop bien. Après notre partie on alla ſe promener; madame de Riancé, qui croyoit racommoder Fouanges avec ſa femme voulut nous donner à ſouper, mais celle-ci avoit pris les devants, & nous revînmes chez elle; ſon mari qui craignoit un éclat, étoit ſeul dans le même cabinet où nous l'avions trouvé l'après-midi; ſon ton doux & perſuaſif n'émut que nous; madame de Fouanges, inſenſible, annonça une ſcene éclatante pour le lendemain, & elle tint parole; mais penſoit-elle alors donner au public un ſpectacle dont elle ſeroit la victime? époque odieuſe que la décencee me défend de rappeller!

Cette ſcene me ſépara de madame de Fouanges que je ne vis plus, & bientôt deux circonſtances qui me touchent de plus près, vont me faire prendre la réſolution de m'éloigner pour toujours de la ſociété. Le Vicomte de Sanville, qui s'étoit éloigné, comme je l'ai remarqué plus haut, après l'eſclandre

qu'il avoit fait en se jetant à mes genoux aux yeux de la marquise, venoit de concevoir le projet le plus affreux : falloit-il qu'il s'accomplît chez moi ? En quittant madame de Fouanges, je rentrai à mon hôtel ; madame de Verman étoit dans l'appartement de Sophie, j'y passai sur le champ, & j'eus la satisfaction de trouver mon amie aussi-bien qu'elle pouvoit être ; j'embrassai la baronne, & je me rendis dans mon cabinet de nuit, où Bernon me suivit ; à peine y fus-je entrée, que Sanville, qui s'étoit caché sous ma toilette, parut à mes yeux ; ma femme de chambre jeta un cri & détourna, par une surprise qui me parut trop naturelle pour être jouée ; les soupçons que j'aurois pu concevoir contr'elle : le vicomte à mes pieds tenoit un poignard d'une main & appuyant l'autre sur le fauteuil où j'étois assise, il m'annonça, les regards troublés, & le délire dans l'ame, qu'il alloit se poignarder à mes genoux, si je ne lui jurois de l'aimer toujours. L'état déplorable dans lequel le vicomte étoit, me fit hasarder tout ce qu'il voulut ; mais Sanville qui ne se tint pas à mes propos, exigea des preuves moins équi-

voques de mon amour. Révoltée de ce discours, j'allois lui arracher son funeste poignard, quand l'infortuné vicomte, se refusant au service que je voulois lui rendre, se perça de deux coups, & tomba à mes pieds, où il mourut en prononçant ces mots, dont le souvenir me glace encore : *l'amour que vous seule m'avez fait connoître, troubloit le repos de mes jours, & je ne meurs aujourd'hui que pour me soustraire à un pouvoir tyrannique : trop heureux si j'emporte au tombeau un de ces regards favorables, que vous pouvez jeter sans crainte sur un malheureux qui ne meurt que pour vous laisser vivre tranquille.* A ces mots Sanville expira : jugez de ma situation ; Bernon étendue sur le plancher, avoit perdu l'usage de ses sens, & je ne la rappelai que pour la consulter sur cet événement sinistre. Incertaines sur le parti que nous devions prendre dans une conjoncture aussi critique, nous allions faire transporter le Vicomte dans la rue de Vaugirard ; mais l'idée où nous étions que quelqu'un avoit pu l'introduire chez moi, nous retenoit, parce qu'il étoit dangereux que ce quelqu'un nous trahît. Que faire enfin ? quel parti prendre ?

En informant madame de Verman de cette cataſtrophe, c'étoit la jeter dans un trouble qui joint à ſon âge, auroit pu altérer ſa ſanté laguiſſante ; cependant le jour approchoit, & les moments étoient chers ; Bernon, dont les conſeils avoient acquis des droits ſur mon cœur, me détermina à mander un commiſſaire, auquel il falloit que je détaillaſſe tout uniment ce qui venoit de ſe paſſer. J'allois ſouſcrire à cet avis, quand le bruit d'un caroſſe annonça quelqu'un dans la cour; je me figurai que ce pouvoit être le médecin de Sophie, & charmée déjà d'avoir un témoin de cette ſorte, je deſcendis pour le prier de monter dans mon appartement ; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je reconnois mon époux ; je ne l'embraſſai qu'en tremblant, & ma frayeur qui ne lui échappa point, porta l'émotion dans ſon cœur. Qu'avez-vous, madame, me dit-il, vous paroiſſez inquiette & troublée : je voulus en vain cacher mon inquiétude ; le comte, que des ſoupçons jaloux agitoient, crut que j'étois infidelle, & tout à cet injuſte ſentiment, il entra dans ma chambre, où *Sanville*, baigné dans ſon ſang, vint frapper ſes

regards ſurpris : Ah, ciel ! pourſuivit mon époux, c'eſt *Sanville*, c'eſt mon ami ! Un rival vient ſans doute de l'immoler à ſa fureur, ce rival ſera ſacrifié à la mienne, & voilà votre ouvrage, allons, Madame, imaginez quelque ſtratagême adroit pour ſauver encore une fois votre réputation ; vous vous êtes échappée du *Bon paſteur* par une manœuvre dont je m'apperçois que j'ai été la victime je ne ſerai plus la dupe d'une phiſionomie trompeuſe, ni d'une confiance aveugle : épargnez-vous des détours qui ne vous réuſſiront pas, tout bien imaginé qu'ils puiſſent être, &c. ſoyez vraie une fois. Je vous obéis, repris je, en faiſant à mon époux un détail ſincere & exact de ce qui venoit d'arriver : *Bernon* qu'il vouloit intéreſſer par des prieres & par des menaces, fut inflexible, & confirmant mon recit avec cette bonne foi qui eſt attachée à la vérité, elle parvint preſque à perſuader le *comte*.

L'arrivée de *Courmont* avoit éveillé quelques-uns de nos gens, la plupart étoient d'anciens domeſtiques dévoués à mon mari : il détermina de prendre les deux qui lui étoient le plus attachés : &

de les engager à mettre dans une chaise à porteur le *vicomte*, qu'ils avoient ordre de laisser à l'entrée de la rue d'enfer, quartier très-dangereux alors. Ce projet fut exécuté: & nos gens revenoient fort contents de n'avoir pas été apperçus, quand une escouade du guet à cheval les arrêta & les conduisit chez le commissaire du quartier: ces laquais intimidés déclarerent ce qu'ils savoient, & le commissaire les fit mener tous les deux au grand châtelet, tandis que cinquante hommes du guet, répandus dans la rue de Tournon, investissoient notre hôtel. Le *comte*, inquiet de ne point voir revenir ses domestiques, eut l'imprudence de sortir seul pour examiner par lui-même si le cadavre du malheureux *Sanville* étoit dans la rue d'enfer: mais à peine eut-il approché du Luxembourg, que six cavaliers du guet le forcerent de s'arrêter en le couchant en joue? Le *comte* intrépide en tua un, & cette victime n'eût pas été la seule, si, précipité sous les chevaux d'une nouvelle escouade qui accourut au bruit, il n'avoit été obligé de recevoir des fers. Le comte de *Courmont* entre les mains du guet! quel-

les affreuſes idées cette image ne porte-t-elle pas avec elle ?

Hélas ! que faiſois-je alors ? Inquiete & tremblante j'attendois le retour du *comte*, eſpoir ſuperflu ! mon mari étoit dans les fers, & quoique victime innocente de ce triſte événement, je fus contrainte de me croire coupable quand je n'étois que vertueuſe : quel avantage, diſois-je, retire-t-on de la ſageſſe, ſi la vertu eſt toujours pourſuivie ? Sentiment injuſte qu'on ne doit attribuer qu'au déſeſpoir.

La *baronne* à qui je ne pus taire tout ce qui s'étoit paſſé, tomba dans une foibleſſe que je pris pour un évanouiſſement, mais qui étoit le ſymptôme de la mort : pourſuis, grand Dieu ! c'eſt à ces coups redoublés que je reconnois ta puiſſance. Pourquoi la parque cruelle reſpecte-t-elle mes jours ? Que n'ajoute-t-elle une troiſieme victime aux deux que ſa fureur vient d'immoler ?..... Cependant le *comte* ne venoit point, prête à ſortir pour le chercher partout, je ne fus malheureuſement que trop informée de ſon funeſte ſort ; le commiſſaire qui l'avoit interrogé, arriva

chez moi pour prendre ma déclaration & celle de ma femme de chambre ; leur conformité avec celle de mon mari, me valut ſans doute la liberté qu'on venoit de m'enlever, on ne m'arrêta point, & je n'uſai de cette liberté que pour voler dans les bras du *comte*, dont il étoit important que je détruiſiſſe les ſoupçons qu'il pouvoit avoir encore ; mais j'ignorois les formalités ſcrupuleuſes de la juſtice : le *comte au ſecret* ne parloit qu'à ſes juges ; déſolée & plaintive, je vins rendre les derniers devoirs à Madame de *Verman*, dont la mort précipitée fallit à enlever *Sophie*, la ſeule amie qui me reſtoit : ce cérémonial funebre ne fut pas plutôt achevé, que je me rendis chez le lieutenant criminel : il joignoit à l'intégrité d'un homme incorruptible. Après bien des inſtances il me promit que je pourrois parler à mon mari en préſence du commiſſaire qui inſtruiſoit ſon procès : cet inſtant tant deſiré fut remis à l'après-midi du même jour. J'allai au châtelet dans le temps même que le commiſſaire y arriva ; mais que vis-je ? Juſte ciel ! ſi j'ai eu la force de ſoutenir un ſpectacle auſſi touchant ; j'ai à peine celle de me

le rappeler aujourd'hui : le *comte*, pâle & tremblant, étoit dans un ſombre cachot, l'aſyle odieux des plus fameux ſcélérats, couché ſur la paille, il reſſembloit à ces malheureux qui, confondus par le crime, & abattus par les remords, n'ont la douleur de vivre que pour avoir l'ignominie de périr. Eſt-ce vous, cher époux, lui dis-je, en tombant à ſes genoux ; Ah, Madame, reprit-il, voyez l'état dans lequel vous me réduiſez ? mots terribles, qui n'ont que trop porté ſur le malheur de ma vie ! le *comte* eut à peine achevé cette phraſe funeſte, que le commiſſaire ordonna qu'on nous ſéparât, deux guichetiers, c'eſt-à-dire, deux barbares qui ne connoiſſent ni l'humanité ni la nature, m'arracherent des bras de mon époux, & me traînerent dans une priſon auſſi affreuſe que la ſienne, je ſupportai ce dernier trait avec une patience que je n'attendois point de mes ſens abattus, l'idée que je reſpirois le même air, que j'habitois ſous le même toît que mon mari, adouciſſoit ma ſituation ; & ſi quelquefois elle m'arrachoit des murmures, ſi je ſouffrois avec moins de courage, c'étoit quand je réfléchiſſois

que

que mon état m'ôtoit la liberté de travailler à la juſtification du *comte*.

Je ſubis deux interrogatoires dans trente-ſix heures, & il y a apparence que la vérité de mes réponſes émut mes juges, puiſque ma liberté me fut rendue : occupée ſans ceſſe à les ſolliciter pour mon époux, il falloit que je les viſſe au moins une fois par jour, la ſollicitation n'étoit point regardée, comme aujourd'hui, avec indifférence, c'étoit alors un devoir duquel le plaideur ne s'écartoit pas impunément.

Quatre mois étoient écoulés depuis la détention du *comte*, & le châtelet prêt à le juger, m'avoit laiſſé entrevoir une ſévérité dont je craignois les ſuites: l'innocence dans les fers n'eſt point à l'abri de la frayeur ; mon mari étonné du tour que cette affaire avoit pris, conçut le deſſein de ſe ſouſtraire aux pourſuites de la juſtice ; l'amour de la liberté aide à l'induſtrie, le *comte* parvint à briſer ſes fers, & les débris lui ſervirent d'armes pour creuſer avec ſuccès, & ſe faire une ouverture aſſez grande pour ſe ſauver. Cette fuite me porta de nouveaux coups auſſi ſenſibles que ceux qui avoient précédé, & ce ne fut qu'après

des instances réitérées que j'obtins un ordre supérieur pour suspendre la contumace que l'activité des juges se préparoit à instruire.

Les recherches que je fis pour découvrir la retraite du *comte*, furent inutiles; le commandeur d'*Humicourt*, qui étoit sur le point de passer en *Hollande*, vint m'offrir ses services, je les acceptai sans balancer; toute à mon mari, j'ignorois quel motif pouvoit le faire agir; d'*Humicourt* eut l'imprudence de me rappeler ses premiers sentiments, ce qui m'avoit été indifférent dans un temps, excita alors mes mépris: je priai le *commandeur* de ne paroître jamais à mes yeux: le perfide ne s'en est que trop vengé, & dans quelles circonstances, ô ciel! Ah, Madame, souffrez que je respire, il n'est pas encore temps d'ajouter cet outrage aux malheurs qui m'accablent.

Après la catastrophe cruelle dont je venois d'être l'actrice moins encore que la victime, il est aisé de penser que *Paris* m'étoit odieux: mon fils me restoit, & *Sophie*, en partageant mes maux, en adoucissoit l'amertume: c'est avec ces deux objets que je me déterminai de passer mes jours dans une mai-

sone de campagne de ma province : l'éducation qu'il convenoit que je donnasse à mon fils, sembloit exiger que je le laissasse à *Paris* : mais quand je réfléchissois que l'air contagieux que la jeunesse respire dans cette ville, alloit gâter le naturel le plus heureux, je détestois un pays dangereux, où l'on ne polissoit l'esprit qu'en risquant de le corrompre, & je préférois une éducation bourgeoise à des connoissances brillantes, qui, en emportant l'estime du grand monde, entraînent la perte de ceux qui les possedent, & de ceux mêmes qui les admirent : c'est à ce sujet qu'un homme de beaucoup d'esprit a dit :

.... *Et le plaisir des cœurs tels que les vôtres.*
Est de perdre les uns pour amuser les autres.

Mes affaires réglées à *Paris*, je partis, la marquise de *Riance* & la présidente d'*Obricourt*, qui avoient pris parti dans cette affaire, tantôt pour, tantôt contre moi, vinrent me faire leurs adieux, je les reçus avec cette indifférence que

j'avois pour toutes les choſes de la vie & je voulus leur épargner la honte de leurs procédés : une véritable amie ne condamne jamais qu'en ſecret : occupée à excuſer les défauts de celle qu'on attaque, elle doit laiſſer au public le ſoin de prononcer, & ſi quelquefois elle ſe livre à des excès, ce ne doit être que pour faire triompher l'innocence.

Sophie entiérement rétablie, n'avoit plus que les alarmes inſéparables de ſon état, je fis tout ce que je pus pour la conſoler, mais cette amie ſévere pour elle ſeule, ſe perſuadoit que ſes malheurs indignes d'excuſes, devoient la plonger dans un chagrin, qu'elle ne perpétuoit que pour ſe punir.

Nous arrivâmes à *Dijon*, où mon affaire avoit fait beaucoup plus de bruit qu'à *Paris*, j'y arrangai quelques intérêts domeſtiques, après quoi je partis pour *Iſſurtile*, petit bourg de Bourgogne, auprès duquel j'avois une maiſon de campagne ; ce fut-là qu'entre les bras de mon fils, & dans les douceurs de l'amitié, je priai *Sophie* de continuer le détail de ſon hiſtoire ; cette amie complaiſante le fit en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DE SOPHIE.

VOus vous rappelez sans doute que le perfide d'Argis & les infâmes auteurs du complot qu'il avoit formé, décideront que je ne pouvois sauver les jours de mon pere qu'en me livrant..... devinez le reste, Madame, & épargnez-moi une image odieuse : quelle cruelle alternative ! je promis en vain que mon pere libre, je me soumettrois à tout ce que la fureur ou le libertinage exigeroit de moi ; les barbares, qui ne cessoient de me présenter l'auteur de mes jours baigné dans son sang, vouloit que je me décidasse sur le champ, en immolant mon pere ou mon honneur ; jamais fille ne s'est trouvée dans une situation plus critique ; le sénéchal, en homme généreux, m'engageoit à repousser ces traîtres, & le courage qu'il avoit

de se sacrifier pour moi, sembloit m'ordonner de ne lui point obéir ; déjà le crime se montroit moins affreux à mes yeux, & l'obligation de conserver les jours de mon pere, paroissoit justifier tout ; mais que la voix de l'honneur est puissante sur un cœur vertueux ! elle se fit entendre de nouveau, & mes premiers sentiments reprenant le dessus, je déclarai à ces scélérats que mon pere m'étoit cher, que, pour épargner son sang, je consentois de bon cœur qu'on versât jusqu'à la derniere goutte du mien ; mais que je me croirois indigne de lui, s'il falloit le sauver par une lâcheté criminelle. A peine ces mots furent prononcés, qu'un de ces brigands fit tomber M. de Verbois à ses pieds ; mon pere, à demi-mort, se leva avec précipitation, & perça le premier d'entre eux qu'il put joindre. Destin injuste pour cette fois : c'étoit d'Argis ; la mort du chef redoubla le courroux des complices, un second coup porté à mon pere le priva de la vie : j'ignore si quelqu'un peut se peindre l'horreur de ma situation. Séparée pour toujours de l'auteur de mon être, & livrée à des monstres odieux qui vouloient que l'om-

bre ſanglante de mon pere fut témoin d'un crime affreux, j'étois abandonnée à des idées horribles, dont la moins cruelle me préſentoit l'image d'une mort prochaine, tantôt me jetant ſur mon pere, que j'arroſois de mes pleurs, je me laiſſois emporter par une tendre illuſion, & mes maux ſembloient s'adoucir en m'entretenant avec lui; tantôt tournant mes regards furieux ſur ſes lâches aſſaſſins, je les chargeois d'imprécations, & je voulois venger ſur eux la mort de M. de Verbois. D'Argis l'infâme d'Argis, étendu ſur la pouſſiere teinte de ſon ſang, m'offroit un ſpectacle dont mon cœur jouiſſoit avec une ſorte de plaiſir; je voyois en lui l'auteur de mes malheurs, & cruelle par excès de vertu, j'aurois ſouhaité qu'il reſpirât encore pour lui porter le coup fatal; cependant les brigands qui m'environnoient, croyant enſevelir leurs crimes avec mon pere, ſe diſpoſerent à l'enterrer au lieu même où leur rage venoit de le maſſacrer; d'Argis fut jeté dans la même foſſe. Après cette horrible cérémonie, la troupe meurtriere voulut jouir du fruit de ſes forfaits; le plus téméraire d'entr'eux fut repouſſé avec vio-

lence, mais mes forces affoiblies par les fatigues du voyage, & par les douleurs auxquelles j'étois en proie, me permettant à peine de me défendre, il ne me reſtoit que mes pleurs, foibles armes contre des ſcélérats qui ne reſpiroient que la cruauté & le libertinage! Inanimée & tremblante, je n'avois plus que la force d'élever mes bras vers le ciel, & d'implorer ſa puiſſance; priere heureuſe alors; elle fut exaucée; mais hélas, à quel prix! Je ne me ſauvai d'un crime que pour frémir ſur un autre bien plus affreux; j'allois devenir la proie de mes raviſſeurs, quand le bruit d'un fouët leur annonça que quelqu'un approchoit: effrayés de cet incident, ils délibéroient déjà ſur le parti qu'ils avoient à prendre, quand ils apperçurent un homme qui venoit à eux à toute bride; les brigands ſont naturellement timides; la crainte s'empara de l'eſprit de ces aſſaſſins, & ils n'eurent que le temps de monter à cheval & de s'enfuir. Celui à qui je devois ma liberté, & un bien plus précieux à une ame vertueuſe, étoit un domeſtique qui précédoit le marquis d'Iviéres, (il m'apprit que ſon maître ſe nommoit ainſi.)

Le marquis informé de mon malheur par ſon laquais à qui j'en avois tracé une eſquiſſe légere, deſcendit de ſa chaiſe avec précipitation; un air noble, doux & poli, me prévint en ſa faveur, & je reſentis une ſatisfaction ſecrette d'avoir pour libérateur un homme qui me paroiſſoit mériter beaucoup; la chaiſe du *marquis* étoit à deux; preſſée de prendre place à côté de lui, je m'excuſai long temps; mais ſon ton reſpectueux, ſa candeur, & ce que je lui devois ne tinrent point contre mes répugnances; je conſentis à ſuivre d'Ivieres; & en m'attachant à lui, je croyois remplir mon inclination plus encore qu'un devoir que la néceſſité m'impoſoit: à peine fûmes nous en marche, que, ſollicitée par le marquis de lui détailler les circonſtances de mes diſgraces, je lui appris par quel événement je me trouvois entre ſes mains; mais ſoit raiſon ou fauſſe délicateſſe, je lui déguiſai & mon nom & le lieu de ma naiſſance; funeſte prudence, tu allois entraîner tous mes maux! Arrivés à Dijon, le marquis me fit entendre que des affaires importantes l'appelant à Langres, il étoit indiſpenſable qu'il s'y rendît; reſpectée par

d'*Ivieres* plus encore que je n'en étois aimée, je ne balançai pas à le ſuivre dans cette ville, où il m'avoit promis de me faire un ſort heureux, en m'y faiſant entrer en couvent ; c'eſt ſous cet eſpoir qui flattoit ma douleur, même en m'alarmant, que j'arrivai à Langres ; j'ignore ſi le *marquis* y avoit des affaires comme il me l'avoit dit ; mais je ſais que ſans ceſſe auprès de moi ; & toujours occupé du ſoin de me plaire, il ne me quittoit que lorſqu'il y étoit forcé pour me laiſſer prendre un repos dont mon ame ne jouiſſoit gueres : je l'aimois avec idolâtrie, mais ma raiſon qui triomphoit de mon penchant, m'engagea à le ſolliciter vivement de tenir la parole qu'il m'avoit donnée de me mettre en couvent ; le *marquis* plus affligé que ſurpris de ma demande, ſe jetant à mes genoux, en jurant par tout ce qu'un amour ſincere reconnoît de plus ſacré, qu'en reſtant avec lui, je ne riſquois ni mes mœurs ni ma vertu ; je le crus, & le penſera-t-on d'un jeune homme amoureux, & maître de l'objet qu'il aime ? je ne fus point trompée ; mais le deſtin ne me laiſſoit jouir du calme que pour me faire eſſuyer l'orage le plus af-

freux ; le *marquis* avoit fait connoiſſance avec un chanoine de la cathédrale, homme eſtimable qui aimoit ſon devoir & les plaiſirs : il avoit à deux lieues de la ville une maiſon de campagne où nous paſſions de temps en temps quelques jours. Une indiſpoſition légére qui m'avoit retenue à la maiſon m'ayant empêché d'y ſuivre d'*Iviéres*, je reſtai ſeule avec la femme de chambre qu'il m'avoit donnée en arrivant à *Langres*. Tranquille au milieu de la nuit, je révois à l'horreur de la ſituation dont j'étois échappée, & je me plaiſois à la comparer aux agréments que je goûtois dans la compagnie d'un homme généreux qui m'adoroit, mais dont le reſpect ſurpaſſoit toujours la tendreſſe ; enyvrée de ces douces idées, j'en fus arrachée par un bruit affreux qui ſe fit entendre à la porte de la rue ; le *marquis* avois emmené ſon laquais, & je n'avois que ma femme de chambre avec moi ; je balançai long-temps ſi je ferois ouvrir; mais le doute où j'étois que ce fût d'*Iviéres*, m'engagea à preſſer ma fille de deſcendre ; elle courut en tremblant à la porte : funeſte préſſentiment tu ne fus que trop bien confirmé.

Ma femme de chambre eut à peine ouvert, qu'on l'arrêta ; les auteurs de cette action monterent enſuite à ma chambre qui étoit fermée en dedans, & après quelques prieres que je ne voulus point entendre, ils paſſerent aux menaces qui ne me déterminerent pas davantage ; tremblante cependant j'appelois le marquis ; mais comme ſi ce nom m'eût rendu plus coupable, la fureur de ceux qui étoient à la porte de mon appartement redoubla, & ſur les nouveaux refus que je fis de leur ouvrir, les cruels enfoncerent ma porte ; mais quelle fut ma ſurpriſe quand je reconnus parmi les brigands qui empliſſoient ma chambre, le Baron de *Verbois* mon frere ainé? le barbare, ſans daigner même me regarder, donnoit ordre qu'on m'enlevât promptement ; je voulus me diſculper des ſoupçons odieux qu'il avoit pu concevoir contre moi, mon hiſtoire ſeule aſſuroit mon innocence, mais le cruel refuſa de m'entendre, ſous le prétexte qu'il n'aimoit point les romans : on me traîna de ma chambre comme une criminelle; ma fille que je demandai ne parut point, & je fus contrainte de partir, ſans que je trouvaſſe un moyen

pour inſtruire le *marquis* des traitements odieux que je venois d'eſſuyer.

Enfermée dans une chaiſe avec deux cavaliers de la maréchauſſée, on me fit prendre le chemin de Dijon mon frere que je demandai vingt fois pendant la route, avoit diſparu & le traître alloit ſans doute prendre les devants pour préparer mon malheur. Arrivée à *Dijon* au milieu de la nuit; on me conduiſit à la porte du monaſtere de l'*Annonciade* où j'entrai; c'eſt là que perſécutée par les religieuſes & par ma famille, je n'ai trouvé le moyen de me délivrer de leurs obſeſſions, qu'en faiſant des vœux éternels prononcés par le cœur; je me fis religieuſe; moment terrible, qui me rapprochant du tumulte de mes paſſions, me repréſenta le marquis comme l'homme le plus aimable! Penſionnaire dans notre couvent je me liai avec vous, & je me ſouviens que je vous fis part du trouble de mon cœur, ſans vous nommer l'objet qui l'agitoit; vous ſortîtes du cloître pour paſſer dans les bras du *comte*; je tais les chagrins que vous avez eſſuyés depuis ce jour, mais mille fois plus à plaindre que vous, la malheureuſe *Sophie* s'eſt vue en bute aux diſgraces les plus affreuſes; jouet d'un penchant fu-

neſte, je n'ai vécu que dans les douleurs les plus ameres. Forcée de cacher les mouvements de mon cœur dans le temps même qu'ils ſe ſoulevoient contre moi avec plus de violence, j'ai joint au malheur d'aimer le tourment de paroître inſenſible : quelle ſituation ! il faut en avoir ſubi les horreurs pour la ſentir.

Née vertueuſe, j'avois des devoirs à remplir, & leur néceſſité me preſſoit ; d'un autre côté j'aimois, & mes goûts, incompatibles avec les loix de mon état, jetoient dans mon ame une ſéchereſſe qui, en rejailliſſant ſur mes devoirs, me rendoit le cloître odieux ; contrainte de finir ſes jours dans un état qu'elle déteſte, c'eſt le comble de l'infortune pour une jeune perſonne qu'on vient d'arracher au monde ; toutes ſes réflexions la condamnent ſans la rendre plus fortunée ; l'opprobre de ſon état, & la victime de ſes penchants, elle vit malheureuſe pour mourir déſeſpérée : leçon utile aux filles que le dépit attire dans le cloître, plus utile encore aux parents qui forcent leurs enfants d'y entrer.

Un an ſe paſſa depuis votre départ dans ces alarmes continuelles, le *marquis* que je ne perdois point de vue...

pouvois je hélas! oublier un homme qui travailloit à ma liberté? d'*Ivieres* avoit gagné une tourriere de l'extérieur du couvent, c'eſt par elle qu'il me fit remettre un billet par lequel ce mortel vertueux m'aſſuroit que dans peu il me rendroit à moi-même; inſtruit du lieu de ma retraite, ſans ſavoir par qui j'y avois été conduite, le *marquis*, qui avoit craint de ſe confier à quelqu'un; avoit ſuſpendu ſon projet juſqu'à ce qu'il eût pu trouver une perſonne affidée à laquelle il lui fût permis de ſe confier en ſûreté. La Tourriere étoit une de ces filles qui, n'embraſſant aucun parti, vous ſervent ou vous nuiſent pour de l'argent; fidelle au dernier qui la payoit, elle ne trahiſſoit jamais qu'au poid sde l'or; comblée des bienfaits du *marquis*, elle le ſervoit avec exactitude; & comme d'*Ivieres* n'avoit ni ennemi ni rival à combattre, il fut fidélement ſervi juſqu'au bout.

Le jour heureux qui devoit m'éloigner d'un aſyle que je déteſtois, & qui n'eſt pas toujours celui de la vertu pour celles-mêmes que leur propre mouvement y a conduites, le *marquis* fut introduit dans le couvent par la Tourriere qui, l'ayant revêtu d'un habit de Ma-

çon, le confondit avec une foule de ces ouvriers qui travailloient alors dans le jardin du couvent; aucun n'étoit prévenu, & d'*Ivieres*, qu'on ne remarqua peut-être pas, devoit paſſer pour un nouveau garçon que l'entrepreneur qui étoit abſent avoit envoyé. Le *marquis*, après avoir paru occupé pendant quelque temps, paſſa dans un ſouterrain qui lui avoit été indiqué, & où j'étois prévenue qu'il devoit ſe rendre: je l'attendois avec inquiétude, & je le vis avec plaiſir, notre reconnoiſſance fut tendre ſans être criminelle. D'*Ivieres* me remit un habit pareil au ſien, qu'il avoit apporté dans ſon ſac: & tandis que j'étois occupée à me déguiſer, il étoit ſur la porte du ſouterrain à épier l'inſtant favorable pour notre ſortie: j'étois à peine habillée, que le moment arriva: nous parîmes du ſouterrain à petit bruit, & nous nous tînmes près d'un mur du jardin, où nous feignîmes de travailler juſqu'à l'heure que le dîner forçoit les ouvriers de ſortir du couvent: pour profiter de la confuſion, nous nous mêlâmes dans la bande des maçons, & déjà nous avions traverſé deux portes, quand, arrêtés à la derniere par la religieuſe qui obſervoit exactement tous ceux qui ſor-

toient, je fus reconnue pour la mere *Sophie* ; on m'arrêta avec éclat : le *marquis*, que ſa fureur trahiſſoit, voulut en vain m'arracher des bras des religieuſes qui ſeconderent bientôt la portiere : ſaiſis lui-même par les maçons qui l'environnoient, il ne put s'échapper qu'en tirant en l'air un coup de piſtolet qui mit la bande en fuite : les religieuſes rentrerent avec leur proie, & je devins la victime des punitions les plus ſéveres. Mon châtiment dura trois mois, après lequel un repentir au moins apparent me rendit à mes compagnes & à mes devoirs. La Tourriere, inſtruite que j'étois libre, avertit bientôt d'*Ivieres* qui, ſe reprochant les nouvelles diſgraces que j'avois eſſuyées, crut qu'il ne pouvoit m'en faire perdre le ſouvenir, qu'en travaillant efficacement à me procurer la liberté : tous ſes ſoins ſe tournerent vers cet objet : & le ſort, qui ſembloit me réſerver un crime, ne les rendit pas toujours inutiles.

Le *marquis* informé qu'un marchand de vin de *Dijon* devoit reprendre chez les *Annonciades* une certaine quantité de tonneaux vuides, alla trouver cet homme qu'il perſuada avec de bonnes

raisons & de l'argent comptant ; instruite par la tourriere de l'arrangement que le *marquis* avoit pris avec le marchand, je trouvai le moyen de me glisser dans la cave où étoient les tonneaux, quelques minutes avant que le marchand y arrivât ; un numéro en craie blanche, jeté au hazard sur le tonneau dans lequel j'étois entrée en enfonçant les douves du derriere qui touchoient la muraille, étoit le signal convenu. Les nones introduisirent le marchand & les manœuvres qui le suivoient dans la cave ; témoins assidus des opérations de ces ouvriers, elles auroient sans doute empêché l'exécution du projet, si le marchand de vin, impatient ne se fût emporté contre ses gens ; sa colere peu tranquille se manifesta par des mots grossiers qui mirent les surveillantes en déroute ; libres alors, les ouvriers prévenus travaillerent à mettre en place des douves qu'ils avoient apportées exprès pour substituer à celles que j'avois été obligée d'enlever.

La manœuvre ne fut pas longue, on transporta doucement le tonneau dans lequel j'étois, & le bondon qu'on avoit eu soin d'ôter, m'empêchoit de suf-

foquer en me permettant de reſpirer l'air ; les opérations finies on ſortit, & j'arrivai peu fatiguée dans la maiſon du marchand de vin où le *marquis* m'attendoit avec des habits convenables à mon ſexe, & plus conformes à mon goût.

La crainte d'être découvert pour l'auteur de ce ſecond enlevement, l'obligea de partir le même jour ; nous quitâmes *Dijon* pour nous rendre au *Val de Suzon*, où un ami particulier d'*Ivieres* lui avoit prêté une petite maiſon ; la mode commençoit alors à les mettre en vogue, & tout jusqu'aux gens de robe ſe piquoient d'en avoir. Arrivés à cette campagne, nous n'eûmes d'autres ſoins que de nous témoigner par les careſſes les plus tendres & les moins indécentes, combien nous nous devions l'un à l'autre ; le marquis n'étoit point un de ces hommes préſomptueux & ingrats, qui, ne vous vantant que les ſervices qu'ils vous ont rendus, oublient qu'une femme n'a pu les recevoir qu'en expoſant ſouvent ſon honneur & ſa vie.

D'*Ivieres* auſſi amoureux, mais plus preſſant qu'il ne l'avoit été à *Langres*, me parla de ſon amour avec des expreſſions qu'il n'avoit pas employé juſ-

qu'alors ; ſes vertus m'avoient toujours été cheres ; ſon attachement me fut ſenſible, & ſous l'eſpoir d'une union ſacrée, j'allois me plonger dans le crime..... à ce mot, les femmes vont ſe récrier, accoutumées à voir leurs goûts conſacrés par la mode, elles penſent que c'eſt une erreur de taxer de crime un penchant qu'elles veulent qu'on prenne pour une foibleſſe qu'un mortel généreux autoriſe, je ſais ſéparer le vice d'avec une paſſion ; mais un goût eſt en vain fondé ſur le ſentiment, quand le crime ſuit, je ne le diſtingue point de ces viles complaiſances qui, en deshonorant celle qui les prodigue, aviliſſent celui qui en eſt l'objet. Lorſque je dis que j'allois me plonger dans le crime, je parle d'une action affreuſe, dont le détail ſeul vous fera frémir ; vivement preſſée par le *marquis*, ma rougeur, mon trouble, des yeux que l'idée du plaiſir égaroit, tout enfin trahiſſoit ma vertu pour ſervir mon amant, & déjà ſes ſoupirs, avant-coureurs de la volupté, lui traçoient ſon bonheur. *D'Ivières*, vainqueur de ma réſiſtance, ne retardoit l'inſtant heureux que pour mieux en

ſentir la délicateſſe ; peu d'hommes connoiſſent ce ſentiment, c'eſt le ſel de l'amour ; plus conſtant que le plaiſir que l'idée vulgaire y attache, il s'accroît avec lui, l'eſprit le nourrit, & ſouvent même la raiſon le ſoutient. Le *marquis* aſſez ingénieux pour prévoir ce qui échappe preſque toujours au commun des hommes, ſe plaiſoit à aſſaiſonner ſon bonheur par des retardements qu'il ſembloit vouloir détruire même en les faiſant naître ; l'inſtant qui alloit m'attacher inviolablement au *marquis*, arrivoit, & nous étions déjà dans le parc ; occupé à me faire remarquer les merveilles de la nature, d'*Ivières* vouloit que toutes ſes productions ſerviſſent à ſes plaiſirs, & les chants mélodieux des oiſeaux, qui ſe mêloient à nos ſoupirs, nous invitoient à jouir inceſſament du bonheur qu'ils célébroient ; couchés languiſſamment ſur un gazon émaillé des fleurs les plus belles, nous inſultions au papillon léger qui les parcouroit toutes ſans ſe fixer à aucune : le *marquis* livré tout entier aux charmes de la volupté qu'il alloit goûter, abandonnée moi-même à cette illuſion enchantereſſe, qui prévient la

tendreſſe la plus vive, je me préparois à oublier dans les bras de mon amant, & mes malheurs paſſés, & les dangers de l'avenir, quand le ſenſible d'*Ivières*, retardant encore l'inſtant de ſes plaiſirs, exigea de ma complaiſance que je lui découvriſſe les particularités de mon hiſtoire, que la ſeule bienſéance m'avoit mis dans le cas de lui cacher juſqu'ici. Se taire à ſon amant eſt une perfidie, j'aurois cru commettre un crime en ne ſatisfaiſant pas le *marquis*; mais à peine eus-je avoué le lieu de ma naiſſance & mon nom, que d'*Ivières* en fureur ſe jetant ſur ſon épée, voulut ſe poignarder à mes yeux: jugez de ma ſurpriſe; d'où peut venir, cher amant, lui dis-je, en l'arrêtant, cet horrible deſſein? qui l'inſpire? mon crime, repartit-il, & quel crime encore? vous voyez dans votre frere le plus malheureux de tous les hommes; mon frere, juſte ciel! ah, que dites-vous? de grace éclaircifſez ce myſtere funeſte? Demandez plutôt, repliqua-t-il, qu'il reſte enſeveli pour jamais dans un oubli profond. La barbarie d'un pere dénaturé a tout fait: exilée, (vous ne l'ignorez pas, de la maiſon paternelle, à l'âge

de cinq ans, j'ai été élevée dans une campagne jusqu'à quinze ; c'est à cet époque heureuse, jusqu'à ce jour, que j'allois devoir le plus grand des malheurs ; j'entre au service en qualité de soldat, la guerre portée en Allemagne me donne des occasions de me signaler, je prends prisonnier le tréforier de l'armée du *prince Eugene*, quand, pressé de jouir de sa liberté & de sa fortune, cet homme me donna deux cent mille livres, partie en argent comptant, en pierreries, & le reste en lettre de change sur les banquiers les plus accrédités de la Hollande : j'achete mon congé, & muni des passeports nécessaires, je prends la poste à dix lieues du camp, pour me rendre à *la Haye* ; je trouve mes banquiers qui me comptent de l'argent je prends par *Breda*, & par *Bruxelles*, la route de la *Flandre Françoise* : j'arrive à *Paris*, où je me fais appeler le marquis d'*Ivieres*, j'y demeure quelques jours, delà, je viens en *Bourgogne* pour me présenter à mon pere, & pour voir si ses entrailles se remueront en faveur d'un fils qui ne demandant que des sentiments tendres,

veut partager ſa fortune avec lui, je vous trouve, vous ſçavez le reſte.

Ce diſcours que j'avois vingt fois interrompu par mes ſanglots, fut à peine achevé, que me jetant aux pieds de mon frere, je le priai de s'éloigner pour jamais d'une ſœur malheureuſe qui alloit être l'auteur de ſes maux ; qui moi ! s'écrioit le chevalier de *Verbois*, nom funeſte, qu'il n'auroit jamais dû quitter ; qui, moi, t'abandonner ! Ah, connois mieux ton frere ! cependant, reprenoit-il, en m'arroſant de ſes pleurs, puis-je vivre avec vous ſans crime ; & le ciel témoin de mes forfaits permettroit-il.... eh, non, ceſſons de nous abuſer ! nous ſerions trop coupables pour vivre heureux enſemble ; choiſiſſez un aſyle, je vous y ferai un ſort auſſi doux que votre état pourra le goûter, tandis que déteſtant ma vie, j'irai chercher la mort dans un climat étranger, où le deſtin ne me préparera pas ſans doute de nouvelles diſgraces dans de nouveaux forfaits ; ſéparons-nous donc repris-je, ſéparons-nous, *chevalier*, puiſque le ciel, le commande, & que privés pour toujours du plaiſir de nous voir,

voir, nous puissions oublier jusqu'à l'amour qui nous sépare : l'abbé *Lally* est un homme vertueux (c'étoit le chanoine de *Langres* avec lequel mon frere étoit étroitement uni,) il connoît la force de l'amitié ; engagez-le à me conduire dans un couvent, où j'attendrai que la cour de Rome, me pardonnant mes premiers écarts, me permette de faire de nouveaux vœux dans le monastere que vous choisirez ; nous partîmes du *Val-de-Suzon* pour nous rendre à *Langres*, voyage imprudent qui me causa de nouveaux malheurs ; l'abbé *Lally* fut dans notre confidence ; cet ami généreux se chargea d'obtenir ce que j'attendois de Rome, & mon frere qui lui laissa douze mille livres sur sa table, partit en lui remettant le billet suivant.

Vous connoissez mon amour, cher ami, je pars pour le perdre de vue ; n'oubliez jamais un malheureux, que pour donner tous vos soins à la tranquillité de sa sœur ; je vous laisse un fonds suffisant pour la dot de Sophie, *ou pour une pension viagere, en cas qu'elle vînt à sortir du cloître. Adieu, puisse-t-elle m'oublier !*

je sens par mes agitations que son repos en dépend.

L'abbé me lut ce funeste billet ; je mêlai mes larmes à celles que mon frere avoit répandues en l'écrivant, & soumise absolument aux sages conseils de *Lally*, je me déterminai à le suivre au monastere des Ursélines de *Chaumont*, c'est l'asyle que cet ami venoit de me destiner. Mon frere aîné, qui depuis ma fuite de l'*Annonciade*, avoit placé des espions dans toute la *Bourgogne*, & dans les pays voisins, n'avoit pas oublié *Langres* ; nous fûmes vendus, & j'étois à peine arrivée dans le parloir des Ursélines, que je fus arrêtée en vertu d'un ordre du subdélégué de l'intendant de Champagne : mon frere étoit, comme la premiere fois, à la tête de la maréchaussé ; l'abbé eût beau le presser de se rendre aux desirs du ciel, qui m'appeloit dans ce cloître, *Verbois* insensible me fit traîner dans une chaise, où il monta en ordonnant au postillon de prendre la route de *Paris* ; mon frere inflexible refusa de m'entendre & de répondre aux questions intéressantes que je lui faisois,

nous arrivâmes à *Paris* ſans que j'euſſe pu lui arracher une parole ; qu'elle cruauté ! étoit ce celui du *chevalier* ? Pardonne, ô ciel, ſi je profere encore ce nom !

Nous deſcendîmes à la porte du *bon paſteur*, & mon frere, après avoir donné quelque argent à la ſupérieure, me jeta un regard ſévere, & partit. Charmée d'être dans un couvent, je me félicitois de mon ſort, quand j'appris que le *bon paſteur* étoit une maiſon de repentir, où le libertinage & la débauche venoient recevoir le prix de leurs écarts. Indignée d'abord d'être confondue avec des femmes diſſolues, je me rappelai l'horreur du crime auquel j'étois échappée, & je me trouvai trop heureuſe encore. Votre arrivée dans cette maiſon ne contribua pas peu à me tranquilliſer. Vous étiez innocente, & j'oſai me rapprocher de votre état. Quelque vif que fut l'intérêt que je pris à votre liberté, il fut un inſtant où je ne la vis pas ſans inquiétude. Seule dans cette maiſon affreuſe, j'allois me livrer à mon premier déſeſpoir, quand vos bontés m'en arracherent. Vos conſeils ont gravé dans mon cœur l'oubli d'une paſ-

ſion funeſte ; & ramenée à moi-même par la raiſon, j'ai perdu de vue mes diſgraces pour n'être occupée que des vôtres : trop heureuſe, ſi en les partageant, je pouvois en adoucir l'amertume : ſoulager vos malheurs, c'eſt effacer les miens.

Fin de l'hiſtoire de Sophie.

Il y avoit déjà ſix mois que j'étois dans cette campagne, occupée à conſoler *Sophie*, qui, de ſon côté, faiſoit ſes efforts pour que je perdiſſe de vue le ſouvenir de mes malheurs, quand la mort de mon aïeul, le baron de *Verman*, me ramena à *Dijon*. *Sophie* & mon fils qui touchoit à ſa cinquieme année, m'y ſuivirent. Ce fut à-peu-près dans ce temps que cette malheureuſe fille fut relevée des vœux que la violence & la crainte lui avoient arrachés. La ſucceſſion de M. de *Verman* ſubſtituée au petit marquis de *Courmont*, m'engagea comme tutrice de mon fils, dans un procès avec le préſident de *Némival*, qui ſe prétendoit auſſi héritier du *baron*. L'affaire ne pouvant ſouffrir un accommodement, on plaida.

La cauſe, qui devoit ſe réduire à la ſeule queſtion de ſavoir ſi M de *Verman* avoit pu ſubſtituer à mon fils, ou non, fut embellie par le défenſeur de M. de *Némival*; & d'une ſimple queſtion de droit, ſon avocat eut la témérité de vouloir paſſer à ma conduite: quelque irréprochable qu'elle fut, l'avocat du préſident oſa l'attaquer: travers odieux, qui me ſurprit moins que la patience des juges. L'affaire de mon fils devint bientôt la mienne. Forcée même, pour arrêter les ſoupçons du public, de me juſtifier ſur l'événement qui avoit éloigné mon mari, je me vis obligée de ſoutenir un procès criminel dans une affaire civile, & qui m'étoit preſque étrangere. Triomphante de toutes les fauſſes accuſations qui m'étoient imputées, j'eus l'agrément d'humilier les défenſeurs de *Némival*, & de gagner le procès de mon fils. Certains avocats dans quelques parlements de France, croient n'acquérir une ſorte de célébrité, qu'en donnant un air de ſingularité à une cauſe ſimple: accoutumés à faire briller leur eſprit aux dépens de la réputation des parties dont ils conteſtent les droits, ils penſent

ne mériter un nom, qu'en mettant des perſonnalités injurieuſes dans les matieres qu'ils traitent. *Paris* délivré aujourd'hui de ces hommes dangereux, eſt un modele que les parlements devroient imiter pour la gloire du barreau, & l'honneur de l'humanité.

Je venois de choiſir pour mon fils un précepteur habile, qui joignoit le ton de la bonne compagnie aux connoiſſances & aux mœurs; & je me diſpoſois à l'emmener à *Iſſurtille*, lorſqu'un événement imprévu m'arrêta tout-à-coup. Les gazettes étrangeres que je liſois exactement depuis le départ de mon mari, m'apprirent un événement ſiniſtre, auquel je manquai de ne pas ſurvivre. Inſtant fatal! vous réuniſſez toutes mes diſgraces dans un ſeul point de vue.

Les nouvelles d'*Amſterdam*, que je parcourus, m'offrirent le nom du *comte*. Surpriſe & agitée, je pris l'article qui le concernoit, & j'y lus ces mots que je baignai des larmes les plus ameres: *Le comte de Courmont, à qui le châtelet avoit fait le procès, il y a près de deux ans, & qui s'étoit évadé, comme nous l'avons obſervé dans ſon temps,*

vient d'être arrêté à Thionville, & transféré à Paris où il doit avoir la tête tranchée.

Ah ciel ! m'écriai-je toute éplorée, mon époux ne vit plus ! un bourreau cruel vient de répandre un sang qui ne devoit couler que pour le salut de l'état ! Mais peut-être je m'abuse, ses juges sont équitables, ils le sauveront ; allons, courons à lui, & tâchons, s'il en est temps encore, de faire triompher l'innocence, de rendre un guerrier à la patrie, un pere à mon fils, & un époux à la plus infortunée de toutes les femmes.

Sophie & le précepteur du *marquis* entrerent dans le même instant : la gazette qu'ils trouverent à mes pieds, ne leur laissa plus ignorer le sujet de mon trouble : l'espoir qu'ils se plaisoient à nourrir dans le fond de mon ame, ne servoit qu'à me faire voir mon malheur de plus près : nous partîmes dans le moment pour *Paris*, où j'allois sans doute essuyer la plus funeste des disgraces.

Fin de la seconde partie.

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME,

ÉCRITS

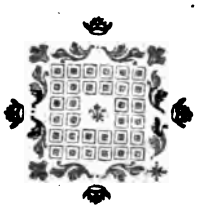
PAR ELLE-MÊME,

ET PUBLIÉS

Par M. DE CHEVRIER.

Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.
D'Eſp. Sat. des F.

TROISIEME PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

MÉMOIRES

D'UNE

HONNETE FEMME.

TROISIEME PARTIE.

JUGEZ, madame, de l'horreur de ma situation, par l'impression funeste qu'elle fait en ce moment sur vous-même, & représentez vous une femme attachée à ses devoirs, une épouse vertueuse, & une mere tendre, qui, tenant son enfant dans ses bras, est forcée de quitter sa patrie, pour aller recevoir les derniers soupirs de son mari qui expire sur un échafaud, ou peut être pour pleurer la perte d'un mortel vertueux qu'elle a

conduit elle-même au ſupplice. En vain on voudra conſoler ma douleur, en me diſant que je ne ſuis point coupable : ſi l'infortuné *Senville* ne m'avoit point aimée, mon mari vivroit, & c'eſt cet amour malheureux qui eſt la cauſe de la mort de deux hommes ; remords éternels vous ne ſortirez jamais de mon cœur !

J'arrivai à *Paris* dans ces réflexions dévorantes ; l'empreſſement que j'avois de voler au châtelet, pour voir s'il étoit temps encore de ſecourir le *comte*, m'engagea à laiſſer ma voiture aux barrieres de la porte *S. Bernard* ; où les gardes étoient occupés à viſiter mes effets ; & je pris avec *Sophie* un carroſſe de place, à qui j'ordonnai d'aller au grand châtelet ; le précepteur devoit, après la viſite des gardes, ſe rendre avec mon fils à notre hôtel de la rue de Tournon. A peine avions nous traverſé le pont Marie, que je vis avancer, par le quai de Peletier, une foule de peuples qui bordoient une charrette que des gardes à cheval précédoient ; l'impreſſion que ce ſpectacle funébre fit ſur moi, m'ôta l'uſage de mes ſens, & *Sophie*, qui n'avoit pu par elle-même me

rappeler à la vie, me fit transporter dans le bureau des coches d'*Auxerre*, c'étoit la maison la plus voisine du lieu où je m'étois trouvée mal, les commis quittèrent la dureté attachée à leur état, & me donnèrent tous les secours qui dépendirent d'eux. *Sophie* éplorée, à côté du lit sur lequel on m'avoit placée, avoit essuyé vingt questions fatigantes sur la cause de ma foiblesse, mais cette discrete amie imagina quelques raisons qui pussent contenter les gens chez lesquels nous étions. Mes yeux commençoient déjà à se rouvrir à la lumiere, quand un grand homme, que le tumulte de la populace avoit attiré à la porte du bureau des coches, entra dans la chambre où j'étois; l'agitation & le trouble qui m'environnoient encore, ne me permirent pas de le connoître; il prononça avec douleur quelques paroles qui furent entrecoupées par des sanglots; l'intérêt pressant que cet inconnu sembloit prendre à ma situation, m'émut; *Sophie*, toujours confondue dans ses pleurs, ne levoit les yeux que vers le ciel. Je tirai, en tremblant les rideaux qui n'étoient qu'entr'ouverts; que vis-je? Ah Dieu! Le

comte de *Courmont* aux pieds de mon lit ! Je me levai avec précipitation, & me jetai dans ſes bras, où je demeurai plus d'un quart d'heure, ſans que nous proféraſſions une parole l'une & l'autre. *Sophie*, remiſe de ſa premiere douleur, ſe méla à nos embraſſements, & ne les rendit que plus tendres.

Le pathétique de cette reconnoiſſance toucha tous ceux qui étoient dans l'appartement ; malgré les careſſes que nous nous prodiguions, on vit que nous étions époux ; cet attachement parut ſingulier, mais on ne l'admira pas moins.

Je renvoyai mon *fiacre* pour monter dans le carroſſe de mon mari, qui avoit repris notre premier hôtel, nous ne fûmes pas plutôt placés, que je ſatisfis à l'impatience du *comte*, en lui apprenant le malheureux ſujet du voyage le plus heureux, quiſque *Courmont*, condamné par le châtelet, venoit d'être abſous par le parlement, avec des dommages & intérêts conſidérables. Quel inſtant ! Cette réunion fut beaucoup plus tendre que les premiers jours de notre mariage ; devoit-elle durer ſi peu ?

Mon époux qui, depuis son départ de *France*, avoit passé en *Hollande*, & delà en *Angleterre*, étoit devenu amoureux fou de *milady Robinson*, femme d'un membre du parlement de *Londres*; & le desir impatient qu'il avoit de retourner dans cette ville, le centre de la liberté, & la patrie des arts, le détermina à m'engager à prendre la route de l'*Angleterre*, sous prétexte que *Paris* devant me déplaire, il étoit charmé de profiter du congé que la cour venoit de lui accorder, pour me faire voir *Londres*; mon fils m'étoit cher, & je ne pouvois me risquer de lui faire passer la mer, ni de me séparer d'un objet si précieux; d'ailleurs le goût que j'avois conçu depuis quelque-temps pour la solitude, fut la seconde excuse que j'employai pour retenir *Courmont* en *France*; mon mari cessa de me presser, & déjà je me félicitois de retourner à *Issurtile*, quand un nouvel incident m'arracha l'estime de mon mari. Qu'une coquette, en proie aux agaceries de l'univers, soit en bute aux mépris de son époux; cela est juste; mais qu'une femme vertueuse soit exposée aux traits de la satyre, & que toujours innocente, on la juge cou-

pable, c'eſt le comble de l'infortune?

Madame *Quetel*, dont je croyois avoir le plaiſir de ne plus parler, venoit de renouer avec le commandeur d'*Humicourt*, le *Neſtor*, des hommes à bonnes fortunes de ſon ſiecle, je l'ai peint dans la ſeconde partie de mes mémoires, & l'on verra ſon caractere juſtifié dans l'anecdote que je vais détailler. Incapable, comme je l'ai remarqué, d'être méchant de ſon propre mouvement, il n'offenſoit que quand ſon amour propre humilié l'y forçoit, ou que lorſqu'il s'y voyoit contraint par les perſuaſions de quelqu'un : ces deux motifs concourant contre moi, ſa vengeance n'en fut que plus à redouter. Madame *Quetel*, qui avoit eu dans ſa jeuneſſe des bontés pour le *Commandeur*, s'aviſa de lui faire des *mines*; d'*Humicourt* y répondit en plaiſentant, & madame *Quetel*, qui ne badinoit jamais ſur ces ſortes de matieres, l'enchaîna ſérieuſement; ce retour fut l'époque d'un complot odieux, dont je devins la victime. Le *Commandeur*, à qui j'avois autrefois interdit ma préſence, s'en reſſouvint; madame *Quetel* qui me reprochoit de lui avoir enlevé le préſident

d'*Obrieourt*, ne me pardonna pas ; voilà les deux sujets de vengeance qui vont préparer une manœuvre dangereuse.

D'*Humicourt* avoit le talent de peindre en mignature, & il en abusoit presque toujours, parce que l'usage vouloit alors qu'on n'obtint une femme, qu'en lui sacrifiant au moins une coquette ; le sexe, par cette fausse politique, se perdoit nécessairement, une femme, abandonnée aujourd'hui, servoit le jour suivant de sacrifice à une nouvelle, & successivement la moitié du sexe devenoit la victime de l'autre.

Le commandeur qui avoit eu l'audace de me peindre, en renouant avec madame *Quetel*, lui avoit remis mon portrait, qu'elle savoit que je ne lui avois point donné ; le comte, dans la seule vue de se dissiper sans doute, fit des prévenances à madame *Quetel*, c'est-à-dire qu'il l'eut. Cette femme ne fit qu'autant de résistance qu'il en faut pour sauver une espece de réputation, en persuadant à un homme qu'on a quelqu'un, & qu'on n'est pas assez maussade pour vivre sans intrigues : ce quelqu'un existoit, si l'on prend les complaisances de d'*Humicourt* pour un atta-

chement réel. Quoi qu'il en ſoit, le plaiſir de faire une perfidie, égara l'indulgente *Quetel*; & elle combattit aſſez la vraiſemblance, pour ſe perſuader qu'étant aimée du *commandeur*, elle pouvoit lui être infidelle. *Courmont* fut ſur les rangs & cette femme, qui n'avoit pas eu ſouvent des adorateurs de cette eſpece, l'apprit à tout *Paris*, qui n'en voulut rien croire; l'opinion commune alors, étoit que madame *Quetel* vivoit dans la réforme, parce qu'elle avoit l'âge d'y entrer; & le public fut aſſez méchant pour la croire vertueuſe malgré elle. Des idées pareilles perdent ſans reſſources des femmes à prétentions. Le *comte*, aſſez aſſidu auprès de madame *Quetel*, pour ne pas la déſeſpérer ſur un abandon total qui ſuivoit ordinairement après un commerce de huit jours, ne me parloit plus de m'expatrier, & dès le moment qu'il lui falloit quelqu'un qui eût l'air d'une maîtreſſe, j'aimois autant qu'il prît la *Quetel* qu'une autre plus raiſonnable. Cette femme, à qui cela n'étoit pas ſi indifférent qu'à moi, avoit des raiſons perſonnelles pour retenir le *comte*, & elle crut n'y parvenir qu'en tâchant de m'avilir auprès de lui; mon

portrait ; dont elle étoit nantie, la ſervit dans cette circonſtance. Un jour qu'étant ſortie exprès de ſon cabinet de toilette, pour paſſer une robe dans une chambre voiſine, elle avoit laiſſé une de ſes boîtes ouverte, au-deſſus de laquelle on voyoit mon portrait : *Courmont*, qui cherchoit quelque choſe ſur la toilette, tomba malheureuſement ſur la mignature, & s'en ſaiſit. La *Quetel* qui joua la ſurpriſe, redemanda le portrait avec des inſtances affectées ; mais le comte, qui cherchoit à ſe tourmenter, lui jura qu'il ne la reverroit jamais, ſi elle n'avoit l'amitié de lui avouer par quel haſard le portrait ſe trouvoit chez elle. Madame *Quetel*, quittée mille fois, avoit une horreur toujours nouvelle pour les inconſtances qu'on lui faiſoit ; la crainte de perdre *Courmont* lui fournit les moyens de le ſatisfaire, en lui racontant un conte préparé depuis long-temps entr'elle & le commandeur, qu'elle eut ſoin de faire paſſer pour le héros de l'aventure, qui lui avoit ſacrifié mon portrait. A ces mots la rage rentra dans le cœur de mon mari, & ne pouvant ſe perſuader qu'il y eût des des gens aſſez ſcélérats pour perdre

quelqu'un de ſang froid, il me crut coupable. La façon dont je m'étois juſtifiée ſur le paſſé, auroit bien dû lui épargner tout ſoupçon ſur les nouveaux écarts que l'on m'imputoit : un mari qui croit être offenſé, conſulte rarement la raiſon, la fureur eſt ſon guide, & le comte dans ſes premiers tranſports, n'écouta qu'elle. La *Quetel* qui crut que le moyen qu'elle avoit mis en uſage pour conſerver *Courmont*, alloit l'en priver, tenta de le tranquilliſer, en lui faiſant préſent de ſon portrait, c'eſt la ſeule démarche qu'elle pouvoit faire ſans rougir, car la mignature repréſentoit une jolie femme ; & les yeux de l'homme prévenu le plus avantageuſement, ne devoient jamais y reconnoître madame *Quetel*. Le comte qui ignoroit que ſon amante avoit fait de ces cadeaux-là à tout Paris, fut flatté du préſent, & voulant l'embellir avec quelques diamants que je lui avois dit de me changer, il vola chez *Rondet* ; quelle fut ſa ſurpriſe de voir ce jouailler occupé à garnir de diamants un portrait qu'il reconnut pour être le mien ? *Rondet*, qui ignoroit qu'il parloit au mari de celle dont il tenoit la mignature entre les

mains, s'amuſoit à lui en vanter les charmes, & le preſſoit de convenir que le comte de *Puſangé* étoit le mortel de France le plus heureux ; point de plaiſanterie, *M. Rondet*, reprit *Courmont* ; l'original de ce portrait me touche de près, & je me ſaiſis de la copie ; à l'égard des diamants je vous les remets. Mais, monſieur, repartit le jouailler, vous me compromettez, & je perds la confiance des honnêtes gens, ſi vous n'avez la complaiſance de me rendre un portrait dont je ne puis diſpoſer : point de répliques, repondit mon mari, voilà mon nom & mon adreſſe, c'eſt à moi qu'il faudra s'adreſſer pour le ravoir ; le comte ſortit enſuite, & gagna avec précipitation l'hôtel. D'*Humicourt* & *Puſangé* étoient préciſément avec moi, ils s'étoient introduits ſous prétexte de rendre une viſite au comte, qui ne les eut pas plutôt apperçus, que me jetant un regard furieux, il les pria de ſortir : le ton dur avec lequel il leur parla, jeta dans mon eſprit des ſoupçons qui furent bien-tôt démêlés ; d'*Humicourt* & *Puſangé* ſortirent avec un faux ton de plaiſanterie qu'un lâche emploie pour ſe ſauver ; *Sophie*, que mon mari pria de

paſſer dans une piece voiſine, nous laiſſa ſeuls. Eh bien, Madame, me dit-il, avec cet air courroucé qui préſageoit les plus grands malheurs, eſt-ce aſſez long-temps joindre l'outrage à l'outrage? & voulez-vous que, jouet perpétuel de votre coquetterie, j'eſſuie juſqu'au bout la perfidie la mieux marquée? Voici le troiſieme coup que vous me portez, du moins je veux ignorer les autres, mais ce dernier eſt ſans replique; connoiſſez-vous ce portrait? Eſt-ce le mien, répondis-je? eſt-ce le mien, reprit-il? penſez-vous me ſéduire avec ce ton enfantin? mais, en ſuppoſant que vous ayez l'adreſſe de vous tirer de ce premier pas, comment vous juſtifierez-vous ſur ce ſecond portrait que le comte de *Puſangé* avoit remis à *Rondet*, des mains duquel je l'ai arraché.

Je vous crois, repartis-je, mais je vous proteſte, avec la ſincerité que vous me connoiſſez; que je n'ai jamais donné mon portrait à perſonne, il eſt aiſé de reconnoître la main d'un peintre, voyez-le, & vous ſaurez que je n'ai jamais donné ordre qu'on me peignît: propos en l'air, repartit Courmont, toujours plus

irrité, fuyez madame, où craignez à mon retour une ſcène plus cruelle que celle du Bon-Paſteur : le comte ſortit dans ces entrefaites, Sophie, que j'appelai dans ce moment pour ſavoir quel parti la prudence vouloit que je priſſe dans une conjoncture auſſi délicate, ſeconda mes ſentiments, en m'affermiſſant dans la réſolution ou j'étois de faire tête à l'orage, & d'attendre de ſang froid le retour du Comte ; cependant, diſois-je quelquefois à Sophie, Courmont, dans les accès violents de ſa fougue, ne prendra pas la précaution de chercher des éclairciſſements que peut-être il ne trouveroit point, quand il voudroit les prendre, & je ſuis ſure que, livré à ſa ſeule fureur, il a pris ſur le champ la route de Marli, d'où il me ſemble déjà le voir revenir avec un ordre cruel, que ſa rage aura ſurpris de la religion du miniſtre : je vous plains ; chere Comteſſe, reprenoit mon amie, mais que faire ? La fuite vous rendroit ſeule coupable, le temps vous a juſtifiée ſur deux accuſations auſſi importantes que celle-ci, attendez tout de lui ; l'innocence tranquille périt rarement ; moi fuir, répondis-je, de tels

ſentiments n'entrent point dans mon cœur, je ſais quels ſoupçons un départ précipité jetteroit ſur moi ; le Comte eſt vif, mais la vérité peut le ramener : cependant, continuois-je en tremblant, il m'a nommé Puſangé ; ſi victime d'un combat que je crains, il alloit perdre la vie, que deviendrois-je ? vous connoiſſez, chere Sophie, le cœur de votre amie, elle mourroit de déſeſpoir. Le Comte ne vient point, un preſſentiment ſecret m'annonce qu'il n'eſt plus : non, madame répondit mon mari qui avoit entendu les derniers mots ; il vit, mais c'eſt pour adorer la plus infortunée & la plus vertueuſe de toutes les épouſes, ah, ciel ! pourſuivoit-il en ſerrant tendrement mes genoux, me pardonnerez-vous ce dernier écart; *Sophie*, intéreſſez votre amie en ma faveur, & obtenez la grace d'un malheureux que des circonſtances ſingulieres ſe plaiſent de déchirer : quand vous parlez, repris-je, ai-je beſoin d'un autre intérêt pour me rendre ? La voix de mon cœur plus impérieuſe que celle de l'amitié, vous abſout, trop heureuſe encore de vous retrouver dans mes bras : eſt-ce vous qui parlez, repartit *Courmont* ? ah, ciel !

que

que vos bontés me rendent coupable ! ne craignez plus, adorable *Julie*; ni caprices, ni humeurs, je ne veux que vous *idolâtrer*, les circonſtances auront beau vous condamner, un époux raiſonnable, convaincu de la vertu de ſa femme, ſe deshonore par des éclairciſſements ; ſoumis entiérement à vos ordres, nommez le climat où vous voulez vivre, tous les lieux où je ſerai avec vous, ſeront remplis de charmes pour moi ; la *Bourgogne*, la *France*, *Paris* même, tout odieux qu'il me paroiſſe.... tous les pays me ſeront égaux, quand j'y vivrai avec ce que j'aime. Ce diſcours ſi tendre & ſi éloigné de l'affectation, m'intéreſſa au point, que je témoignai, par complaiſance que la *France* m'ennuyoit, & je fis ſentir adroitement au *Comte*, que je ſortirois avec plaiſir du royaume ; vous m'avez parlez il y a quelque temps, lui dis-je, de l'*Angleterre*, allons à *Londres*, nous n'y reſterons qu'autant que vous vous y amuſerez, connu dans cette ville, vous n'y aurez que des agréments : que vous êtes obligeante, me repondit le *Comte*, j'accepte ce parti, pourvû que *Sophie* ne le déſaprouve point, vous l'aimez, & je ſerois au déſeſpoir de vous

ſéparer d'elle. Mon amie qui n'avoit d'autres ſentiments que les miens, répondit à *Courmont*, comme je le deſirois, & nos arrangements furent pris pour un départ prochain. Le *Comte* me raconta alors la perfidie d'*Humicourt* & de *Puſangé*, que le grand prieur de France, informé de leur conduite odieuſe, venoit de faire partir pour *Malte*, exil trop gracieux pour des hommes auſſi noirs. Flattée de quitter *Paris*, & d'aller reſpirer un air que mon mari aimoit, je me formai des idées de tranquillité que l'avenir ne troubla que trop ; étoit-ce à moi de me livrer à un penchant dont je connoiſſois le vuide ? & devois-je aimer véritablement, après les chagrins que l'ombre même de l'amour m'avoit cauſés?

Le peu de monde que je vois depuis les noirceurs que j'avois eſſuyées dans la ſociété, ne m'aſſujettiſſoit point à des devoirs pénibles ; bornée preſque à une ſeule maiſon, je ne vivois gueres qu'avec madame de *Querman*, c'étoit la femme de l'Intendant de M***, petite ſouveraine en B***, ſimple particulier à *Paris*. Madame de *Querman* avoit préféré d'être ignorée dans la capitale, à l'agrément d'avoir une cour

en province, & elle passoit les trois quarts de l'année dans le centre des plaisirs bruyants ; son mari étoit un de ces hommes *essentiels*, qui ont l'art de se rendre utiles sans mérite, & nécessaires sans motifs, occupé sans cesse à saisir le bon ton qu'il n'avoit pu avoir dans un présidial de province, il avoit fait une fortune assez considérable dans la révolution des billets de banque, pour acheter une charge de maître des requêtes. C***. dut sa fortune à son habileté à jouer au billard ; *Querman* fut redevable de son avancement à la paume dans laquelle il excelloit, & peut-être il auroit été plus loin, si la dernière contagion qui ravagea la Provence, ne l'eût attaché à un avenir brillant. Madame de *Querman* qui n'avoit pas même l'esprit de mettre à profit la fortune de son mari, s'étoit persuadé depuis longtemps, que l'air de s'amuser à *Paris*, qui n'est autre qu'un ennui masqué, étoit préférable aux plaisirs réels qu'on goûtoit en province ; contente de vivre dans un tourbillon d'insectes illustres qu'elle ne connoissoit point, mais qu'elle croyoit fort agréables, parce qu'ils l'entretenoient de la chasse, & du

coucher du roi, auxquels ils ne s'étoient jamais trouvés, elle auroit volontiers passé ses jours dans un ennui mortel avec des gens du belle air, pourvu qu'elle eût eu la réputation d'une femme du grand monde. L'Intendance qui la flattoit, quand elle n'étoit que présidente de campagne, lui avoit paru insipide aussi-tôt qu'elle avoit joui des prérogatives qui y sont attachées, elle avoit la manie de la cour ou elle ne pouvoit figurer, & tout ce qui ne tenoit point à *Versailles*, étoit pour elle d'une maussaderie étonnante. Ridicule dans l'expression, elle parloit le langage de la cour, mais l'emploi bizarre qu'elle faisoit des termes qu'elle ne rendoit jamais propres, formoit un jargon singulier, qui, en étourdissant les gens d'esprit, lui acquéroit chez le peuple le titre de femme de bon ton; & c'étoit pour elle l'éloge le plus *délicieux*, expression qui lui étoit si familiere, qu'elle l'appliquoit même au chagrin. Maîtresse en titre du Marquis de *Solmé*, dont elle étoit soupçonnée de connoître les créanciers, elle avoit un amant, comme on a une robe, parce que la mode ou le bon goût l'exigent; n'aimant rien

d'ailleurs que ce qui étoit attaché au bel uſage, elle portoit la manie des airs juſques dans ſes plaiſirs ſecrets, & ſes goûts raiſonnés devenoient ridicules, dès que le caprice ou la mode ne les approuvoient point. On ſent bien, à ce portrait, qu'une femme de ce caractère, ne me convenoit pas, mais les beſoins de la vie ne nous permettent point toujours de vivre avec ceux qui nous conviennent; fatalité dangereuſe qui entraîne ſouvent la perte de nos mœurs! *Courmont* qui avoit quelques terres dans le *Bourbonnois*, & que l'intendant vouloit prendre pour ſervir aux chemins publics, fut obligé de s'adreſſer à lui, leur connoiſſance commença par une querelle qu'ils eurent à propos des titres que les intendants exigent, & que mon mari croyoit ne devoir point leur accorder. *Querman* revint d'une prétention chimérique, qui lui étoit perſonnelle, lors même qu'il ſembloit ne la ſoutenir que pour l'honneur de ſon corps, & il mit à couvert les terres du *Comte*; ce procédé avec un homme qui n'avoit pas flatté ſon amour propre, lui mérita l'eſtime & l'amitié de mon mari, & pendant ce dernier ſéjour à *Paris*,

nous vivions fort ſouvent avec l'intendant. Le ton de madame de *Querman* auroit paru révoltant à ceux qui n'auroient point été prévenus, mais il amuſoit ceux qui la connoiſſoient, rien ne paroît extraordinaire dans quelqu'un qui eſt annoncé comme un perſonnage ridicule. L'intendant d'ailleurs avoit avec ſa femme, un air aiſé qui paſſe pour dignité chez les grands, & pour ſottiſe auprès du peuple ; à propos de cela je me rappelle un trait qui m'amuſa beaucoup.

Quelques jours avant notre départ pour *Londres*, nous ſoupions en famille chez Madame de *Querman*, je veux dire le marquis de *Solmé*, l'intendante, ſon mari, le *Comte* & moi. *Querman* étoit monté ſur un ton gai, qui le rendoit aſſez agréable à ſa femme. Elle vouloit toujours s'étourdir ſur le plaiſir ; & comme s'il y avoit long-temps qu'ils ne s'étoient vus, il lui demanda compte de ſes amuſements, ſans autre intérêt cependant que celui d'un ami qui y prend part. Madame de *Querman*, enchantée de voir que ſon mari imitoit la complaiſance des gens de la cour, lui fit un détail que je crus d'autant plus

ſincere, qu'il ne flattoit ni la vanité de l'intendant, ni le goût de ſa femme. *Querman* qui paroiſſoit s'intéreſſer à la ſanté de l'intendante, lui demanda, d'un ton indifférent, à quelle heure elle étoit rentrée hier. A une heure, répondit-elle. A une heure, reprit *Querman*! Rien de ſi poſitif, répartit *Solmé*..... Si vous le croyez, répliqua froidement l'intendant, tant pis pour vous, *marquis*, car madame n'eſt revenue qu'à trois heures.

L'intendante feignit de rougir, pour montrer quelle étoit infidelle; parce que le bon ton ne vouloit pas qu'une femme fût conſtante: uſage pernicieux qui a paſſé juſqu'au ſiecle où vous vivez. *Solmé* voulut jouer l'amant piqué; mais à peine ſe reſſouvint-il que ſon tailleur devoit lui rendre une viſite le lendemain matin, qu'il eut cet air empreſſé que la vanité des femmes prend pour de l'amour, & qui n'eſt que baſſeſſe dans ceux qui l'emploient.

Quelques amuſantes que ces ſcenes fuſſent au premier aſpect, elles ne pouvoient me plaire long-temps. On a beau connoître *Paris*; il eſt difficile que quelqu'un à qui la vertu eſt chere, ſe

familiariſe avec le vice. Nos diſpoſitions étoient faites ; mon fils venoit d'entrer à *Louis le grand*, ſous la conduite d'un vieil officier ruiné, qui, n'ayant pu obtenir le gouvernement d'une place, prit celui du jeune *marquis*. Le *comte* qui croyoit m'obliger en m'éloignant de *Paris*, preſſa notre départ ; & nous prîmes avec *Sophie*, qui nous étoit trop chere pour nous en ſéparer, la route de la *Flandre*. Nous arrivâmes à *Lille*, où nous ſéjournâmes quelque temps : c'eſt là que j'étudiai l'eſprit Flamand. Je vis que cette nation avoit cette groſſe probité que je préfere à la politeſſe : moins adroits, & auſſi impolis que leurs voiſins les *Hollandois*, ils veulent prendre machinalement le ton de rudeſſe que les *Anglois* ont moins par air que par vérité.

De *Lille* nous paſſâmes à *Calais*, où nous arrivâmes aſſez à temps pour être témoins d'une expérience qui, pour n'avoir pas réuſſi, n'en eſt pas moins digne d'éloges : on la devoit au génie & aux ſoins de M. le marquis d'*Herouville*, nom célebre dans le militaire ; & j'avouerai avec quelque ſurpriſe, que j'ignore pourquoi le projet dont je vais

dire un mot, n'a pas été pouſſé à ſa perfection.

L'officier général que je viens de citer, à qui l'on eſt redevable de quantité d'autres projets importants, avoit imaginé une machine au moyen de laquelle on pouvoit deſcendre dans la mer, y voir ce qui étoit englouti, & le pêcher aiſément: l'expérience, du moins celle que j'ai vue, ſe fit en petit. Un garde-françoiſe ſe propoſa pour deſcendre: il étoit prévenu qu'auſſi-tôt que ſa reſpiration s'affoibliroit, il n'avoit qu'à remuer un cordon qu'il tenoit à la main, & qui répondoit à une ſonnette qui étoit hors de la mer; mais l'ivreſſe dans laquelle il étoit, & dont on ne s'étoit pas apperçu, l'empêcha de remuer le cordon, & il étoit mort quand on le retira. Un homme de ſang froid n'auroit pas couru ce danger; mais après cet exemple qui avoit intimidé un peuple foible, on ne pourſuivit point l'expérience d'un projet ſûr & réfléchi.

C'eſt à *Calais* que nous nous embarquâmes pour *Douvres*. La mer qui avoit un peu agité *Sophie*, nous engagea à continuer notre route par terre; le

lendemain nous arrivâmes à *Cantorberi* : l'hôtel du lion verd fut l'auberge que nous choisîmes : le beſoin que nous avions de nous repoſer, nous détermina à ſouper de bonne heure : nous n'en étions pas encore au rôt, que notre hôte vint nous demander la permiſſion de placer à notre table un *baron Allemand* qui venoit d'arriver. Dans un pays où l'affabilité ne regne point, tous les étrangers ſe croient de la même patrie ; le *comte* ſe leva, & fut lui-même au devant du *baron Vadouk* (on lui apprit que l'Allemand ſe nommoit ainſi), & le fit placer à côté de moi. La converſation roula ſur la France : on a beau quitter à regret cet heureux climat, ceux qui le fuient reſſemblent aux pélerins de *la Mecque*, leurs regards ſe tournent encore ſur le tombeau du prophete, long-temps après qu'ils l'ont quitté. Le *baron* parloit notre langue avec la pureté d'un Allemand de condition, inſtruit de notre gouvernement, de nos uſages & de nos loix : il connoiſſoit la France mieux que ceux qui y étoient nés. Quoiqu'on verra dans peu que le prétendu *baron* n'étoit rien moins que ce qu'il vouloit être, on ne

doit pas être étonné de voir un Allemand mieux informé de nos mœurs que nous-mêmes : cette nation savante & polie ne voyage que pour s'éclairer ; les François qui courent le monde, n'ont d'autre objet que de se rendre singuliers, en tournant tout en ridicule.

L'*Album* d'un Allemand sensé est un livre instructif ; celui d'un François est un libelle scandaleux : l'un parle des mœurs, des religions & des usages des peuples qu'il a vus : l'autre ne cite que des *Caillettes* qui se sont déshonorées avec lui. Quittons ces remarques, & revenons à *Vadouk*. Les yeux continuellement fixés sur lui, j'y cherchois une ressemblance que j'aurois peut-être trouvée, si, malgré la pureté avec laquelle il parloit, je n'avois démêlé un reste d'accent Germanique, qu'on ne perd que lorsqu'on s'est adonné de bonne heure à la langue Françoise : d'ailleurs, *Vadouk* buvoit beaucoup ; & celui pour lequel j'aurois voulu le prendre, ne connoissoit pas le vin. Ces idées auxquelles mon repos même n'auroit pas voulu que je m'arrêtasse, disparurent, & je me levai de table sans

avoir le moindre ſoupçon. Le *comte*, qui avoit voyagé en Allemagne, crut obliger le *baron*, en amenant la converſation ſur ſon pays. *Vaëtouk* parut peu inſtruit, & mon mari qui ne condamnoit pas aiſément, me dit après que l'étranger fut retiré, qu'il le croyoit un de ces aventuriers qui appuient une naiſſance imaginaire ſur beaucoup d'adreſſe & d'effronterie. Je m'oppoſai à ce ſentiment, & j'ignorois pourquoi. Etoit-ce l'effet d'une indulgence naturelle attachée à mon ſexe? étoit-ce ?.... Ah! je n'en apprendrai que trop tôt le motif.

Nous nous couchâmes, & le lendemain nous partîmes pour *Londres*, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit. Le *comte*, qui avoit fait quelques ſéjours dans cette capitale de l'Angleterre, prit le même hôtel qu'il avoit occupé précédemment. L'étranger qui nous avoit ſuivi, ſans que nous nous en apperçuſſions, ſe trouva logé avec nous: les ſoupçons du *comte* augmenterent, & j'avoue que je commençai à pencher du côté de mon mari.

Vaëtouk vint le lendemain nous faire une viſite: je ne ſais quels ſentiments

le froid avec lequel nous le reçûmes, lui inſpira ; mais nous fûmes quatre jours ſans l'appercevoir. *Courmont*, dont j'ignorois encore l'attachement pour la femme du lord *Robinſon*, dont j'ai dit un mot au commencement de cette derniere partie de mes Mémoires, ſortit ſans nous. Pendant les quatre premiers jours de notre arrivée, inquiet & rêveur, il rapportoit dans ſa maiſon une agitation qui paroiſſoit d'autant plus vile, qu'il vouloit la cacher. *Sophie* qui l'aimoit, lui demanda la cauſe de ſon chagrin. Il eut la foibleſſe de lui confier ſa paſſion pour une femme qui l'avoit abandonné ; & mon amie qui connoiſſoit ma façon de penſer, ne balança pas à me rendre cette confidence. C'étoit la ſeconde fois que j'entrois dans les ſecrets du *comte*, & je me rappellois que c'étoit dans le ſein de ſon épouſe, qu'il avoit dépoſé ſon amour pour la *Lecouvreur* ; mais je n'en avois point été effrayée. La paſſion d'un honnête homme pour une fille de ſpectacle, eſt un délire qui commence avec la nuit, & que le jour diſſipe : la conſtance gêneroit ces ſortes de filles, parce qu'elle les empêcheroit

de remplir les engagements que leur état les oblige de prendre avec le public.

Le *comte* docile abandonna la *Lecouvreur*, qui s'en consola dans les bras d'un homme qui ne lui préparoit une nouvelle infidélité que pour l'amener à une consolation plus prompte. On pense différemment avec ce qu'on est convenu d'appeler dans le monde, *une femme d'une certaine façon :* ses caprices nous attachent à elle, & son infidélité ne nous rend que plus tendres. C'étoit là la position du *comte :* amant heureux de milady *Robinson*, il n'avoit quitté *Londres* qu'à regret, parce qu'il y laissoit une femme adorable, qui lui avoit juré une constance éternelle, qu'elle croyoit peut-être lui garder alors. Le chevalier *Opton*, jeune Anglois, que j'aurai occasion de peindre ailleurs, étoit alors attaché à *milady* ; & *Courmont* qui redoutoit un rival dangereux, s'étoit lié avec *Opton*, qu'il vouloit rendre amoureux de *Sophie*. Le *chevalier* devint sensible : mais, pour qui ?.... Pour une femme qui l'adoroit, & qui a fait le malheur de ses jours.

Le *comte* revenu de son premier

trouble me présenta chez Milady *Robinson*, & dans quelques autres maisons, où je trouvai autant de politesse & plus de décence qu'en France. L'Allemand que nous n'avions pas revu revint sur les rangs, & je ne fus jamais si étonnée que de me trouver à table à côté de lui chez la comtesse *Cecile*. Mon mari qui n'avoit point perdu ses soupçons, prit le comte en particulier, lui demanda s'il connoissoit cet étranger: moins que vous, reprit *Cécile*; mais assez pour l'estimer; ces paroles intéressèrent Courmont, qui brûloit d'impatience de sortir de table pour développer l'énigme de Cécile; ce moment arriva, mais *Miss Robert* s'empara de *Vaudoux*, & mon mari ne put se satisfaire; Cécile qu'il pressa en vain ne voulut pas en dire davantage; l'Allemand sortit avec *Miss Robert* & quelques autres dames, & le comte qui alla joindre Milady *Robinson*, nous laissa la liberté d'exécuter, la comtesse & moi, le projet que nous avions fait de nous promener sur les bords de la Tamise; *Sophie*, qui étoit indisposée, depuis quelques jours, ne sortoit point de sa chambre; notre promenade fut poussée jusqu'à l'entrée de la nuit; la comtesse

que le ſerin avoit incommodée, ſe retira, & je me rendis à mon hôtel. *Sophie* me remit une lettre ſur laquelle je ne vis ni timbre ni chiffre ; le caractere qui me parut trop ſoutenu pour être celui d'une femme, me mit dans le cas de l'examiner de plus près : quel fut mon trouble en reconnoiſſant la main du chevalier de Nalbour ; indéciſe ſur le parti que j'avois à prendre dans une circonſtance auſſi critique ; ſans penſer où Nalbour pouvoit être dans ce moment, je pris la réſolution de remettre la lettre cachetée à Courmont ; réfléchiſſant après ſur cette démarche, je la trouvai trop haſardée ; une femme prudente ne doit jamais compromettre ſon mari, c'eſt une fauſſe vertu que de confier à un époux les ſentiments qu'on a pour nous ; la ſageſſe n'a pas beſoin de ſecours étrangers, elle ſe ſuffit à elle-même. Un parti plus raiſonnable ſuivit cette premiere idée, & je brûlai la lettre de Nalbour, ſans avoir la curioſité de la lire, mon mari entra moins ému, mais pas plus gai qu'à l'ordinaire ; il me demanda ſi je ſavois quel homme étoit maſqué ſous le baron de Vaxouk, & ſans attendre ma réponſe, il me nomma le chevalier de *Nalbour* ; il y a

une demi-heure, répondis-je, que ce ſecret n'en eſt preſque plus un pour moi ; l'auriez-vous reconnu, demanda le comte ? non, repliquai-je ; mais j'ai dans l'idée que Nalbour vouloit lui-même s'ouvrir à moi, puiſque je viens de brûler à l'inſtant une lettre qu'il m'avoit adreſſée : eh, que diſoit cette lettre, repartit le comte : brûlée ſans avoir été lue, j'ignore ce qu'elle contient, repris-je, mais je vous conſeille de voir Nalbour, & d'apporter les ſoins que votre amitié lui doit, pour le guérir d'une paſſion malheureuſe. Le comte accoutumé à me voir ſincere, demanda au portier ſi le baron de Vactouk étoit rentré ; *Nalbour* qui l'entendit, le pria de monter ; Courmont arriva dans la chambre de cet ami malheureux, qui lui parla en ces termes „ Vous ſavez „ mon ſecret, il n'eſt plus temps de „ me déguiſer à vos yeux, ma maigreur, „ mon habillement étranger, joint à „ l'accent Allemand que j'ai toujours „ imité, vous ont trompé à *Cantorbery*, „ & votre erreur qui ne s'eſt point diſ- „ ſipée à Londres, m'a fait haſarder „ cette après-midi une lettre à la com- „ teſſe, à qui je dévoilois un myſtere

„ qu'il étoit important que je vous ca-
„ chaſſe ; ma lettre eſt reſpectueuſe ;
„ *Miſſ Robert*, avec laquelle nous avons
„ dîné, l'a dictée elle-même ; j'ignore
„ quelles impreſſions elle a pu faire ſur
„ le cœur de madame de Courmont ;
„ mais je ſais que las d'être le jouet
„ d'une paſſion que je déteſte, & qui
„ m'a tiré d'un aſyle où je comptois
„ trouver le bonheur qui me fuit, à la
„ veille de l'inſtant terrible qui devoit
„ pour jamais m'arracher à la retraite,
„ l'image de la comteſſe s'eſt préſentée
„ à mes yeux telle qu'ils la virent
„ quand, ne vous connoiſſant pas encore,
„ elle parut ſenſible ; frappé de ce ta-
„ bleau, j'ai perdu dans un inſtant les
„ fruits d'une année de méditation ; je
„ ſortis de la *chartreuſe*, & après avoir
„ rendu à l'envoyée de la religion, la
„ croix que je n'avois pas encore quittée,
„ je partis pour *Dijon*, où ayant appris
„ ce que vous étiez devenu, j'ai vendu
„ tous mes biens pour venir vous join-
„ dre à Paris ; le jour de mon arrivée
„ fut celui de votre départ ; mon la-
„ quais qui m'avoit précédé, vous avoit
„ retrouvé à la rue de Tournon, où
„ vous demeuriez l'année précédente,

„ & il avoit été informé assez à propos
„ de votre départ, pour prendre, même
„ sans que je lui ordonnasse, les me-
„ sures nécessaires à l'exécution du des-
„ sein que j'avois formé de vous suivre ;
„ je vous rejoignis à Lille dans le temps
„ même que vous y arriviez ; votre
„ voyage de Londres, qui n'étoit pas
„ un mystere, ne me laissa pas douter
„ que vous suiviez la route de Calais ;
„ je pris les devants, & mon espoir ne
„ fut point trompé, quand je vous re-
„ connus tous les deux au moment de
„ votre embarquement : le paquebot
„ du courrier dans lequel j'entrai, ar-
„ riva à *Douvres* une heure après le petit
„ bâtiment sur lequel vous étiez monté ;
„ je pris, ainsi que vous, la route de
„ *Cantorbery*, je vous suivis à Londres,
„ où le comte Cécile, que j'avois connu
„ à Naples, me reçut avec beaucoup de
„ considération : vous savez le reste de
„ mon aventure, & vous me permet-
„ trez de vous la taire, à une circons-
„ tance près, qui me flatte trop pour
„ être ignorée ; je n'ai plus qu'un fond
„ d'estime, de respect pour madame de
„ Courmont ; son amie, depuis trois
„ jours, jouit de toute ma tendresse, ac-

„ cordez-la moi, *Comte*, ma lettre la „ demandoit ; peut-être déterminé à „ me la réfuſer allez-vous penſer que „ c'eſt un prétexte dont je me ſers pour „ ſeconder mon amour, en trahiſſant „ l'amitié : vous vous trompez, & ſi „ vous m'examinez juſques dans mes „ écarts, vous verrez que je ſuis inca- „ pable d'une perfidie ; la raiſon m'a „ éclairé ſur une paſſion que rien ne „ pouvoit légitimer, je me rends à ſa „ voix, mais l'amour qui me pourſuit, „ me livre à un nouvel objet, puiſſe-t- „ il me rendre plus heureux qu'avec la „ *comteſſe*.

Mon époux prévenu pour Nalbour, en faveur de la ſincérité qu'il lui connoiſſoit, me l'amena ; j'avoue que ſa préſence m'inſpira des ſentiments que j'aurois voulu ne point ſentir ; je craignois que des feux peut-être mal éteints, ne vinſſent jeter un nouveau trouble dans mon ame, & ne me rendiſſe plus malheureuſe encore que coupable ; je rougis à l'aſpect du chevalier, & ſon émotion, dont je voulois être la cauſe, même en le redoutant, m'inquiétoit : préſentiments dangereux, s'ils euſſent été effectués, & mortifiants, parce

qu'ils ne l'étoient point ! Nalbour fut annoncé par le comte, tel qu'il l'avoit exigé, en se déclarant pour *Sophie* ; l'aveu m'étonna, sans me faire naître des idées fausses ; je connoissois le caractere du chevalier, & nul événement ne pouvoit le déterminer à une fourberie ; il mépriſoit ces hommes odieux, qui croient qu'il est permis d'être faux pour être heureux, s'il est vrai qu'on puisse goûter le bonheur quand on ne le doit point à la délicatesse. *Sophie* pressée par *Courmont* de se décider, répondit en fille aux instances qu'on lui faisoit ; c'est-à-dire qu'elle se défendit assez vivement, pour faire juger qu'elle desiroit un engagement qu'on ne veut fuire que pour obéir à l'usage. Devenue l'amie du seul amant qui m'avoit été cher jusqu'alors, j'avouerai que j'eus des combats secrets à essuyer, pour voir de de sang froid Nalbour attaché à Sophie, qui me paroissoit l'aimer véritablement ; quinze jours après cette premiere entrevue, le mariage de ces deux amants fut célébré dans la chapelle de l'embassadeur de France, & Sophie, à qui mon amitié a toujours conservé ce nom, fit le bonheur d'un époux digne d'elle ;

quel éloge pour Nalbour ? quelle tranquillité pour moi ? heureux inſtant que ne duriez-vous toujours !

Courmont rendit *Mylady Robinſon* infidele, ou pour mieux dire, il le ramena à ſes premiers ſentiments, le chevalier *Opton* dont le cœur avoit prévenu l'inconſtance de Mylady, ſe conſola aiſément d'un abandon qu'il avoit préparé, & ſes vœux ſe tournerent vers moi ; paſſion malheureuſe qui n'a porté que trop d'atteinte à un cœur vertueux !

Née tendre, je m'étois plus d'une fois laiſſée emporter par ces mouvements impétueux qui regnent ſur un cœur ; ſi juſqu'ici mes devoirs n'en avoient point été altérés, j'avois toujours à craindre qu'habituée dans une paſſion qui me plaiſoit, je n'oubliaſſe des ſentiments qui me ſont impérieux que ſur une ame maîtreſſe d'elle-même, & devois-je eſpérer cette douce ſituation avec l'homme le plus aimable ?

Opton, indépendamment d'une figure avantageuſe, étoit fait pour plaire : aſſez heureux pour joindre aux vertus de ſa nation les talents agréables de la nôtre, il n'avoit ni la fierté Angloiſe, ni la fatuité d'un François, ſavant,

quoiqu'homme de condition, poli, malgré les avantages qu'il réuniſſoit, il avoit un caractere égal ; ſon humeur variée ſelon les circonſtances, étoit toujours accommodée aux perſonnes, & la ſupériorité de ſon mérite, ne jetoit point ſur ſes manieres cette dureté ſi commune aux hommes à prétentions : tel eſt le vainqueur que j'avois à redouter : prévenue pour le chevalier avant de le connoître, je ne l'aimai que trop, quand il ſe montra à mes yeux avec les qualités eſtimables dont il étoit rempli.

Courmont inceſſamment occupé par ſon amour pour *Mylady Robinſon*, laiſſoit un champ ouvert à ſon ami, car *Opton* étoit très-fort le ſien, & j'ai toujours remarqué depuis, que ces amis-là deviennent amants dangereux. *Sophie* à qui j'avois caché mon goût pour le chevalier, s'en défia, & ſa complaiſance voulut l'approuver ; mais l'illuſion qui m'occupoit, ne régnoit que ſur mes propres ſentiments, & je ne m'aveuglois pas ſur les ſuffrages de l'amitié : *Opton* livré tout entier à ſon penchant, ne s'étoit que trop apperçu des impreſſions qu'il faiſoit ſur moi ; mais aſſez délicat pour ne pas deſirer un de ces

triomphes prompts, qui, en aviliſſant le goût, ne ſervent qu'à l'éteindre, il ne faiſoit parler que le ſentiment, & je ne ſais ſi cette façon d'aimer ne ſubjugue pas plus aiſément une honnête femme, que ces détours adroits que les hommes empreſſés ne mettent en uſage que lorſqu'ils ſe défient d'eux. La figure arrête les regards d'une coquette, & des mots ſuffiſent pour aſſurer ſa défaite, mais il faut d'autres armes pour vaincre quelqu'un qui ſait penſer, & ſi la réſiſtance eſt plus longue, le triomphe n'en eſt que plus durable & plus flatteur.

Il y avoit près de trois mois que je voyois le chevalier; ma ſincérité n'avoit pu lui cacher que ſa ſociété m'étoit chere; & dire à un amant qu'on ſe plaît à s'entretenir avec lui, n'eſt-ce pas lui perſuader qu'on l'aime; je crois même que je portai les choſes juſqu'à avouer à *Opton* que je l'eſtimois, mot uſé dont les femmes ſont toujours les dupes, parce qu'il décele une paſſion qu'elles croient voiler. Tranquille cependant, malgré qu'on ſe crût aimé, je n'avois eu à eſſuyer aucune de ces attaques violentes dont le cœur peut ſe défier, même en les ſouhaitant; j'oſe me flatter

quelquefois

quelquefois que le chevalier, à qui la vertu étoit chere, savoit la considérer jusques dans son amante, & je me savois bon gré de m'être attachée à un homme assez respectable pour estimer une femme qui l'aimoit. Le printemps arriva, c'est le temps où *Londres* est presque désert; l'odeur dangereuse du charbon qui infecte cette ville, contraint tous les gens aisés de se retirer à la campagne. Mon mari qui avoit projeté de passer la belle saison dans la maison de *Mylady*, m'en loua une à trois milles de *Londres*, située sur les bords de la *Tamise*, elle formoit le plus joli coup-d'œil, *Sophie* & son époux qui m'y accompagnerent me mirent dans le cas d'inviter *Opton* à y venir avec nous, mais le comte qui l'avoit prévenu, m'avoit sauvé une politesse embarrassante dans la position où je me trouvois. Nous partîmes tous les quatre. Ce fut là que le chevalier se persuadant que mon amour étant au comble, il ne s'agissoit plus que de couronner le sien; plus vif & plus empressé qu'il n'avoit paru jusques-là, il fallut connoître toute la force du devoir pour pouvoir lui résister. Cent fois prête de me rendre, j'en desirois

l'inſtant, mais la réflexion qui le précédoit venant heureuſement à mon ſecours, diſſipoit des idées ſéduiſantes, pour ne rien dire de plus. *Opton*, qui n'ignoroit pas qu'un amant qui par impatience quitte l'objet qui l'avoit fixé, n'eſt pas digne d'en être aimé, avoit penſé qu'il devroit à l'importunité le bonheur de me fléchir, & abandonné abſolument à cette idée, il redoubla ſes inſtances, & il n'en devint que plus malheureux; ſi les obſtacles irritent la paſſion, les refus d'une amante produiſent un effet tout oppoſé, & las de ne rien obtenir, fatigué d'eſpérer, l'homme le plus épris quitte bien-tôt l'objet qui l'avoit enchanté. Voilà le caractere général des hommes, mais le chevalier ne leur reſſembloit que par leurs vertus. Senſible & conſtant tout-à-la-fois, il ſavoit reſpecter ſes goûts, & celle qui les lui avoit inſpirés, & ſi depuis mes refus réitérés je l'avois vu encore quelquefois emporté au-delà de lui-même, ce n'étoit que dans ces inſtants de délire rarement dangereux pour une femme qui réſiſte.

Mylord *Robnon*, qui s'étoit acquis les vœux de ſes concitoyens, & l'eſtime

de son maître, venoit d'être nommé Ambassadeur en Hollande ; *Mylady* qui fut obligée d'accompagner son mari à *la Haye*, laissa le *Comte* dans une situation accablante, qui me le ramena. Je ne fus pas surprise de le retrouver entre mes bras, il m'avoit accoutumé à le consoler des infidélités qu'on lui faisoit ; son séjour à la campagne dura peu, & le prétexte d'une tragédie nouvelle le conduisit à *Londres*, d'où il revint quelques jours après avec *Miss Otvvai*, cousine du chevalier *Opton*, qu'il avoit connue à son premier voyage d'*Angleterre* ; *Miss Otvvai* conservoit dans le printemps de son âge toutes les graces de la jeunesse ; coquette par goût, elle aimoit à plaire, & toujours sensible, elle ne plaisoit pas long-temps. *Courmont* jadis enchaîné à son char, venoit de rentrer dans ses fers, *Miss Otvvai* s'en applaudissoit, & osoit même quelquefois en ma présence le menacer de ses mépris, s'il redevenoit infidéle ? cette premiere singularité m'auroit frappée sans doute, si prévenue sur le caractere de cette femme, je n'en avois attendu bien d'autres bizarreries. Persuadée que son cousin m'aimoit, elle voulut

agir en parente, & ne pouvant le servir efficacement elle même; elle eut recours à mon mari qu'elle pria de me presser de rendre le *Chevalier* heureux, le *Comte* eut la foiblesse de donner sa parole, & la lâcheté de la tenir; c'est alors que cessant de reconnoître mon mari dans *Courmont*, je ne voyois plus en lui qu'un monstre odieux, digne de toute mon horreur; quand j'ose encore me rappeler que le *Comte*, oubliant son honneur & le mien, me vantoit Opton comme *un galant homme auquel il souhaitoit que je m'attachasse*... des pleurs répondirent seules à ce discours injurieux, mais *Courmont*, devenu insensible, me quitta en me pressant de de *m'arranger*; toujours plus indignée de ce nouveau propos, j'avois pris le dessein de retourner dans ma patrie, sous le prétexte d'y veiller à la santé de mon fils qui venoit d'être attaqué de petite vérole, & je l'aurois sûrement exécuté, si le *Chevalier*, dans le sein duquel je déposai mes chagrins, ne m'eût sauvé le danger en s'éloignant. *Miss. Otvvai*, que je ne voyois plus qu'avec indignation, s'apperçut de mes dédains, & ce fut pour ne pas y être ex-

posée plus long-temps, qu'elle prit la route de *Cantorbery*, où mon époux l'accompagna. La derniere scene que *Courmont* avoit faite, m'avoit indignée contre lui, & je le voyois partir sans regret : un mari jaloux, disois-je, est un tyran qui cherche le supplice de ses jours, dans les chagrins de son épouse ; mais quelque dangereux que soit cet homme n'est-il pas préférable à un lâche complaisant qui veut établir la honte de sa femme sur les débris de son honneur ? Ah, ciel ! continuai-je, il est donc de ces maris indignes, qui, non contents de laisser à leurs épouses une liberté dont elles abusent, s'avilissent encore par des vils conseils qui offensent la probité & la décence. Quand je me rappelois quel étoit le *Comte* en *France*, & quel je le voyois en *Angleterre*, je ne pouvois me persuader qu'il fut le même homme ; seule avec *Sophie* & *Nalbour* qui l'aimoit toujours plus tendrement, je trouvai dans ces deux amis les consolations dont ma situation avoit besoin ; sensible à l'outrage que mon mari m'avoit fait, plus encore qu'à l'absence du *Chevalier*, j'attendois avec inquiétude qu'un caprice arrachant *Cour-*

mont des bras de *Miſſ Otwai*, la ramenât en *France* : devois-je prévoir, en faiſant ces vœux, que le *Comte* ne reverroit jamais ſa patrie ? Opton inſtruit du départ du *Comte* pour *Cantorbery*, me fit demander par *Nalbour* la permiſſion de revenir à la campagne ; je balançai ſur le parti que j'avois à prendre, mais balance t-on long-temps avec l'amour ? J'écrivis moi-même au *Chevalier* que je le verrois avec plaiſir. Un de mes gens que je chargeai de cette lettre, fut à peine parti, que réfléchiſſant ſur la démarche que je venois de faire, j'envoyai un coureur pour donner contre-ordre au laquais qui alloit à *Londres*, mais il n'étoit plus temps, & le *Chevalier* étoit à mes pieds avant le retour du coureur. Irrité de le voir malgré mes ordres que je croyois d'abord qui lui étoient parvenus, je ne lui parlai qu'après qu'il ſe fut juſtifié, mais que dis-je, ô ciel ! Je portai l'épouvante dans ſon cœur déſolé & je le réduiſis à un déſeſpoir funeſte, en lui ordonnant de retourner ſur le champ à la ville. Vous me défendez de vous voir, dit *Opton*, eſt-ce ainſi qu'on traite un galant homme qu'on eſtime ? Oui, repris-je, quand

l'amour se joint à ce premier sentiment & qu'on veut remplir ses devoirs.... devoirs cruels, repartit le *Chevalier*, n'êtes-vous faits que pour accabler un malheureux ! *Sophie* qui s'intéressoit en vain au sort d'*Opton*, ne put me fléchir, & il fut contraint de retourner à *Londres*. J'ignore si cette action prendra chez les femmes, mais je sais que c'est celle de ma vie qui m'a le plus coûté ; le *Chevalier* étoit aimable, vertueux, je l'adorois, & maîtresse de le voir, j'ai pu l'éloigner, concevra-t-on ce sacrifice ? je ne sais s'il est commun, mais je sens encore qu'il est pénible. *Opton* absent ne rendit pas mon ame plus tranquille, son image sans cesse présente à mes yeux, me présentoit le plus aimable des mortels, & je ne pouvois le voir sans rougir, je veux dire sans sentir cette émotion qui trouble l'ame même en l'agitant.

Le *Chevalier* éloigné de son amante, régnoit toujours auprès d'elle ; *Sophie* dépositaire de ses secrets, me juroit pour lui un amour éternel ? sensible aux vœux d'*Opton*, mais attachée inviolablement à mes devoirs, j'aurois été fâchée qu'il ne m'aimât pas, lors même que je protestois que je ne ré-

pondrois jamais à ſa flamme ; étoit-ce vanité, non, ce ſentiment m'auroit rendu fauſſe, & j'aurois été humiliée en affectant de paroître ce que je n'étois point ; l'inclination faſoit tout, mais la raiſon lui commandoit. L'hyver me ramena à la ville dans le temps même qu'une affaire de famille obligea *Nalbour* de ſe rendre en *Bourgogne* ; jamais ſéparation ne fut ſi tendre, jamais elle ne m'arracha plus de larmes : ſans époux, ſans amis, que devenir dans un climat étranger, ou je n'avois pour reſſource que la ſociété d'un homme que j'aimois aſſez pour le craindre.

Philoſophe au ſein de *Londres*, je m'attachai à connoître les auteurs ; l'étude que j'avois faite à la campagne, de la langue Angloiſe, m'avoit miſe dans le cas de lire tous les ouvrages qui avoient paru dans cette langue qui étoit à peine connue en *France*. Ces temps d'ignorance ne ſont plus ; on ne voit par-tout que des eſpeces d'auteurs qui ſe piquent d'entendre l'Anglois qu'ils traduiſent dans leur langue qu'ils ne ſavent pas parler. Conſidérez chez le peuple des littérateurs, comme des hommes extraordinaires, on eſt convenu

d'avoir pour eux cette vénération ridicule, dont jouissent tous les êtres étrangers : quelque François se sont établis une sorte de réputation ; sur le prétendu mérite d'une traduction ; admis dans le le sanctuaire des Muses, ils ont bientôt oublié qu'ils ne devoient leur gloire qu'à un maître de langue. L'auteur qui publie mes mémoires, a parlé des traductions dans un ouvrage qui vient de paroître (1), & lorsqu'il a dit qu'il y avoit peu de mérite à traduire, il n'a pas prétendu qu'on devoit dénigrer tous les ouvrages qui sont portés d'une langue dans une autre. Un traducteur doit tenir dans la littérature le rang qu'un colporteur occupe dans la librairie ; un homme qui n'a pas le talent de penser mérite toujours quelques égards pour nous faire appercevoir ce que les autres ont imaginé. (2)

(1) Essai historique sur la maniere de juger des hommes.

(2) On ne prétend, encore un coup, parler ici que de ces hommes qui ne savent que traduire, tel qu'étoit *Dacier* ; ceux qui pensent & qui traduisent avec choix, méritent des éloges. On estime *M. l'abbé Prévost*, *M. de la Place*, & quelques autres.

Le *Chevalier* que je ne voyois plus chez moi, n'en étoit devenu que plus amoureux, mais obligé d'expier l'imprudence de mon mari, il vivoit malheureux, parce qu'il étoit éloigné de l'objet de sa flamme. Milady *Sidney*, dont j'avois fait la connoissance à la campagne, tenoit maison, & *Opton* qui lui étoit attaché par une amitié très-étroite, ne la quittoit point, sur-tout depuis ma liaison avec Mylady *Sidney*: convaincu de mon amour pour lui, il ne pouvoit concevoir comment je lui résistois, & plus étonné encore du refus que je faisois de le recevoir, il voulut éprouver mon caractère, en feignant de tourner ses vœux vers Mylady *Sidney*; celle-ci qui étoit d'intelligence avec le chevalier, joua la tendresse, & mon cœur timide fut la dupe de ce projet; je devins jalouse, & je justifiai par-là que le caprice & la légéreté n'avoient eu aucune part aux sentiments dont j'étois pénétrée pour *Opton*. *Mylady* qui étoit son amie, on ne peut d'avantage, écrivoit au chevalier qui répondoit fort tendrement, & ces lettres me parvenoient par une artifice grossier dont j'étois toujours la victime, le véritable amour est

crédule, celui qui eſt défiant eſt moins ſincere. *Opton* qui ne manqua pas de s'appercevoir de mes inquiétudes, ne travailla qu'à les augmenter ; de concert avec *Mylady*, ils ſe faiſoient un plaiſir de mes agitations ; j'avois beau vouloir excuſer le chevalier ſur les dédains & les mépris affectés que je n'avois ceſſé de lui marquer depuis ſon départ de ma campagne, une femme piquée n'excuſe rien, outragée même, lorſqu'elle offenſe, elle veut punir quand elle a des torts ; ces idées qui m'emportoient, me firent une illuſion ſi preſſante, qu'elles me livrerent à une démarche dont je devois rougir : le penſeriez-vous, Madame, ou pour mieux dire, pourrez-vous en douter quand vous connoîtrez le cœur humain ? j'écrivis à *Opton* que je priai avec aigreur de ſe rendre chez moi à la reception de mon billet.

Le *chevalier* qui ne put douter que ſon manége avec mylady *Sidney* n'avoit fait effet, obéit promptement à mes ordres : j'étois à ma toilette quand il entra, mes femmes, qui virent mon trouble, ſe retirerent, & ſeule avec *Opton* je lui ordonnai de ſortir. Le *chevalier*, conſterné de ce propos, étoit

déjà à la porte de mon cabinet, lorſqu'abandonnée à des tranſports furieux, je le rappelai : je ne ſçai que trop, lui dis-je, pourquoi vous me fuyez, perfide! ce n'étoit pas aſſez de m'abandonner dans le temps que vous me deveniez le plus cher, dans le temps où, regnant en ſouverain ſur mon cœur, vous pouviez faire le bonheur de ma vie, du moins en ne me mépriſant pas ; ce premier outrage ne ſuffiſoit point à vos projets, il falloit joindre la barbarie à l'ingratitude, en me ſacrifiant à une femme, que vous n'avez ſans doute aimée, que pour mettre le comble aux malheurs de ma vie : allez, fuyez une amante trop inſultée pour vous pardonner ; eſſayer de vous juſtifier, ce ſeroit vous rendre plus coupable encore.

Le *chevalier*, dont l'étonnement augmentoit à chaque mot, ne put tenir à un propos que j'avois la foibleſſe de croire juſte alors, & en me demandant ſi c'étoit bien à lui que mon diſcours s'adreſſoit, il ne fit qu'aigrir ma douleur : oſez-vous, continuai-je toujours ſur un ton de reproche, qui, tout injuſte qu'il eſt, flatte ceux contre leſquels on l'em-

ploie ; oſez-vous bien, ingrat, douter de la perfidie la plus affreuſe, & my-lady *Sidney*..... mais quand il ſeroit vrai, repartit *Opton*, que j'aimaſſe *mylady*, quels reproches ſeriez-vous en droit de m'en faire, vous qui m'avez défendu juſqu'au plaiſir de vous voir chez vous ? on n'eſt inconſtant que lorſqu'on eſt aimé, ai-je jamais pû l'être ? Et oui, repris-je, en adouciſſant ma voix, & en jetant ſur le *chevalier* un regard de tendreſſe, qui n'exprimoit que mieux les ſentiments de mon cœur ; oui, *Opton*, vous êtes aimé, Ah, ciel ! s'écria le *chevalier*, hors de lui-même, rien n'eſt comparable au plaiſir que cet aveu me fait, de grace, adorable *comteſſe*, daignez me le répéter encore ? *Opton* à mes genoux, jouiſſoit de la douceur de s'entendre dire qu'il étoit aimé ; & cette déclaration, qu'il attendoit peu dans ce moment, mettoit le comble à ſes vœux : trop heureux alors de ſe renfermer dans les bornes d'un ſentiment délicat, *Opton* ne déſiroit que l'agrément de reſter à mes pieds, & je n'en étois que plus à mon aiſe ; il y a des circonſtances critiques qu'une femme ſurmonte ſouvent moins par ſa propre

vertu, que par la timidité ou la maladreſſe d'un amant. *Opton* étoit encore à mes genoux, lorſque mon mari entra, le *chevalier* que ce contre-temps embarraſſoit, voulut ſe lever, mais le *comte* courant à lui, exigea qu'il ſe tînt en place, & nous forçant de reſter tous les deux dans l'atitude où nous étions, il demanda à *miſſ Otvvai*, qui le ſuivoit, ſi la poſition n'étoit pas charmante. Après ce préliminaire *Courmont* me félicita ſur ma verſion d'honneur, le *chevalier*, me dit-il, eſt auſſi aimable qu'un François, & vous avez bien fait de l'écouter : *miſſ Otvvai* mêla ſes impertinences à ce propos indécent, & je devins le jouet de ces deux étourdis. *Opton*, que les mauvaiſes plaiſanteries de mon mari avoient excédé, ſortit; celui-ci voulut le retenir par de nouvelles railleries, le *chevalier* indigné regarda fierement mon mari, & les choſes auroient été ſans doute portées plus loin, ſi un de mes regards n'eût arrêté *Opton* qui rentra dans ſon caractere, & prit congé de nous avec une politeſſe tranquille, qui ne laiſſa pas même des ſoupçons. Seule avec *miſſ Otvvai* & *Courmont*, je n'en fus pas mieux, les

bons mots recommencerent, & je me vis pour le reſte de la journée en butte à des propos odieux.

On ſervit peu de temps après, & la converſation roula ſur Cantorbery, dont on ne ceſſa de nous vanter les charmes: la prudente *miſſ Otvvai* n'oublia pas ſurtout ceux qu'elle avoit goûtés avec le *comte*; il eſt des femmes à qui rien ne coûte que la décence. Vous ne devineriez jamais, diſoit *miſſ Otvvai*, que toute eſclave que je ſois des plaiſirs, je n'en goûte plus depuis près de huit jours, & à moins que mon imagination ne me fourniſſe dans peu quelques nouveaux amuſements, je prendrai congé de vous. Ce compliment, qui ne flattoit pas beaucoup *Courmont*, ne fit que l'égayer, & après un déluge de bons mots ſur une matiere qui paroiſſoit n'avoir été placé là que pour faire briller l'eſprit du couple amoureux, on ſe retira.

Miſſ Otwai à qui il ne manquoit, pour ſe perdre entierement, que de rendre ſes idées publiques, fit inſérer dans les gazettes cet avis.

„ Miſſ Otwai a trente-ſix ans, & „ les hommes, qui ne ſont pas prévenus, „ ne lui en donneroient que vingt-cinq;

„ elle a de l'agrément dans la conver-
„ sation, & mille autres qualités fort
„ estimables, dont il n'est pas question
„ de parler ici ; avec tous ces avan-
„ tages miss Otwai s'ennuie, parce
„ qu'elle croit avoir épuisé tous les plai-
„ sirs, elle promet 100 guinées au pre-
„ mier étranger, dont les idées vives
„ pourront imaginer quelques amuse-
„ ments singuliers, si l'inventurier est
„ citoyen, elle lui donne sa main :
„ cette annonce est un contrat en
„ forme.„

Je reconnus *miss Otwai* à ce trait de folie ; mais ce qui le suivit jeta plus de surprise dans mon cœur ; huit jours se passerent sans qu'elle eût trouvé ce qu'elle desiroit ; ce n'est pas qu'il ne se présentât un grand nombre de gens qui prétendoient récréer les sens de *miss Otwai*, en lui faisant goûter des agréments dont l'idée même lui avoit été inconnue jusqu'alors : des poëtes emphasés venoient lui réciter des tragédies extraordinaires, où des princesses Grecques disputoient de poumons pour faire ronfler des vers durs, aussi étrangers à leur situation qu'aux mœurs de leurs siecles. *Miss Otwai* qui ne trouvoit

dans ces tirades que l'ennui de l'uniformité, congédioit les poëtes, & ne faisoit pas un accueil plus favorable à tous les autres originaux, qui avoient osé se persuader qu'ils l'amuseroient. Certaine d'avoir tout vu, *miss Otwai* écrivit à *Courmont* le billet suivant.

J'ai assez vieu, monsieur le comte, *consultez votre cœur*, & *soyez Anglois*. *Adieu.*

Je pris ce second billet pour un nouveau trait de folie, mais je ne pensois point qu'il pût annoncer celle qui arriva; le *comte* vola chez son amante, il la trouva tranquille dans un fauteuil, elle lisoit Pope, & montrant à *Courmont* la coupe empoisonnée dont elle venoit de s'abreuver, elle attendoit son dernier moment avec ce calme qu'on ne doit jamais attendre d'une femme, & sur-tout de celle qui n'a connu que les plaisirs. Le *comte* attendri de ce spectacle, & remué par les sollicitations de *miss Otwai*; demanda une autre coupe, qu'elle eût la cruauté de lui présenter elle-même. *Courmont* prit le poison des mains de son amante, & l'avala en la serrant entre ses bras: quel courage! ne peut-

on être grand que dans le crime ? *miss Otvrai* avoit préparé elle-même les breuvages, & elle savoit l'instant auquel ils devoient faire leur effet. Le *comte* qui pensa alors à son fils, & j'ose dire à moi-même, m'envoya prier, par un laquais de son amante, de venir le joindre sans perdre un instant ; des idées odieuses se présentèrent alors à mon esprit, & j'allois congédier le domestique, quand il m'apprit que mon époux se trouvoit mal ; toutes mes répugnances cessèrent à ce mot, & je volai chez *miss Otvrai*, que vis-je ? hélas ! quel spectacle effrayant se présenta à mes yeux ! cette femme expirante tenoit mon mari entre ses bras, & conjuroit le ciel de retarder l'instant de sa mort, pour avoir le plaisir de rendre le dernier soupir avec le *comte* ; jugez de mon émotion à ce discours : tremblante aux genoux de mon mari, je l'interrogeois en vain sur la cause de la pâleur qui couvroit son visage ; tranquille dans le sein de mes douleurs, il me refusoit jusqu'aux plaisirs de soulager ses maux ; & j'aurois peut-être ignoré que le poison alloit l'arracher d'entre mes bras, si *miss Otvrai*, elle-même,

n'avoit pris soin de m'en instruire en expirant. Toute aux désirs de sauver mon mari, j'ordonnai qu'on m'apportât du contrepoison, soins superflus, me dit le *comte*, qui pouvoit à peine s'exprimer, tout est fini pour moi, ayez soin de mon fils, & jurez à ce moment, si vous voulez que je meurs sans regrets, que vous ne vous remarierez jamais; de tels serments, lui répondis-je, en pleurant, m'offensent; je ne veux rien vous jurer, mais je vous promets de vous obéir: l'antidote arriva à l'instant, mais le *comte* l'avoit prévu, il n'étoit plus temps, & il expira en me serrant d'une main, & portant l'autre sur celles de *miss Owrai*, dont il prononça encore le nom. J'avoue que la douleur dont je fus agitée en ce moment funeste, ne put dérober des réflexions qui, pour être communes à mon état, n'en étoient pas moins étrangeres à la situation horrible où je me trouvois? je connoissois assez mon cœur pour me juger d'après lui, & je ne pouvois penser qu'une coquette, je dis moins, qu'une maîtresse pût jouir de ce délire qui, soumettant tout à ses désirs, fait un esclave d'un amant.

Courmont mouroit pour *Miss Otwai*, qui aimoit trop pour être attachée à un homme qui l'adoroit, & moi... ne croyez pas, madame, que je vais me louer, mais devois-je être sacrifié à une maîtresse? Eh, quelle maîtresse encore!

Ces premieres idées suspendirent la violence de ma douleur, mais elles ne la différerent pas; j'oubliai mes ressentiments pour n'écouter que mes regrets, & je pleurai mon mari, comme si j'avois été moi-même la cause de sa mort.

Les domestiques de *miss Otwai*, témoins de mes larmes & de la catastrophe qui venoit de les occasionner, me forcerent par leurs instances & par leurs persécutions de retourner chez moi. Mon époux qu'on avoit dérobé à mes regards, étoit placé dans un cabinet voisin de l'appartement où l'aventure venoit d'ariver; j'y volai, & serrant son ombre entre mes bras, je lui dis toutes ces choses tendres que le chagrin inspire à une ame sensible. Hélas! que dans ce moment funeste j'eusse été heureuse, si en immolant ma vie j'avois pu sauver la sienne!

Rentrée dans mon hôtel, j'appelai *Sophie* : mais cette tendre amie n'y étoit plus, le ciel avoit semblé ne l'avoir arrachée de mes bras que pour me punir. *Berhon* fit des efforts imaginables pour me consoler ; mais avec un cœur sensible on ne revient pas aisément d'une impression violente : le *comte* mort dans les champs de la gloire auroit été pour moi un objet de regrets ; que devoit-il être en s'assassinant lui-même à mes yeux, & pour qui ? .... nouvelle douleur qui naît d'une réflexion accablante. A peine fus-je remise un peu des premiers moments de ma situation, que j'écrivis à l'ambassadeur de France l'histoire affreuse dont je venois d'être le triste témoin & la malheureuse victime. Ce ministre ne m'avoit pas encore répondu, quand une troupe d'archers investirent ma maison : deux d'entr'eux monterent, & me prierent de les suivre ; la résistance est vaine, d'ailleurs étois-je capable d'en faire ; j'obéis & je fus conduite dans les prisons les plus affreuses ; ce n'étoit pas assez d'avoir perdu mon mari, il falloit encore qu'on ajoutât à ma douleur, en m'imputant cette perte. Le ministre, dont je viens

de parler, ne fut pas plutôt instruit de ma détention, qu'il me reclama; mais on lui repondit que, l'affaire étant portée par devant les juges ordinaires, c'étoit à ce tribunal à juger sur mon sort. Cette réponse annonçoit une procédure criminelle, dont je vis bientôt les apprêts; on m'interrogea, on entendit des témoins, & prête à être condamnée, j'ignore sous quels prétextes, l'ambassadeur m'écrivit que malgré mon innocence, dont il étoit persuadé, des témoins déposoient contre moi, & qu'indépendamment de ses sollicitations, j'aurois été la victime de cette affaire, si le chevalier *Opton*, dont l'appui étoit recommandable, ne s'étoit vivement intéressé pour moi, & que je ne devois qu'à ses soins la liberté qu'on alloit me rendre. Je finissois la lecture de cette lettre, quand *Opton* entra dans la prison; touché de la situation d'une femme dont il connoissoit l'innocence, il ne put retenir ses larmes. Quoi, lui dis-je, n'étois-je pas assez infortunée de vous aimer: falloit-il encore que je vous fusse attachée par les nœuds puissants de la reconnoissance? Vous ne me devez rien, reprit le *chevalier* en

me donnant la main, venez embrasser mylady *Sidney* qui vient vous chercher elle-même : où donc est elle, repris-je ? en disant ces mots, j'apperçus *Mylady* qui m'attendoit dans la cour de la prison, je volai à elle, & après les embrassements les plus tendres, nous montâmes en carosse, & nous prîmes le chemin de mon hôtel. Mon mari, à qui je n'avois pas même pu rendre les derniers devoirs, m'inquiétoit ; mais je fus bien-tôt rassurée par *Mylady*, qui m'apprit que le *chevalier* avoit rempli mes propres obligations avec un soin exact. *Londres* qui me devenoit odieux, & plus que tout cela l'intérêt de mon fils qui me rappeloit en *France* ; *Opian*, que des raisons, qu'on imagine aisément, ne m'avoient pas permis de recevoir chez moi ; me voyoit tous les jours chez Mylady *Sidney* qui me pressoit en vain de me rendre aux desirs du chevalier, en lui accordant ma main. Liée par une parole que je regardois comme sacrée, moins encore que par l'attachement que j'avois pour un fils aimable que je voulois faire régner seul dans mon cœur, je triomphai pendant assez long-temps de moi-même ; mais une ame tendre

& ſenſible tient-elle contre l'amour uni à la reconnoiſſance ? Les empreſſements du chevalier ; ſon nom, ſon mérite, les ſollicitations de Mylady *Sydney* me forcerent... Eh, non, ma paſſion pour *Opton* fit tout, & j'oſai devenir infidelle à mes ſerments & à mon fils : en lui faiſant eſpérer que je m'unirois à lui, ſi-tôt que je ſerois dégagée d'une quantité d'affaires domeſtiques qui m'obligeoient de partir à l'inſtant pour Paris. *Opton*, ſans me conſulter, remercia le parlement, & donna au roi ſa démiſſion d'une charge qu'il avoit à la cour ; le projet du chevalier étoit de me ſuivre en France, où plus tranquille qu'à Londres, il vouloit attendre que j'effectuaſſe ma promeſſe ; mais la bienſéance, peut-être un motif plus puiſſant, mon devoir qui me rappeloit à moi-même, ne me permit point de condeſcendre aux deſirs d'*Opton*, & je lui ordonnai de demeurer en Angleterre juſqu'à ce que je lui écriviſſe de ſe rendre à Paris ou en Bourgogne. Le chevalier étoit trop amoureux pour me croire ſincere ; il penſa que mes refus actuels n'étoient qu'une défaite qui éloignoit pour toujours la parole que je lui avois donnée, & après

m'avoir

m'avoir prodigué tous ces noms outrageants dont l'amour n'eſt jamais irrité, il me déclara qu'il vouloit abſolument m'accompagner je tâchai de lui prouver, par des raiſons convaincantes, combien cette démarche indécente jetteroit de ridicule ſur moi en Angleterre & en France. *Opton* aveuglé par ſa paſſion ne voulut pas ſe rendre à mes raiſons, & je fus contrainte de le menacer de mon indignation, s'il me ſuivoit : ordre cruel que vous allez peſer à mon cœur ! je partis les yeux baignés de larmes. Mylady *Sidnei*, dans le ſein de laquelle je les épanchois, ne voulut point ſe faire honneur de mes pleurs, elle s'apperçut bien que le chevalier me les arrachoit : moments funeſtes, de quelle ſéparation ne fûtes-vous pas témoins ! *Opton* tremblant cédoit à ſa douleur, & me preſſoit de révoquer un ordre barbare ; la voix de mon devoir plus puiſſante alors que celle de l'amour, me rendit inſenſible, & je partis avec ma femme de chambre & deux laquais.

Arrivée le même ſoir à *Cantorbery*, je deſcendis dans l'auberge où j'avois couché en allant à *Londres*. Livrée entiérement à mes maux, je ne voulus point

de témoins de mes regrets, & je ſoupai ſeule ; l'envie que j'avois de partir à la pointe du jour me mit dans le cas de me retirer de bonne heure. Il y avoit près de deux heures que, preſſée par la fatigue, je jouiſſois du repos, quand éveillée tout-à-coup par *Bernon* qui couchoit auprès de moi, je ne vis que des flammes, & je n'entendis que des cris ; la maiſon même où nous étions, embraſée par une incendie qui venoit de conſumer celle qui la touchoit, nous menaçoit d'une mort prochaine. *Bernon* crioit en vain, chacun occupé pour ſoi-même ne ſongeoit qu'à ſe parer d'un danger qui de minute en minute devenoit plus évident. Déjà la flamme dévorante avoit gagné les poutres de mon appartement ; Bernon que la fumée alloit ſuffoquer, ouvrit une fenêtre au bas de laquelle elle voulut ſauter malgré mes prieres ; mais cette pauvre fille, victime de ſa crainte, expira en tombant : il ne me reſtoit plus que la porte ; mais le feu qui perçoit au travers une cloiſon, ne me laiſſa pas douter que le péril portoit du côté même où je croyois l'éviter ; quels inſtants ! La crainte, le déſeſpoir regnant abſolument ſur mes

sens, alloient peut-être me forcer à prévenir le moment horrible; lorsque je vis briser la porte de ma chambre par un homme qui m'arracha à une mort certaine, en me portant entre ses bras à travers les flammes qui couvroient nos têtes. Arrivée dans une maison voisine, je tombai dans un évanouissement occasionné sans doute par la crainte qui m'avoit saisie; des femmes qui m'environnoient me secoururent assez à propos pour me faire revenir promptement, & mes premiers soins après avoir récupéré la connoissance, furent de demander quel étoit mon libérateur; occupé maintenant, me répondit-on; à sauver vos effets exposés au pillage qui suit ordinairement une incendie, il paroîtra bien-tôt. Ah, ciel! M'écriai-je, montrez-moi ce mortel vertueux, & que devenant l'objet de la reconnoissance la plus vive, il puisse connoître à quel point je suis sensible à l'action la plus généreuse; ah, chevalier! Me disois-je tout bas; c'est à vous que je devrois ce dernier bienfait, si j'avois permis que vous m'accompagnassiez.... A peine eus-je achevé de proférer ces mots, qu'*Opton* entra; voilà, madame,

me dit-on, en me le montrant, voilà votre libérateur : quoi, chevalier, m'écriai je, ne m'avez vous désobéi que pour me sauver ! *Opton* en serrant tendrement mes mains : vouloit se justifier de n'avoir pas suivi mes ordres, en tâchant de me persuader qu'un pressentiment secret sur les dangers de ce voyage, l'avoit forcé à me suivre malgré moi ; me permettez-vous, dit-il en finissant, de vous accompagner jusqu'à Paris ? Ah, chevalier, repris-je, quel moment choisissez vous pour me faire une demande si contraire à mon devoir ?... Respectez-moi assez, continuai-je après quelques minutes de réflexion, pour ne point me presser ; je vous dois trop pour pouvoir vous refuser une grace qui n'auroit que les apparences contr'elle ; mais ne me mettez pas dans le cas de vous accorder ce que je vous dois. Quoi, ma chere comtesse, repartit Opton, serez-vous toujours injuste pour moi ? Pousserez-vous la cruauté jusqu'à me refuser de respirer le même air que vous ?.... Vaincue à la fin par des raisons trop puissantes pour tenir long-temps contre moi, je permis au chevalier de venir en France ; mais j'y

joignis une condition qui lui parut dure, quoique la décence l'exigeât, je voulus qu'il retournât à Londres, d'où il ne partiroit qu'après avoir reçu une lettre que je promis de lui écrire à mon arrivée à Douvres; Opton m'obéit avec des regrets qui me le rendirent encore plus cher. Je lui écrivis effectivement en arrivant dans cette ville; mais ma lettre qui étoit moins un billet amoureux, qu'un gage de ma parole, étoit conçue de façon à éloigner le chevalier, s'il avoit été moins amoureux. De Douvres je passai à Calais où je fis rendre les derniers devoirs à l'infortunée Bernon que j'avois transportée avec moi, & après deux jours de marche j'arrivai à Paris.

Mon fils jouit de mes premiers transports, fruit précieux d'un nœud sacré, image d'un homme à qui j'étois encore attachée par une parole respectable, &, plus que tout cela, l'objet de la tendresse la plus vive: le jeune marquis réunit tous les soins de ma vie; il touchoit alors sa septieme année, c'est le temps heureux où la voix de l'honneur & l'amour de la gloire doivent entrer dans le cœur, quand le ciel qui fait

tout ne les y a pas placés. Je rappelai mon fils auprès de moi, & je substituai des livres utiles au fatras de Latin dont on commençoit de lui meubler l'esprit. Le ministre de la guerre qui n'avoit pas perdu de vue les services de mon mari, accorda à son fils un régiment d'infanterie, à la tête duquel il marcha à l'âge de quatorze ans : sans me faire illusion sur son mérite, j'ose dire qu'il joignoit alors au courage qui lui étoit héréditaire, des talents qu'on ne peut pas même soupçonner dans un enfant de cet âge.

Opton arriva huit jours après moi ; absent, je le desirois ; mais à peine je le vis, que j'aurois voulu qu'il fût encore à Londres. L'ambassadeur d'Angleterre me le présenta ; cet arrangement dont nous étions convenus, ménageoit les bienséances, sur lesquelles je conviendrai qu'on n'est pas absolument en garde à Paris. Le chevalier ne fut pas long temps sans me parler de son amour ; sa fortune étoit brillante, & le ministre de la cour de Londres qui lui étoit attaché par les liens du sang, vint lui-même appuyer les prétentions de son parent : recommandations inutiles, *Opton*

pouvoit sur mon cœur plus que personne ; mais mon devoir étoit plus puissant que mon amant : je résistai longtemps sans en annoncer le motif ; mais le chevalier, qui devenoit de jour en jour plus pressant, imaginant des prétextes qui m'offensoient, m'arracha enfin la cause de mes refus. Malgré l'idée avantageuse qu'il avoit de moi, il ne put se persuader qu'esclave d'une parole bizarre, je fusse capable de lui sacrifier mes vœux & mes plaisirs : vous avez beau, me disoit le chevalier, m'opposer un serment ; est-il juste, & quand il le seroit, en est-il que l'amour & la vertu unies ne puissent violer ? parlez-moi sans fard, une autre passion ne vous tient-elle pas asservie ? Vous aimiez, dit-on, avant d'avoir épousé le comte ; rendue à vous même, n'avez-vous pas repris vos premiers fers ? Ne me cachez rien, je vous aime assez pour vous sacrifier jusqu'à ma tendresse ; quelqu'infortuné que je sois, éloigné de vous, j'oublierai mes malheurs quand je saurai que vous êtes heureuse ; un amant moins sensible, ne pouvant vous subjuguer par la force de sa passion, employeroit peut-être pour vous vain-

ere des motifs de convenance que l'intérêt ne fait valoir que pour déshonorer l'amour : je vous ai sacrifié mon rang & une partie de ma fortune, mais je rougirois de devoir votre main à des considérations aussi minces.... Eh bien, chere comtesse, continuoit le chevalier, en se jetant à mes genoux, vous laisserez vous toucher, & votre amant pourra-t-il espérer de vous être attaché par des nœuds éternels ? Voilà mon espoir, vous le savez, tout autre sentiment seroit un outrage, & mon cœur en est incapable ; vous ne répondez point, je le vois, ma disgrace, exprimée par votre silence, est au comble, & il ne me reste qu'à rejoindre ma triste patrie.... Emue de ce discours, vingt fois je vis voler mon cœur au-devant du parjure, & vingt fois je jouis du plaisir flatteur de triompher : victoire cruelle, que vous coûtez à une ame sensible !

Ce n'étoit pas assez que mon devoir me forçât de tourmenter un homme que j'adorois, il falloit qu'il ajoutât encore à cette injustice la douleur d'avoir dérangé sa fortune. *Opton* en quittant Londres avoit sacrifié son rang, comme je

l'ai déjà remarqué ; & obligé par mes rigueurs de retourner en Angleterre, il ſe trouvoit iſolé dans une cour brillante où il avoit repréſenté autrefois avec dignité : un favori qui abandonne la cour eſt bientôt oublié ; envain veut-il reparoître, ſa fortune paſſée en d'autres mains ne lui laiſſe que le regret de voir que l'eſtime ne ſuit pas toujours la vertu, & le citoyen inutile dans un pays où il s'étoit acquis de la conſidération, ceux-mêmes qu'il a élevés ne le regardent qu'avec cette baſſe indifférence que la ſtupide grandeur affecte pour humilier le mérite modeſte. Ces idées qui m'occupoient, étoient bientôt écartées par un ſentiment plus tendre, & je me reprochois quelquefois de m'être arrêtée à des conſidérations qui étoient étrangeres à l'amour. Plus *Opton* me preſſoit de couronner ſes feux, plus mon cœur ſenſible étoit forcé de combattre les obſtacles qu'un funeſte devoir lui oppoſoit : diſpoſé à chaque inſtant à retourner dans ſa patrie, je ſemblois l'arrêter près de moi, même en lui ôtant juſqu'aux reſſources de l'eſpoir : aſcendant cruel, qui, en formant mon ſupplice, faiſoit le malheur du ſeul homme

que je croyois digne d'être heureux. Cependant j'allois enlever au chevalier juſqu'au plaiſir de me voir parce que, diſpoſée à retourner en Bourgogne, j'étois conſtamment déterminée à ne pas lui permettre de m'y accompagner, & cette ſéparation, que je retardois par des raiſons qu'on devine aiſément, me préparoit un combat violent plus encore à redouter pour moi que pour *Opton*. L'intendante de Moulins arriva alors à Paris; les premieres obligations que j'avois eues à M. de *Querman* pouvoient renaître, & j'étois charmée d'avoir pour cette femme cette ſorte de conſidération qu'on attribue à l'amitié, & qui n'eſt que l'effet du ménagement. Madame de *Querman* me prévint, & ſon goût pour la cour l'attacha bientôt au chevalier, non qu'elle lui trouvât l'air courtiſan, mais parce qu'on l'avoit prévenue qu'il l'avoit eu long-temps.

Je vis avec quelque plaiſir le goût que l'intendante avoit pour *Opton*, & peut-être mon cœur n'en reſſentit pas moins de la réſiſtance qu'il fit. Le chevalier, en proie aux agaceries de Madame de *Querman*, fut bientôt livré à de nouvelles prévenances, & Madame de

Mbreval, la femme de France la plus aguerrie, établit ſes prétentions. *Opton*, qui déteſtoit tout ce qui tenoit aux apprêts de la coquetterie, ne fut pas plus ſenſible aux mines de celle-ci, qu'il l'avoit été aux grimaces de l'autre. Madame de *Moreval* qui avoit l'honneur de ſe reſpecter ſeule, exigeoit des ménagements de ceux-même avec qui elle s'étoit déshonorée; une figure indécente & hardie, des yeux audacieux, & le maintien d'une fille du monde pour laquelle on la prenoit ſouvent, ne lui avoient pas ôté un air de dignité qu'elle avoit une envie ſi forte d'acquérir, qu'elle le gardoit même au ſein du plaiſir: indécente avec un faux ton de vertu, elle vouloit qu'on jugeât de ſa conduite par ſa naiſſance, & elle avoit la manie de ſe croire prodigieuſement noble; complaiſante cependant malgré ſa vanité, elle étoit accoutumée à faire des avances qui ne lui réuſſiſoient pas toujours; rebut d'un petit poëte ſubalterne, elle s'étoit attachée à un nombre de perſonnages ſinguliers, que le lendemain avoit rendus inconſtants, & fatiguée ſans doute de médire de la légéreté des François, elle avoit cru trouver dans *Opton*

des ſentiments épurés qu'elle n'étoit en état d'inſpirer à perſonne ; piquée d'eſſuyer des dédains avec leſquels l'uſage auroit du la familiariſer, elle réſolut de ſe venger du chevalier. Madame de *Moreval* étoit d'une bêtiſe équivoque, qui ne la rendoit que plus à craindre ; ſon mari d'ailleurs, qui ſe joignoit ordinairement à ſes vengeances, puniſſoit par de petites ſatires les mépris qu'on avoit fait de ſa femme : poëte de condition, il ſavoit faire une épigrame, une ſatire auſſi mauſſadement que perſonne ; telles étoient les armes qu'il employoit de ſang froid ; le délire, qui le travailloit ſouvent, l'emportoit au-delà de ſon caractere, & il devenoit brave dès qu'il ne ſe connoiſſoit plus, ſi on peut appeler bravoure un ſentiment que la raiſon & l'honneur n'éclairent point. La *Moreval*, qui s'étoit plainte à ſon mari des dédains d'*Opton*, lui fit partager ſon reſſentiment ; aſſez mépriſable pour afficher ſa honte, il cherchoit le comble du déshonneur dans le libertinage de ſa femme qu'il avoit la baſſeſſe d'appuyer. C'eſt dans ces ſentiments odieux que *Moreval* alla joindre *Opton*, ſon début fut un mélange de baſſeſſe & de

grandeur, qui n'émut point l'Anglois : piqué de voir ſa démarche ſans effet, il devint furieux, je veux dire qu'il montra du courage ; les propos s'échauffèrent, & *Moreval* exigea que le chevalier lui rendît raiſon de la conduite qu'il venoit de tenir, en ne répondant point aux agaceries de ſa femme. *Opton*, qui n'étoit pas encore aſſez au fait de Paris, pour avoir vu des maris de cette eſpece, crut que *Moreval* plaiſantoit, & continuant ſur le ton badin, il alloit l'éconduire à force de raillerie, quand celui-ci, emporté par un mouvement impétueux, mit l'épée à la main, & déjà *Opton* avoit repouſſé deux coups, lorſque ſon valet de chambre, attiré par le bruit des lames, entra ; la querelle, ſuſpendue par l'arrivée de ce domeſtique, fut renvoyée à l'entrée de la nuit, & les deux champions ſe donnerent un rendez-vous : le chevalier, vainqueur ou battu, alloit ſe perdre, ſi le délire de *Moreval*, qui n'avoit ordinairement, qu'un premier accès, n'eût arrêté ſon courage en le faiſant rentrer dans ſa ſituation accoutumée ; cette premiere action fut ſuivie d'une auſſi coupable encore ; Madame de Moreval, inſtruite

du rendez vous, fit avertir un exempt des maréchaux de France, & *Opton* fut arrêté, tandis que son prudent adversaire louoit baſſement dans les foyers toutes les miseres publiques que le mauvais goût des grands approuvoit. Je fus informée le lendemain à la pointe du jour de la détention du chevalier, & j'avoue que je me sentis indignée contre lui, quand j'appris que c'étoit avec *Morval* qu'il s'étoit battu; car n'étant point prévenue sur tout ce qui s'étoit passé, & ne connoissant pas encore le caractere de son ennemi, je crus naturellement que celui-ci, offensé des bontés que sa femme avoit pour *Opton*, avoit voulu en tirer raison de l'amant à qui elle les prodiguoit; une sorte de jalousie, plus encore que mon devoir, excita en moi un dépit dont les suites furent funestes au chevalier. Madame de *Querman*, qu'une fête publique appeloit en Bourbonnois, me proposa d'aller passer quelques mois à Moulins; étourdie sur la conduite d'Opton, j'acceptai l'offre sans balancer: je conviendrai même que Sophie, qui devoit s'y rendre, n'eut aucune part à ma résolution; livrée entiérement à ma colere, je n'écoutai

qu'elle. Une lettre qu'Opton m'écrivit du Fort-l'Evêque, à l'instant de mon départ, ne fit qu'irriter mon dépit, & je la lui renvoyai sans la décacheter conduite cruelle dont j'avoue que j'ai rougi plus d'une fois ; qu'étoit donc devenue alors cette ame sensible & généreuse que vous m'avez connue jusqu'ici ? Assez barbare pour refuser des secours à un mortel vertueux, j'eus l'inhumanité de le juger sur un seul trait, & d'oublier, en le condamnant, tout ce que son amour, sa constance & sa générosité avoient fait pour moi ; c'est sous ces injustes auspices que j'arrivai à Moulins. Madame de Querman entra en petite souveraine dans sa généralité ; haranguée par tous les maires des villes du Bourbonnois où nous avions passé, elle avoit reçu ces honneurs avec une indifférence dont je ne pus m'empêcher de lui demander la cause ; Paris, Paris, Madame, me répondit-elle, il n'y a que lui seul où une honnête femme puisse vivre, & vous en conviendrez quand vous aurez un peu goûté de ces gens-ci. Madame la présidente, Madame l'Elue entrerent alors ; empressées d'embrasser l'intendante qui les repoussa avec une

froideur qu'elles prirent pour de la politeſſe ; elles s'aſſirent ; dirent aſſez mauſſadement des choſes fort raiſonnables, & après avoir ſagement ennuyé la compagnie, elles eurent la complaiſance de prendre congé d'elle. Des petits-maîtres, preſqu'auſſi agréables, remplacerent les femmes qui venoient de ſortir, & nous parlerent de Paris avec tant de fauſſeté, que nous jugeâmes qu'ils n'avoient vu que le Luxembourg & les auberges.

Dégagée de la fadeur de ces viſites, l'*intendante* m'annonça que la nobleſſe que nous verrions le lendemain ſeroit plus ridicule encore ; & j'avoue malgré moi, que je fus forcée de donner dans toutes ſes idées. Nous allions nous mettre à table, monſieur, madame de *Querman*, & moi, quand on annonça le baron de *Nereé* : c'étoit un petit homme, d'une figure commune, qui partageoit ſes jours entre la finance & l'épée, & qui toujours chargé de dentelles & d'odeurs, parloit méthodiquement de *Barrême* & de *Puiſſegur*. Au froid de l'*intendante*, & aux careſſes réitérées du mari, je jugeai que le petit *Nereé* étoit l'amant de quartier

de madame de *Querman*, & je ne me trompai pas.

L'*intendante*, sans estimer beaucoup le *baron*, n'en disoit rien, & son silence sur un homme de province, étoit la marque d'une considération particuliere. *Nercé* faisoit l'ame de notre société, & je pense qu'il étoit le moins ridicule de ceux qui la composoient. Je reçus, deux jours après mon arrivée à *Moulins*, une lettre du duc d'*Amerville*, avec lequel j'étois toujours dans une relation intime. Il m'apprenoit les détails & les suites de l'affaire du *chevalier* avec *Morevat*, & me marquoit qu'*Opton* ayant obtenu sa liberté, n'attendoit qu'un mot pour voler à mes pieds. Je répondis au *duc*, que le *chevalier* m'étoit cher par lui-même, & par les services qu'il m'avoit rendus; mais que déterminée à ne me remarier jamais, je ne pourrois le voir sans nous rendre malheureux l'un par l'autre. J'ignore quel effet cette lettre fit sur le cœu d'*Opton*; mais je sais que d'*Amerville*, qui continuoit à m'écrire, ne m'en parla plus. Ce silence que je n'osai le forcer de rompre, m'agitoit presque autant que l'idée du *chevalier*, étois peut-être que je manquois de réconnoissance,

il eſt peu de climats où j'en euſſe plus ce mot n'eſt pas un éloge, pour peu qu'on connoiſſe les hommes. Preſque toujours délicats ſans ſentiment, amoureux ſans tendreſſe, leur penchant n'a que les apparences de la vertu.

Le comte de *Selmont*, revenu de ſon régiment pour paſſer la belle ſaiſon dans ſa province, me vit à l'intendance, & bientôt il contribua à me faire oublier le *chevalier*, en portant dans mon cœur les feux dont il étoit embraſé lui-même. Cette paſſion que j'ai toujours regardée comme une foibleſſe indigne de moi, puiſqu'elle me faiſoit abandonner un mortel aimable, digne de régner ſur mon ame par toutes les qualités eſtimables qui touchent une femme ſenſée; cette paſſion, dis-je, eſt un travers de mon cœur, que je n'ai que trop abhorrée. Ce n'eſt pas que *Selmont* ne méritât quelque conſidération. Bien fait & ſpirituel, il n'avoit contre lui que cette modeſtie ſtupide, plus aſſommante qu'une vanité immodérée: ſe défiant inceſſamment de lui, il cachoit ſous un maintien gauche & un ton humilié, les graces de ſon eſprit & les vertus de ſon caractere:

attaché par paresse à une femme qu'il n'aimoit pas, & qui ne méritoit effectivement ni son estime ni son cœur, il falloit qu'un mouvement extraordinaire l'entraînât vers un autre objet, & j'avois sans doute inspiré ce sentiment au comte de *Selmont*. Madame de *Querman*, qui n'étoit jalouse que pour avoir le plaisir de tracasser, voulut jeter un ridicule sur l'amour du *comte*; & sans le petit *baron* de *Neteé*, je ne doute point que les choses n'eussent été plus loin. Cet amant avoit des droits incontestables sur le cœur de l'*intendante*, & il s'en servit pour mettre fin à ses mauvaises plaisanteries. Madame de *Selmont* ne fut pas si facile à contenir, le caractere de son mari la servoit contre lui-même : plus ses dissipations étoient grandes, plus elle vouloit en imposer au *comte*; & il sembloit que l'autorité qu'elle exerçoit sur lui, ne provenoit que de l'excès de sa coquetterie : les maneges les plus usés, ceux-même qu'elle frondoit, étoient toujours employés avec succès. C'étoit dans les bras de *Selmont* qu'elle dénigroit les femmes qui, voulant éblouir leurs maris, les embrassent au moment même qu'elles

leur deviennent infidelles : vieilles ruſes dont je vois encore des dupes. Incapable d'attachement & d'eſtime, elle n'excuſoit ſes foibleſſes que ſur le caprice, & c'étoit la femme du royaume qui en avoit le plus : chaque jour marquoit une fantaiſie nouvelle : ſouvent même ſon caractere étoit ſi bizarre, qu'elle avoit juſqu'à deux caprices en vingt-quatre heures ; mais jamais le même homme n'en étoit l'objet. Jalouſe malgré les fantaiſies qu'elle avouoit ſouvent ne compter pour rien, madame de *Selmont* trouva mauvais que ſon mari m'aimât, & pour troubler une paſſion qui ne l'alarmoit que par vanité, elle ſouleva contre moi une femme de ſes amies, qui joignoit au titre de bel eſprit une réputation de méchanceté, qu'une fatalité malheureuſe attache preſque toujours aux talents. Madame *de Rinſac* (c'eſt le nom de cette femme auteur) ne s'unit avec la *comteſſe* que dans le deſſein de me perdre. Cette indigne action ne dépendoit heureuſement ni des brigues de l'une, ni des ouvrages de l'autre ; & je vis ſans émotion un tas de lâches épigrammes baſſement couſues dans une eſpece de roman

qu'un vieux abbé, galant par humeur presque autant que par état, avoit composé pour donner à la vieille madame de *Rinsac* un air de célébrité qu'elle avoit la fureur d'acquérir: c'étoit le siecle des femmes qui, entichées de la manie du bel esprit; vouloient être auteurs. Différentes de celles que nous comptons aujourd'hui dans la république des lettres, ce n'étoit point par des ouvrages célebres qu'elles desiroient que leurs noms passassent à la postérité. Contentes d'être craintes, elles préféroient la réputation d'un esprit dangereux à celle d'un bon esprit, & l'estime n'étoit pour elles qu'un hors-d'œuvre qu'elles ne se donnoient pas même la peine de connoître. Moins offensée que surprise d'un ouvrage odieux, dont l'opprobre rejailliſſoit sur son auteur, je ne laissai pas que d'adopter une idée imprudente, qui m'offroit un moyen de mortifier madame de *Rinsac* & la comtesse de *Selmont* qui l'animoit.

Le chevalier *de Lamure* se présenta à propos pour me venger; c'étoit un espece de gentilhomme qui établissoit son patrimoine sur les persécutions qu'il

faiſoit aux honnêtes gens : du ſervice, qu'il avoit quitté par des raiſons qu'il avoit la diſcrétion de taire, il entra dans le centre des muſes ; étranger au milieu de l'Europe qu'il avoit parcourue, comme dans le ſein de ſa patrie qui le déſavouoit, il s'étoit retiré en Bourbonnois, ſous le prétexte d'une brouillerie qu'il avoit eue avec la police, qu'il n'a pu appaiſer qu'en la ſervant, il travailloit à déchirer quantité d'honnêtes gens qu'il haiſſoit par repréſaille : pardon, madame, ſi je confie le ſoin de ma vengeance à un homme auſſi odieux: le chevalier de Lamure me vendit à un prix aſſez raiſonnable une brochure ſcandaleuſe contre mes deux ennemies, & victimes de ſa rage, ou pour mieux dire de mon imprudence, elles déſerterent de la province pour fuir à Paris, où elles ſe flaterent que l'ouvrage de Lamure ne parviendroit point : mais quelle fut leur erreur, quand elles apprirent que le livre qui les deshonnoroit étoit à la dix-huitieme édition ; l'auteur le diſoit du moins ainſi dans les cafés de Paris, où il s'étoit rendu pour jouir des fruits de ſa méchanceté. Madame de *Rinſac* ſuſpendit ſon reſſentiment con-

tre moi, pour ne le faire agir que contre le frippier littéraire que j'avois eu la foiblesse, pour ne pas dire la lâcheté, d'employer ; déterminée à laisser tomber l'orage sur le seul chevalier de Lamur, elles prierent un de leurs amis de les venger par de belles voies, mais le chevalier s'excusa sur son état, & on l'en crut : seconde époque de sa honte, qui n'a pas même fini avec ses jours.

Révoltée contre moi-même du procédé que j'avois eu avec des femmes qui ne méritoient que du mépris, j'allois quitter *Moulins*, lorsque Sophie y arriva avec son époux ; tendre entrevue qui rendit à mon ame, du moins pour un temps, sa premiere tranquillité. Opton, qui commençoit à ne m'occuper que foiblement, auroit sans doute aidé au calme que j'attendois, si le comte de Selmont ne m'eût intéressée. Privé de sa femme qu'une vengeance indiscrete lui avoit enlevée, & tout à sa passion, il devenoit de jour en jour plus à craindre ; peut-être même auroit-il réussi, si dans des instants où il ne devoit être occupé que de moi, le nom du chevalier Opton ne lui eût échappé ; le comte qui l'avoit un peu connu à Paris,

le louoit même quelque fois, & inquiete d'un éloge dont la vérité ne m'affectoit plus, j'attribuai les louanges de Selmont, moins encore à la bonté de son caractere, qu'à une mal-adresse qui lui étoit propre, & je le voyois souvent le seul auteur des résistances qu'il me reprochoit. Deux mois se passerent dans cet état ; *Sophie* épuisée par une fievre qui la minoit depuis quelque temps, trouva son tombeau dans le lieu même où elle venoit chercher les plaisirs : la connoissance que vous avez de mon cœur, doit vous faire juger des regrets que cette tendre amie me laissa ; premier malheur qui fut suivi des alarmes les plus vives. Ce n'étoit pas assez d'avoir Selmont à combattre, Nalbour reprit son ancienne chaîne, & rappelant à mon cœur l'amour le plus pur, il exigea que je lui permisse au moins de m'aimer toujours. Figurez-vous la situation d'une femme sensible, & occupée dans le même temps par trois hommes généreux & aimables ; *Selmont* d'un côté, *Nalbour* de l'autre, *Opton* qui venoit encore dissiper les idées que les deux autres faisoient naître dans mon cœur ;

quelle

quelle position ! il faut y être pour en sentir le poids.

Selmont dont je connoissois la bonne foi, obtint, sans beaucoup de peine, un rendez-vous qu'il exigeoit de ma complaisance ; une affaire importante qu'il avoit à me communiquer, servit de motif à cette entrevue. Nalbour, dont je ne voulois pas irriter la jalousie, ne fut point informé de la conversation que je devois avoir, parce qu'il l'auroit sûrement attribuée à une cause bien différente de celle qui m'avoit fait consentir à voir le *comte*. *Dupont*, ma nouvelle femme de chambre fut seule prévenue ; cette fille, sur les ordres que je lui avois donnés, devoit introduire Selmont à l'entrée de la nuit dans mon appartement, averti de se trouver à la porte du jardin, c'est là que ma femme de chambre avoit été le chercher ; démarche toujours hasardée, malgré le but louable qui la fait naître. Dupont qui précédoit de quelques pas, vint prendre Selmont qu'elle m'annonça ; mais que vis-je ? Opton dans ma chambre fut bientôt suivi d'un homme déguisé que Dupont n'avoit pas apperçu, & que je ne connoissois point ; quel destin, lui dis-je

froidement, vous conduit ici ? L'amour, reprit-il, & l'amour le plus violent ; depuis ma ſortie du Fort-l'Evêque, j'ai vainement eſſayé de vous oublier ; mon penchant plus fort que la raiſon m'a égaré ; eſclave de vos charmes, moins encore que d'une paſſion malheureuſe que je traîne malgré moi, je viens vous engager de rompre un ſerment frivole que tout vous oblige à violer; que votre bouche prononce mon arrêt, je l'attends avec impatience ; trop heureux ſi je l'attends ſans me plaindre. Avant de répondre, repris-je, à un diſcours qui m'étonne, apprenez-moi de grace l'événement qui vous amene près de moi : *Sélmont* auroit-il.... le *comte*, repartit le *Chevalier*, a ſervi un ami généreux ; lié avec lui à *Paris*, il a été inſ[illegible] en province, j'ignore par quelle voie, des malheurs qui m'accabloient ; & c'eſt dans la ſeule vue de les diſſiper, qu'il a obtenu le rendez-vous dont ſon amitié me fait profiter aujourd'hui. Le *comte* eſt obligeant, répliquai-je, mais de pareils ſervices m'irritent; & les employer, c'eſt m'offenſer ; je ſais, & je me ferai un plaiſir de répéter ſans ceſſe, combien je vous dois, mais la recon-

noiſſance eſt un dévoir qui ne me permet pas de violer un autre devoir plus ſacré encore ; jouiſſez de tous les ſentiments que je puis donner ſans remords à un homme vertueux, mais n'eſpérez point ma main : ſûr de l'obtenir, ſi elle dépendoit de moi, vous devez juger par ce dernier ſentiment combien un refus involontaire doit me coûter. Plus d'alarmes, madame, répondit vivement le *chevalier*, vos ſerments ſont nuls, & vous devez en croire monſieur l'*Abbé*, continua-t-il, en me montrant l'inconnu qui étoit entré avec lui ; il vient exprès pour vous en dégager, en nous uniſſant par des nœuds éternels : vous m'oppoſerez en vain la différence de religion, cet obſtacle eſt prévu, & vous ſaurez... que je n'oppoſe que ma volonté, repliquai je avec indignation : de quel droit monſieur l'abbé vient-il ici pour nous unir ? Quel droit avez-vous vous-même ſur un cœur qui ne reconnoît de loix que celles de la délicateſſe & de la vertu ? Sortez, ou dans ce moment une ſcene éclatante vous éloignera d'ici : ah, *Chevalier* ! pourſuivis-je en le regardant avec une pitié tendre, étoit-ce à vous que je devois parler ainſi, & voulez-vous

même qu'en vous eſtimant je vous haïſſe! Je ne veux, reprit *Opton* en tremblant, que ſuivre un aſcendant qui m'emporte au delà de moi-même; vos ſerments vont être rompus, monſieur l'abbé me l'a promis, c'eſt ſous ſes auſpices que je vous épouſe: trop heureux ſi votre cœur, d'intelligence avec le mien, n'attend pas un mouvement de violence pour ſe déterminer. Qu'oſez-vous dire, repris-je hors de moi-même, la vertu ne craint point la force, & ſi monſieur l'abbé profanoit jamais ſon caractere en nous uniſſant, je vous regardois l'un & l'autre comme des monſtres odieux. Je ne ſais que trop, repartit *Opton*, juſqu'à quel point vous allez me déteſter; mais le ſort en eſt jeté, & la fatalité de mon ſort eſt telle, que j'aime mieux mourir chargé de haine, mais votre époux, que de vivre honoré de votre eſtime, privé du plaiſir de vous poſſéder; allons, madame, ajouta l'abbé, en étalant les marques de ſon caractere, je vais vous dégager d'un ſerment indiſcret; & libre, enfin, je finirai cette cérémoine auguſte, en vous liant au *Chevalier*. Interdite d'un propos auſſi révoltant, j'allois ſonner ma femme de chambre pour qu'elle

avertit quelqu'un, quand *Opton* égaré me prit par les bras, & me contraignit de me mettre à genoux ; étoit-ce bien-là cet Anglois poli, complaisant & respectueux, que j'avois aimé à *Londres*, & qui me sauvant des flammes à *Cantorberi* avoit joint de nouveaux sentiments à ceux qu'il m'avoit inspirés: je resistai en vain; à genoux aux pieds de l'abbé, je reçus l'anneau fatal des mains d'*Opton*, tandis qu'on prononçoit des paroles que mon étonnement, ma frayeur & mes larmes ne me permirent pas d'entendre.

Cette cérémonie fut à peine achevée, qu'*Opton* se leva & sortit avec l'abbé, en me remettant un billet dont voici l'adresse & le contenu.

LE CHEVALIER ISAAC OPTON, A MADAME OPTON, SA FEMME.

Mes vœux sont remplis ; je suis votre époux ; mais helas, à quel titre ! j'en frémis, & c'est pour vous rendre la liberté que je vais me priver du jour, adieu, épouse adorable ; n'oubliez jamais que je meurs pour vous.

A peine j'eus achevé la lecture de ce

funeſte billet, que je courus vers le jardin, par où le *Chevalier* s'étoit retiré : cruel amant, diſois-je, en le cherchant, veux-tu me donner la mort, en t'arrachant à la vie ? Ne meurs point, *Opton*, & vis pour une femme à qui tu ſera toujours cher. Seroit-il poſſible, ô ciel ! s'écria le chevalier, en ſe jetant à mes genoux ; ah ! *Selmont*, venez jouir de mon bonheur ; & voyez enfin la comteſſe, regarder ſans mépris un époux qui l'adore : Selmont parut, mais trop irritée contre lui pour lui parler, je m'adreſſai à Opton : quelques foibles, répondis-je ; que ſoient les nœuds qui ſemblent nous lier, je veux avant tout qu'ils ſoient rompus ; c'eſt à ce ſeul prix que je pourrai vous voir encore ; mais je vous jure une haine éternelle, s'ils ne ſont briſés dans l'inſtant. Je vous obéis, madame, reprit le *Chevalier*, en ſe donnant deux coups de poignard, & je meurs content, puiſque vous vivez ſans inquiétude ... A ces mots barbares, je tombai évanouie. Selmont voulut en vain porter des ſecours à ſon ami, baigné dans ſon ſang : le corps d'*Opton* n'étoit plus qu'une ombre dégoûtante, ſur laquelle les traits affreux d'une mort

cruelle étoient gravés. Spectacle horrible ! pourquoi mes yeux en furent-ils les témoins ? Pourquoi malheureux Selmont en fûtes-vous l'auteur ? Votre coupable amitié vient de perdre le plus vertueux des hommes ; ah, cher *Opton*, que ne puis-je expier dans tes bras, & te montrer, en mourant avec toi, que je puis te sacrifier tout, excepté la vertu ? *Selmont*, que je ne voulus point entendre, transporta lui-même dans une rue écartée, le cadavre de l'ami que sa funeste complaisance venoit d'immoler, & j'appris le lendemain matin que *Nalbour* venoit d'être arrêté comme acteur du combat singulier dans lequel le Chevalier avoit été tué : c'étoit un bruit populaire que le juge avoit faussement saisi.

En est-ce assez, grand Dieu ! & puis-je après des coups funestes rester encore dans la société ? Livrée depuis l'aurore de mes jours à toutes les disgraces que l'amour & la jalousie peuvent causer, mes mœurs ne m'ont point sauvée des malheurs du siecle ; vertueuse, j'ai essuyé tous les maux : aurois-je été plus infortunée si j'avois été criminelle ?

Sanville, mon époux, *Opton* & *Per-*

yaux, tout lâches qu'ils fussent, se présentoient sanglants à mes yeux, & sembloient, par des regards où la rage étoit peinte, me redemander leur sang que j'avois fait répandre, mon innocence ne m'évita aucun de ces remords cruels qui déchirent les coupables, & toujours en proie à des regrets cuisants; je formai la résolution d'aller les ensevelir avec Dupont, je n'aurois ni femmes à haïr, ni amant à immoler.

L'*Intendante* s'intéressa pour *Nalbour* & son innocence fut forcée de recevoir un pardon qu'on ne donne qu'aux criminels. Indigné de l'injustice des hommes, *Nalbour* se retira pour la seconde fois à la chartreuse de Paris, où je pense qu'il est encore. Je n'avois pas besoin que cet ami me traçât la route que j'avois à prendre, la douleur & la raison m'avoient seules inspiré la résolution que je suivis; je quittai *Moulins*, & je me rendis en Bourgogne, où je ne restai qu'autant de temps qu'il en falloit pour régler mes affaires, & delà, je pris la route de la *Bresse*, Province obscure, où je me suis flatté d'être ignorée. La terre de *Châtelet*, dont je venois de faire l'acquisition à *Dijon*, fut le lieu de ma

retraite, déſert affreux que mon goût a changé en une ſolitude agréable, & que mon fils eſt venu embellir juſqu'au moment cruel qui m'a ſéparée de cet unique objet de mes vœux; coup terrible, ſera-ce le dernier que le deſtin ennemi a réſolu de me porter.

Il y a quinze ans que retirée à *Châtelet*, je coule des jours heureux. Puiſſe le ciel, témoin de mes ſentiments, maintenir toujours au fond de mon cœur ce dégoût d'un monde où la vertu confondue avec le crime, eſt ſouvent expoſée à des dangers plus grands!

FIN.

58590378